

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

TOME VII.

Ouvrages du même Auteur, publiés par la Librairie TREUTTEL et WURTZ.

HISTOIRE DES FRANÇAIS, depuis les premiers temps de la Monarchie jusqu'à nos jours. 24 vol. in-8°.

Ce grand ouvrage national paraîtra par livraisons de 3 à 4 volumes chacune, comprenant une des grandes périodes de notre histoire. — Les deux premières livraisons, ou les tomes 1 à 6, paraissent. Prix. 45 f.

— Les mêmes, sur papier vélin superfin satiné.... 90 fr.

La troisième livraison (tomes 7, 8, 9) est sous presse, et sur le point de paraître.

JULIA SEVERA, ou l'An quatre cent quatre-vingt-douze (Tableau des Mœurs et des Usages à l'époque de l'établissement de Clovis dans les Gaules). 3 volumes in-12. 1822.................................... 7 f. 50 c.

DE LA LITTÉRATURE DU MIDI DE L'EUROPE; nouvelle édition revue et corrigée. 4 volumes in-8°. 1819.... 24 fr.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE,

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Correspondant de l'Institut et de l'Académie royale de Prusse, des Académies italiennes, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,

RUE DE BOURBON, N° 17;

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1826.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE.

CHAPITRE XLVIII.

Pontifes d'Avignon. — Urbain V veut ramener le Saint-Siége à Rome. — Seconde expédition de Charles IV en Italie; il cause, à Pise, la ruine de Giovanni Agnello, et, à Sienne, celle des douze. — Il est chassé de cette dernière ville. — Il rend à Lucques sa liberté.

1365—1369.

Le pape Innocent VI étoit mort à Avignon, le 12 septembre 1362; et le conclave lui avoit donné pour successeur Guillaume Grimoard, abbé de Saint-Victor de Marseille, qui n'étoit point cardinal. Ce pontife, qui prit le nom d'Urbain V, étoit déjà le sixième parmi ceux qui siégèrent à Avignon. Clément V avoit le CH. XLVIII.

CH. XLVIII. premier transporté le Saint-Siége en France, en l'année 1305. Après lui, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI et Innocent VI, avoient continué à vivre dans l'exil, loin de leur capitale et de leur troupeau. Pendant une résidence de soixante ans, les pontifes et leur cour s'étoient établis dans Avignon, comme s'ils ne devoient jamais quitter cette ville; ils en avoient acheté la souveraineté de Jeanne de Naples, comtesse de Provence : ils y avoient bâti des palais magnifiques, pour l'habitation du pape et de ses prélats; et ils avoient de l'affection pour un séjour où aucun desir de liberté parmi le peuple, aucune disposition turbulente parmi les nobles ne troubloit leur tranquillité, et n'inquiétoit leur mollesse. Le collége des cardinaux n'étoit presque plus composé que de Français; Urbain V étoit de la même nation, et passoit pour être attaché à son pays natal, autant qu'aucun de ses compatriotes; le roi de France desiroit vivement retenir la cour pontificale dans ses états; en sorte qu'il étoit difficile de prévoir comment les papes pourroient jamais retourner à leur ancien siége.

Cependant le séjour des pontifes à Avignon avoit eu l'influence la plus pernicieuse sur les mœurs de l'Église, sur sa politique, sur son repos et sur sa foi. La corruption des prélats, la vie

déshonnête et scandaleuse des jeunes cardinaux, élevés à la pourpre par la faveur ou l'intrigue, la licence universelle dans la ville, étoient tellement notoires, qu'on ne désignoit plus Avignon que par le nom de Babylone occidentale. Cette épithète ne se trouve pas seulement dans les amères invectives de Pétrarque, mais dans les lettres et les écrits des hommes les plus modérés et les plus religieux du quatorzième siècle. Avignon contenoit l'écume des Italiens et des Français; les intrigans de chaque nation venoient y chercher fortune; ils avoient apporté avec eux les défauts les plus odieux de leurs compatriotes; le peuple et la cour d'Avignon s'étoient fait des mœurs de ce qu'on regardoit comme des vices chez les autres nations. Dans les siècles précédens, on avoit déjà reproché à la cour de Rome son ambition démesurée, sa dissimulation, son avarice et son ingratitude; mais pendant le séjour des papes en France, on la vit encore devenir vénale et perfide dans l'administration des peuples, servile dans ses rapports avec la cour de France, licencieuse et intempérante dans la vie privée de ses prélats. Parmi les papes eux-mêmes, Clément VI ne fut pas à l'abri du reproche de mauvaises mœurs. (1)

(1) *Franc. Petrarcæ Epistolæ sine titulo.* p. 795, 806, etc.

CH. XLVIII. Les Italiens, que leurs gouvernemens se sont efforcés de rendre superstitieux, sont les moins enclins de tous les peuples à la crédulité. Le mysticisme, de même que l'imagination rêveuse, appartiennent aux climats où l'homme souffre, sous une température ou brûlante ou glacée. Dans les déserts de la Thébaïde, ou sur les sables du Gange, aux bords de la Baltique, ou parmi les rochers d'Écosse, on peut trembler devant le principe du mal, qui ne laisse jamais oublier son pouvoir; on peut offrir, en hommage à la Divinité, des douleurs qui semblent le partage de l'espèce humaine; mais devant qui trembleroit-on en Italie, où tout sourit à l'homme? Comment toutes les pensées se tourneroient-elles vers une autre vie, quand celle dont on jouit est si douce?

Dans le quatorzième siècle, les Italiens joignoient un esprit d'observation très-exercé à une grande habitude de se mêler avec des peuples d'autre croyance. Le mépris qu'ils avoient conçu pour la cour d'Avignon leur avoit fait secouer presque absolument le joug de l'Église romaine; tandis que, dans le même temps, les esprits étoient restés bien plus soumis en France, et que le fanatisme persécuteur y reparoissoit souvent avec des forces nouvelles. A Paris, en Dauphiné, et dans diverses provinces de France, on brûla, en 1373, un grand

nombre d'hérétiques ; leurs sectes différentes, toutes punies par des supplices également atroces, étoient désignées par les noms de Turlupins, de Béguins, de Lollards et de Vaudois (1). Mais en Italie, l'enthousiasme qui faisoit naître les hérésies, et le fanatisme qui les punissoit, étoient également éteints : l'indifférence avoit pris leur place. CH. XLVIII.

Les Visconti, pendant les longues guerres qu'ils avoient soutenues contre l'Église, s'étoient vengés des excommunications des papes, sur les prêtres de leurs états ; plus ils étoient frappés de censures ou d'interdits, plus ils redoubloient les impositions extraordinaires qu'ils levoient sur le clergé. Les tyrans de Romagne n'avoient pas tenu plus de compte des foudres de l'Église, ou des croisades prêchées contre eux ; leur élévation ou leur chute étoient la conséquence de la lutte entre l'ambition et la liberté, ou bien des sentimens d'amour, de haine ou de vengeance, qui paroissoient héréditaires dans quelques familles : jamais la religion n'y avoit de part. Les Siciliens, depuis leurs fameuses Vêpres, ne furent jamais en paix avec l'Église, pendant un espace de quatre-vingts ans. Leurs princes de la maison d'Aragon ne se montrèrent pas moins indifférens qu'eux

(1) *Raynaldi Annal. eccles. an.* 1373. §. 19, p. 520.

 aux excommunications des papes. D'un bout à l'autre de l'Italie, les peuples et les gouvernemens avoient cessé de craindre les censures et les punitions ecclésiastiques.

Dans les écoles, la philosophie d'Aristote avoit été universellement adoptée; elle y avoit été introduite, unie aux commentaires d'Averroès. Le philosophe grec, en supposant une âme unique qui anime tous les hommes, détruit la croyance en une Providence et la moralité des actions. Mais le commentateur arabe avoit attaqué la religion plus directement encore : il avoit opposé sa triste doctrine à l'islamisme où il étoit né, au christianisme et au judaïsme qu'il avoit étudiés; et il avoit dirigé, contre les catholiques, ses sarcasmes aussi-bien que ses raisonnemens. Pétrarque cherchoit presque seul à résister au torrent des incrédules; mais la secte qu'il combattoit dans ses écrits philosophiques et ses lettres (1) jouissoit d'une pleine liberté, et montroit chaque jour plus de hardiesse. A peine croyoit-on les anciennes doctrines bonnes encore pour le peuple; et la religion, presque incompatible avec une semblable philosophie, perdoit toute influence sur la conduite des hommes.

Les prélats, plongés dans une débauche dont

(1) *Epistolæ sine titulo*. Ep. ultima, p. 810. — Mémoires pour la vie de Pétrarque, de Sade. T. III, L. VI, p. 757.

les lettres de Pétrarque font la peinture la plus révoltante (1), avoient autant perdu leur esprit de domination, que les peuples l'habitude de leur obéir. Servilement soumis à la cour de France, ils ne sentoient pas même combien leur dépendance étoit honteuse. On ne retrouvoit plus en eux ce sentiment de leur supériorité sur un monde dont ils s'écartent, ni cette abnégation qui maintient une religion vraie, et qui, lorsqu'elle se trouve dans une religion fausse, la rend encore respectable et utile aux hommes. Au lieu de ne considérer la terre que dans ses rapports avec Dieu, les prêtres ne songeoient à Dieu qu'en raison de leurs intérêts sur la terre. La religion étoit devenue un moyen tout humain de gouvernement, un instrument que les despotes tenoient dans leurs mains, et qu'ils tournoient contre le peuple.

Une religion court toujours un grand risque, lorsqu'elle se donne un chef sur la terre; elle fait dépendre le respect qu'elle réclame d'une chance hasardeuse, de la vertu d'un seul homme; et l'Église se rend responsable de la conduite du pontife qui la représente. Dans les temps de persécution, il est vrai, elle a plus lieu d'espérer que de craindre de la conduite de son chef; car alors il s'anime du zèle même

(1) Dans presque toutes les lettres du livre *Epistolarum sine titulo*.

CH. XLVIII. de son troupeau, et il ne se sent distingué des autres, que pour donner aux autres un plus bel exemple. Les premiers évêques de Rome, s'il faut en croire leur légende, avoient presque tous été des saints et des martyrs; mais depuis que l'Église avoit triomphé, la légende elle-même n'avoit plus accordé tant d'honneurs et de vertus à leurs successeurs. Le chef du clergé, dépositaire de son pouvoir, ne put éviter d'être entraîné par les intérêts temporels de son administration, et de faire servir la religion à la politique. C'est la plus grande dégradation à laquelle une autorité divine puisse être exposée. Le plus noble et le plus désintéressé des sentimens du cœur humain, un sentiment de dévouement et de sacrifices, est ainsi changé en un lâche calcul d'égoïsme et de fraude.

Cependant si une religion, devenue dominante, doit avoir un chef; si elle doit confier une autorité, presque sans bornes, sur les consciences, à un homme seul, il faut au moins que cet homme soit indépendant. C'est une espèce d'indépendance que celle qu'assure l'enthousiasme au milieu des persécutions : le martyr est au-dessus des rois, puisqu'il méprise leurs ordres, et qu'il ne craint pas leurs bourreaux. Mais lorsque l'enthousiasme a cessé, le chef d'une religion ne sera qu'un sujet, s'il n'est pas souverain. Il est vrai que l'administration

d'un état convient mal à un prêtre, qu'elle CH. XLVIII. l'éloigne des pensées qui devroient l'occuper, des mœurs mêmes qu'il devroit avoir; mais la servitude lui convient moins encore. Le pontife souverain sera indépendant des rois; et il rachetera souvent, par sa hardiesse à blâmer leur conduite, les torts de la sienne propre : il réprimera, comme firent toujours les papes, les mauvaises mœurs dont l'exemple est si pernicieux, lorsqu'il est donné sur le trône; il citera quelquefois au tribunal de Dieu tel roi, pour être un faussaire; tel prince, pour être un impudique ou un assassin (1). Au travers de leurs passions injustes et de leurs haines impla-

(1) Cette indépendance que la souveraineté donne aux papes ne peut pas, il est vrai, appartenir également à toutes les périodes de la civilisation. Elle fut entière durant une partie du moyen âge, lorsque aucun souverain n'avoit de grands trésors ou de grandes armées, et qu'un potentat pouvoit être arrêté une année au siége d'un misérable château ; cet équilibre une fois rompu, le pape ne fut plus qu'un petit prince entre des rivaux puissans, et les provinces qui dépendoient de lui ajoutèrent encore à sa servitude. On n'est pas sûr de faire fléchir un religieux en le persécutant, mais bien un petit prince en lui faisant la guerre. Dès-lors la puissance temporelle des pontifes, au lieu de défendre la spirituelle, a servi au contraire à l'enchaîner ; et lorsqu'on a condamné des provinces autrefois florissantes à languir sous la fatale administration des prêtres, on n'a pas seulement sacrifié leurs habitans à un prétendu prétendu avantage européen, on a soumis encore le gardien de la foi à toute armée qui peut envahir ses frontières, à toute flotte qui peut menacer ses rivages.

CH. XLVIII. cables, les Innocent et les Alexandre, lorsqu'ils frappèrent des armes de l'Église les rois de France et d'Espagne, d'Allemagne et d'Angleterre, rappelèrent du moins aux peuples que les souverains, non moins que les sujets, sont punissables pour leur forfaits.

Lorsque la cour de Rome, transportée au-delà des monts, fut devenue française, elle cessa d'exprimer ainsi le vœu des peuples ou des générations à venir. Elle couvrit de ses voiles les scélératesses de Philippe-le-Bel; et elle lui fournit d'infâmes prétextes pour le massacre des Templiers. Elle fit avec ses successeurs de honteux marchés sur les biens de l'Église, sous le prétexte d'une croisade qu'elle n'avoit point intention de mettre jamais en mouvement. Elle trahit les Chrétiens orientaux par de fausses espérances; elle les invita à prendre les armes, et les abandonna ensuite, sans secours, au fer des Musulmans. (1)

Le pape Clément VI, au lieu d'ouvrir à Philippe de Valois tous les trésors de l'Église, au nom d'une guerre sacrée à laquelle il ne songeoit pas, auroit dû être animé du courage que le frère André d'Antioche, religieux italien qui revenoit de la Terre-Sainte, manifesta dans cette occasion. Il arrêta par la bride le cheval du roi. « Es-tu, lui dit-il, ce Philippe

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 1 et seq., p. 405.

» de France qui a promis à Dieu et à la sainte CH. XLVIII.
» Église de marcher avec ses forces à la déli-
» vrance de la terre où Christ, notre Sauveur,
» a répandu son sang divin pour notre rédemp-
» tion? » Philippe, frappé de la physionomie
imposante du religieux, répondit que c'étoit
lui-même. « Si tu l'as promis de bonne-foi et
» avec une intention pure, reprit le frère André,
» je prie ce Sauveur béni de diriger tes pas à une
» pleine victoire, de te faire prospérer toi et
» ton armée, et de te réserver la gloire de pur-
» ger le lieu vénérable, des abominations des
» Infidèles. Mais si, après avoir commencé et
» publié cette entreprise, à l'occasion de la-
» quelle une foule de Chrétiens orientaux ont
» déjà subi la mort dans d'affreux tourmens,
» tu n'as point intention de la poursuivre; si
» tu as trompé la sainte Église de Dieu, que la
» colère et l'indignation divine descendent sur
» toi, sur ta maison, sur ta postérité et ton
» royaume; que le fléau de la justice céleste
» s'appesantisse sur toi et tes successeurs, aux
» yeux de tous les Chrétiens; et que le sang
» des innocens, déjà répandu à l'occasion du
» bruit que tu as faussement fait courir, crie
» vengeance à Dieu contre toi! » (1)

Ce n'est pas que les papes français ne tra-

(1) *Matteo Villani*. L. VII, c. 3, p. 407.

CH. XLVIII. duisissent aussi en jugement les princes avec lesquels ils étoient en guerre. On les vit reprocher aux Visconti leurs crimes, non point avec le langage élevé qui convient aux ministres de Dieu sur la terre, mais avec l'emportement d'un ennemi acharné. Urbain V, dans une bulle qu'il publia contre Bernabos, le désignoit par le nom *de fils de perdition, animé d'un esprit diabolique* (1) ; et il dévoiloit toute la turpitude de ce tyran odieux. Mais ce n'étoient pas les crimes, c'étoient les conquêtes de Bernabos que le pape vouloit punir : aussi dès qu'il eut obtenu de lui la restitution de quelques châteaux dans le Bolonais, il le reçut de nouveau en grâce et le releva de toutes les censures prononcées contre lui.

L'asservissement des papes d'Avignon à la cour de France excitoit les réclamations de tout le reste de l'Europe. On accusoit les tribunaux ecclésiastiques de partialité, les légats et les gouverneurs nommés par le pape, de vénalité; l'Église entière, de corruption. Tous les évêques étoient tenus de résider auprès de leur troupeau; et cette obligation étoit sans cesse rappelée par les hommes religieux au grand évêque, qui auroit dû donner aux autres l'exemple de la discipline. Le blâme de toute la chrétientité

(1) *Raynaldus Annal. eccles ann.* 1362, §. 12, p. 418.

retomboit sur son chef. Cependant les abus s'affermissant par le laps du temps, l'Église n'auroit peut-être jamais été ramenée d'Avignon à Rome, si la première de ces villes avoit continué d'offrir aux papes un asile impénétrable, que les gens de guerre ne pouvoient violer, et que les révolutions du reste de l'Europe ne pouvoient ébranler. Mais les Valois, pendant leur règne désastreux, ne garantirent plus à la cour pontificale la paix dont elle avoit joui en Provence, en échange de sa liberté. CH. XLVIII.

La guerre avec les Anglais désoloit depuis long-temps le royaume de France; les perfidies de Charles-le-Mauvais, roi de Navare, la Jaquerie, ou la révolte des paysans contre les nobles, et surtout les compagnies d'aventure, avoient achevé de ruiner les provinces. Avignon avoit été menacé à-la-fois par trois de ces troupes associées pour le brigandage. Les bourgeois de la ville et les courtisans du pape avoient été forcés, à plusieurs reprises, sous le pontificat d'Innocent VI, de prendre les armes pour défendre leurs murailles : plus souvent encore la cour s'étoit rachetée du pillage par de grosses contributions. L'Europe entière, au lieu de plaindre les prélats dans cette conjoncture, se réunissoit pour blâmer le pape de son séjour dans une terre d'exil. Pétrarque, dont le nom seul étoit devenu une puissance, ne laissoit pas

CH. LXVIII. échapper une occasion de rappeler les évêques de Rome au troupeau particulièrement confié à leurs soins; les lettres quelquefois éloquentes et toujours hardies qu'il leur adressoit dans ce but, circuloient dans toute l'Europe. Urbain V, déterminé par de si pressans motifs, déclara, au moment de son élection, qu'il seroit content d'avoir rétabli le Saint-Siége à Rome, dût-il mourir le lendemain (1); et, en effet, il ne tarda pas à s'occuper de l'exécution de ce projet.

1365. Ce fut avec l'empereur Charles IV qu'Urbain concerta son retour dans la capitale de la chrétienté. Ce monarque vint à Avignon au mois de mai 1365, sous prétexte de prendre avec le pape des mesures pour mettre en mouvement une nouvelle croisade. Les progrès des Turcs en Europe commençoient alors à faire désirer que tous les princes catholiques se réunissent pour défendre la Grèce et le Levant contre les ennemis de la foi. La politique auroit approuvé cette guerre sacrée autant que la religion (1). Mais tous les efforts des souverains et des prêtres, toutes les sollicitations de Pierre de Lusignan, roi de Chypre, qui étoit venu visiter les cours de l'Occident pour obtenir quelques secours, ne purent ranimer un en-

(1) *Matteo Villani*. L. XI, c. 26, p. 709.

(1) *Rayn. Ann. eccles.* 1365, §. 1, p. 441.

thousiasme éteint depuis plus d'un siècle. Le roi de Chypre repartit pour le Levant avec une poignée de croisés. A leur tête, il surprit Alexandrie d'Égypte, le 3 octobre 1365. Cependant il ne se sentit pas assez fort pour essayer de garder cette place, et il l'évacua aussitôt. (1) CH. XLVIII. 1365.

Le pape desiroit bien plus l'abaissement de ses ennemis en Italie que la défaite des infidèles. L'empereur saisissoit avec plaisir l'occasion de retourner dans un pays où il avoit déjà amassé des sommes d'argent considérables. L'un et l'autre annonçoient l'intention de chasser de l'Italie les bandes de brigands qui la désoloient. La compagnie allemande d'Anichino Baumgarten, et la compagnie anglaise de Jean Hawkwood, dévastoient tour à tour la Toscane et l'état de l'Église. La jalousie qui régnoit entre elles avoit permis de les opposer l'une à l'autre; mais les peuples souffroient autant de la part de celle dont ils recherchoient l'alliance, que de celle qu'ils vouloient combattre (2). La compagnie de l'étoile, que les Florentins avoient appelée de Provence, pour faire la guerre aux Pisans, et celle de Saint-George, qu'Ambroise, fils naturel de Bernabos Visconti, avoit for-

(1) Fleury, Histoire ecclésiast. L. XCVI, c. 51.

(2) *Cronica d'Orvieto*. T. XV, p. 688.

CH. XLVIII. mée (1), entrèrent à leur tour dans l'état de
1365. Sienne et de Pérouse, pour y lever des contributions. Un tel brigandage ne pouvoit être souffert plus long-temps; et l'Italie apprit avec joie que le pape et l'empereur s'étoient engagés à y mettre un terme.

1366. Le cardinal Albornoz, sur la demande d'Urbain V, fit préparer un palais à Viterbe, pour la demeure du pontife, pendant l'été (2). Il fit aussi relever les édifices de Rome, qui tomboient en ruine; et il accepta, pour reconduire la cour des bouches du Rhône à celle du Tibre, les galères de Venise, de Gènes, de Pise, et de la reine de Naples.

Les deux chefs de la chrétienté s'étoient donné rendez-vous en Italie, pour le mois de mai 1367; mais Charles IV fut obligé, par les affaires d'Allemagne, de différer son expédition d'une année. Urbain V partit d'Avignon le der-
1367. nier jour d'avril, avec plusieurs de ses cardinaux, qui, bien qu'à regret, avoient consenti à le suivre; d'autres prirent la route de Turin, mais il y en eut cinq qui refusèrent de quitter la Provence. (3)

Urbain relâcha le 25 mai à Gènes; et les deux partis qui divisoient cette république,

(1) *Cronica Sanese*, p. 187.
(2) *Raynaldi Ann. ecclesiast.* 1366. §. 26, p. 462.
(3) *Petrarcæ Rerum Senilium.* L. IX, ep. 2, p. 947.

parurent se disputer à qui l'honoreroit davantage (1). Simon Boccanégra, le premier doge de Gènes, étoit mort en 1363, empoisonné, à ce qu'on assuroit, dans un repas donné au roi de Chypre. Tandis que ce magistrat luttoit entre la vie et la mort, le peuple avoit pris les armes; il avoit arrêté les parens de Boccanégra, et élu Gabriel Adorno pour doge. Ce dernier étoit un marchand, de famille plébéienne, mais gibeline; il déploya des talens et un caractère propres à lui assurer, pendant le reste de sa vie, la direction du parti gibelin. (2) CH. XLVIII. 1367.

La faction opposée, ou des Guelfes, avoit pour chef Léonard de Montalto, qui prétendoit aussi à la place de doge. En 1365, il avoit été forcé de sortir de la ville, avec ses adhérens, et il faisoit la guerre à sa patrie (3), lorsque le passage du pape à Gènes réconcilia pour un peu de temps les deux partis.

Le cardinal Égidio Albornoz vint attendre Urbain V sur la plage de Cornéto, où le pontife débarqua le 4 juin. Les députés du sénat et du peuple romain s'y trouvoient aussi; et ils offrirent au pape la *seigneurie* de Rome et les

(1) *Vita Urbani V, ex Bosqueto.* T, III, P. II, *Rer. Ital.* p. 617.

(2) *Georgii Stellæ Annales Genuens.* T. XVII, p. 1096.

(3) *Ibid.* p. 1100.

CH. XLVIII. 1367.

clefs du château Saint-Ange (1). La joie qu'occasionnoit le retour du chef de la religion et Italie, pouvoit seule porter les Romains à reconnoître un maître. Avec beaucoup moins de constance, de valeur et de vertu, que les habitans des villes de Toscane, ils étoient cependant agités par les mêmes passions. Leur ressentiment se dirigeoit tour à tour contre la noblesse, et contre le pouvoir arbitraire d'un seul. En 1362, ils avoient créé un nouveau tribun, nommé Lello Pocadotta; c'étoit un homme de la lie du peuple, un cordonnier, qui avoit profité de son pouvoir éphémère, pour chasser tous les nobles de la ville. Mais l'approche de la compagnie du *Capelletto* avoit jeté, peu après, les Romains dans un effroi inexprimable; ils avoient chassé leur tribun du Capitole, et ils s'étoient donnés à Innocent VI, à condition que celui-ci ne confieroit aucune autorité dans leur ville, au cardinal Albornoz (2). Sous le règne d'Urbain V, ils avoient déjà été agités par d'autres révolutions moins dignes encore d'être connues.

(1) *Vita Urbani V, ex Bosqueto*, p. 618. — *Cronica d'Orvieto*. T. XV, p. 691.

(2) *Matteo Villani*. L. XI, c. 25, p. 709. *Tu che leggi*, s'écrie Villani, *ed hai lette le altre maravigliose cose che feciono i buoni Romani antichi, e tocchi queste in comparazione, non ti fia senza stupore d'animo*.

L'homme sur lequel Urbain comptoit le plus pour administrer les états de l'Église, étoit ce même cardinal Albornoz, qui, dans une légation de quatorze ans, avoit reconquis et soumis au Saint-Siége la totalité du domaine ecclésiastique. Albornoz, à son arrivée en Italie, n'avoit trouvé que les deux châteaux de Montéfiascone et Montéfalco, qui fussent demeurés fidèles au pape (1); tandis qu'à l'arrivée d'Urbain, toutes les villes de la Romagne, de la Marche, de l'Ombrie et du patrimoine, obéissoient au Saint-Siége. Le pape ayant demandé compte au cardinal de l'argent qu'il avoit dépensé durant sa longue administration, celui-ci lui envoya, en réponse, un chariot complétement chargé des seules clefs des villes et châteaux qu'il lui avoit soumis (2). Mais à peine Urbain étoit-il de retour en Italie, qu'Albornoz mourut à Viterbe, le 24 août 1367. Il emporta les regrets de la cour de Rome, et ceux des peuples qui avoient pardonné à ses rares talens l'union assez étrange des fonctions de général d'armée à celles de prélat. (3)

CH. XLVIII. 1359

(1) *Vita Urbani V, ex Bosqueto*, p. 618.

(2) *Pompeo Pellini storia di Perugia*. 2 vol. in-4°. P. I, L. VIII, p. 1205.

(3) *Raynaldi Annales eccles*. 1397, §. 15, p. 469. La ville d'Orviéto avoit reconnu Albornoz pour son seigneur direct : à la mort du légat, elle se donna au pape, par délibération du

CH. XLVIII. 1367. Avant de mourir, ce grand politique avoit rendu un dernier service au pape, en concluant pour lui une alliance avec tous les ennemis des Visconti. La ligue qui fut signée à Viterbe, le dernier juillet, et publiée le 5 août, comprenoit l'empereur, le pape, le roi de Hongrie, et les seigneurs de Padoue, Ferrare et Mantoue (1). Bientôt la reine de Naples y entra aussi. Cette princesse avoit perdu son mari, Louis de Tarente, le 26 mai 1362, et la même année, elle s'étoit rémariée en troisièmes noces, au fils du roi de Majorque, Jacques d'Aragon, à qui elle n'avoit point accordé le titre de roi.

Les frères Visconti se préparoient, de leur côté, à combattre cette coalition formidable. Ils étoient secrètement alliés à toutes les compagnies d'aventuriers qui ravageoient le pays. Le bâtard Visconti, fils de Bernabos, qui lui-même en avoit formé une, rassembla toutes les autres à sa solde, et réunit ainsi la plus belle armée qu'on eût encore vue sur pied en Italie (2). Galéaz, le second frère Visconti, qui, depuis quelque temps, avoit fixé sa résidence à Pavie, se préparoit aussi, à sa manière, à combattre ses

conseil général, sans stipuler la réserve de ses libertés. *Cronica d'Orvieto*, p. 692.

(1) *Raynaldi Annales eccles.* 1367. §. 17, p. 469.

(2) *Bernardino Corio hist. Milan.* P. III, p. 238.

ennemis. Le faste et les vanités occupoient toutes CH. XLVIII.
ses pensées. Pétrarque, qui vivoit à sa cour, 1367.
applaudissoit à sa magnificence, et à la protection qu'il accordoit aux arts et aux lettres : mais ses sujets gémissoient sous les impôts dont ils étoient accablés ; ses ministres et ses soldats qu'il laissoit sans paye, le détestoient ; et les villes qui dépendoient de lui n'étoient retenues sous son joug que par la terreur qu'inspiroient ses cruautés. (1)

Galéaz attachoit sa vanité à s'allier, par des mariages, aux plus grands rois de la chrétienté.
Il fit épouser, au mois de mai, sa fille Violante, 1368.
à Lionel, duc de Clarence, fils du roi d'Angleterre : pour déterminer ce prince à faire un tel mariage, il lui avoit offert, avec sa fille, deux cent mille florins de dot, et la souveraineté de cinq villes du Piémont (2). Galéaz prétendoit avoir pour but d'attacher plus fermement par ce mariage la compagnie anglaise à ses intérêts. En effet, Jean Hawkwood, à la tête de cette troupe formidable, entra sur le territoire de Mantoue, qu'il mit à feu et à

(1) *Petri Azarii Chronicon.* c. 14, p. 402.

(2) Alba, Cunéo, Cérastro, Mondovi et Braida. Les noces furent célébrées avec une magnificence sans exemple. La cour étoit distribuée à plusieurs tables, selon le rang des personnages ; mais Pétrarque fut admis à celles des princes souverains. *Bernardino Corio stor. Milanesi.* P. III, p. 239.

CH. XLVIII. 1368. sang. Mais bientôt le nœud de cette alliance avec les compagnies d'aventuriers, fut rompu d'une manière inattendue : Lionel, duc de Clarence, mourut, au bout de peu de mois, des suites de son intempérance.

Sur ces entrefaites, Charles IV arriva le 5 mai à Conigliano, avec une armée très-considérable : les alliés d'Italie allèrent l'y joindre, et il se trouva à la tête de forces bien supérieures à celles des Visconti (1). Mais Hawkwood arrêta quelque temps cette armée dans l'état de Mantoue, en rompant les digues de l'Adige, qui inonda le camp de l'empereur (2). De son côté, Bernabos, qui connoissoit l'avarice de Charles IV, profita de ce retard pour lui faire accepter des présens considérables ; il l'engagea ainsi à entrer en négociations pour la paix, et à licencier son armée. Les troupes impériales, pendant trois mois qu'elles séjournèrent en Italie, ne purent pas réduire le plus petit château des Visconti, ou de Can Signore de la Scala, leur allié : elles avoient ruiné les seigneurs de Mantoue et de Ferrare, amis de Charles IV ; et elles furent renvoyées honteusement, sous la

(1) La Chronique de Plaisance (T. XVI, p. 509) prétend qu'il commandoit à cinquante mille chevaux ; ce qui peut être vrai, s'il avoit dans son armée beaucoup de troupes légères et de Hongrois.

(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 491.

seule condition que les Visconti rendissent aux Gonzague le château de Borgoforte, qu'ils leur avoient enlevé. (1) CH. XLVIII. 1368.

La surprise et l'indigation de l'Italie entière furent extrêmes à la nouvelle de ce honteux traité. Cinquante mille hommes avoient été rassemblés des extrémités de la Bohème au royaume de Naples, et de la Hongrie à la Provence, pour délivrer l'Italie de la tyrannie des Visconti et des brigandages des compagnies; et cette formidable coalition étoit dissoute par son chef, comme si elle avoit atteint son but par la restitution d'un misérable château. Cependant Charles IV, indifférent au blâme, lorsqu'à ce prix il pouvoit amasser de l'argent, s'avançoit vers la Toscane, avec les foibles restes de son armée.

L'empereur étoit appelé dans cette province par les sollicitations des Lucquois. Ce peuple, opprimé par les Pisans qu'il détestoit, avoit consacré à Charles IV son affection et son respect, dès le temps où ce monarque, alors prince de Bohème, gouvernoit Lucques au nom de son père le roi Jean (2). Plusieurs Guelfes de cette ville, forcés à émigrer, avoient acquis de grandes

(1) *Bernard. Corio storia di Milano*. P. III, p. 241.—*Chron. Estense*. T. XV, p. 491.

(2) *Beverini Annal. Lucenses. Mss. ex archivio Lucense*. L. VII, p. 958.

CH. XLVIII. 1368. richesses dans le commerce de France, et ils offroient à l'empereur de payer au plus haut prix la liberté que ce monarque pouvoit leur rendre.

Giovanni Agnello, seigneur de Pise, traitoit de son côté avec Charles IV; il désiroit l'engager à confirmer le titre de doge qu'il avoit usurpé; il le voyoit avec inquiétude s'approcher à la tête de douze cents gendarmes, et il s'apercevoit déjà que l'attente d'une révolution donnoit de la hardiesse aux mécontens, et lui faisoit rencontrer de l'opposition jusque dans son propre conseil. Il exigea la promesse que Charles le constitueroit vicaire impérial à Pise, et qu'il confirmeroit ainsi son autorité; à ce prix, il consentit à renoncer à la conquête la plus importante qu'eût faite la république de Pise, à celle pour la défense de laquelle des factions ennemies s'étoient plus d'une fois réconciliées. Le 23 août 1368, il consigna Lucques à Marcovald, évêque d'Auguste, qui en prit possession au nom de l'empereur. Cette ville étoit demeurée soumise aux Pisans depuis le 6 juillet 1342. (1)

Charles IV fit son entrée à Lucques le 5 septembre. A quelque distance de cette ville, il avoit

(1) *Croniche di Pisa.* T. XV, p. 1048.—*Paolo Tronci Ann. di Pisa*, p. 417. — *Beverini Annales Lucensium.* L. VII, p. 959.

rencontré Giovanni Agnello, et il l'avoit armé chevalier; honneur que le seigneur de Pise avoit rendu aussitôt à deux de ses neveux et à plusieurs de ses compatriotes. Le monarque, le doge et les nouveaux chevaliers, et rentrant à Lucques, montèrent sur des échafauds qu'on avoit élevés autour de la place de Saint-Michel; c'est là qu'Agnello devoit être déclaré vicaire impérial, en présence du peuple : mais tout à coup l'échafaud sur lequel il étoit monté croula sous le poids de ceux qu'il portoit; plusieurs furent tués par leur chute, et Agnello eut la cuisse cassée. Le tyran, retenu dans son lit, ne pouvoit plus inspirer de crainte. Les amis de la liberté à Pise prirent aussitôt les armes, sous la conduite de Pierre d'Albizzo de Vico; les cris de *vive l'empereur et meure le doge!* retentirent dans toutes les rues; la garde ducale fut forcée; le palais du conservateur pillé, et de nouveaux Anziani furent élus pour gouverner la république selon ses anciennes lois. A la nouvelle de cette révolution, tous les exilés rentrèrent dans Pise, à la réserve de Pierre Gambacorti; tandis qu'Agnello, retenu dans son lit à Lucques, se détermina le surlendemain à se dépouiller de tous les droits qu'il pouvoit avoir à la seigneurie, après l'avoir conservée un peu plus de quatre ans. (1)

CH. XLVIII. 1368.

(1) *Croniche di Pisa.* T. XV, p. 1050.—*Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 960.

CH. XLVIII. 1368. Charles IV ne se hâtoit point de rendre à Lucques sa liberté; il regardoit cette ville comme une résidence sûre et commode, d'où il pouvoit étendre ses intrigues dans les républiques de Toscane, y acquérir de nouveaux droits, ou tout au moins en tirer de l'argent. Bientôt une révolution, que son approche avoit fait éclater à Sienne, lui fournit l'occasion qu'il cherchoit de vendre sa protection.

Lorsque l'empereur avoit passé à Sienne, treize ans auparavant, un mouvement populaire qu'il avoit favorisé, avoit exclu du gouvernement l'oligarchie dominante. Dès-lors les riches marchands qui avoient composé cette oligarchie, avoient été déclarés incapables autant que la noblesse d'avoir part au gouvernement populaire. On avoit fait dans l'État, d'eux et de leurs familles, un ordre séparé qu'on appeloit le Mont des Neuf, à cause de la magistrature suprême qu'il avoit occupée, et qu'on avoit abolie en le dépouillant. Mais les bourgeois d'un état un peu inférieur, qui, après les Neuf, étoient parvenus à la nouvelle magistrature des Douze, avoient marché si exactement sur les traces de leurs devanciers, qu'ils s'étoient, comme eux, emparés sans partage du pouvoir suprême, et que le Mont des Douze, qu'ils avoient formé, n'étoit guère moins odieux au peuple que celui des Neuf.

Les Douze redoutoient surtout la haine de la noblesse; ils cherchèrent à faire renaître ses anciennes querelles pour l'affoiblir. Les deux illustres familles des Toloméi et des Salimbéni avoient été de tout temps à la tête des deux partis guelfe et gibelin à Sienne. Les Douze feignirent d'être divisés par les mêmes partis; et ils excitèrent ces deux familles à prendre les armes l'une contre l'autre, promettant à chacune de la seconder. Mais les nobles, dont la haine héréditaire étoit refroidie par les persécutions qu'ils éprouvoient en commun, s'avouèrent mutuellement les offres de secours que les magistrats leur avoient faites. Honteux d'avoir versé leur sang pour satisfaire la secrète jalousie des plébéiens, ils se concertèrent, pour se venger, par les mêmes artifices dont on usoit envers eux. Ils affectèrent un redoublement de haine les uns contre les autres; ils firent venir de leurs terres leurs vassaux, et ils rassemblèrent dans leurs maisons des soldats, sans que les Douze missent aucune opposition à ces préparatifs qu'ils leur voyoient faire pour s'entre-détruire. Les nobles, cependant, avoient attiré à eux tous les chefs du Mont des Neuf, et plusieurs plébéiens mécontens; ils avoient rassemblé dans la ville huit mille hommes sous les étendards des deux armées guelfe et gibeline. Tout à coup ces deux

CH. XLVIII. 1368.

CH. XLVIII. 1368. armées se réunirent, le 2 septembre 1368; et leurs chefs demandèrent à la seigneurie la possession du palais et de tous les lieux forts. Les Douze, surpris, ne purent pas même tirer l'épée pour leur défense : ils se retirèrent dans leurs maisons, et renoncèrent au gouvernement qu'ils avoient conservé pendant treize ans. (1)

Les nobles, maîtres de la république, déclarèrent qu'ils vouloient rétablir à Sienne le gouvernement consulaire, sous lequel cette ville avoit fleuri pendant le douzième siècle. Dans l'ordre de la noblesse, on distinguoit cinq familles d'une haute antiquité, les Toloméi, Salimbéni, Piccolomini, Saracini et Malavolti. Cinq consuls furent pris dans ces cinq familles illustres, cinq autres dans le reste de la noblesse, et trois dans l'ordre des Neuf, qui fut de nouveau admis au gouvernement. (2)

Mais le peuple, qui avoit été long-temps en possession des magistratures, ne pouvoit souffrir patiemment d'en être exclu; et, dans l'agitation d'une révolution récente, chaque parti recourut à l'empereur et le choisit pour arbitre. Charles accepta le rôle de médiateur avec

(1) *Cronica Sanese*. T. XV, p. 196. — *Malavolti storia di Siena*. P. II, L. VII, p. 129.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 197.

empressement; il promit sa protection à tous CH. XLVIII.
les partis : mais il s'assura surtout des Salim- 1368.
béni, déjà disposés à séparer leur cause de celle de leur ordre; et il fit partir en hâte, avec huit cents gendarmes, Malatesta Unghéro, l'un des seigneurs de Rimini, qu'il nomma vicaire impérial à Sienne.

Les nobles ne vouloient point ouvrir leurs portes à cette petite armée, avant d'avoir assuré leurs droits par un traité; mais le Mont des Douze et le peuple étoient plus empressés à se confier à l'empereur, parce qu'ils avoient moins à perdre. Nicolás Salimbéni, l'un des consuls, trahit ses collégues pour se réunir au peuple, et fit entrer, le 24 septembre, Malatesta Unghéro par la porte qui lui étoit confiée. La noblesse, quoique surprise, se défendit dans les rues; et ce ne fut qu'après avoir été vaincue dans plus de dix combats, soutenus de poste en poste, qu'elle sortit enfin de la ville et se retira dans ses châteaux. (1)

Le peuple victorieux étoit appelé à donner une nouvelle forme au gouvernement, et à régler la distribution des droits politiques entre les divers ordres de l'état. Il ne crut point pouvoir abolir le passé, ou faire renoncer les citoyens à des affections et des passions qu'ils

(1) *Malavolti storia di Siena.* P. II, L. VII, p. 130.

CH. XLVIII. 1368. tenoient de leurs ancêtres, et auxquelles ils devoient leur force et leur importance. Les nouveaux législateurs reconnurent donc l'existence des deux Monts des Neuf et des Douze; ils en formèrent un troisième, où ils rangèrent les citoyens étrangers aux deux oligarchies précédentes. Cet ordre nouveau, plus nombreux que les deux autres, reçut, de la réforme qui lui donnoit naissance, le nom de Mont des Réformateurs. La seigneurie fut composée de douze magistrats, dont trois furent pris de la première classe, quatre de la seconde et cinq de la troisième. La même proportion fut suivie dans la formation des deux conseils qui devoient seconder la seigneurie et compléter avec elle le gouvernement. (1)

L'empereur, qui séjournoit encore à Lucques, voyoit avec plaisir les révolutions de Pise et de Sienne affoiblir ces deux républiques, et les préparer à se mettre sous sa dépendance. Il auroit bien voulu exciter aussi quelques troubles à Florence, pour intervenir à leur occasion dans le gouvernement de cette riche république, et tirer d'elle quelque argent. Il avoit fait aux ambassadeurs florentins des reproches amers de ce que la seigneurie avoit occupé San-Miniato, Prato et Volterra, qu'il réclamoit

(1) *Orlando Malavolti storia di Siena*. P. II, L. VII, p. 130.

comme terres de l'empire; et, dès son arrivée à Lucques, il avoit envoyé ses gendarmes occuper San-Miniato, et faire des courses sur le territoire florentin. Mais aussitôt que la république, résolue à défendre ses droits par les armes, eut soldé des gens de guerre, Charles se radoucit (1). Il se trouvoit alors dans un besoin d'argent si pressant, qu'il avoit mis en gage sa couronne à Florence même, pour seize cent vingt florins, et qu'il ne put la retirer qu'en empruntant cette somme des Siennois (2). Il abandonna donc ses prétentions, et partit pour Sienne, où il ne resta que peu de jours; de là il continua sa route vers Rome. CH. XLVIII. 1368.

Le pape n'avoit pas lieu d'être satisfait de la conduite de l'empereur, qui, en abandonnant tout-à-coup la guerre entreprise contre les Visconti, avoit renversé toutes les espérances de l'Église : mais Charles prit à tâche de se réconcilier avec Urbain, par la conduite la plus humble et la plus respectueuse; il parut n'avoir d'autre but, en se rendant à Rome, que d'abaisser la dignité impériale devant celle du pontife. Il s'arrêta d'abord à Viterbe pour le voir; puis, étant arrivé à Rome avant lui, il revint en arrière pour l'attendre à la porte

(1) *Sozomeni Pistoriens. Histor.* T. XVI, p. 1084.—*Leon. Aretino storia Fiorent.* L. VIII.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 200.

CH. XLVIII. 1368. Angélica; il s'avança à pied au-devant de lui; il prit le cheval d'Urbain par la bride, et le conduisit ainsi jusqu'au palais du Vatican. Les Romains, loin de s'enorgueillir des respects rendus à leur évêque, conçurent un profond mépris pour le monarque qui s'humilioit ainsi à ses pieds. L'empereur fit couronner sa quatrième femme par le pape; et, après avoir servi le pontife à la messe comme diacre, avec le livre et le corporal, il repartit de Rome, et reprit la route de Toscane. (1)

A son retour à Sienne, le 22 décembre, il y trouva la discorde réveillée par les intrigues de Malatesta Unghéro, le vicaire qu'il y avoit laissé. Pendant l'absence de l'empereur, les Douze avoient excité une nouvelle sédition, dans l'espérance de recouvrer leur ancienne autorité : mais le tumulte n'avoit abouti qu'à procurer plus de pouvoir au Mont de Réformateurs; on avoit ajouté trois nouveaux membres à la seigneurie, et on les avoit pris dans cet ordre, le plus pauvre comme le plus nombreux. Les Douze, dupes, pour la seconde fois,

(1) *Vita Urbani V, ex Bosqueto.* T. III, P. II, p. 622. — *Cronica d'Orvieto ad finem*, p. 694. — Le chroniqueur de Rimini dit de cet empereur : *E per certo, se io non ti avessi promesso da principio di scrivere de la sua venuta, non avrei intinta questa carta, perche me ne vergogno, in suo servizio*, T. XV, p. 912.

de leurs propres intrigues, étoient plus irrités que jamais contre le gouvernement. Ils prêtèrent l'oreille avec empressement aux propositions secrètes de l'empereur, qui s'étoit engagé à vendre au pape Sienne et quelques autres villes de Toscane, et qui avoit fait venir auprès de lui le cardinal Gui de Montfort, légat de Bologne, avec un gros corps de cavalerie, pour mettre ce marché à exécution. (1) CH. XLVIII. 1368.

Charles IV, assuré des Douze et des Salimbéni, demanda que la seigneurie le mît en possession des cinq châteaux les plus importans du territoire de Sienne (2), et que les gonfaloniers et les soldats de milice lui prêtassent serment de fidélité. Cette demande fut communiquée au conseil-général, qui la rejeta à une grande majorité. Il refusa également d'augmenter le pouvoir des Douze, comme l'empereur l'avoit demandé (3). Celui-ci, rebuté par ces deux refus, résolut de faire usage de la force. A son instigation, la faction des Douze prit les armes, de concert avec les Salimbéni, le 18 janvier 1369, 1369.
pour chasser du palais trois citoyens de l'ordre des Neuf qui siégeoient dans la seigneurie. En même temps, Malatesta Unghéro s'avança sur

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 203.

(2) Massa, Montalcino, Grosséto, Télamone et Casole.

(3) *Orland. Malavolti*. L. VII, p. 133.

CH. XLVIII. 1369. la grande place avec sa cavalerie ; et l'empereur, armé de toutes pièces, se mit à la tête du reste de ses gendarmes et de ceux de l'Église. Trois mille cuirassiers étoient alors réunis dans Sienne, sous les ordres d'un monarque étranger. Les trois seigneurs des Neuf, à qui l'ordre de sortir du palais avoit été porté de la part de Malatesta Unghéro, s'étoient retirés en effet, malgré les instances de leurs collègues. Mais ceux-ci, restés seuls, ne perdirent point courage. Ils firent sonner le tocsin, et donnèrent ordre au capitaine du peuple, Mattéino Menzano, d'attaquer l'empereur à la tête des compagnies de milice.

Le palais public étoit déjà en partie occupé par les rebelles du parti des Douze et des Salimbéni ; ils en furent chassés par le peuple furieux. Malatesta Unghéro étoit sur la place de la Fontaine avec huit cents gendarmes : sa troupe fut enfoncée, la plupart de ses chevaux furent tués, et il fut obligé de s'enfuir vers les palais des Malavolti, où il chercha à se fortifier. L'empereur, entouré de princes allemands, de ses capitaines, et de tout le reste de sa cavalerie, s'avançoit vers le palais ; et déjà il étoit arrivé jusqu'à *la croce del travaglio*, quand il fut attaqué impétueusement par les compagnies du peuple ; sa troupe fut bientôt mise en désordre : celui qui portoit l'étendard impérial fut tué, et Charles fut obligé de se retirer vers la place des

Toloméi, où il se fortifia dans les palais de ces gentilshommes émigrés. Pendant plus de sept heures, il défendit ses retranchemens; et, dans ce long combat, la perte fut très-considérable de part et d'autre. Une moitié des soldats de Charles étoient blessés, quatre cents hommes de marque avoient été tués à ses côtés; ses gendarmes avoient perdu plus de douze cents chevaux, lorsqu'enfin l'enceinte qu'ils défendoient fut forcée, et le monarque réduit à s'enfuir dans les maisons des Salimbéni. (1)

CH. XLVIII. 1369.

Pendant que le combat duroit encore, la seigneurie avoit fait rappeler ses trois collègues de l'ordre des Neuf, que la faction des Douze avoit chassés du palais. Ils furent reconduits à leurs siéges au son des fanfares, couverts de guirlandes, et l'olivier à la main.

Le capitaine du peuple ne poursuivit point l'empereur dans les maisons des Salimbéni, quoiqu'il lui eût été facile de l'y faire prisonnier. Il crut devoir user avec modération de sa victoire sur le premier monarque de la chrétienté, et lui montrer des égards, dès l'instant qu'il n'avoit plus à le craindre. Mais il le fit prier, par les Salimbéni, de sortir de la ville; et pour donner plus d'efficacité à cette prière,

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 205.

CH. XLVIII. 1369. il fit publier, à son de trompe, la défense de fournir des vivres à lui, ou à personne de sa troupe.

« L'empereur, dit un historien siennois contemporain, étoit demeuré seul, avec la plus » grande peur qu'ait jamais eue aucun misérable. Les yeux de tout le peuple armé étoient » fixés sur lui; il pleuroit, il s'excusoit, il embrassoit ceux qui s'approchoient de lui; il » assuroit qu'il avoit été trahi par Malatesta, » par le podestat, par les Salimbéni et les Douze; » il racontoit de quelle manière, et quelles » offres on lui avoit faites. Francesco Bastali, » qu'il indiquoit comme ayant eu part à cette » négociation, fut arrêté et livré au capitaine » du peuple; on cherchoit également les autres » traîtres. Cependant l'empereur traitoit avec » la seigneurie et le peuple; il donna à la première le vicariat perpétuel de l'empire dans » la ville et son territoire. Il fit au peuple de » Sienne une quittance générale, et accorda » beaucoup plus de grâces qu'on ne lui en demandoit. Tremblant comme il l'étoit, et » mourant de faim, il sembloit avoir perdu la » tête : il vouloit s'en aller, mais il ne le pouvoit » pas; car il n'avoit plus ni chevaux, ni argent, » ni compagnie. A force de peines, le capitaine lui fit recouvrer une partie de ce qu'il

» avoit perdu (1). » Lorsque Charles eut enfin repris un peu d'assurance, il demanda qu'en compensation de l'affront qu'on venoit de lui faire, et des grâces qu'il avoit accordées à la seigneurie, la république lui payât une contribution de vingt mille florins, en quatre ans. Les Siennois y consentirent, et lui payèrent le premier terme immédiatement, pour le mettre en état de sortir de leur ville. CH. XLVIII. 1369.

Les Siennois avoient combattu avec vigueur pour la défense de leur liberté, au moment où ils avoient reconnu la trahison de leurs hôtes : mais, malgré cet accord momentané, les factions qui les divisoient n'étoient point réconciliées ; et dès que l'empereur fut parti, le 25 janvier, l'anarchie parut redoubler. Les nobles exilés faisoient la guerre à la république ; les Douze et les Salimbéni s'étoient rendus odieux par leur association avec les ennemis de l'état : les Neuf et les Réformateurs s'efforçoient vainement de réconcilier des partis acharnés les uns contre les autres. La guerre se prolongea entre la ville et les campagnes, pendant une partie de l'été suivant ; elle fut enfin terminée le 30 juin, par l'entremise des Florentins dont tous les partis

(1) *Neri di Donato Cronica Sanese.* T. XV, p. 206. — F. M. Pelzel passe très-rapidement sur ces événemens, et sur toute la seconde expédition en Italie de son héros. *Karl. der Vierte Römischer Kaiser.* T. II, p. 811.

CH. XLVIII. 1369. avoient invoqué la médiation. Les nobles furent rappelés à la ville, rétablis dans tous leurs droits, et rendus capables d'exercer toutes les magistratures, excepté la seigneurie. Les autres ordres continuèrent à partager les offices supérieurs, dans une proportion fixée par les lois. (1)

L'empereur, en partant de Sienne, avoit eu d'abord l'intention de se rendre à Pise; mais, informé que cette ville étoit sous les armes, il craignit d'y être exposé à une sédition semblable à celle à laquelle il échappoit, et il se rendit droit à Lucques, par Vico Pisano.

Les Pisans, après avoir renversé le gouvernement d'Agnello, avoient flotté quelque temps entre diverses factions; et l'anarchie les auroit bientôt, peut-être, rejetés dans la servitude, si les plus vertueux citoyens, d'accord avec les gentilshommes, ne s'étoient associés pour maintenir, les armes à la main, la tranquillité et la liberté. Cette ligue prit le nom de compagnie de Saint-Michel; elle se trouva bientôt forte de quatre mille combattans; et elle prit l'engagement de demeurer indépendante entre les Bergolini et les Raspanti. Dès que l'ordre eut été rétabli dans Pise, par la

(1) *Malavolti storia di Siena.* P. II, L. VIII, p. 137.

vigueur de la compagnie de Saint-Michel, une clameur générale, que la crainte avoit réprimée jusqu'alors, s'éleva contre les Raspanti. La ruine du commerce, la guerre avec les Florentins, l'accroissement des impôts, la tyrannie de Giovanni Agnello, et la perte de Lucques, avoient été les conséquences fatales de leur administration. Si la république leur pardonnoit tant de fautes, quelles étoient donc celles qu'elle s'obstinoit à punir dans Pierre Gambacorti? lui dont les parens avoient péri, treize ans auparavant, victimes d'une sentence injuste; et dont l'empereur avoit sans doute reconnu lui-même l'innocence, puisqu'il venoit d'admettre de nouveau cet illustre exilé dans sa faveur. En effet, Charles IV avoit promis sa protection à Pierre, qu'il avoit rencontré à Calcinaia, et de qui il avoit reçu un présent de dix mille florins. (1) CH. XLVIII. 1369.

A l'intercession des deux chefs de la compagnie de Saint-Michel, la sentence contre les Gambacorti fut annulée, et Pierre fut rappelé dans sa patrie avec ses enfans. Ils y rentrèrent le 24 février, portant à leurs mains des branches d'olivier, tandis que leurs concitoyens faisoient retentir les rues de cris de joie, et que les cloches de la ville sonnoient en actions de

(1) *Bernardo Marangoni Cron. di Pisa*, p. 748. — *Paolo Tronci Annali Pisani*, p. 421.

CH. XLVIII. grâces. Pierre Gambacorti, parvenu à la cathé-
1369. drale, fit, au nom de tous les émigrés, son offrande au pied du grand autel. Il prêta ensuite serment de maintenir l'état populaire, de vivre en bon citoyen parmi ses égaux, d'oublier enfin et de pardonner toutes les anciennes injures. (1)

Mais tous les Bergolini n'avoient pas renoncé à leur vieille rancune. Le surlendemain de Pâques, plusieurs d'entre eux prirent les armes, et attaquèrent les maisons des Raspanti, où ils vouloient mettre le feu. La moitié de la ville auroit peut-être été brûlée, si Pierre Gambacorti n'étoit pas accouru pour défendre ses ennemis, et n'avoit pas repoussé les incendiaires. *J'ai bien pardonné*, leur disoit-il, *moi, dont les parens ont péri sur l'échafaud; de quel droit vous autres refuseriez-vous de pardonner?* Gambacorti arrêta en effet les combattans; mais il n'empêcha pas que le gouvernement ne fût changé. Le parti des Raspanti fut exclu de l'administration; toutes les places furent données aux Bergolini, et la compagnie de Saint-Michel fut dissoute du consentement de ses chefs. (2)

(1) *Bernard. Marangoni Cron. di Pisa*, p. 749. — *Tronci Annali Pisani*, p. 424. Ce dernier est très-partial pour les Raspanti.

(2) *Bern. Marangoni Cron. di Pisa*, p. 751.

Il restoit néanmoins encore aux Raspanti une porte fortifiée, celle aux Lions, que les partisans de Giovanni Agnello n'avoient jamais évacuée. D'autres Raspanti s'étoient rassemblés à Lucques, auprès de Charles IV, et cherchoient à persuader à ce monarque qu'il lui seroit facile de s'emparer de Pise par cette porte. Charles, entraîné par leurs conseils, fit jeter en prison douze ambassadeurs que la république lui avoit envoyés. On comptoit parmi eux les hommes les plus distingués de l'état, Pierre d'Albizzo de Vico, Gualandi de Castagnéto et Manfred Buzzachérino de Sismondi. L'empereur, en les retenant comme otages, s'applaudissoit de les avoir ôtés aux conseils de la république. En même temps il fit avancer son grand-maréchal avec toute sa cavalerie, vers la porte aux Lions. Mais, tandis que les Allemands entroient dans la ville, les Pisans, que le tocsin appeloit à la défense de leur patrie, élevoient des barricades, en face de la porte qu'occupoient leurs ennemis. Tous les bancs de la cathédrale, qui étoit voisine, furent apportés en hâte dans la rue, pour en faire une fortification nouvelle et d'étrange apparence; tandis que les arbalétriers montoient sur le baptistère, pour combattre de là les ennemis qui occupoient la muraille. Un ingénieur pisan avoit coupé avec adresse la corde qui devoit sou-

CH. XLVIII. 1369. lever la herse de la porte ; en sorte que les Allemands perdirent un temps considérable, avant de pouvoir pénétrer dans la ville, et commencer leur attaque (1). Quand ce premier obstacle fut surmonté, ils en trouvèrent un plus grand dans la résistance opiniâtre des Pisans. Les femmes se mêloient aux combattans pour les encourager, et leur fournir des pierres et des traits. Après un combat acharné, les Allemands se rebutèrent ; et le chancelier de l'empereur demanda une conférence secrète avec les Anziani. On supposa que dans cette entrevue, il avoit reçu un présent considérable, lorsqu'on vit qu'aussitôt qu'elle fut terminée, il fit retirer toutes ses troupes. Quarante fantassins qu'il avoit laissés de garde à la porte aux Lions, furent bientôt forcés à se rendre ; et les ouvrages intérieurs qui faisoient de cette porte une espèce de forteresse, furent rasés par le peuple. (2)

L'empereur, après les échecs qu'il avoit éprouvés à Sienne et à Pise, ne songeoit plus qu'à tirer de l'argent des villes de Toscane, et à repartir pour la Bohème. Il envoyoit sa cavalerie faire des courses sur le territoire des Pisans, pour les amener ainsi à une négocia-

(1) *Cronica anonima di Pisa*. T. XV, p. 1053.

(2) *Bern. Marangoni Chron.* p. 753.

tion : en même temps, il cherchoit à donner CH. XLVIII.
de l'inquiétude aux Florentins, en réclamant 1369.
des droits de l'empire, tombés dès long-temps en désuétude. Il permit même au patriarche d'Aquilée, son frère naturel, de partir de Lucques, à la tête d'un corps de cavalerie, pour ravager le val d'Elsa et le territoire florentin, jusqu'à Montespertoli (1). La seigneurie, impatiente de se débarrasser d'un voisin dangereux, consentit enfin à payer à Charles cinquante mille florins, pour le faire renoncer à ses droits sur les terres de l'empire qu'elle avoit réunies à son territoire. Elle fit également la paix des Pisans, et pour une égale somme. Charles IV, à ce prix, reconnut la ville de Pise pour fidèle à l'empire : il la confirma dans la jouissance de sa liberté ; et il déclara ce privilége inaliénable, de telle sorte que l'autorité d'un seul ne pût jamais remplacer celle des Anziani et du peuple. (2)

La négociation que l'empereur avoit entamée à Lucques, étoit plus profitable encore pour lui ; et cependant il obtenoit des Lucquois la plus vive reconnoissance, pour des grâces qu'il

(1) *Marchione di Coppo de Stefani storia Fiorent.* L. IX, Rub. 708, T. XIV, p. 71. *Delizie degli Eruditi Toscani.*

(2) *Bern. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 755. — *Paolo Tronci Annali di Pisa*, p. 427. — *Scipione Ammirato Istor. Fiorent.* L. XIII, p. 667.

CH. XLVIII. ne leur vendoit qu'au poids de l'or. Le 6 avril, 1369. dans une assemblée solennelle des plus grands seigneurs d'Allemagne et d'Italie, il déclara la ville de Lucques libre et indépendante des Pisans; et deux jours après il confirma cette déclaration, par une charte, sous la bulle d'or, qu'il consigna aux dix Anziani (1). Le peuple de Lucques reçut cette faveur avec des transports de joie; il voua une reconnoissance éternelle à Charles IV, tandis que l'avare monarque lui demandoit deux cent mille florins pour le rachat de sa liberté. La ville, ruinée par de longues guerres et par la domination oppressive de plusieurs tyrans, n'étoit pas en état de fournir sur-le-champ une somme aussi énorme : Charles IV, en attendant qu'elle fût payée, consigna, en gage, la ville de Lucques au cardinal Gui de Montfort, qui, au nom du pape, avoit avancé cinquante mille florins à l'empereur (2). Lucques, qui n'avoit encore fait que changer de maître, couroit risque d'être vendue au pape, malgré le vain parchemin qui lui rendoit la liberté. Mais les Lucquois témoignoient une joie si vive, tant d'amour et tant de reconnois-

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 965.—Pelzel n'a point connu les détails du rétablissement de la liberté à Lucques; il passe très-rapidement sur l'action qui fit en Italie le plus d'honneur à son héros. T. II, p. 814.

(2) *Beverini Annales Lucensium.* L. VII, p. 966.

sance pour l'empereur, que celui-ci prit plaisir à donner plus de solennité encore aux priviléges qu'il accordoit à leur république. Le 6 juin, il fit assembler le peuple sur la place Saint-Michel; et, dans un discours d'apparat, il confirma le don qu'il lui avoit fait de la liberté (1). Un mois plus tard, il lui accorda une nouvelle bulle, par laquelle il déclaroit que tout le val de Niévole devoit demeurer en propriété à la république de Lucques (2). Cependant cette province, dont les Florentins avoient achevé la conquête dès l'an 1338, étoit toujours sous leur domination, et jamais, dès-lors, elle n'en est ressortie : Charles IV n'avoit pas même la pensée de se brouiller avec Florence, pour la reconquérir; et les Lucquois n'en ont jamais revendiqué la possession.

Les nouvelles grâces de Charles coûtoient aux Lucquois de nouveaux présens, et les obligeoient à de nouvelles fêtes; le rachat de leur liberté ne fut accompli qu'au prix de trois cent mille florins (3). Quelques efforts que fissent les Lucquois, ils ne purent rassembler cette somme avant le départ de l'empereur. Celui-ci quitta leur ville le 5 juillet, et prit sa route

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 968.

(2) *Ibid.* p. 971.

(3) *Ibid.* p. 966.

CH. XLVIII. 1369.

par Pescia, Pistoia et Bologne, pour retourner en Allemagne. Les trésors qu'il avoit achetés par tant de honte, lui servirent à orner Prague, sa capitale, de magnifiques édifices ; et le pont superbe qu'il bâtit sur la Muldaw, est un monument de la dignité impériale prostituée en Italie.

Les Lucquois demeurèrent encore près d'une année sous l'autorité du cardinal de Montfort ; peu s'en fallut même qu'ils ne tombassent au pouvoir de Bernabos Visconti, qui cherchoit tour à tour à surprendre leur ville ou à l'acheter du légat (1). Cependant ils réussirent enfin, avec le secours de leurs amis, à rassembler l'argent nécessaire pour se racheter des mains de Montfort. Les Florentins leur prêtèrent vingt-cinq mille florins, François de Carrare, quinze mille, les marquis d'Este, quinze mille, le pape Urbain V, cinquante mille (2) ; et, au mois d'avril 1370, le cardinal de Montfort ayant reçu le solde de ce qui lui étoit dû, repartit de Lucques pour retourner en France, après avoir rendu aux habitans de la ville les clefs des portes et de la forteresse. (3)

(1) *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 966.

(2) *Ibid.*

(3) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 222. — *Scipione Ammirato Istor. Fior.* LXIII, p. 674.

La république de Lucques rentra ainsi en possession de sa liberté, après en avoir été privée depuis le 14 juin 1314, jour où une dissension dans le parti guelfe avoit fait triompher les Gibelins, et avoit ouvert la ville à Uguccione de Faggiuola. (1) CH. XLVIII. 1369.

Pendant cinquante-six ans de servitude sous des maîtres divers, mais tous également oppressifs, Lucques avoit perdu sa population, ses richesses, ses manufactures et son commerce : une province importante pour un si petit état, le val de Niévole, en avoit été détaché pour toujours. Mais ses citoyens, échappés en petit nombre au fer des ennemis, dispersés en exil dans des terres lointaines, ou enchaînés dans leur patrie par leur pauvreté même, n'avoient pas perdu ce qui fait la vie des nations, ce qui peut, après une longue interruption, renouveler leur existence, l'amour ardent de la liberté. Ils ne s'accoutumèrent jamais à la servitude ; ils ne se regardèrent jamais comme devenus la propriété de leurs maîtres : quoique nés dans l'esclavage, ils se sentirent dignes de la liberté, parce que leurs ancêtres l'avoient possédée ; ils n'épargnèrent ni leur sang ni leurs richesses, pour rendre l'existence à leur patrie ;

(1) *Voyez* ci-devant, T. IV, ch. XXVIII.

CH. XLVIII. 1369. ils ne se rebutèrent point par les difficultés; ils eurent recours tour à tour, et sans se lasser, aux armes et aux négociations; ils attachèrent leur fortune à celle d'un monarque, qu'ils forcèrent à mériter la reconnoissance qu'ils lui prodiguoient d'avance; ils lui donnèrent tant de preuves d'affection et de dévouement, qu'ils finirent par faire croire au plus avare et au plus égoïste des hommes, qu'il les aimoit aussi; et dans leur misère, ils trouvèrent des trésors immenses, pour acheter de lui le bien le plus précieux de tous.

Les anciennes lois de Lucques étoient tombées en oubli; la république en adopta de nouvelles, à peu près semblables à celles de Florence. La ville, auparavant divisée en cinq portes ou quartiers, fut alors distribuée en trois tribus, qui prirent les noms de Saint-Paulin, Saint-Sauveur et Saint-Martin. La seigneurie fut composée d'un gonfalonier et dix Anziani, renouvelés tous les deux mois. L'élection, comme à Florence, se faisoit en même temps pour vingt ou trente seigneuries successives, et le sort déterminoit ensuite tous les deux mois l'entrée en charge de nouveaux magistrats. Un collége de trente-six *bons-hommes*, qui demeuroient six mois en place, devoit former le conseil privé de la seigneurie. Un conseil

général de cent quatre-vingts membres, élus chaque année, le 15 mars, réunissoit le reste des pouvoirs de l'état (1). Les nobles enfin, comme à Florence, demeurèrent exclus de tous les emplois supérieurs. (2) CH. XLVIII. 1369.

La citadelle que Castruccio avoit bâtie, et qu'il avoit nommée Augusta, ou Gosta, paroissoit aux Lucquois un monument de leur servitude passée, et un dangereux instrument de tyrannie pour les ambitieux à venir : ils la rasèrent de fond en comble (3); et, comme l'ancien palais de la seigneurie, situé sur la place Saint-Michel, leur paroissoit trop mesquin pour les espérances qu'ils plaçoient dans l'avenir, ils fondèrent, sur les ruines de la forteresse détruite, un palais nouveau, d'une architecture imposante, palais qui, jusqu'à nos jours, a été la demeure du gouvernement. (4).

Enfin, la seigneurie, en mémoire du bienfait de l'empereur, institua, pour le recouvrement de sa liberté, une fête qui a été célébrée, aussi long-temps que la république a existé,

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VIII, T. III, p. 9.

(2) *Ibid.* p. 24.

(3) *Marchione di Coppo de' Stefani*, *Stor. Fiorent.* L. IX, Rub. 706, p. 69. — *Beverini Annales Lucens.* L. VIII, p. 18.

(4) *Beverini Annales Lucens.* L. VIII, p. 29.

CH. XLVIII. 1369. avec une pompe digne d'un si grand événement (1); et elle voulut que les florins d'or qui seroient frappés à sa monnoie, portassent, tant que Lucques demeureroit libre, l'effigie de Charles IV. (2)

(1) Le 8 avril de chaque année, parce que la bulle de l'empereur étoit en date du 8 avril 1369. *Beverini*. Lib. VIII, p. 21.

(2) *Malavolti Storia di Siena*. P. II, L. VIII, p. 135.

CHAPITRE XLIX.

Entreprises de Bernabos sur la Toscane. — Grégoire XI attaque les Visconti ; il essaie de surprendre la république de Florence son alliée ; les Florentins déclarent la guerre au pape, et font révolter toutes les villes de l'état ecclésiastique.

1369—1378.

Si le pape Urbain V, en ramenant la cour pontificale à Rome, ne rechercha que la gloire du Saint-Siége, sans doute il dut se féliciter de sa résolution. Aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu un règne plus brillant; aucun n'avoit été accueilli avec plus d'affection par les peuples, et n'avoit engagé de plus grands monarques à s'humilier à ses pieds. Urbain V vit, dans la même année, les empereurs de l'Occident et de l'Orient, à genoux devant le trône de saint Pierre; il les vit témoigner au représentant des apôtres, un respect et une obéissance que leurs devanciers étoient loin de lui accorder. Il est vrai que Charles IV n'avoit point hérité, avec la couronne des deux Frédéric, de leur fierté et de leur courage, et que Jean CH. XLIX.

CH. XLIX. Paléologue, le successeur de Théodose et de Constantin, avoit vu toute leur puissance s'échapper de ses mains.

Jean Paléologue, accablé par les armées d'Amurath, avoit perdu Adrianople et la Romanie : il étoit resserré dans sa capitale; et chaque jour il pouvoit craindre d'en être chassé, lorsqu'il se détermina à venir implorer contre les Turcs, les secours des Occidentaux. Il abjura, pour la seconde fois, le schisme des Grecs (1). Il fut admis à baiser à genoux les pieds du pape; il conduisit sa mule par la bride, comme avoit fait Charles IV, et il partagea les honneurs ou les humiliations des empereurs d'Occident. Mais il ne retira d'autre fruit de son abaissement que des bulles inutiles et de vaines recommandations (2). Le roi de France, quoique sollicité en sa faveur par le pape, ne put lui accorder aucun secours; et lorsque Paléologue reprit, sans argent ni soldats, la route de ses états, il fut arrêté pour dettes à Venise : son fils aîné, Andronic, refusa de détourner aucune partie du revenu public pour le dégager, et Émanuel, le plus jeune, ne put obtenir la liberté de son père

(1) Il l'avoit déjà abjuré en 1355, dans l'espérance d'obtenir les secours d'Innocent VI.

(2) *Raynaldi Annales eccles.* 1369. §. 1, p. 478.—*Gibbon Decline and fall of the Roman Empire.* Ch. LXVI, T. XII, p. 74.

qu'en se constituant prisonnier à sa place. (1) CHAP. XLIX.

Urbain V avoit obtenu des avantages plus solides que celui d'abaisser les deux empereurs à ses pieds. Pendant les trois années qu'il passa à Rome, à Viterbe, ou à Montéfiascone, il réussit, au-delà de ses espérances, à ramener sous son obéissance tout le patrimoine ecclésiastique. La république de Pérouse étoit demeurée seule indépendante au milieu des feudataires de l'Église : Urbain entreprit de la forcer à la soumission ; et, après une assez longue résistance, les Pérousins reconnurent enfin la suzeraineté du pape, et demandèrent, pour leurs prieurs, le titre de vicaires du Saint-Siége. (2)

L'inconstance de Charles IV avoit fait échouer le projet formé par Albornoz, d'humilier la maison Visconti, et de disperser les grandes compagnies qu'elle protégeoit; mais l'empereur n'eut pas plus tôt quitté l'Italie, que les Visconti, enorgueillis de sa retraite, provoquèrent de nouveaux ennemis : ils forcèrent les Florentins à se déclarer contre eux ; et une ligue pour attaquer les seigneurs de Milan, plus formida-

(1) *Laonicus Chalcocondyles de Rebus Turcicis Script Byz.* T. XVI, L. I, p. 20.

(2) Par un traité signé à Bologne, le 23 novembre 1370. *Pompeo Pellini Istoria di Perugia.* P. I, L. VIII, p. 1081.— *Vita Urbani V, ex collect. Bosqueti.* T. III, *Rer. Ital.* p. 623.

CHAP. XLIX. ble que celle qui avoit été dissoute l'année précédente, fut conclue, le 31 octobre 1369, entre le pape, les Florentins, le marquis d'Este, le seigneur de Padoue, Feltrino Gonzaga de Reggio, et les républiques de Bologne, de Pise et de Lucques. (1)

1369. C'étoit Charles IV qui avoit jeté lui-même les semences de cette guerre nouvelle. A son arrivée en Toscane, il avoit profité d'une révolte qui avoit éclaté à San-Miniato contre les Florentins, pour prendre cette petite ville sous sa protection, et la faire occuper par sa gendarmerie. Lorsqu'il quitta la Toscane, et qu'il retira de San-Miniato la garnison qu'il y avoit mise, les habitans implorèrent l'assistance de Bernabos Visconti : celui-ci déclara aussitôt qu'il les protégeroit. Comme vicaire de l'Empire, il somma les Florentins de les laisser en repos; et il fit avancer Jean Hawkwood, avec la compagnie anglaise, au secours de San-Miniato. (2)

Cette ville étoit assiégée par Jean Malatacca, de Reggio de Calabre. Ce capitaine des Florentins paroissoit sur le point de réduire San-

(1) *Sozomeni Pistoriensis Historia.* T. XVI, p. 1086.

(2) *Poggio Bracciolini Histor. Fior.* L. I, p. 216. — *Leon. Aretino Histor. Fior.* L. VIII. — *Marchione di Coppo Stefani Istor. Fior.* L. IX, Rub. 710, 711, p. 72. — *Scipione Ammirato. Istor. Fior.* L. XIII, p. 669.

Miniato, lorsque la seigneurie, qui desiroit terminer promptement la guerre, lui donna ordre de livrer bataille à Hawkwood, qui s'étoit avancé jusqu'à Cascina. Le général florentin obéit à contre-cœur; il fut battu et fait prisonnier avec plusieurs de ses meilleurs officiers (1). Heureusement il avoit laissé devant San-Miniato, Robert, comte de Battifolle, avec une partie de son armée. Celui-ci, pendant l'absence de son général, gagna à prix d'argent un des assiégés, dont la maison étoit adossée aux murs : de concert avec lui, il y pratiqua une brèche; et il y introduisit les troupes florentines le 3 janvier 1370. (2)

CHAP. XLIX. 1369.

Le pape se félicitoit de voir enfin les Florentins engagés avec lui dans la guerre contre Visconti. Au moment où l'alliance nouvelle avoit été conclue, il avoit envoyé deux légats à Bernabos, pour lui porter une bulle d'excommunication : c'étoit le signal des hostilités qui alloient recommencer. Bernabos écouta avec un calme apparent le message dont le cardinal de Belfort et l'abbé de Farfa étoient chargés;

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis*. T. XXI, p. 14 et 15. Cet annaliste de San-Miniato a jeté quelque confusion dans les dates.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Fiorent.* L. I, p. 217.—*Chron. Estense*. T. XV, p. 492.—*Marchione de' Stefani Istor. Fior.* L. IX, R. 716, p. 78.

CHAP. XLIX. il les conduisit ensuite jusque sur le pont du
1369. Naviglio, au milieu de Milan. « Choisissez, leur » dit-il alors tout-à-coup, si, avant de me » quitter, vous voulez manger ou boire; » et comme les légats étonnés ne répondoient rien : « ne croyez pas, ajouta-t-il, avec des juremens » effrayans, que nous nous séparions sans que » vous ayez mangé ou bu, de manière à vous » souvenir de moi ». Les légats jetèrent les yeux autour d'eux; ils se virent entourés des gardes du tyran et d'un peuple ennemi; ils remarquèrent la rivière au-dessus de laquelle ils se trouvoient, et l'un d'eux répondit : « J'aime » mieux manger que de demander à boire au- » près d'une si grande eau ». — « Eh bien, ré- » pondit Bernabos, voici les bulles d'excommu- » nication que vous m'avez apportées; vous ne » sortirez pas de ce pont, que vous n'ayez mangé » en ma présence les parchemins sur lesquels elles » sont écrites, les sceaux de plomb qui y pendent, » et les liens de soie qui les attachent ». En vain les légats réclamèrent contre la violation du double caractère d'ambassadeurs et de prêtres; il fallut se soumettre et exécuter l'ordre du tyran, sous les yeux de ses gardes et de tout le peuple. (1)

1370. Urbain V songea moins à tirer vengeance de

(1) *Andrea Gataro Istoria Padovana.* T. XVII, p. 162.

cette offense, qu'à s'éloigner d'un pays où il se sentoit engagé dans une lutte continuelle. Il régnoit, il est vrai, en Italie; mais en régnant, il regrettoit le repos et la sûreté d'Avignon. Toute sa cour le pressoit sans cesse de retourner en Provence : sa conscience même lui en fit un devoir, parce qu'il supposa qu'il pourroit réconcilier les rois de France et d'Angleterre, entre lesquels la guerre avoit commencé. Il retourna donc par mer à Avignon, au mois de septembre 1370 (1) : mais à peine y étoit-il arrivé, qu'il tomba grièvement malade, et le 19 décembre de la même année, il mourut regretté de toute la chrétienté. Plusieurs fidèles voyoient en lui, non seulement un pontife vertueux et un bon souverain, mais encore un saint, doué du pouvoir de faire des miracles. (2)

CHAP. XLIX. 1370.

Les Florentins avoient envoyé Manno Donati, un de leurs compatriotes, à Bologne, avec huit cents chevaux, pour attaquer les Visconti en Lombardie; en même temps ils avoient appelé Ridolphe de Varano, seigneur de Camérino, pour commander les troupes

(1) Il déclara, par une bulle en date de Montéfiascone, 26 juin, que les Romains ne lui avoient donné aucun sujet de plainte qui motivât son départ. *Raynald. Annal eccles.* 1370, §. 19, p. 489. — *Vita Urbani V, in Bosqueto*, p. 625.

(2) *Franc. Petrarcæ seniles Epistolæ.* L. XIII, epist. 15, p. 1026.

CHAP. XLIX. 1370. qu'ils opposoient en Toscane à Jean Hawkwood. (1)

Ce général de Bernabos, après avoir fait sans succès une tentative sur Lucques, s'étoit approché de Pise avec Giovanni Agnello, le doge déposé, et tous les Raspanti. Dans la nuit du 20 au 21 mai, quatre-vingts de ses soldats escaladèrent la muraille ; ils surprirent la première ronde avant qu'elle eût le temps de donner l'alarme : mais un officier de Gambacorti découvrit les Anglais qui montoient en silence sur leurs échelles, peintes d'une couleur obscure. Il fit sonner le tocsin, et les Pisans coururent aux armes avec tant de promptitude et de courage, qu'ils renversèrent dans le fossé, ou firent prisonniers, les ennemis qui occupoient déjà la muraille. Pierre Gambacorti, qui se distingua dans cette occasion, fut nommé, par ses concitoyens reconnoissans, capitaine-général et défenseur de la commune, avec l'autorité qu'avoit eue autrefois le comte Fazio de la Ghérardesca. Gambacorti dès-lors fut le chef constitutionnel de la république. (2)

(1) *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1089. — *Poggii Bracciolini Historia.* L. I, p. 218. — *Bern. Marangoni Croniche di Pisa*, p. 759.

(2) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1057, 1058. — *Bern. Marangoni Chron. Pisan*, p. 762.

Hawkwood conduisit ensuite son armée dans la Maremme. Il pilla le château de Livourne, et il ravagea une partie du territoire pisan. Les Florentins firent avancer contre lui l'armée de la ligue, qu'ils avoient rappelée en Toscane pour le combattre, et ils lui envoyèrent le gage de bataille : mais Hawkwood ne jugea pas à propos de l'accepter. Il se retira d'abord par le val de Serchio, dans l'état de Lucques; ensuite il reprit la route de Lombardie, par Piétra-Santa et Sarzana. (1) CHAP. XLIX. 1370.

Vers le même temps, une autre armée de Bernabos, qui assiégeoit Reggio, fut obligée de se retirer. (2) Les confédérés apprirent, sur ces entrefaites, la mort d'Urbain V. Elle les détermina à ne pas pousser plus loin leurs avantages, mais à prêter l'oreille aux propositions d'accommodement que leur firent les Visconti; la paix fut bientôt conclue, et chacun fut maintenu dans les possessions qu'il occupoit. (3)

Cette courte guerre, qui n'avoit été signalée par aucune action importante, eut cependant l'avantage de réunir en une seule ligue les trois républiques long-temps rivales, Florence, Pise

(1) *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1090.

(2) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 245.

(3) *Poggio Bracciolini.* L. I, p. 219.—*Chronicon Estense.* T. XV, p. 493.

CHAP. XLIX. 1370. et Lucques. Le résultat de leur alliance devoit être de donner à Florence la direction de toutes les forces de la Toscane. Cette ville, supérieure aux autres en puissance, étoit la seule dont la prospérité n'eût point été troublée dans les dernières années : elle avoit fait preuve de sagesse autant que d'énergie; et les révolutions des états voisins avoient fait connoître les talens des hommes qui dirigeoient ses conseils. Parmi eux, on distinguoit surtout Pierre des Albizzi, Lapo de Castiglionchio et Carlo Strozzi. Tous trois appartenoient à la faction qui, dès l'an 1357, faisoit servir l'autorité des capitaines du parti guelfe, et les procédures de l'*admonition*, à écarter ses adversaires du gouvernement. Uguccione des Ricci, chef d'une famille jalouse des Albizzi, et bien reconnu pour guelfe, avoit été l'inventeur de ces lois partiales. On croyoit les Albizzi issus de gibelins d'Arezzo; et les Ricci avoient pensé qu'ils pourroient les exclure des emplois, en raison de leur origine. Mais les lois dont Uguccione avoit voulu faire usage contre ses rivaux, furent tournées contre
1371. ses partisans. Les Albizzi avoient contracté alliance avec les Bondelmonti et les chefs de l'ancienne noblesse : ils avoient tout pouvoir auprès des capitaines du parti guelfe; et, quoiqu'ils n'osassent pas attaquer les Ricci eux-mêmes, ils avoient déjà fait admonester ou ex-

clure des magistratures, plus de deux cents de leurs amis, et ils mettoient une ardeur extrême à susciter de nouvelles accusations de gibelinisme. (1) CHAP. XLIX. 1371.

Les Ricci avoient d'abord essayé de restreindre l'autorité des capitaines de parti, mais ils changèrent de tactique, lorsqu'ils virent les Guelfes acquérir un nouveau crédit par la ligue conclue avec le pape; ils essayèrent à leur tour de gagner la faveur de l'Église : ils obtinrent, par la brigue, quelque influence sur les capitaines de parti; et l'on vit les procédures contre les Gibelins, dirigées tour à tour par les Albizzi et les Ricci, se multiplier et tenir la république entière dans l'inquiétude et l'agitation. (2)

Pendant tout le cours de l'année 1371, la violence de ces deux factions parut aller en croissant; et l'on put craindre que la querelle de deux familles ne fît bientôt éclater une guerre civile. Mais le mécontentement étant devenu général, la seigneurie y apporta enfin quelque remède. Elle permit aux citoyens qui desiroient une réforme de se réunir à San-Piéro Schéraggio (3). Sur leur demande, elle con-

(1) *Macchiavelli Istoria Fior.* T. III, p. 198. — *Scipione Ammirato Istoria Fior.* L. XIII, p. 680, 684.

(2) *Marchione de' Stefani Istor. Fior.* L. IX, R. 725, p. 92.

(3) Les lois ne permettoient pas aux citoyens de s'assembler

CHAP. XLIX. 1371.

voqua un conseil de cinq cents *requis*, pour calmer l'agitation de la république. Dans ce conseil, les Albizzi et les Ricci s'accusèrent mutuellement. On reprocha surtout aux Albizzi de s'être vantés auprès des seigneurs de Padoue et de Ferrare, de leur autorité sur leur patrie, assurant qu'elle égaloit celle de ces princes dans leurs états (1). Le peuple, irrité, chargea une balie de cinquante-six membres de défendre la liberté de Florence contre ces deux familles ambitieuses. Pierre des Albizzi, et Uguccione des Ricci, chacun avec deux de leurs parens, furent exclus pour cinq ans de toutes les magistratures, excepté celles du parti guelfe (2). Cette exclusion fut même étendue, bientôt après, à tous les membres de ces deux familles; et la violence des factions demeura quelque temps suspendue. (3)

Les cardinaux rassemblés à Avignon avoient cependant donné un successeur à Urbain V. Ils avoient fait choix de Pierre Roger, comte de Beaufort, cardinal-diacre de Sainte-Marie-Neuve, et neveu de Clément VI. Il fut élu le

au nombre de plus de douze pour parler des affaires d'état. *Marchione de' Stefani*. L. IX, R. 731, p. 105.

(1) *Marchione de' Stefani*. L. IX, p. 107.

(2) *Marchione de' Stefani*. L. IX, R. 732, p. 109.

(3) *Ibid.* R. 733, p. 111.—*Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 207.—*Leonardo Aretino Istor. Fior.* L. VIII.

dernier jour de l'année 1370, et il prit le nom de Grégoire XI. (1) CHAP. XLIX. 1371.

Le nouveau pape eût bientôt sujet de se plaindre des Visconti. Feltrino Gonzaga, tyran de Reggio, étoit un des alliés de l'Église aussi-bien que le marquis d'Este, seigneur de Modène et de Ferrare. Ce dernier cependant entra dans une conjuration contre Feltrino, et fit avancer vers Reggio une compagnie de mercenaires allemands, commandée par un frère du comte Lando (2). Les ennemis de Feltrino, d'accord avec le marquis d'Este, ouvrirent Reggio aux Allemands : mais ceux-ci, après avoir pillé la ville avec la dernière barbarie, au lieu de la remettre au marquis d'Este, la vendirent, le 17 mai 1371, à Bernabos Visconti, pour le prix de vingt-cinq mille florins. (3)

Bernabos, enorgueilli de cette conquête, recommença la guerre contre les alliés de l'Église. Il assiégea Bondéno, dans l'état de Ferrare, et menaça Modène, tandis que son frère Galéaz

(1) *Raynaldus Annal. eccles.* 1370. §. 25, p. 492.—Fleury, Histoire ecclésiastique. L. XCVII, c. 19.

(2) Le comte Conrad Lando, chef de la grande compagnie, avoit été tué près de Novare en 1363. *Chronic. Placentin.* T. XVI, p. 507. — Le nouvel aventurier allemand est nommé par les Italiens Luzio Lando.

(3) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 494.

CHAP. XLIX. attaquoit le marquis de Montferrat avec non
1371. moins d'impétuosité, et lui prenoit plusieurs villes. Grégoire XI renouvela avec les princes lombards la ligue que son prédécesseur avoit
1372. formée contre les seigneurs de Milan. Il auroit voulu y engager aussi les villes de Toscane; mais les Albizzi, partisans les plus zélés de l'Église, à Florence, étoient éloignés de l'administration : les liaisons de cette famille avec le légat de Bologne et celui de Pérouse, étoient devenues suspectes; et l'on craignoit que le pape ne fût entré dans des complots contre la liberté florentine (1). Les premières actions de Grégoire XI avoient révélé son ambition, et élevé des doutes sur sa loyauté. Le cardinal de Burgos, son légat à Pérouse, avoit pris occasion d'une sédition de cette ville pour faire exiler les Raspanti, dont le parti étoit le plus zélé pour la liberté. Il avoit ensuite jeté les fondemens d'une forteresse pour asservir la ville; et son successeur, l'abbé de Montmayeur, profitant des mauvaises récoltes et de la disette de vivres qu'on éprouvoit à Pérouse, avoit dépouillé cette cité de tous ses priviléges, et l'avoit forcée à reconnoître le pouvoir absolu du pape (2). On croyoit que des projets semblables

(1) *Marchione de' Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, Rub. 738, p. 117.

(2) *Pompeo Pellini Storia di Perugia.* P. I, L. VIII, p. 1111.

étoient formés contre les autres républiques CHAP. XLIX.
de Toscane; et Grégoire XI, qui écrivit aux 1372.
Siennois pour se justifier, ne dissipa point les soupçons élevés contre lui. (1)

Grégoire XI, cependant, avoit déclaré la guerre aux Visconti, au mois d'août 1372. Il avoit chargé le comte Amédée de Savoie de défendre le Montferrat, le marquis Jean Paléologue étant mort au commencement de cette année. Une autre armée se formoit dans le Bolonais, sous les ordres du marquis d'Este; les Florentins y envoyèrent le contingent de troupes qu'ils s'étoient engagés à fournir au pape par leurs traités précédens; car, d'après le droit public de ce temps-là, ils pouvoient le faire sans déclarer la guerre aux seigneurs de Milan. Ces derniers eurent l'imprudence de renvoyer, sur ces entrefaites, Jean Hawkwood, qui étoit à leur solde avec la compagnie anglaise. Ce capitaine, le plus habile de ceux qui faisoient alors la guerre en Lombardie, passa au service du légat et des confédérés, et changea la fortune des armes. (2)

Au commencement de l'année 1373, Ber- 1373.
nabos envoya un corps de trois mille cavaliers pour ravager le territoire de Bologne. Cette

(1) *Voyez* sa lettre *apud Raynaldi Ann. eccles.* 1371. §. 7, p. 495.

(2) *Bernardino Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 245.

CHAP. XLIX. 1373. armée s'avança jusqu'à Césène; mais à son retour, comme elle passoit le Panaro, elle fut surprise par Hawkwood et mise en déroute (1). L'armée du pape pénétra, à son tour, dans le territoire de Plaisance et de Pavie : tous les Guelfes de ces deux états se révoltèrent, et ouvrirent leurs châteaux à Pierre de Béziers, cardinal-légat de Bologne. Celui-ci s'avança ensuite vers Brescia, avec le comte de Savoie; il avoit des intelligences dans cette ville et dans Bergame. Jean Galéaz Visconti, pour les empêcher d'éclater, marcha vers le fleuve Chiésa, au-devant des troupes de l'Église. Il y fut attaqué par Hawkwood, le 8 mai 1373, et défait après un combat obstiné, où presque tous ses capitaines furent faits prisonniers (2). Après cette déroute, les Guelfes des états des Visconti se révoltèrent de toutes parts. Bernabos chargea son fils naturel Ambroise, de soumettre ceux des vallées du Bergamasque : mais les paysans de la vallée de Saint-Martin surprirent Ambroise le dix-sept août; ils le tuèrent, et mirent son armée en fuite. (3)

(1). *Math. de Griffonibus Memor. Hist.* T. XVIII, p. 183. — *Chronic. Placentinum,* T. XVI, p. 516.

(2) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. III, 246. — *Chronic. Estense.* T. XV, p. 497.

(3) *Gazata Chron. Regiense.* T. XVIII, p. 81. — *Chronic. Placentinum.* p. 519.

L'année suivante, les affaires des Visconti continuèrent à décliner; la ville de Verceil tomba au pouvoir des confédérés, et les états de Parme et de Plaisance furent ravagés par le marquis d'Este. La guerre, cependant, ne fut pas poussée avec vigueur, parce que des inondations, et ensuite la peste et la famine, ravagoient la Lombardie (1). Pour se procurer un peu de repos, au milieu de tant de calamités, le pape et les Visconti, également épuisés par les efforts qu'ils venoient de faire, conclurent, le 6 juin 1374, une trève d'une année, pendant laquelle ils espéroient terminer leurs différends par une paix générale. CHAP. XLIX. 1374.

Mais Guillaume de Noellet, cardinal de Saint-Ange et légat de Bologne, se flattoit de profiter de cette trève pour une entreprise importante qu'il méditoit. La Toscane avoit souffert, non moins que la Lombardie, des pluies et des inondations qui avoient détruit les semailles, en sorte que les blés y étoient fort rares et fort chers (2). La peste s'étoit aussi manifestée à Florence; et du mois de mars à celui d'octobre, elle emporta environ sept mille personnes. La jalousie, excitée entre les Albizzi et les Ricci,

(1) *Cronica Sanese*. T. XV, p. 241.

(2) *Marchione de' Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, Rub. 746, p. 132.

CHAP. XLIX. 1374. n'étoit pas apaisée, et la république receloit encore plusieurs semences de discorde : néanmoins les Florentins, en paix avec tous leurs voisins, n'avoient que peu de troupes sur pied, non plus que les Siennois et les Pisans. Le légat de Bologne jugea des Toscans, dit Poggio Bracciollini, d'après la légèreté française ; il crut que, s'il rendoit la disette plus sévère, le peuple, pressé par la faim, prendroit les armes contre son gouvernement, et que la ville, fatiguée par les séditions intérieures, autant que par la guerre, se rangeroit sous son pouvoir. (1)

« Depuis que le Saint-Siége avoit été transporté au-delà des monts, dit Léonard Arétin, » des légats français gouvernoient tous les pays » soumis à l'Église ; leur manière de commander » étoit altière et presque intolérable ; ils s'efforçoient d'étendre leur autorité sur les villes » libres ; leurs officiers, leur cortége, n'étoient » jamais tels qu'il convenoit à des hommes » de paix, mais de guerre ; ils remplissoient » l'Italie d'ultramontains ; ils élevoient, avec » une dépense excessive, des forteresses dans » toutes les cités, et ils laissoient voir par-là » combien la servitude des peuples dont ils » avoient ravi la liberté, étoit misérable et

(1) *Poggio Bracciolini Histor. Fior.* L. I, p. 220.

» forcée : aussi excitoient-ils à juste titre la CHAP. XLIX.
» haine de leurs sujets et de défiance de leurs 1374.
» voisins. » (1)

Les Florentins tiroient, chaque année, une 1375.
partie de leurs blés de la Romagne et du Bolonais : le légat, pour redoubler les difficultés qu'ils éprouvoient, défendit tout-à-coup cette traite. La seigneurie, moyennant un sacrifice de soixante mille florins, se pourvut de blé dans des pays plus éloignés; l'hiver se passa, et l'on voyoit approcher la récolte qui devoit remplir de nouveau les greniers épuisés. Le légat, pour ôter aux Florentins cette espérance, fit entrer Jean Hawkwood en Toscane, le 24 juin 1375, avec une armée nombreuse; et il lui donna l'ordre de brûler les moissons du territoire florentin (2). D'autre part, Gérard Dupuis, abbé de Montmayeur, qui commandoit à Pérouse, saisit le prétexte d'une guerre entre les Siennois et les gentilshommes de la maison Salimbéni, pour faire ravager le territoir de Sienne par les troupes de l'Église. (3)

Pour sauver du moins les apparences, le légat écrivit aux Florentins que Hawkwood avoit

(1) *Leonardus Aretinus Historiar.* L. VIII.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 245. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 693.

(3) *Cronica Sanese*, p. 242. — *Poggio Bracciolini Histor. Fior.* L. II, p. 221.

CHAP. XLIX. 1375.

formé une compagnie d'aventuriers avec les troupes que l'Église et les Visconti avoient licenciées; que c'étoit sans le consentement de l'Église qu'il alloit attaquer la Toscane; mais que la seigneurie l'arrêteroit peut-être par un sacrifice de cent ou tout au moins de soixante mille florins (1). Dans ce temps même, une conjuration qui fut découverte à Prato, et dont le but étoit de soumettre cette ville à l'Église, fit connoître quelle foi on pouvoit accorder à ces protestations. (2)

La perfidie et l'ingratitude du légat causèrent à Florence l'indignation la plus profonde. Aucun état de l'Europe ne s'étoit montré, dès son origine, aussi constamment dévoué à l'Église que la république florentine. Quoiqu'elle eût déjà lieu de se plaindre du légat, elle lui avoit envoyé, pour combattre les Visconti, tout ce qu'elle avoit de gens de guerre; et cet allié perfide saisissoit le moment où la république avoit été frappée coup sur coup par la peste et la famine, pour la livrer aux brigandages des soldats. Les Florentins, pour tirer une vengeance éclatante de cette trahison, conférèrent tous les pouvoirs de l'état à huit magistrats

(1) *Marchione de' Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, R. 751, p. 139.

(2) *Leonard. Aretinus Hist. Flor.* L. VIII.—*Annales Balonincontrii Miniatensis*, p. 23.

qu'ils nommèrent les seigneurs de la guerre. (1) CHAP. XLIX.
Ces huit seigneurs, qui vouloient, avant 1375.
tout, sauver les récoltes, entamèrent immédiatement une négociation avec Hawkwood; en même temps ils envoyèrent des ambassadeurs au légat, pour le prier de rappeler ce général. Le légat répondit que Hawkwood n'étoit plus à sa solde; et il remit aux ambassadeurs copie du congé qu'il prétendoit avoir donné à ce capitaine. En même temps il commanda secrètement à celui-ci d'offrir aux Florentins d'épargner leur territoire, moyennant une rançon, mais de demander une somme si exorbitante, qu'elle fît rompre la négociation. Hawkwood demanda cent trente mille florins; et ils lui furent payés sans difficulté. Le clergé florentin fut forcé, il est vrai, à fournir plus de la moitié de cette somme. Le légat se hâta d'écrire au capitaine anglais de rompre ce marché; mais celui-ci, auquel les ambassadeurs florentins avoient montré la copie du congé, qu'ils avoient rapportée de Bologne, ne voulut pas perdre une somme considérable, et prendre

(1) Les noms de ces huit seigneurs, qu'on appela ensuite à Florence les *huit saints de la guerre*, méritent d'être conservés. C'étoit Alexandre Bardi, Jean Dini, Jean Magalotti, André Salviati, Guiccio Guicci, Thomas Strozzi, Mattéo Soldi, et Jean Moni. — *Sozomeni Pistor. Histor.* p. 1095. — *Marchione de' Stefani.* L. IX, R. 752, p. 142. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 694.

CHAP. XLIX. en même temps sur lui la honte de la mauvaise
1375. foi d'autrui (1). Il continua sa route au travers de la Toscane, tirant des Siennois trente-cinq mille florins, et des Pisans trente mille, après quoi il entra à la solde de l'abbé de Montmayeur, légat de Pérouse. (2)

Cette expédition ayant manqué son but, Grégoire XI écrivit aux Florentins pour la justifier; il affirma que Hawkwood ne dépendoit plus de lui pendant le peu de semaines qu'il avoit passées en Toscane, quoique avant et après cette courte campagne il fût notoirement à la solde de ses légats (3). Mais, d'autre part, on raconta à Florence, comme dans toute l'Italie, des anecdotes sur l'abbé de Montmayeur, légat de Pérouse, qui rendirent plus odieux encore le gouvernement des gens d'église. Cet abbé, qui fut fait cardinal à cette époque, avoit conduit avec lui son neveu. Celui-ci, amoureux de la femme d'un gentilhomme pérousin, s'introduisit furtivement dans sa maison et la surprit dans sa chambre. La dame, épouvantée, voulut se soustraire à la brutalité de son ravisseur, et passer par une fenêtre, dans une

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Fior.* L. II, p. 222.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 245. — *Cronica di Pisa*, p. 1068. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 772.

(3) Lettre de Grégoire XI, *apud Raynaldi Annal. eccles.* 1375, §. 13 et 15, p. 536.

maison voisine : mais son pied glissa, elle tomba dans la rue, et se tua par sa chute. Tout le peuple, ému de compassion, courut à l'abbé de Montmayeur, lui demander justice contre son neveu. « Quoi donc, répondit celui-ci, » vous étiez-vous figuré que les Français fus- » sent eunuques ! » et il renvoya les plaignans. Peu de jours après, le même neveu enleva de force la femme d'un autre citoyen. Le mari l'ayant réclamée devant les tribunaux, le légat condamna son neveu, sous peine de perdre la tête, à rendre, avant l'expiration de cinquante jours, cette femme à son époux. (1)

Comme l'indignation contre les ministres du pape étoit portée à son comble, la seigneurie et les huit de la guerre firent assembler à Florence un conseil nombreux de requis. Aloïsio Aldobrandi, gonfalonier de justice, y prit la parole, et combattit avec éloquence les craintes superstitieuses qui pouvoient mettre obstacle à la défense de la liberté. Il fit voir que les censures ecclésiastiques étoient sans force, lorsqu'elles étoient prononcées par des hommes perfides, et que des ambitieux employoient le masque de la religion pour servir leurs passions et leur avidité. Il proposa, comme une entre-

(1) *Gazata Chronicon Regiense.* T. XVIII, p. 85.

CHAP. XLIX. 1375.

prise digne de la générosité florentine, l'affranchissement de tous les peuples qui gémissoient sous le gouvernement superbe et tyrannique des légats français du pape; enfin il pressa la seigneurie de rechercher l'alliance de Bernabos. « Je sais bien, dit-il, que le tyran milanais » agira toujours d'après son intérêt personnel, » et ne consultera jamais le nôtre; mais c'est » un ennemi ardent des prêtres et de la puis- » sance des Français en Italie : une haine com- » mune nous donnera des intérêts communs. » (1)

Le discours du gonfalonier ayant été couvert d'applaudissemens, et le conseil ayant autorisé les huit seigneurs de la guerre à prendre contre l'Église les mesures les plus énergiques, ceux-ci cherchèrent à se fortifier par des alliances. Ils commencèrent d'abord, au mois de juillet, par s'assurer l'appui de Bernabos Visconti (2). Les républiques de Sienne, de Lucques et d'Arezzo, s'engagèrent ensuite dans leur ligue (3); et celle de Pise y entra la dernière, au mois de janvier suivant. (4)

Les huit seigneurs de la guerre avoient choisi pour capitaine un Allemand nommé Conrad de

(1) *Poggio Bracciolini*. L. II, p. 223-226.

(2) *Sozomeni Pistoriensi Historia*, p. 1095.

(3) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 245.

(4) *Cronica di Pisa*, p. 1070.

Souabe. Ils lui confièrent deux drapeaux, celui CHAP. XLIX.
de la communauté, et un second sur lequel le 1375.
mot de *liberté* étoit écrit en grosses lettres d'or. En même temps, ils déclarèrent qu'ils étoient prêts à secourir tous les peuples qui desiroient se mettre en liberté, et secouer le joug des mauvais pasteurs de l'Église (1). Ce n'étoit pas sans raison qu'ils avoient compté trouver des amis et des alliés parmi les sujets du pape, ils n'eurent pas plus tôt offert leur assistance à ceux qui voudroient se délivrer d'une odieuse tyrannie, que la révolte devint générale.

Les premiers à se déclarer furent les habitans de Città di Castello, l'ancien Tifernum. Ils attaquèrent avec fureur la garnison ecclésiastique, et la forcèrent à se retirer dans le château. Les Florentins envoyèrent aussitôt des secours aux Tifernates; et la garnison assiégée ne tarda pas à se rendre.

L'abbé de Montmayeur avoit envoyé Hawkwood, avec une partie de ses troupes, pour délivrer les assiégés; mais dès que les Pérousins virent partir ce capitaine qui les tenoit en respect, ils prirent aussi les armes : ils attaquèrent les deux forteresses que le légat avoit bâties dans leur ville; ils s'en rendirent maîtres

(1) *Marchione de' Stefani*, L. IX, R. 753, 143. — *Chron. Placentinum*. T. XVI, p. 520.

CHAP. XLIX. 1375. en peu de jours, et les rasèrent (1). En même temps, Jean de Vico, préfet de Rome, fit révolter Viterbe, où il avoit long-temps dominé (2). Monté-Fiascone se souleva aussi; et bientôt, avec une étrange promptitude, la rebellion s'étendit dans tous les états de l'Église. Foligno, Spoléto, Todi, Ascoli, Orviéto, Toscanella, Orti, Narni, Camérino, Urbino, Radicofani, Sartéano (3), se remirent en liberté. Dans l'espace de dix jours, quatre-vingts villes ou châteaux secouèrent le joug de l'Église (4). Plusieurs voulurent se donner aux Florentins : mais ceux-ci leur envoyoient pour réponse l'étendard de la liberté, et les invitoient à s'ériger en républiques indépendantes (5). D'autres villes cependant profitèrent de leur aide, pour rétablir leurs anciens seigneurs. Forli appela Sinibaldo des Ordélaffi, fils de Francesco et de Marzia, ses héroïques défenseurs, et lui rendit la seigneurie. (6)

De tous les seigneurs qui relevoient de l'É-

(1) *Poggio Bracciolini.* L. II, p. 226.—*Scipione Ammirato L.* XIII, p. 695.

(2) *Cronica di Siena*, p. 246.

(3) *Cronica Sanese*, p. 247.

(4) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 499.

(5) *Marchione de' Stefani Istor. Fior.* L. IX, R. 753, p. 144.

(6) *Annales Forolivienses*. T. XXII, p. 189. — *Cronica Riminese*. T. XV, p. 914.

glise, le seul Galéotto Malatesti lui demeura CHAP. XLIX.
fidèle, et conserva au pape les villes que gou- 1375.
vernoit sa maison. Galéotto avoit succédé, en 1373, à son frère Pandolfe; son neveu Malatesta Unghéro étoit mort l'année précédente (1). Au commencement de cette guerre, l'Église possédoit soixante-quatre villes, et quinze cent
soixante et dix-sept châteaux. Dans le cours 1376.
d'une année, elle perdit tous ses états, à la réserve de Rimini, et des lieux qui en dépendoient. (2)

Le pape, effrayé de cette ruine subite, essaya de détourner les Florentins des résolutions qu'ils avoient prises, en alarmant leurs consciences. Il les cita, le 3 février 1376, à comparoître au sacré consistoire, pour justifier leur conduite. Les Florentins envoyèrent en effet trois ambassadeurs pour plaider leur cause à Avignon : savoir, Donato Barbadori, Alessandro de l'Antella, et Doménico de Silvestro. Ils furent introduits le dernier jour de mars devant les cardinaux et le saint-père; et dans cette assemblée, Donato parla avec le courage et la force d'un

(1) *Cronica Riminese*, p. 914.

(2) *Ibid.* — Agobbio fut une des dernières à rétablir l'état populaire. Cette ville se révolta le 8 septembre 1376. — *Guernieri Bornio Storia d'Agobbio*. T. XXI, p. 985. Suivant cet historien, Agobbio étoit constamment demeuré libre jusqu'à l'année 1350, moyennant un cens de cent livres à la chambre impériale. *Introduz.* p. 922.

CHAP. XLIX. 1376.

homme libre. Il déclara que rien n'auroit pu engager les Florentins à prendre les armes contre l'Église, hors la défense de leur liberté; « mais nous, dit-il, qui avons joui de cette » liberté, tout proche de quatre cents ans, nous » l'avons tellement appropriée à notre nature, » elle est devenue si chère à notre cœur, qu'il » n'y a pas un de nous qui, pour la conserver, » ne fût prêt à sacrifier sa vie. » (1)

La défense éloquente de Barbadori arracha des larmes aux cardinaux italiens, mais elle ne fit aucune impression sur les Français; et lorsqu'elle fut terminée, Grégoire XI prononça contre la république une sentence de condamnation. Après avoir récapitulé toutes les offenses qu'il en avoit reçues, il frappa la ville d'interdit, et tous les chefs du gouvernement d'anathème et d'excommunication. Il ordonna en même temps à tous les princes, amis de l'Église, de confisquer à leur profit tous les biens des Florentins qui exerçoient le commerce dans leurs états; de saisir leurs personnes, et de les vendre comme esclaves (2). Cette partie de la peine portant sur des marchands que leur absence avoit rendus étrangers aux délibérations de leur patrie, étoit d'une injustice révoltante : cependant, comme elle offroit un appât à la cupidité

(1) *Poggio Bracciolini*. L. II, p. 229.

(2) *Raynaldus Annal. eccles*. 1376, §. 1-6, p. 542.

des princes, elle fut exécutée en France et en Angleterre. (1) CHAP. XLIX. 1376.

Lorsque Donato Barbadori entendit lire cette sentence, il se retourna vers un crucifix qui étoit exposé au milieu de l'assemblée. « C'est à » toi que j'en appelle, s'écria-t-il, père tout- » puissant du genre humain! Toi qui es un » juste juge et que rien ne peut tromper : » puisque les suffrages des hommes nous con- » damnent, c'est toi que je prends à témoin de » l'iniquité de leur décision. Dans ton dernier » jugement, tu porteras une bien plus juste sen- » tence. » (2)

Pendant que le pape traitoit à Avignon sa querelle avec les Florentins, selon les formes juridiques, il cherchoit, à Florence, à la terminer par une négociation, et il y avoit envoyé des ambassadeurs : mais cette négociation fut tout-à-coup interrompue par la révolte de Bologne. Les huit seigneurs de la guerre, que le peuple, malgré l'excommunication du pape, appeloit communément les huit saints, cherchoient, depuis long-temps, à mettre en mouvement la faction de l'échiquier à Bologne; la faction con-

(1) *Marchione de' Stefani*. L. IX, R. 754, p. 145.

(2) *Poggio Bracciolini*. L. II, p. 233. — *Leonard. Aretin.* L. VIII. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXV, p. 349. — *Scipione Ammirato*. L. XIII, p. 698.

CHAP. XLIX. 1376. traire, ou Maltraversa, étant plus en faveur auprès du légat (1). Mais le peuple paroissoit déterminé à demeurer sous l'obéissance de l'Église; lorsque le légat, qui ne savoit comment satisfaire Hawkwood et les gens de guerre auxquels il devoit beaucoup de soldes arriérées, se résolut à leur céder en nantissement les deux châteaux de Castrocaro et de Bagnacavallo, qui relevoient des Bolonais et de l'Église, et qui furent pillés par ces soldats avec la cruauté la plus inouïe (2). En même temps le bruit se répandit que le légat étoit en traité pour vendre Bologne même au marquis d'Este. Les Bolonais n'hésitèrent plus alors à secouer un joug qui alloit devenir plus pesant.

L'homme le plus considéré de Bologne étoit Taddéo des Azzoguidi, du parti de l'échiquier. Ce fut chez lui que, dans la nuit du 19 au 20 mars 1376, Robert de Salicetti réunit les chefs des deux factions. Tous les patriotes de Bologne jurèrent entre ses mains de déposer leurs anciennes inimitiés, et de sacrifier, s'il le falloit, leurs biens et leur vie pour recouvrer l'ancienne liberté de leur patrie. Pendant ce temps, Ugolin de Panico, le comte Antoine Bruscolo, et quelques autres gentilshommes, avoient rassemblé une troupe de montagnards des Apen-

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 497.
(2) *Ibid*. p. 498.

nins, qu'ils introduisirent secrètement dans la ville. Les citoyens avoient été chez eux prendre des armes, et s'étoient de nouveau réunis en silence chez Taddéo des Azzoguidi. Les deux troupes se rencontrèrent devant la croix du marché : le serment d'exposer leurs biens et leur vie pour recouvrer la liberté bolonaise, fut répété par tous d'une commune voix. Robert Salicetti disposa sans bruit sa troupe auprès du château. Les avenues de la place furent occupées ; et Taddéo fit demander au légat, qui jusqu'alors ne s'étoit aperçu d'aucun mouvement, les clefs du château, de la forteresse et des portes de la ville, lui déclarant que les Bolonais vouloient désormais se garder eux-mêmes. Le légat, effrayé, fit ouvrir le château à Salicetti ; mais comme il hésitoit à livrer aussi les clefs de la forteresse, Taddéo s'avança immédiatement pour l'attaquer. Toutes les avenues de la place étoient déjà occupées, en sorte que la compagnie anglaise ne put monter à cheval pour se défendre : la première porte de la forteresse fut enfoncée ; d'autre part, Antonio de Bruscolo s'empara du palais à la tête des paysans, et le livra au pillage. On commençoit déjà à insulter le cardinal-légat ; mais Taddéo des Azzoguidi vola à son secours, le prit sous sa protection, et le fit passer au couvent de Saint-Jacques.

CHAP. XLIX. 1376.

Lorsque le soleil se leva, le jeudi matin 20

CHAP. XLIX. mars, la révolution étoit accomplie; le gonfalon
1376. du peuple flottoit sur la grande place : les tribus et les compagnies des arts étoient assemblées, pour nommer douze Anziani et un gonfalonier de justice; et bientôt après, le conseil général publia une amnistie pour tous les exilés. (1)

Dès que les Florentins furent instruits de ces événemens, ils envoyèrent aux Bolonais l'étendard de la liberté, avec deux mille chevaux, cinq cents fantassins, et de grandes sommes d'argent; les forteresses de Bologne furent rasées, et la nouvelle république entra dans la ligue formée contre l'Église. (2)

Hawkwood étoit à Granaruolo avec la plus grande partie de la compagnie anglaise, lorsqu'il apprit la rebellion de Bologne. Il soupçonnoit Faenza de se préparer aussi à la révolte; et, sur ce soupçon, il y entra tout-à-coup, le 29 mars, pour abandonner les citoyens au fer des soldats; quatre mille personnes furent massacrées : plusieurs s'enfuirent à Imola ou à Forli; mais les femmes, et même les vierges consacrées aux autels, furent retenues pour être déshonorées (3). Après ce massacre, Hawkwood

(1) *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bolog.* L. XXV, T. II, p. 340.

(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 501. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale histor.* p. 186.

(3) *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXV,

conclut une trève de seize mois avec les Bolo- CHAP. XLIX.
nais, pour racheter à cette condition ses deux 1376.
fils et plusieurs de ses capitaines qui avoient été surpris et faits prisonniers à Bologne, au moment de la révolution. (1)

Deux nouveaux cardinaux étoient envoyés en Italie par le pape, pour défendre ou recouvrer l'état de l'Église : François Tébaldeschi, cardinal de Sainte-Sabine, fut chargé de la légation de Rome, de la Sabine, de la Campanie, de la Maremme, du Patrimoine, et du duché de Spolète; et Robert de Genève, depuis antipape sous le nom de Clément VII, eut la légation de la Romagne et de la Marche d'Ancône (2). Ce dernier avoit commission de conduire avec lui une nouvelle armée pontificale.

Il restoit encore en France une seule de ces bandes de soldats anglais et français qui s'étoient réunis pour le pillage; on la nommoit la compagnie des Bretons : elle étoit forte de six mille chevaux et de quatre mille fantassins ; et l'on assuroit qu'elle surpassoit en férocité toutes celles qui l'avoient devancée. Le pape fit demander à Jean de Malestroit qui la commandoit, s'il se sentoit le courage d'entrer dans

p. 343. — *Marchione de' Stefani Istor. Fior.* L. IX, R. 758, p. 150.

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 504.

(2) *Annales eccles. Raynaldi.* 1376. §. 7, p. 544.

CHAP. XLIX. Florence. *Si le soleil y entre*, répondit-il, *nous*
1376. *y entrerons bien aussi ;* et, sur cette bravade, le pape prit la compagnie à son service. Il la donna au cardinal de Genève, qui la conduisit en Italie (1). L'approche de cette armée parut aux ministres du pape un gage assuré de leur victoire : ils ne croyoient pas que le courage qu'inspire l'amour de la liberté pût tenir devant la valeur brutale de leurs nouveaux soldats. (2)

Robert de Genève, en traversant le territoire de Galéaz Visconti, à la tête de cette redoutable armée, entra en négociation avec lui, et l'engagea à signer une paix particulière avec le pape : paix honteuse pour l'Église ; car elle abandonna, sans garantie, à leurs oppresseurs, tous les Guelfes qu'elle avoit engagés à se révolter contre les Visconti. (3)

Tandis que Robert de Genève, après avoir passé Alexandrie et Tortone, se dirigeoit par Plaisance sur Ferrare, les Huit de la guerre,

(1) *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1096. — *Marchione de' Stefani.* L. IX, R. 759, p. 151.

(2) Gomez Albornoz, neveu d'Egidio, et légat dans la Marche, fit faire une bannière blanche avec ces mots : *Ahora se vedra qui pueda mas, o los Bertones o libertas.* — *Andr. Gataro Storia Padovana*, p. 220.

(3) *Vita papæ Gregorii XI, a Bosqueto edita*, p. 651. — *Chronicon Placentinum* T. XVI, p. 526. — *Bernardino Corio Storie Milan.* P. III, p. 249.

à Florence, avoient choisi pour général Rodolphe de Varano, seigneur de Camérino; ils l'avoient envoyé à Bologne, et ils avoient mis sous ses ordres une armée de deux mille lances, ou six mille chevaux. En même temps, ils avoient fortifié et garni de troupes tous les passages des Apennins; et ils avoient ordonné aux paysans de se retirer dans les châteaux et les lieux-forts, avec leur bétail et leurs récoltes. (1) CHAP. XLIX. 1376.

Bernabos Visconti avoit envoyé à l'armée de la ligue à Bologne, cinq cents lances, sous le commandement du comte Lucius Lando; mais d'autre part, il n'avoit opposé aucun obstacle à la compagnie des Bretons, lorsqu'elle traversoit ses états : son frère avoit déjà fait sa paix avec l'Église, et lui-même il offroit de racheter du pape la ville de Verceil, au prix de cent dix mille florins. Rodolphe de Camérino crut donc devoir se défier du comte Lando et des soldats de Bernabos (2). Les Bolonais, de leur côté, craignoient quelque complot dans leur ville. Ils voyoient avec inquiétude Taddéo des Azzoguidi, le chef du parti de l'échiquier, se donner du mouvement pour faire rappeler les Pépoli, anciens chefs du même parti; tandis

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. II, p. 233.—*Cronica Sanese*, p. 249.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXV, p. 349.

CHAP. XLIX. 1376.

que cette famille, doublement odieuse pour avoir usurpé la tyrannie et pour l'avoir vendue ensuite, avoit été seule exceptée de l'amnistie générale. Rodolphe de Camérino, d'après cette double inquiétude, ne voulut ni hasarder une bataille contre les Bretons, à leur arrivée dans l'état de Bologne, ni même les attendre en rase campagne. Robert de Genève, pour le provoquer au combat, lui fit demander pourquoi il demeuroit oisif et s'enfermoit dans les murs d'une ville. « Je n'en » sors point, répondit Rodolphe, pour que vous » n'y entriez pas. » (1)

Le légat essaya ensuite de détacher les Bolonais de la ligue, et leur promit le pardon de leur faute et le maintien de la liberté qu'ils venoient de recouvrer, pourvu qu'ils reconnussent la souveraineté de l'Église et l'autorité des ministres du pape. « Nous sommes prêts à » tout souffrir, répondirent les Bolonais, plutôt » que de nous soumettre de nouveau à des » gens dont nous avons si cruellement éprouvé » le faste, l'insolence et l'avarice ». — « Et moi, » reprit Robert lorsqu'il reçut cette réponse, » dites-leur que je ne m'éloignerai pas de Bo- » logne que je ne me sois lavé les mains et les » pieds dans leur sang (2). » La conduite du cardinal étoit digne de ce propos féroce; ses

(1) *Poggio Bracciolini*. L. II, p. 235.
(2) *Ibid.*

Bretons prirent successivement les châteaux de Crespélano, Olivéto, Montévéglio, qui leur furent rendus sous des conditions qu'ils n'observèrent point : ils les brûlèrent, après avoir pillé toutes les propriétés de leurs habitans (1). Ils prirent ensuite Pizzano, et passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent, sans épargner même les enfans à la mamelle (2). Enfin, ils demandèrent des quartiers d'hiver; et le légat força Galéotto Malatesti à leur ouvrir la ville de Césène, que ce seigneur avoit empêchée de se révolter (3). La Murata, ce quartier dans lequel Marzia des Ordélaffi avoit fait, quelques années auparavant, une si belle défense, fut assignée aux Bretons pour demeure. Mais ces soldats barbares, incapables d'aucune discipline, traitoient une ville amie comme s'ils l'avoient prise d'assaut. Ils forçoient les maisons des bourgeois pour enlever leurs biens, leurs femmes et leurs filles : ils joignoient l'insulte au dommage, et ils lassèrent enfin la patience des habitans. Ceux-ci attaquèrent les Bretons à l'improviste, le 1er février 1377; ils en tuèrent plus de trois cents, et ils forcèrent les autres à s'enfermer dans la Murata (4). Le

CHAP. XLIX. 1376.

1377.

(1) *Cronica di Bologna*, p. 504.
(2) *Cherubino Ghirardacci*. L. XXV, p. 351.
(3) *Cronica di Rimini*, p. 915.
(4) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 510.

CHAP. XLIX. 1377. cardinal de Genève, qui s'y trouvoit aussi, envoya Galéotto Malatesti auprès des bourgeois pour les apaiser : il confessa que ses soldats avoient mérité le châtiment qu'ils avoient reçu; et il accorda aux Césénates une amnistie complète, sous condition qu'ils ouvrissent de nouveau leurs portes. Elles furent ouvertes en effet; et le cardinal, avec une atroce perfidie, dévoua Césène à un massacre universel (1). Non content de lâcher ses féroces Bretons dans la ville, il appela encore Hawkwood, qui, avec les Anglais, étoit à Faenza; et, comme ce capitaine hésitoit à concourir à cè crime, le cardinal lui dit : *Je veux du sang, du sang*. Pendant que le massacre duroit, on l'entendit souvent crier : *tuez-les tous* (2). En effet, personne ne fut épargné; les Bretons saisissoient par les pieds les enfans à la mamelle, et ils écrasoient leurs têtes contre les murs. Les prêtres, les religieux, les vierges consacrées aux autels, tout fut passé au fil de l'épée; cinq mille personnes périrent dans cette horrible boucherie : toute la population de Césène auroit été détruite, si une partie des habitans ne s'étoit pas déjà dérobée aux bourreaux par une prompte fuite. (3)

(1) *Chronicon Estense*, p. 500.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 252.

(3) *Poggio Bracciolini*. L. II, p. 236. — *Cronica Riminese*. T. XV, p. 916. — *Leon. Aretino*. L. VIII.

Lorsque la nouvelle du massacre de Césène fut portée aux villes de la ligue, elle y causa plus d'indignation encore que d'effroi. La seigneurie de Pérouse fit dire l'office des morts dans toutes les églises, et ordonna une pompe funèbre pour les innocens massacrés par l'armée des prêtres : toutes les villes en guerre avec l'Église suivirent cet exemple. (1) CHAP. XLIX. 1377.

Les Florentins avoient envoyé l'étendard de la liberté à Rome, comme à toutes les autres villes de l'état ecclésiastique. La république romaine étoit alors gouvernée par une seigneurie de treize bannerets, ou représentans et porteurs de bannières des treize quartiers de la ville (2). Mais les Romains, qui desiroient avec ardeur engager leur évêque à revenir à Rome, étoient moins zélés que les autres peuples pour la ligue de la liberté. Avertis que Grégoire XI songeoit à se rendre enfin à son siége naturel, ils entrèrent en traité avec lui, et lui promirent de lui restituer l'autorité souveraine sur leur ville, dès qu'il seroit arrivé

(1) *Cronica Sanese*, p. 253.

(2) Fragment d'un ms. du Vatican, imprimé *Antiq. Ital.* T. II, p. 857. — Bonincontri, *Annal. Miniatens.* T. XXI, p. 18, fait remonter à l'an 1370 l'institution des bannerets, et cette date a été adoptée par l'historien des sénateurs de Rome; mais toute la chronologie de Bonincontri est très-fautive ; aussi j'assignerois plutôt à l'an 1375 la création de cette magistrature.

CHAP. XLIX. 1377. à Ostie. Ils consentirent en même temps à supprimer leurs bannerets, tandis que le pape confirma les juges élus par le peuple sous le nom d'exécuteurs de justice, sous condition que chacun d'eux lui prêtât serment de fidélité. (1)

Les Huit de la guerre de Florence, instruits de cette négociation, adressèrent, le 25 décembre 1376, la lettre suivante aux bannerets, pour les encourager à défendre leur liberté :

« Aux hommes illustres nos honorés frères, » les bannerets de la ville de Rome.

» Quoique nous ayons jusqu'à présent élevé » vainement notre voix, pour vous exhorter à » défendre avec un courage inébranlable votre » liberté et celle de l'Italie, et quoique nous » n'ayons reçu de vous, pour fruit de nos dis» cours, que des lettres écrites d'un style élé» gant et vainement ornées de belles sentences; » cependant, aujourd'hui que nous voyons » imminente la ruine de votre liberté, nous » ne craindrons pas de répéter encore de sin» cères et salutaires avis. Nous n'en pouvons » douter, ô nos frères chéris! et si votre in» tention n'est pas de vous aveugler, vous aussi » devez le reconnoître aisément; le souverain

(1) Le traité est imprimé *apud Raynaldi Annal. eccles. an.* 1376, §. 11, p. 545.

» pontife, que vous attendez avec des disposi- CHAP. XLIX.
» tions si bienveillantes, n'a point d'affection 1377.
» pour votre ville; il n'en aime pas le séjour :
» ce n'est pas pour résider dans le siége qui lui
» est propre, pour consoler votre peuple dévot
» qu'il y revient; c'est pour changer votre
» liberté en servitude. Lorsqu'il demande l'a-
» bolition de votre magistrature, que souhaite-
» t-il? qu'espère-t-il, si ce n'est d'abattre la co-
» lonne de la liberté romaine? Quel frein res-
» tera aux audacieux? quel refuge sera laissé
» aux foibles, si votre société sacrée, de qui
» dépendent la paix, le courage et la tranquillité
» de Rome, est dissoute à l'arrivée de la cour?
» Quand le pape devroit rétablir la ville dans
» son ancien éclat et dans toute sa beauté,
» quand il éleveroit les Romains à toute la ma-
» jesté de leur ancien empire, quand il revêti-
» roit d'or vos murailles, si c'étoit au préjudice
» de votre liberté, votre devoir vous empê-
» cheroit de l'accepter. Nous vous supplions
» seulement de vous conduire comme il con-
» vient aux enfans des Romains, chez qui la
» liberté et la vertu sont des propriétés hérédi-
» taires. Tandis que vous le pouvez et qu'il en
» est temps encore; tandis que l'oppresseur de
» votre liberté domestique n'est point encore
» dans vos murs, pourvoyez à votre salut,
» pourvoyez à celui du peuple romain : dès

CHAP. XLIX. 1377.

» que vous le voudrez, dès qu'un signe de vous » nous en avertira, nous emploierons pour » vous toute notre puissance, comme s'il s'a- » gissoit de notre propre liberté, de notre » propre salut ; car nous n'ignorons point » que dès que votre peuple sera courbé sous » le joug, quelque léger qu'il paroisse d'abord, » nous ne serons plus assez forts pour vous en » retirer. » (1)

Au commencement de l'année suivante, les Florentins écrivirent de nouveau aux bannerets de Rome, et leur offrirent trois mille lances pour la défense de leur liberté (2). Leurs exhortations et leurs offres généreuses ne demeurèrent pas complétement sans effet : cependant les Romains se refusèrent à combattre, et n'acceptèrent point les troupes que la république florentine vouloit leur envoyer. Ils traitèrent seulement avec le pape, à des conditions moins humiliantes pour eux. Grégoire XI, assuré d'être admis dans la ville, et convaincu que sa présence seule pouvoit apaiser la révolte uni-

(1) Cette lettre, qui à la force des pensées joint le mérite de la plus belle diction latine, fut écrite par Coluccio Salutati, alors chancelier de la république, et auparavant secrétaire d'Urbain V et de Grégoire XI. Elle se trouve dans l'*Istoria de' Senatori di Roma*, T. II, p. 327 ; et dans *Rigacci*, P. I, ep. 17, p. 58.

(2) *Storia Diplomat. de' Senatori di Roma*, p. 330.

verselle, étoit parti d'Avignon dès le 13 septembre 1376. Mais il n'arriva qu'à la fin de l'année à Cornéto, des vents contraires l'ayant opiniâtrément ou retenu ou repoussé pendant plus de trois mois (1). Le 17 janvier, il remonta enfin le Tibre, et vint débarquer à Saint-Paul. Les Romains l'accueillirent avec des cris de joie, lorsqu'ils le virent traverser la ville à cheval pour se rendre au Vatican. Les bannerets l'avoient attendu à la porte Capène; et, à son entrée, ils avoient déposé à ses pieds la baguette du commandement : mais ils l'avoient reprise dès le lendemain, et ils continuèrent à administrer la république, comme magistrats d'un état souverain, sans que le pape osât résister à leur volonté. (2)

CHAP. XLIX. 1377.

Les Florentins, instruits de l'arrivée de Grégoire XI, lui envoyèrent, de leur côté, des ambassadeurs à Rome, pour lui demander la paix à des conditions équitables (3) : mais, comme leurs négociations n'eurent aucun succès, la guerre recommença avec vigueur; et la ville de Bolséna se révolta et se mit en liberté, pendant que le pape étoit dans son voisinage. Les Florentins confirmèrent, pour la seconde

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, L. XV, p. 251. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* T. XVII, p. 1106.

(2) *Vita Gregorii XI, a Bosqueto edita*, p. 652.

(3) *Cronica Sanese*, p. 252.

CHAP. XLIX. 1377. fois, les Huit de la guerre dans leur emploi. Ces magistrats n'avoient été élus originairement que pour une année ; mais ils avoient réuni tant de talens à tant de bonheur, qu'on ne pouvoit se résoudre à leur donner des successeurs. Les Huit déterminèrent Jean Hawkwood, qui avoit fini le temps de son engagement avec le pape, à passer à leur service avec la compagnie anglaise (1). Mais, d'autre part, Rodolphe de Camérino, qui jusqu'alors avoit été général des Florentins, abandonna leur parti, irrité de ce qu'on ne lui permettoit pas de conquérir la ville de Fabbriano, qui s'étoit remise en liberté, et sur laquelle il prétendoit avoir des droits (2). Le pape accueillit Rodolphe avec de grandes marques d'honneur ; et il lui confia immédiatement le commandement de la compagnie des Bretons, avec laquelle le seigneur de Camérino harcela les alliés des Florentins dans la Marche d'Ancône. (3)

Le comte Lucius Lando de Souabe vint alors attaquer Rodolphe, avec trois mille chevaux florentins, presque aux portes de Camérino, sa capitale ; il lui tua deux cents soldats, lui

(1) *Cronica di Pisa*, p. 1072.—*Scipione Ammirato*, L. XIII, p. 705.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. II, p. 237.

(3) *Leon. Aretinus*, L. VIII. — *Annales Bonincontri Miniatensis*, p. 27.

prit son étendard avec mille prisonniers, et le força lui-même à s'enfuir presque seul à Tolentino (1). Les Florentins prirent ensuite San-Lupidio, Sainte-Marie, Serra, et plusieurs autres châteaux de la Marche d'Ancône. (2) CHAP. XLIX. 1377.

Le pape desiroit la paix avec les Florentins, mais il vouloit que leur dévotion la rendît plus avantageuse pour lui. Pendant qu'il étoit encore à Avignon, la seigneurie lui avoit envoyé sainte Catherine de Sienne pour chercher à l'adoucir. Le pape renvoya la sainte à Florence, l'assurant qu'il s'en remettoit à elle seule des conditions de la paix; mais, quoique les vertus et la sainteté reconnue de Catherine inspirassent la plus haute vénération aux chefs de la république, ils ne crurent pas devoir consulter, sur la liberté de leur patrie, les scrupules d'une femme enthousiaste (3). Grégoire envoya, de son côté, des ambassadeurs à Florence; et ceux-ci, qui espéroient faire plus d'impression sur le peuple que sur le gouvernement, ne voulurent exposer leur mission qu'en présence du parlement assemblé. Là, ils récitèrent un discours artificieux : Le pontife, dirent-ils,

(1) *Chron. Estense*, p. 494.

(2) *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1103.

(3) *Raynaldi Annales eccles.* 1377. §. 2, p. 552. — *Marchione de' Stefani.* L. IX, R. 773, p. 179.

CHAP. XLIX. 1377. savoit bien que le peuple ne vouloit point la guerre; cette guerre étoit l'ouvrage de quelques chefs ambitieux qui s'enrichissoient par la misère publique; déjà ils avoient conservé leur emploi au-delà du temps fixé par toutes les lois, et ils se flattoient d'asservir bientôt ce peuple qu'ils égaroient au nom de la liberté. Grégoire demandoit seulement que les Florentins déposassent leurs perfides magistrats; et il étoit prêt à leur accorder ensuite la paix aux conditions qu'eux-mêmes voudroient fixer. Le gonfalonier répondit aux ambassadeurs au nom du peuple. Il avoit fallu, leur dit-il, de longues injures, et l'épreuve de l'ambition effrénée des ecclésiastiques pour détacher les Florentins du parti de l'Église, auquel ils s'étoient si longtemps montrés fidèles. Mais tant d'offenses avoient enfin lassé leur patience, et ils étoient unanimes dans leur opposition. Cependant, ajouta-t-il, les Florentins desiroient toujours la paix : mais l'on devoit s'attendre à ce que les conditions de cette paix fussent désavantageuses à ceux qui avoient imprudemment provoqué la guerre. (1)

Le pontife, irrité de cette réponse, redoubla les peines ecclésiastiques qu'il avoit prononcées contre les Florentins; il écrivit de nouveau,

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. II, p. 237. — *Scip. Ammirato*. L. XIII, p. 707.

non plus à tous les souverains, mais à toutes les villes, pour les presser de confisquer les propriétés de ses ennemis. D'autre part, les Florentins, qui avoient jusqu'alors observé les interdits prononcés par le Pontife, résolurent de ne pas se soumettre plus long-temps à une sentence injuste. Ils firent ouvrir tous les temples, et forcèrent les prêtres à célébrer le culte divin avec la même solennité que si l'interdit n'avoit point été prononcé. (1)

Un neveu du pape avoit tenté, à la tête des Bretons, une incursion dans la Maremme de Sienne; il fut forcé de reculer devant Hawkwood. Mais les intrigues réussirent mieux que les armes à la cour pontificale. Une conjuration en faveur des Pépoli avoit été découverte à Bologne, à la fin de l'année précédente; et Taddéo des Azzoguidi avoit été exilé de cette ville, avec une partie de la faction de l'échiquier (2). Le reste de cette faction, fidèle à la liberté et aux intérêts des Florentins, changea de nom à cette occasion; dès-lors on l'appela Raspanti. Les familles des Bentivogli, Salicetti, Azzoguidi, Bianchi et Gozzadini entrèrent dans le nouveau parti des Raspanti; et, sous ce nom, elles gouvernèrent la république.

(1) *Poggio Bracciolini*. Lib. II, p. 239. — *Marchione de' Stefani*. L. IX, R. 772, p. 178. — *Cronica Sanese*, p. 256.
(2) *Ghirardacci Stor. di Bologna*. L. XXV, p. 358.

CHAP. XLIX. 1377. Mais, au mois de mars 1377, le sort donna aux Bolonais un gonfalonier et huit Anziani du parti opposé, ou des Maltraversi. Ceux-ci, après avoir gagné avec adresse la faveur du peuple, et affermi leur autorité, firent arrêter, en un même jour, tous les chefs des Raspanti, et envoyèrent demander une trève au légat du pape, qui étoit alors à Ferrare, afin de traiter avec lui une paix séparée. Grégoire XI saisit avec empressement cette ouverture; et il ne se montra pas difficile sur les conditions. Il demanda seulement qu'un vicaire pontifical fût admis dans Bologne, non pour y commander en effet, mais pour en avoir l'apparence. Afin qu'on n'en conçût aucune défiance, il désigna, pour remplir cette fonction, un des ambassadeurs que la république lui avoit envoyés, et qui étoit docteur en droit (1). Il consentit expressément que Bologne continuât de se gouverner librement et en communauté (2); et, à ces conditions, la paix ayant été signée à Anagni, le 21 août, fut publiée à Bologne, au commencement de septembre. (3)

Vers le même temps, le préfet de Vico fit aussi sa paix séparée avec l'Église (4). Les Flo-

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 515.
(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 501.
(3) *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXV, p. 364.
(4) *Cronica Sanese*, p. 255.

rentins, abandonnés par deux de leurs plus CHAP. XLIX.
puissans alliés, songèrent alors sérieusement à 1377.
mettre fin à la guerre. L'évêque d'Urbin, ambassadeur du pape, leur proposa de prendre pour arbitre leur propre allié, Bernabos Visconti; et les Florentins consentirent en effet à ouvrir, sous sa médiation, un congrès à Sarzana. Bernabos se rendit des premiers dans cette ville,
où il arriva au commencement de l'année 1378. 1378.
Il y fut suivi par le cardinal d'Amiens et l'archevêque de Narbonne, légats du pape. Le comte de Brienne et l'évêque de Laon y arrivèrent aussi comme ambassadeurs du roi de France. Les députés florentins et ceux de toutes les villes liguées avec eux s'y rendirent de leur côté.

Les conférences s'ouvrirent le 12 mars; et l'on put alors comprendre d'après quels arrangemens secrets le pape avoit pris pour arbitre son plus ancien ennemi, et l'allié des Florentins. Bernabos Visconti étoit convenu avec le pontife de partager avec lui l'argent qu'il feroit payer à la république. Il proposa, en sa qualité d'arbitre, que les confédérés donnassent au pape la somme énorme de huit cent mille florins, pour les frais de la guerre. Les décisions des arbitres étoient regardées comme sans appel; tous les alliés des Florentins ne les secondoient plus que mollement, et les ambassadeurs de la

CHAP. XLIX. 1378.

république se virent forcés d'ouvrir la négociation sur cette base : peut-être la paix se seroit-elle conclue à des conditions très-désavantageuses pour les confédérés, si la nouvelle de la maladie du pape, attaqué de la pierre, et, peu après, celle de sa mort, survenue à Rome, le 27 mars 1378 (1), n'avoient pas fait dissoudre le congrès de Sarzana. Tous les ambassadeurs retournèrent chez eux sans rien conclure ; et le grand schisme d'Occident qui suivit la mort de Grégoire XI, permit bientôt aux Florentins de traiter avec l'Église, sous des auspices plus favorables. (2)

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 502. — *Cronaca Riminese*, p. 918.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. II, p. 240. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1104. — *Cronica Sanese*, p. 257. — *Cron. di Bologna*, p. 516.

CHAPITRE L.

Grand schisme d'Occident. — Conjuration des Ciompi à Florence. — La reine Jeanne, détrônée par Charles de Duraz.

1378—1381.

La guerre acharnée dans laquelle les républiques italiennes s'étoient engagées contre la cour de Rome, fut tout-à-coup suspendue par la mort de Grégoire XI. Tous les rapports entre les peuples furent changés par cet événement. La haine pour les Français qui s'étoient emparés de toutes les dignités et de tout le pouvoir de l'Église, avoit entraîné les Italiens à combattre l'Église elle-même. Après la mort de Grégoire XI, la même haine attacha les Italiens à la défense de son successeur. Les pontifes et les prélats d'Avignon avoient conjuré contre la liberté italienne; leur politique étoit ambitieuse et perfide, et leur puissance redoutable. Ils avoient introduit en Italie la bande féroce des Bretons; ils faisoient servir à leurs projets la versatilité et la perfidie des tyrans lombards; ils étoient assurés de l'obéissance de la reine Jeanne de Naples; de la protection et même des

CHAP. L. secours du roi de France; enfin, la superstition souvent foulée aux pieds, se relevoit et revenoit à leur aide, dès que leurs adversaires éprouvoient quelque calamité. Tout ce pouvoir fut détruit par le grand schisme d'Occident; la cour de Rome demeura privée de l'appui des ultramontains : ses richesses, partagées entre deux concurrens, et dissipées dans une guerre civile, ne purent plus suffire à soudoyer des armées ou à corrompre des traîtres; et le pontife italien se trouva à la merci des républiques que son prédécesseur vouloit écraser. Heureusement pour lui, la haine de celles-ci s'étoit évanouie avec le danger qu'elles avoient couru.

1378. Grégoire XI étoit mort à Rome, dans la nuit du 27 mars 1378; ses obsèques, et les neuvaines faites pour le repos de son âme, durèrent jusqu'au 7 avril. Ce jour-là, les cardinaux entrèrent au conclave, après avoir nommé pour veiller à leur sûreté, huit officiers, savoir : deux évêques, trois laïcs romains et trois français. (1)

L'Église romaine avoit alors vingt-trois cardinaux, parmi lesquels il y en avoit six qui étoient demeurés à Avignon, et un septième étoit légat en Toscane. Il n'y en eut

(1) *Vita Gregorii, penes Baluzium Scr. It.* T. III, P. II, p. 662.

donc que seize qui entrassent au conclave, au palais du Vatican (1); et parmi eux, onze étoient français, un espagnol, et quatre italiens. (2) CHAP. L. 1378.

(1) *Additamenta Codicis Patavini ad Ptolom. Lucensem.* T. III, P. II, p. 677.

(2) Voici la liste de tous les cardinaux qui composoient alors le sacré collége : il est nécessaire de la bien connoître, pour comprendre l'histoire du schisme.

Les cardinaux qui assistèrent au conclave, furent :

Un Espagnol.	*créé en*	*mort en*
Pierre de Luna, cardinal-diacre, du titre de Sainte-Marie in Cosmédin.	1375 —	1424
Quatre Italiens.		
François Tébaldeschi, Romain, cardinal-prêtre, du titre de Saint-Sabine, archiprêtre de Saint-Pierre.	1368 —	1378
Pierre Corsini, Florentin, card.-pr. du titre de Saint-Laurent.	1370 —	1405
Jacob Orsini, Romain, card.-d. de Saint-George in Velabro.	1371 —	1379
Simon de Borsano, Milanais, card.-pr. de Saint-Jean et Paul.	1375 —	1381
Onze Français.		
Guillaume d'Aigrefeuille, card.-pr. de Saint-Étienne.	1367 —	1401
Jean du Cros, évêque de Limoges, card.-pr. de Saint-Nérée et Achillée.	1371 —	1383
Bertrand Lagier, évêque de Glandèves, card.-pr. de Saint-Prisque.	1371 —	1392
Robert de Genève, évêque de Cambray, card.-pr. des Douze-Apôtres.	1371 —	1394
Pierre Flandrin, card.-d. de Saint-Eustache.	1371 —	1381
Guillaume de Nouveau, card.-d. de Saint-Ange.	1371 —	1390

CHAP. L. 1378. Pendant le temps consacré, en apparence, aux obsèques du précédent pape, les cardinaux appelés à élire son successeur avoient déjà

	créé en	mort en
Pierre de Veruche, abbé de Montmayeur, card.-d. de Saint-Marie in velo aureo. . .	1371 —	1403
Hugues de Montrelaix, de Bretagne, card.-pr. des Quatre-Saints-Couronnés.	1375 —	1384
Gui de Malesec, évêque de Poitiers, card.-pr. de Sainte-Croix en Jérusalem.	1375 —	1413
Pierre de Bernier, évêque de Viviers, cardinal-prêtre de Saint-Laurent in Lucina. . . .	1375 —	1394
Gerard du Puy, abbé de Marmoutiers, cardinal-prêtre de Saint-Clément.	1375 —	1389
Les cardinaux absens à l'époque du conclave étoient :		
Jean de La Grange, évêque d'Amiens, card.-pr. de Saint-Marcel, alors légat du pape en Toscane.	1375 —	1402
Les six Français, enfin, qui étoient demeurés à Avignon, sont :		
Pierre de Selvete Montirac, évêque de Pampelune, chancelier de l'Église, card.-pr. de Sainte-Anastasie.	1356 —	1385
Jean de Blandillac, évêque de Sabine, cardinal de Saint-Marc.	1361 —	1379
Hugues de Saint-Martial, card.-d. de Sainte-Marie in Porticu.	1361 —	1403
Giles Aycelin de Montaigu, évêque de Frascati, card.-pr. de Saint-Sylvestre.	1361 —	1378
Ange de Grimoard, évêque d'Albano, card.-pr. de Saint-Pierre-ès-liens..	1366 —	1387
Guillaume de Chanac, évêque de Mandes, card.-pr. de Saint-Vital.	1371 —	1394

commencé les intrigues qui préparent une nomination aussi importante. Les Français qui formoient de beaucoup le plus grand nombre, s'étoient divisés en deux factions. Les Limousins, élevés à la pourpre romaine par Grégoire XI, ou par Clément VI, excitoient la jalousie de tous les autres. On ne vouloit pas permettre que le Saint-Siége fût plus long-temps la propriété d'une seule province, et presque d'une seule famille. D'autre part, les Limousins qui formoient un parti régulier et nombreux, se flattoient de diriger l'élection. Au milieu de leurs querelles qui n'étoient pas renfermées dans le sacré collége, mais qui éclatoient déjà en public, on voyoit l'un et l'autre parti, également déterminé à ne pas élire un Italien. L'aversion des cardinaux français pour le séjour de Rome étoit bien connue; et l'on devoit s'attendre à ce que le nouveau pontife se hâtât de reconduire la cour à Avignon. Cette crainte excita la fermentation la plus vive dans Rome. Le peuple s'attroupa autour du palais du Vatican, le jour où les cardinaux s'enfermèrent au conclave, pour essayer si, par ses clameurs, il ne pourroit point obtenir quelque influence sur leur choix. *Nous voulons un Romain*, crioit-il, *ou au moins, tout au moins un Italien* (1). Au

(1) *Vita Gregorii XI penes Baluzium*, p. 662, 663. — *Vita*

CHAP. L. 1378. moment où les cardinaux étoient entrés au conclave, la foule s'étoit précipitée avec eux dans le palais; *et ces maudits Romains*, dit le biographe français de Grégoire XI, *ces Romains étoient armés et ne vouloient point sortir*. Cependant, après une heure de tumulte, l'évêque de Marseille les engagea tous à se retirer, à la réserve d'une quarantaine : ceux-ci parcouroient tous les recoins de l'appartement, sous prétexte de s'assurer s'il n'y avoit point d'hommes d'armes cachés dans le palais, et s'il n'y avoit point aussi quelque sortie secrète, ou quelque moyen de communication avec le dehors (1). Pendant qu'ils faisoient cette recherche, qui augmentoit l'inquiétude des cardinaux, le reste du peuple, assemblé aux portes, ne cessoit de crier, *un Romain, nous voulons un Romain.*

Avant que la populace se fût retirée, deux des bannerets de Rome vinrent en députation de la part de cette magistrature, et ils demandèrent audience aux cardinaux, qui les reçurent dans la petite chapelle du Vatican. Les bannerets représentèrent au sacré collége, combien la chrétienté entière avoit souffert de ce que les papes avoient établi leur résidence hors de l'Italie. A Rome, les temples et les édifices

ejusdem ex Bosqueto, p. 654. — *Romano lo volemo lo papa, Romano lo volemo o almanco almanco Italiano.*

(1) *Vita Gregorii XI penes Baluzium*, p. 662.

sacrés tomboient en ruine : quelques cardinaux n'avoient pas visité une fois dans tout le cours de leur vie, les églises dont ils portoient le titre; ils les laissoient dans l'abandon, bien que ce fût pour eux un devoir de les maintenir, L'état ecclésiastique avoit été envahi, au départ des papes, par les tyrans qui se l'étoient partagé; il n'avoit été reconquis par le cardinal Albornoz, qu'après une guerre acharnée, au prix du sang des peuples, et des trésors de la chrétienté. Il avoit ensuite été livré en proie à des ministres vénaux, insolens et arbitraires; une révolte universelle avoit été la conséquence de cette manière de gouverner, si différente de l'administration paternelle de l'ancienne Église : une guerre générale avoit été allumée en Italie; et le reste du monde chrétien s'étoit épuisé pour reconquérir des provinces qu'on avoit contraintes à se révolter. C'est par une disposition toute particulière de la Providence, ajoutèrent-ils, que le bon pape Grégoire est venu mourir à Rome, afin que le sénat de l'Église fût forcé à s'assembler de nouveau dans la capitale de l'Église : par là il se trouvoit mieux à portée de connoître les dispositions du troupeau auquel il devoit donner un pasteur; et les cardinaux, organes des Romains qui choisissoient autrefois leur évêque par leurs suffrages, se conformeroient plus fidèlement aux

CHAP. L 1378.

intentions de ceux qu'ils étoient chargés de représenter. (1)

Les bannerets se retirèrent pour laisser délibérer les cardinaux; bientôt ils furent introduits de nouveau, et Pierre Corsini, cardinal de Florence, leur répondit au nom du sacré collége : Qu'il s'étonnoit de leur prétention à influer sur une élection à laquelle, ni le respect, ni la crainte, ni la faveur, ni les clameurs du peuple ne devoient avoir aucune part; que les cardinaux alloient entendre la messe du Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit détermineroit seul, par son inspiration, le choix qu'ils alloient faire. (2) Les bannerets se retirèrent peu satisfaits de cette réponse; et le peuple renouvela ses cris, *un Romain, nous voulons un Romain.*

Malgré la fermeté avec laquelle le cardinal-évêque de Florence avoit répondu, les clameurs du peuple n'étoient pas sans influence sur le sacré collége. Les cardinaux auroient couru sans doute un grand danger, s'ils avoient méprisé complétement la volonté d'un peuple pour qui le choix de son pasteur étoit d'une si haute importance. Les Romains n'avoient point oublié que le droit d'élire le pape leur

(1) *Vita Gregorii XI ex additam. ad Ptol. Luc.* 667. — *Thomas de Acerno, De creatione Urbani VI, Rer. Ital.* T. III, P. II, p. 716. — *Raynaldus Annal. eccles.* 1378, §. 4, p. 2.

(2) *Vita Gregorii XI, penes Baluzium*, p. 663.

avoit appartenu trois siècles auparavant; Louis de Bavière et Colas de Rienzo avoient, dernièrement encore, rafraîchi le souvenir de cet important privilége. Le parti des Italiens, dans le conclave, en acquit plus d'influence; et son alliance fut recherchée à l'envi par les deux factions opposées, des Limousins et du cardinal de Genève (1). Leur adhésion pouvoit seule décider la pluralité des deux tiers des suffrages, nécessaire pour élire un pape. (2)

Les Limousins, voyant qu'il leur seroit difficile de faire tomber l'élection sur aucun des leurs, firent choix d'une de leurs créatures qui leur paroissoit singulièrement propre à concilier tous les suffrages; c'étoit Barthélemi Prignani, archevêque de Bari, Napolitain de naissance. Ce prélat avoit été attiré à Avignon par le cardinal de Pampelune, Limousin, chancelier de l'Église, qui l'avoit occupé longtemps à la chancellerie. L'archevêque de Bari avoit vécu tant d'années en France, qu'on le regardoit presque comme Français; il étoit sujet de la reine de Naples, protectrice du parti opposé aux Limousins; comme Italien, il devoit

(1) Robert, avant la mort de Grégoire XI, s'étoit déjà donné beaucoup de mouvement pour former le parti opposé aux Limousins, et il en étoit demeuré le chef. *Raynald. Ann. eccles.* 1378, §. 1, T. XVII, p. 1.

(2) *Additament. ad Ptolom. Lucensem*, p. 679.

CHAP. L. 1378.

plaire aux cardinaux de cette nation; enfin l'archevêque de Bari, alors âgé d'environ soixante ans, avoit la réputation d'être fort savant et fort religieux.

Après que les cardinaux d'Aigrefeuille et de Poitiers, chefs du parti limousin, eurent pressenti les dispositions de leurs collègues, le premier, dès le lendemain de leur entrée au conclave, demanda, immédiatement après la messe du Saint-Esprit, qu'on recueillît les suffrages, vu qu'il lui paroissoit que le sacré collége étoit suffisamment d'accord. (1)

Chacun s'étant assis, suivant l'ordre de l'ancienneté, le cardinal de Florence, qui étoit le premier des évêques, nomma à haute voix, pour pape, le cardinal de Saint-Pierre. Le cardinal de Limoges, qui étoit le second, parmi les évêques, se leva ensuite : « Le seigneur, » cardinal de Saint-Pierre, dit-il, ne sauroit » nous convenir pour pape, parce qu'il est » Romain; nous paroîtrions, en l'élisant, avoir » cédé à la violence et aux clameurs du peuple; » de plus, il est vieux et infirme. Le cardinal » de Florence ne nous convient pas davantage, » parce qu'il est d'une ville actuellement en » guerre avec l'Église. Je repousse de même le » cardinal de Milan, sujet d'un tyran, et de

(1) *Additamenta ad Ptolom. Lucensem*, p. 680.

» l'ennemi le plus acharné de la religion. Enfin, » le cardinal Jacob Orsini est Romain, et il est » trop jeune. Ainsi donc, j'élis et je choisis » pour pape le seigneur Barthélemi, archevêque » de Bari. » (1) CHAP. L. 1378.

Les cardinaux de Glandève, d'Aigrefeuille, de Genève, de Milan, tous enfin, donnèrent leur voix à l'archevêque de Bari, à la réserve du cardinal de Florence, qui avoit déjà donné son suffrage, et du cardinal Orsini, qui déclara ne vouloir point ce jour-là élire le pape. Les cardinaux s'étant retirés dans leurs cellules, pour réciter leur bréviaire, se rassemblèrent, peu de temps après, dans la chapelle, et firent un second tour de suffrages. Le cardinal de Florence se rangea du parti de la majorité, et donna sa voix, avec tous les autres, à l'archevêque de Bari, qui fut canoniquement élu. Orsini seul persista dans son opposition. Il avoit prétendu lui-même au pontificat; et il s'étoit flatté d'obtenir cet honneur, à l'aide des cris de la populace, qu'on entendoit toujours répéter, sur la place, *nous voulons un Romain!* (2)

Cependant les cardinaux redoutoient d'an-

(1) *Thomas de Acerno, De creatione Urbani VI*, p. 719. — *Additamenta ad Ptolomeum Lucens.* p. 681. — *Rayn. Annal. eccles.* — D'après l'abbé de Sisteron, et la déposition de l'évêque de Récanati et Macérata.

(2) *Thomas de Acerno, de creatione Urbani VI*, p. 720.

CHAP. L. 1378.

noncer au peuple que le pape qu'ils avoient élu n'étoit pas Romain, d'autant plus que d'anciens usages autorisoient une grande licence au moment de l'élection, et que le peuple s'attribuoit le droit de piller le palais du nouveau pontife. Comme les cris redoubloient devant le Vatican, le cardinal Orsini s'approcha d'une fenêtre, et imposa silence au peuple, en lui disant que le pape étoit nommé. Quand on lui en demanda le nom, il répondit : *Allez à Saint-Pierre, et vous le saurez.* Le mot de Saint-Pierre, répété dans la foule, fit croire que le cardinal de Saint-Pierre étoit élu; toute la ville fut dans l'ivresse de la joie, et la maison de Tébaldeschi, cardinal de Saint-Pierre, fut pillée de fond en comble. Pendant que le peuple y couroit, les cardinaux avoient fait entrer au Vatican l'archevêque de Bari, avec plusieurs autres prélats. La populace, à son retour du pillage, voyant qu'on n'ouvroit point le palais, en enfonça les portes, pour rendre hommage au cardinal de Saint-Pierre. L'inquiétude des cardinaux redoubla, lorsqu'ils virent que le peuple croyoit avoir obtenu ce qu'il desiroit, et qu'il faudroit le détromper. Ils cherchèrent donc à s'échapper, les uns par la grande porte que la populace avoit enfoncée, d'autres, par les chambres des chapelains; et lorsqu'en s'évadant ils étoient surpris par la foule, ils la confirmoient dans son

erreur. Les Romains se précipitoient dans la petite chapelle où le cardinal de Saint-Pierre étoit resté; ils l'adoroient, et lui demandoient sa bénédiction. Le vieux Tébaldeschi avoit beau s'écrier : « Je n'ai point été élu, je ne suis » point pape, je ne veux point l'être. » Sa voix cassée n'étoit pas entendue au milieu du tumulte; et ceux mêmes qui pouvoient l'entendre croyoient qu'il se défendoit par modestie. (1) CHAP. L. 1378.

Plus l'erreur étoit accréditée, plus les cardinaux redoutoient le moment où le peuple seroit détrompé : aussi la plupart d'entre eux sortirent-ils de la ville, après avoir dit à leurs amis que le vrai pape étoit l'archevêque de Bari. Les cardinaux Orsini et Saint-Eustache s'enfermèrent à Vicovaro; Robert de Genève, à Zagarolo; les cardinaux de Limoges, d'Aigrefeuille, de Poitou, de Viviers, de Bretagne et de Marmoutiers, se retirèrent au château de Saint-Ange; le cardinal de Saint-Ange s'enfuit à Guardia; et ceux de Florence, de Milan, de Montmayeur, de Glandève et de Luna, restèrent seuls dans leurs maisons.

Cependant l'archevêque de Bari étoit au Vatican; et, non moins effrayé que les autres, il

(1) *Thomas de Acerno*, p. 721. — D'après Raynaldi, qui rapporte les dépositions de plusieurs évêques, ceux qui apprenoient l'élection de l'archevêque de Bari vouloient le tuer. T. XVII, p. 6.

CHAP. L. 1378. s'étoit caché dans une chambre secrète, tandis que le peuple pilloit toutes les provisions rassemblées pour le conclave. Le matin suivant, 9 avril, cet archevêque envoya Thomas d'Acerno, évêque de Lucéra, de qui nous empruntons la plupart de ces détails, s'enquérir, auprès des cardinaux, de ce qu'il étoit, et de ce qu'il devoit faire. Le cardinal de Florence répondit que l'archevêque de Bari étoit le vrai et légitime pape : il envoya avertir de l'élection les bannerets assemblés au Capitole; et, comme le peuple s'étoit calmé, les bannerets promirent que le nouveau pontife seroit agréé et reconnu aussi-bien que s'il eût été romain. Cependant les cinq cardinaux restés à Rome se rendirent au Vatican, auprès de l'archevêque de Bari, qui n'avoit point encore accepté son élection. Il fallut envoyer plusieurs messages aux cardinaux enfermés au château Saint-Ange, avant qu'on pût les déterminer à en sortir (1). Ils vinrent enfin se réunir aux autres; alors le cardinal de Florence, comme doyen, présenta l'archevêque de Bari au sacré collége, par un discours sur ce texte : *Talis debebat esse, ut esset nobis pontifex impollutus*. L'élu prit pour texte de sa réponse : *Timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ*. Pour se conformer à son texte, il ne parla que de

(1) *Thomas de Acerno*, p. 722.

l'effroi que lui causoit une si haute dignité, et de son incapacité pour occuper dignement le pontificat. Le cardinal de Florence interrompit ce discours, le priant de laisser de côté, quant à présent, l'explication et la paraphrase de son texte, puisque ce n'étoit pas l'usage de faire, dans un tel moment, un discours d'apparat; et il le pressa de dire positivement s'il acceptoit l'élection qui avoit été faite de lui au nom du Seigneur. L'archevêque de Bari répondit qu'il l'acceptoit : il prit le nom d'Urbain VI; et les cardinaux, ayant entonné le *Te Deum*, l'élevèrent sur le trône. (1)

Dans les jours qui suivirent, les cardinaux d'Aigrefeuille, de Limoges et de Poitou, qui avoient eu la principale part à l'élection d'Urbain VI, demandèrent et obtinrent de lui des grâces. Pendant la semaine sainte, les cardinaux qui s'étoient éloignés revinrent à Rome. Tous assistèrent au couronnement d'Urbain, le jour de Pâques, et l'accompagnèrent en pompe à la basilique de Saint-Jean de Latran. (2)

Ainsi l'élection du chef de l'Église étoit accom-

(1) *Addimenta ad Ptolomeum Lucensem*, p. 684.

(2) *Thomas de Acerno, De creatione Urbani VI*, p. 723.— *Theodorici a Niem de Schismate*. Editio Basileæ, in-fol. 1566. L. I, c. 2, p. 2.—Une lettre des seize cardinaux, pour communiquer à leurs collègues restés à Avignon l'élection unanime d'Urbain VI, est rapportée dans Raynaldi, ann. 1378. T. XVII, p. 8

CHAP. L. 1378.

plie : le tumulte du peuple qui l'avoit accompagnée n'avoit point déterminé le choix des cardinaux; ils redoutoient, au contraire, d'avoir provoqué, par ce choix même, le courroux du peuple. D'ailleurs ils avoient reconnu et confirmé, dans le calme, une élection qui avoit été accompagnée de quelques circonstances orageuses. Mais quelque régulière que fût cette élection, elle étoit essentiellement mauvaise; car le choix des cardinaux auroit pu difficilement tomber sur un homme plus imprudent, plus emporté, plus vain, et plus propre à se faire haïr. C'est à ses défauts seuls qu'il faut attribuer l'abandon où il se trouva bientôt, lorsque le collége entier des cardinaux qui l'avoit créé et reconnu se déclara contre lui.

Urbain commença à aliéner les prélats de sa cour, par ses efforts pour réformer l'Église. Pétrarque avoit souvent reproché aux ecclésiastiques français leur goût pour la bonne chère; Urbain voulut les réduire à n'avoir qu'un seul plat sur leur table, et lui-même il en donna l'exemple. Il voulut aussi arrêter la simonie, et il menaça d'excommunication les cardinaux qui accepteroient des présens. Ces réformes louables n'étoient ni annoncées ni exécutées avec la prudence et la modération convenables. Dans d'autres occasions, le pontife manquoit davantage encore à ces vertus. Il an-

nonça son intention de ne plus jamais quitter Rome, et il donna ordre aux cardinaux de se préparer à y passer les hivers. Les bannerets de Rome l'ayant supplié de faire une nouvelle promotion, selon l'usage des autres pontifes, il répondit, en présence des cardinaux ultramontains, que non-seulement il avoit dessein de faire une promotion, mais qu'il la feroit si nombreuse, que désormais les cardinaux romains et italiens seroient plus puissans que les étrangers, dans le sacré collége. Le cardinal de Genève, qui étoit présent à ce propos, pâlit de colère et sortit aussitôt. Dans les consistoires secrets, Urbain VI usoit de moins de ménagemens encore; il interrompoit les cardinaux par les discours les plus offensans : *C'est assez parlé*, disoit-il à l'un; *Tais-toi, tu ne sais ce que tu dis*, disoit-il à l'autre. Il s'oublia jusqu'à appeler le cardinal Orsini *un sot* (1), et à dire au cardinal de Saint-Marcel, lorsque celui-ci revint de sa légation de Toscane, qu'il avoit volé l'argent de l'Église : *Tu en as menti comme un Calabrois*, répondit le prélat indigné, qui ressentoit en gentilhomme français l'injure qui lui étoit faite. (2)

CHAP. L.
1378.

(1) *Item cardinali de Ursinis dixit* quod erat unus sotus. *Thomas de Acerno*, p. 725.

(2) Jean de la Grange, du titre de Saint-Marcel, cardinal-évêque d'Amiens. *Apud Raynaldi*, *ann.* 1378. §. 45, p. 22.

CHAP. L. 1378.

Les cardinaux, à qui la grossièreté du pape devenoit insupportable (1), obtinrent, les uns après les autres, la permission de se retirer à Anagni, où, d'après les ordres donnés par Grégoire, ils avoient fait des préparatifs pour passer l'été. Urbain VI, qui, après leur départ, étoit demeuré à Rome, au lieu de les suivre, comme il en avoit eu d'abord l'intention, alla s'établir à Tivoli; et il leur envoya l'ordre d'y revenir auprès de lui. Les cardinaux, qui avoient fait beaucoup de dépense, et qui se trouvoient sans argent, ne vouloient point abandonner tous les préparatifs qu'ils avoient faits à Anagni, et recommencer à nouveaux frais un établissement dispendieux, à Tivoli, où il n'y avoit aucune maison en état de les recevoir. Tandis qu'ils disputoient sur cet ordre, et qu'ils s'aigrissoient contre Urbain VI, par l'énumération des injures qu'ils en avoient déjà reçues, Honoré Caiétan, comte de Fondi, vint à eux, et joignit sa haine à leur colère. Il avoit prêté vingt mille florins à Grégoire XI, et Urbain refusoit de rendre cette somme, ou même de reconnoître la dette, prétendant que son prédécesseur avoit employé cet argent à son usage particulier, et non à celui de l'Église. Il avoit fait plus : agri par cette contestation, il avoit dé-

(1) *Theodorici a Niem de Schismate*. L. I, c. 4, 5 et 6, p. 5.

claré le comte de Fondi déchu du comté de Campanie, et il lui avoit donné pour successeur, son ennemi personnel, Thomas de San-Sévérino. Le comte de Fondi avoit déjà cherché à se faire justice par les armes; et il s'étoit emparé de force de quelques châteaux de la Campanie. (1) CHAP. L. 1378.

C'étoit à la fin de juin que les cardinaux s'étoient retirés à Anagni : l'archevêque d'Arles, camérier du défunt pape Grégoire XI, alla les y joindre, et leur porta la tiare et les joyaux de la couronne. Le commandant du château de Saint-Ange, créature du cardinal de Montmayeur, refusa de recevoir plus long-temps les ordres d'Urbain VI : le cardinal d'Amiens s'assura l'alliance de François de Vico, seigneur de Viterbe, préfet de Rome, révolté contre l'Église (2). Enfin, le cardinal de Genève, qui avoit eu, avec la compagnie des aventuriers bretons, des relations trop étroites pour son honneur, traita avec cette compagnie, pour la faire passer à Anagni, au service des cardinaux. Les Romains voulurent l'arrêter au passage de Ponte Salario; ils y furent défaits, avec perte de plus de cinq cents hommes. Les cardinaux, enorgueillis par cette victoire et par le senti-

(1) *Thomas de Acerno*, p. 726.

(2) *Additamenta ad Ptolomeum Lucensem*, p. 687.

CHAP. L. 1378.

ment de leurs forces, déclarèrent au pape qu'ils ne retourneroient point avec lui, ni à Tivoli, ni à Rome; ils mirent en délibération s'ils ne lui donneroient pas un coadjuteur pour administrer l'Église; et, après quelque hésitation, ils résolurent plutôt d'annuler son élection, sous prétexte qu'elle n'avoit pas été libre.

Mais il n'en vinrent point immédiatement à ce parti, parce que les cardinaux italiens, non moins mécontens du pape que les Français, redoutoient cependant de s'engager dans des démarches qui pouvoient ramener le Saint-Siége au-delà des monts. Ils cherchoient donc à être médiateurs entre les deux partis. Tous quatre assistèrent à plusieurs consistoires qu'Urbain VI tint à Tivoli : ceux de Florence, de Milan et des Orsini fixèrent leur résidence à Subiaco, près d'Anagni; et, lorsque les cardinaux français quittèrent, au mois d'août, Anagni, pour se rendre à Fondi, à la prière du comte de cette ville, les trois Italiens les suivirent jusqu'à Suessa. Le quatrième, Tébaldeschi, cardinal de Saint-Pierre, retourné à Rome avec le pape, y mourut, déclarant, à son dernier soupir, qu'il tenoit Urbain VI pour le légitime pasteur de l'Église. (1)

(1) *Thomas de Acerno*, p. 728. — La déclaration de Tébaldeschi est imprimée dans les *Annal. eccles.* p. 19.

La mort de Tébaldeschi priva Urbain VI du seul cardinal qui lui fût demeuré vraiment fidèle : les trois Italiens, sans le méconnoître, et sans vouloir complétement s'associer aux ultramontains, avoient cessé de lui obéir; et les Français, après s'être assurés de l'appui du roi de France et de la reine Jeanne, prononcèrent, d'une commune voix, le 9 août 1378, que le Saint-Siége étoit vacant. Ils déclarèrent que Barthélemi Prignani, qui se faisoit nommer Urbain VI, avoit été illégalement élu, au milieu d'une populace mutinée; et comme ils formoient plus des deux tiers du sacré collége, ils protestèrent solennellement contre une élection qu'ils déclaroient nulle, puisqu'ils l'avoient faite contre leur volonté. CHAP. L. 1378.

Urbain VI, qui étoit resté seul à Rome, où il n'avoit pu rappeler même les cardinaux italiens, fit, à la fête des quatre-temps de septembre, une promotion de vingt-neuf cardinaux nouveaux. Les cardinaux anciens, aigris à cette nouvelle, tinrent, le 20 septembre, un consistoire à Fondi, ou ils résolurent de s'enfermer en conclave, pour procéder à l'élection d'un nouveau pape. Leur choix s'arrêta bientôt sur Robert de Genève : ses talens et l'énergie de son caractère leur firent oublier le massacre de Césène, et le scandale qu'avoit causé la guerre de Romagne. Robert prit le nom de Clément VII;

CHAP. L. 1378. les cardinaux italiens ne voulurent pas lui donner leur voix, mais ils ne retournèrent point non plus à Rome. Ils se retirèrent dans diverses villes de la Campanie, ou dans les châteaux des Orsini, sans embrasser ouvertement un parti dans le schisme, qui, dès cette époque, divisa la chrétienté (1). L'Espagne et la France suivirent, avec la reine de Naples, le parti de Clément VII. L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hongrie et le Portugal s'attachèrent à Urbain VI. Cependant l'autorité pontificale fut presque détruite, par la division de l'Église entre deux hommes qui l'un et l'autre étoient si peu dignes de se concilier le respect du monde chrétien.

Dans un des consistoires qu'Urbain VI avoit présidés à Tivoli, avec l'assistance des quatre cardinaux italiens, il avoit signé la paix avec la république florentine, à des conditions bien différentes de celles qu'avoit demandées Grégoire XI, au congrès de Sarzana. Les hostilités n'avoient point recommencé à la dissolution de ce congrès : la république n'avoit pas voulu aigrir le nouveau pontife, et elle avoit cherché de bonne heure à profiter des difficultés où il étoit embarrassé, pour renouer les négociations. Elle consentit à lui payer, pour les dommages

(1) *Thomas de Acerno*, p. 729. — *Theodoricus a Niem de Schismate*. L. I, c. 9 et 10, p. 9.

de la guerre, soixante et dix mille florins dans l'année, et cent quatre-vingt mille dans l'espace de quatre ans. En retour, la république fut relevée, avec tous ses alliés, des censures ecclésiastiques qu'elle avoit encourues. (1) CHAP. L. 1378.

On pourroit s'étonner qu'après tant de victoires remportées dans une juste guerre, la république consentît encore à payer des dédommagemens à un ennemi qu'elle ne pouvoit plus redouter : mais toutes les guerres des autres puissances avec l'Église s'étoient terminées de la même manière ; et les peuples se croyoient obligés d'effacer, par une satisfaction éclatante, le scandale qu'ils avoient donné à la chrétienté, en combattant son commun pasteur. D'ailleurs Florence n'étoit pas plus en état de suivre ses victoires, que le pape de se venger. L'une et l'autre puissance étoit en même temps affoiblie par une discorde intérieure qui détournoit complétement son attention des affaires étrangères. L'année 1378 ne fut pas moins funeste à la paix de Florence qu'à celle de l'Église, elle fut l'époque de la plus violente révolution de la république, comme elle fut celle du grand schisme.

(1) *Thomas de Acerno*, p. 727. — *Gino Capponi, del tumulto de' Ciompi*. T. XVIII, p. 1111. — La paix entre le pape et Pérouse fut signée vers le même temps, et publiée le 4 janvier 1379. *Pompeo Pellini, Ist. di Perugia*. P. I, L. IX, p. 1238

CHAP. L. 1378. Les deux factions qui devoient ébranler l'état avoient annoncé déjà leur existence pendant la guerre avec l'Église; elles étoient nées de la division entre les Albizzi et les Ricci, dont nous avons parlé ailleurs. Les premiers, alliés avec les plus anciennes familles guelfes, que l'on commençoit alors à désigner par le nom de noblesse populaire, étoient secondés par la magistrature du parti guelfe. Pierre des Albizzi, Lapo de Castiglionchio, et Charles Strozzi, étoient les chefs de cette faction. Le chef du parti opposé, Uguccione des Ricci, étoit mort, après avoir perdu en partie sa popularité : mais George Scali et Thomas Strozzi l'avoient remplacé. Leur faction étoit la démocratique : cependant on y voyoit aussi les Ricci, les Alberti et les Médici, qui, comme leurs adversaires, faisoient partie de la noblesse populaire. Leurs familles, d'origine également plébéienne, s'étoient depuis long-temps élevées, par le commerce, à une grande richesse et un grand crédit.

La faction des Ricci avoit été fort abaissée en 1372, lorsqu'un grand nombre de ses membres avoient été exclus du gouvernement ou admonestés comme gibelins : mais elle s'étoit relevée pendant la guerre avec l'Église. La république entière sembloit avoir adopté les principes des Gibelins, et les Huit de la guerre, qui avoient procuré aux armes de Florence

de si grands succès, et qui avoient été si glorieusement confirmés d'année en année, appartenoient tous au parti des Ricci, ou des Gibelins. (1) CHAP. L. 1378.

Deux magistratures de parti existoient donc dans la république, en opposition l'une avec l'autre; et l'on vit avec étonnement, sur la fin de la guerre contre l'Église, les capitaines du parti guelfe, enhardis par la jalousie que les Huit dè la guerre avoient enfin excitée, s'attaquer à leurs cliens, quelquefois à eux-mêmes, pour les admonester comme Gibelins. On les vit faire un crime irrémissible aux enfans, de ce que leurs ancêtres avoient fait la guerre à l'Église, un ou deux siècles auparavant; tandis qu'eux-mêmes, tandis que la république étoit en guerre avec l'Eglise, et qu'elle poursuivoit ses attaques avec une vigueur que les anciens Gibelins n'avoient jamais connue. (2)

Le parti guelfe, fortifié par tous ceux qui étoient jaloux des Huit de la guerre, et par toute l'ancienne noblesse, crut pouvoir profiter, à la mort de Grégoire XI, des négociations de paix avec l'Eglise, pour recouvrer un

(1) *Leonard. Aretin.* L. IX, ad initium.

(2) Au mois d'avril 1378, les capitaines admonestèrent Jean Dini, un des Huit de la guerre, et des hommes les plus respectés de l'état. *Marchione de' Stefani.* L. IX, Rub. 786, p. 207. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 213.

CHAP. L. 1378.

empire absolu sur la république. Il avoit trop aigri le parti opposé, pour qu'une réconciliation fût encore possible : aussi étoit-il résolu de chasser ses adversaires de la ville, à l'exemple des anciens Guelfes, et de s'emparer de force du palais des prieurs (1). C'étoit au mois d'avril, 1378, que les trois chefs du parti délibérèrent sur ce projet. Lapo de Castiglionchio en pressoit l'exécution, d'autant plus que les bourses d'où l'on tiroit au sort les prieurs, étant presque vides, on savoit qu'il y restoit encore une seigneurie toute gibeline, dont Salvestro de Médici, homme entreprenant, et un des plus dangereux adversaires des Albizzi, seroit gonfalonier. Lorsque ces magistrats seroient en place, on pouvoit craindre qu'eux-mêmes ne commençassent l'attaque. Pierre des Albizzi, au contraire, voulut différer jusqu'à la prochaine fête de Saint-Jean, pour profiter de l'affluence des paysans, qui accouroient ce jour-là de toutes parts à la ville, et cacher parmi eux les hommes dont il vouloit se servir. Lapo consentit à regret à ce retard; on prit des mesures insuffisantes pour empêcher Salvestro de Médici d'occuper la place de gonfalonier, et l'on attendit en repos le prochain tirage. (2)

(1) *Macchiavelli delle Istor. Fiorent.* L. III, p. 212.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 714. — *Marchione de' Stefani.* L. IX, R. 787, p. 208.

Ce tirage donna la seigneurie des mois de mai et de juin, à la tête de laquelle se trouva Salvestro de Médici, comme gonfalonier (1). Médici, de concert avec Bénédetto Alberti, Thomas Strozzi, et George Scali, étoit résolu de s'opposer aux usurpations secrètes des grands. Il vouloit empêcher les capitaines du parti guelfe de changer la constitution en oligarchie, à l'aide de vaines accusations de gibelinisme. Le sort avoit désigné Salvestro de Médici, le 18 juin, pour être *proposto*, prévôt, ou plutôt *proposant* : dignité qui lui donnoit le droit de faire aux conseils des propositions de réforme et de lois nouvelles (2). Il en profita pour faire

CHAP. L.
1378.

(1) *Gino Capponi Tumulto de Ciompi. Rer. It.* T. XVIII, p. 1103.

(2) *Marchione de' Stefani.* L. X, R. 790; T. XV, p. 4. — Le gonfalonnier et les huit prieurs avoient tour à tour, chacun pour un jour, le titre de *proposto*, et le droit de mettre aux voix dans la seigneurie, le collége et les conseils, les *propositions* sur lesquelles on devoit délibérer. L'initiative étoit ainsi étrangement limitée; car, dans tous les conseils, elle devoit toujours venir de la seigneurie, et dans la seigneurie même, d'un seul de ses membres. La proposition pouvoit bien lui être suggérée par ses collègues; mais, de sa seule autorité, il pouvoit refuser de la mettre aux voix. Après qu'il l'avoit faite, personne, ni dans la seigneurie, ni dans les colléges, ni dans les conseils, n'avoit le droit d'y faire des amendemens; et, pour obtenir force de loi, elle devoit réunir les deux tiers des suffrages dans tous les corps différens qui concouroient à la législation. Toute cette organisation étoit fort mauvaise : c'étoient les entraves mises au pouvoir législatif des mandataires du peuple, qui avoient rendu

CHAP. L. 1378.

assembler le conseil du peuple, tandis que, dans une autre salle du palais public, il présidoit le collége des compagnies. Il proposa à cette dernière assemblée une loi qui renouveloit l'ordonnance de justice contre les grands; qui diminuoit l'autorité des capitaines de parti, et qui ouvroit aux admonestés une voie pour recouvrer les honneurs de l'état. Cette loi rencontra une forte opposition dans le collége. Alors Salvestro, quittant sa place sans être remarqué, passa dans la salle où le conseil du peuple étoit assemblé. « J'avois cru, dit-il, que » mon devoir de gonfalonier m'obligeoit à ré» primer l'insolence des grands, et à corriger » des lois dont l'abus fait le malheur de la ré» publique; mais j'ai trouvé parmi les ennemis » du peuple une si forte opposition, que, loin » de pouvoir remédier au mal, il ne m'est pas » même permis de faire connoître à mes con» toyens les réglemens que j'avois proposés. » Puisque je me trouve dans l'impossibilité de » faire le bien, je ne veux pas occuper plus » long-temps une charge dont la défiance pu» blique m'empêche d'exercer la plus auguste » fonction. Je renonce au gonfalon; et je re-

nécessaire de renouveler si souvent les prieurs, pour que leur autorité ne dégénérât pas en tyrannie. Mais la rigueur de la règle faisoit un autre mal encore; elle réduisoit souvent à la nécessité de la violer.

» tourne chez moi pour y vivre en homme » privé (1) ». En disant ces mots, Salvestro descendit de la tribune. Mais son discours avoit excité dans le conseil la fermentation la plus vive. Les prieurs et le collége y entrèrent pour apaiser le tumulte : ils retinrent Salvestro de Médici qui partoit, ou feignoit de partir. Cependant tout le parti des Albizzi étoit menacé par les plébéiens : Charles Strozzi fut pris au collet par un homme du peuple, qui lui déclara que le terme de la puissance des grands étoit arrivé (2). Et, comme les partis s'échauffoient, Bénédetto des Alberti s'approcha de la fenêtre, et appela les citoyens aux armes, en criant *vive le peuple!* A l'instant on ferma les boutiques; la place se remplit de gens armés, qui, par leurs acclamations, donnèrent bientôt à connoître qu'ils étoient du parti des Huit de la guerre et des plébéiens. D'autre part, les gentilshommes et les amis des Albizzi s'étoient rassemblés au palais du parti guelfe; mais, ne s'y trouvant qu'au nombre de trois cents environ, ils se séparèrent d'eux-mêmes. Le collége, de son côté, s'aperçut qu'il étoit le plus foible; il approuva la loi qui lui étoit proposée par Salvestro de Médici, et

CHAP. L. 1378.

(1) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 214. — *Gino Capponi Tumulto de' Ciompi*, p. 1104. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 717.

(2) *Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1105.

CHAP. L. 1378. qu'il avoit rejetée d'abord. Cette loi fut portée immédiatement au conseil du peuple, et sanctionnée par lui. (1)

Le mouvement populaire paroissoit calmé, les citoyens, de même que les conseillers du peuple, se retiroient en paix chez eux : mais chacun emportoit le sentiment que la querelle n'étoit point finie; que les vaincus ne se soumettroient point à leur défaite, que les vainqueurs ne se contenteroient point de leur victoire. Les plus timides se prémunissoient déjà contre des révolutions que l'on croyoit inévitables. Les uns fortifioient leurs maisons; d'autres transportoient leurs effets les plus précieux dans les églises ou les monastères, pour les mettre à l'abri du pillage; les boutiques restoient fermées, et l'aspect de la ville annonçoit la défiance ou la guerre.

Le surlendemain étoit un dimanche; les corps d'arts et métiers profitèrent de ce jour de repos pour s'assembler chacun séparément : ils nommèrent des commissaires pour conférer avec les prieurs sur l'état de la république; et leurs délibérations augmentèrent la fermentation. Au lieu de s'en tenir à confirmer la dernière pacification, on chercha avec anxiété de quoi le peuple pouvoit être mal satisfait : on lui trouva

(1) *Macchiavelli Stor. Fior.* L. III, p. 216.

des sujets de mécontentement, parce qu'on en trouve toujours; et, tandis qu'on cherchoit à y porter remède, on apprit à la multitude qu'elle avoit lieu de se plaindre, et qu'elle devoit songer à se venger.

CHAP. L. 1378.

Le peuple de Florence étoit réparti en diverses corporations politiques; les quartiers, les compagnies de milices et les arts. Chacune de ces divisions avoit de certains droits et une certaine part à la souveraineté; chacune étoit représentée dans le gouvernement de la république : mais la plus importante de ces classifications étoit celle des arts et métiers; parce que, dans un état mercantile, c'étoit la plus intimement liée au travail qui faisoit vivre chaque citoyen. Il y avoit un rapport bien plus immédiat entre tous les intérêts, toute l'existence des marchands ou des artisans d'un même métier, qu'entre des voisins dans un même quartier, ou des frères d'armes dans une même compagnie. Les métiers qui avoient une existence politique à Florence étoient au nombre de vingt-un, dont les sept plus riches et plus honorables étoient appelé les *arts majeurs*. Ceux-là, dans lesquels étoient engagés les négocians de la république, favorisoient la noblesse populaire, la magistrature des Guelfes et le parti des Albizzi. Les *arts mineurs* ressentoient une jalousie assez vive contre cette aristocratie. De

CHAP. L. 1378.

plus, il y avoit une classe nombreuse d'artisans, qui n'avoient point d'existence politique, mais qui, travaillant pour le service des autres, avoient été regardés comme dépendans d'eux. L'art ou la manufacture de la laine, qui avoit acquis à Florence la plus haute importance, et qui tenoit le premier rang parmi les arts majeurs, avoit sous sa dépendance les cardeurs de laine, les teinturiers, les tisserands, tous les ouvriers enfin qu'employoient les fabricans de drap. Ces ouvriers se plaignoient, quelquefois peut-être avec raison, de ne pouvoir obtenir justice contre leurs maîtres, lorsqu'ils recouroient au tribunal civil que l'art de la laine avoit établi pour juger les différends qui s'élevoient entre ses membres (1). Les factions aristocratique et démocratique se trouvoient donc de nouveau en lutte : mais, depuis l'abaissement de l'ancienne noblesse, c'étoit entre les métiers qu'on avoit vu renaître l'ancien esprit de ces factions; il se manifestoit par l'opposition entre les arts majeurs et mineurs, et par la jalousie que les artisans assujettis nourrissoient contre le métier dont ils dépendoient.

Dans cette conjoncture, on vit avec inquiétude, le mardi 22 juin, chacun des arts dé-

(1) *Macchiavelli Storia Fior.* L. III, p. 225.

ployer son drapeau devant l'hôtel destiné à ses assemblées. Les prieurs, pour prévenir l'orage dont ils étoient menacés, convoquèrent le conseil du peuple; et celui-ci, à leur sollicitation, nomma une balie, à laquelle il donna une autorité dictatoriale, pour réformer la république. La seigneurie, le Collége, les Huit de la guerre, les capitaines de parti, et les syndics des arts, furent tous admis dans cette balie : mais, tandis qu'elle délibéroit, les corps de métiers s'étoient déjà mis en mouvement, et ils étoient entrés sur la place avec leurs drapeaux et leurs armes. (1)

CHAP. L. 1378.

Cette troupe de gens armés ne demeura pas long-temps en repos; plusieurs étoient aigris par de longues injures; d'autres, animés par l'ambition, ou avides de pillage. Tandis que les arts majeurs restoient sur la place, les arts mineurs et le bas peuple se mirent en mouvement pour attaquer la maison de Lapo de Castiglionchio (2). Celui-ci, déguisé en moine, se retira dans le Casentin, déplorant l'obstination de Pierre des Albizzi, qui n'avoit pas voulu prévenir ses ennemis, en les attaquant à temps le premier, et s'accusant lui-même de foiblesse, pour avoir cédé à l'opiniâtreté de son ami. La maison de Lapo fut pillée et brûlée; celles des Bondelmonti le

(1) *Macchiavelli Stor. Fior.* L. III, p. 217.

(2) *Gino Capponi Tumulto de' Ciompi*, p. 1106.

CHAP. L. 1378.

furent aussi, de même que les palais de Charles Strozzi, des Pazzi, de Migliore Gaudagni, des Albizzi, et de plusieurs autres chefs du parti guelfe. (1)

L'un des prieurs, Pierre de Fronte, suivoit à cheval les insurgés, avec quelques archers du palais; il réussit enfin par ses exhortations, par ses menaces, et même par le supplice de quelques-uns, à calmer la fureur des autres. La nuit fut tranquille; mais la balie, effrayée de ce tumulte, résolut le lendemain d'apaiser le peuple par de nouvelles concessions. Elle prépara une loi en vertu de laquelle les admonestés devoient être remis en possession des droits de cité, sous condition cependant que, de trois ans, ils n'exerceroient point de magistratures: elle abolit les lois qui donnoient une autorité si redoutable aux capitaines du parti guelfe; et elle déclara rebelles Lapo de Castiglionchio, et quelques-uns de ceux qui s'étoient attachés à lui. (2)

L'on tira ensuite au sort les nouveaux prieurs: et la place de gonfalonier de justice échut à Louis

(1) *Sozomeni Pistoriensis Histor.* T. XVI, p. 1107.—*Marchione de' Stefani.* L. X, R. 792; T. XV, p. 8.—*Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 719.

(2) Les actes de cette balie sont imprimés, *Delizie degli Eruditi Toscani.* T. XV, *Monumenti*, p. 145.—Voyez aussi *Macchiavelli*, L. III, p. 219.—*Gino Capponi*, p. 1107.

Guicciardini. La nouvelle seigneurie fut installée le 1er juillet, sans cérémonies, dans le palais public. On craignit que la pompe qui accompagnoit pour l'ordinaire cette installation, n'excitât quelque mouvement parmi le peuple. Les prieurs, qui passoient pour des hommes pacifiques et impartiaux (1), ordonnèrent à tous les citoyens de poser les armes, et à tous les paysans de sortir de la ville, sous peine capitale. Ils firent abattre les barricades qu'on avoit élevées dans plusieurs quartiers; et, pendant dix jours, Florence parut avoir recouvré son ancienne tranquillité. Mais tout-à-coup les arts s'assemblèrent de nouveau le 11 juillet, sur la demande des admonestés, qui trouvoient trop dur d'attendre trois ans avant de rentrer en possession des honneurs de l'état. Les syndics des arts, réunis à la chambre des six du commerce, présentèrent une pétition à la seigneurie, pour obtenir que tous ceux qui, depuis l'an 1320, avoient exercé un des premiers emplois de la république, ne pussent plus être admonestés comme Gibelins; que s'ils l'étoient déjà, ils rentrassent dans tous leurs droits; enfin, que la magistrature du parti guelfe fût ôtée à la faction qui s'en étoit emparée, et qu'on remplît de noms nouveaux les

CHAP. L. 1378.

(1) *Gino Capponi*, p. 1108. — *Scipione Ammirato*, L. XIV, p. 721.

CHAP. L. 1378.

bourses d'où on tiroit au sort les capitaines de parti. Ces demandes étoient assez équitables ; elles furent aussitôt accueillies par les colléges, le conseil du peuple, et le conseil commun : la crainte qu'inspiroient les corps de métiers, qu'on savoit armés, ne permettoit pas de longues délibérations. (1)

Les citoyens précédemment admonestés comme Gibelins, n'étoient pas contens encore, ils vouloient exercer des vengeances contre ceux qui les avoient long-temps opprimés ; mais ils avoient honte de demander eux-mêmes des proscriptions, et ils auroient voulu que l'offre en vînt de la part de la magistrature. La seigneurie assembla les syndics des arts et leurs conseillers ; et le gonfalonier Louis Guicciardini leur représenta à quels dangers ils exposoient la république, par des prétentions toujours nouvelles. « Plus nous vous accordons, leur dit-il, » plus vous montrez d'orgueil, et plus vous » formez des demandes injurieuses. Vous avez » voulu ôter aux capitaines de parti leur auto- » rité, on la leur a ôtée ; vous avez voulu qu'on » brûlât les bourses de leur office, et qu'on fît » de nouvelles réformes, nous y avons consenti ; » vous avez voulu que les admonestés rentras- » sent en possession des honneurs de l'état, nous

(1) *Gino Capponi*, p. 1109.

» l'avons permis. A vos prières, nous avons
» pardonné à ceux qui ont pillé des maisons,
» ou volé des églises; pour vous satisfaire, nous
» avons envoyé en exil plusieurs citoyens puis-
» sans et revêtus de gloire; en votre faveur,
» nous avons mis un frein au pouvoir des
» grands, par de nouvelles ordonnances. Quelle
» fin auront donc vos demandes? combien de
» temps abuserez-vous encore de notre libéra-
» lité? Ne voyez-vous pas que nous supportons
» mieux la défaite que vous la victoire.... Vou-
» lez-vous donc, par vos discordes, rendre es-
» clave, pendant la paix, cette ville que tant
» d'ennemis puissans n'ont pu asservir par la
» guerre? car, sachez-le, vos victoires sur vos
» concitoyens ne vous produiront que servi-
» tude; les biens que vous nous avez enlevés,
» ou que vous nous enleverez, ne vous pro-
» duiront que pauvreté.... Aussi, nous vous
» commandons, et si l'honneur de cette répu-
» blique nous permet cet abaissement, nous vous
» prions de fixer enfin vos esprits, de vous con-
» tenter de ce que nous avons fait pour vous, ou,
» si même nous devons vous accorder encore
» quelque chose, de le demander du moins comme
» il convient à des citoyens, et non par le tu-
» multe et les armes. » (1)

(1) *Macchiavelli Storia Fior.* L. III, p. 223. — Il y a une ressemblance remarquable entre ce discours et celui de T. Quin-

CHAP. L. 1378. Les syndics des arts furent émus par ce discours; ils remercièrent le gonfalonier, et lui promirent de travailler désormais à rétablir la paix dans la ville. La seigneurie, de son côté, nomma une commission, pour s'occuper avec eux des réformes qu'il pouvoit convenir de faire encore. (1)

Mais les séditions précédentes avoient suscité d'autres ennemis à la république; les plus basses classes de la société avoient été mises en mouvement par Salvestro de Médici et les démagogues. Il y avoit alors à Florence des hommes qu'un travail mécanique, la misère et la dépendance privée, rendoient incapables de sentimens libéraux; qui ne pouvoient délibérer sans une espèce d'ivresse, ni agir en corps sans fureur; qui, sous le nom de liberté, n'avoient cherché que l'exercice d'un pouvoir pour lequel ils n'étoient pas faits, ou l'occasion de s'enrichir par le pillage et les dilapidations. On les désignoit par le nom de *Ciompi*, mot français défiguré (2) qui leur étoit resté dès le temps

tius Capitolinus, dans son quatrième consulat. A. U. C. 309. L'érudition de Macchiavel l'empêche quelquefois d'être original. Il songe beaucoup moins à faire dire à ses personnages ce qu'ils ont dit réellement, qu'à reproduire sous leur nom ce qu'avoit dit quelqu'un des auteurs classiques. *Titi Livii*, Dec. I, L. III, c. 67.

(1) *Gino Capponi*, p. 1109.

(2) Du mot de *Compère*. Les soldats français appeloient sou-

de la tyrannie du duc d'Athènes. Ils appartenoient, pour la plupart, aux métiers qui n'avoient point d'existence politique, et que l'art de la laine tenoit sous sa dépendance.

Lorsque les Ciompi virent que les troubles alloient être apaisés, lorsqu'ils apprirent de plus que la seigneurie avoit fait venir un nouveau Bargello de Città di Castello, ils craignirent qu'on ne pensât à les punir de tous les crimes qu'ils avoient commis pendant la sédition, et que ceux qui les avoient excités en secret, honteux d'une si coupable alliance, ne les abandonnassent ensuite publiquement. Ils se rassemblèrent donc dans un lieu nommé Ronco, hors de la porte romaine (1). Là, le plus hardi d'entre eux prit la parole. « Les gouvernemens, » dit-il, ne punissent jamais que les petites » fautes, tandis que les grands coupables sont » presque toujours récompensés. Lorsque plu» sieurs souffrent, peu de gens songent à se » venger, parce qu'on supporte avec plus de » patience les injures universelles que les parti» culières (2). Cherchons donc par le pillage et » par de nouveaux attentats à conquérir notre

vent ainsi leurs compagnons de débauches. *Marchione de' Stefani*. L. VIII, R. 575, T. XIII, p. 54. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 728.

(1) *Gino Capponi*, p. 1110.

(2) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 228.

CHAP. L. 1378.

» pardon. Dans notre situation, la prudence » même commande l'audace, puisqu'on ne sort » jamais du péril que par un chemin périlleux. »

Un Simoncino Buggigatti, un Pagolo della Bodda, un Lorenzo Riccomanni, engagèrent tous les Ciompi, par ces exhortations, à jurer de s'entr'aider et de se défendre. Tous promirent de prendre les armes dès qu'ils apprendroient qu'on voulût punir un seul d'entre eux pour les tumultes passés (1). Tous s'engagèrent ensuite à commencer eux-mêmes l'attaque, pour se rendre maîtres de l'état. Après plusieurs conventicules, ils résolurent de s'armer le 21 juillet au matin, et de se réunir dans quatre places d'armes, en des quartiers éloignés.(2)

La veille du jour fixé pour l'exécution de ce complot, la seigneurie fut avertie des mouvemens que se donnoit Simoncino Buggigatti; et elle le fit arrêter. Elle tira de sa confession volontaire à peu près tout ce qu'il lui importoit de savoir; et elle auroit été à temps de prendre des mesures pour se défendre : mais comme elle avoit assemblé les syndics des arts, le Collège, et les Huit de la guerre, quelqu'un

(1) *Gino Capponi Tumulto de' Ciompi*, p. 1112.—*Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 723.

(2) San-Spirito, San-Stefano-a-Ponte, San-Piero-Maggiore et San-Lorenzo. *Gino Capponi*, p. 1114.

proposa de donner la question à Simoncino, pour obtenir, s'il étoit possible, de plus grands détails. L'usage de la question avoit été adopté par tous les tribunaux italiens avec tout le corps de la jurisprudence romaine; mais jamais peut-être cette absurde et atroce pratique n'avoit été plus préjudiciable à aucun état, qu'elle le fut alors aux Florentins. D'après les dépositions de Buggigatti on avoit déjà arrêté deux de ses complices, lorsqu'on lui donna l'estrapade dans la cour du palais du capitaine du peuple. La nuit étoit avancée : cependant un horloger travailloit encore à raccommoder l'horloge de la tour du palais. De là il voyoit distinctement la cour du capitaine, éclairée par les flambeaux des bourreaux. Cet ouvrier reconnut Simoncino à l'estrapade; et comprenant que le complot dans lequel lui-même étoit entré, alloit être révélé, il se hâta de retourner chez lui, et il appela aux armes ses voisins du quartier de San-Friano. « Armez-vous, malheureux, leur » dit-il, la seigneurie fait justice; et vous » serez tous massacrés si vous ne vous défendez » pas. » (1)

CHAP. L. 1378.

Au point du jour, le 21 juillet, toute la ville étoit sous les armes, et les prieurs n'avoient sous leurs ordres que quatre-vingts cavaliers :

(1) *Gino Capponi*, p. 1114. — *Macchiavelli Stor. Fior.* L. III, p. 232 — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 725.

CHAP. L. 1378.

ils avoient bien sommé les gonfaloniers de se rendre sur la place publique avec leurs compagnies de milice; mais chacune de ces compagnies avoit voulu garder son quartier, pour le préserver de l'incendie et du pillage, en sorte que de seize gonfaloniers, deux seuls parurent devant le palais; encore se retirèrent-ils bien vite, lorsqu'ils virent que leurs collègues les abandonnoient. (1)

Tandis qu'ils sortoient de la place, les insurgés qui s'étoient rassemblés à San-Piéro Maggiore, y entrèrent, et redemandèrent leurs prisonniers. Lorsqu'ils virent qu'on tardoit à les rendre, ils brûlèrent la maison de Louis Guicciardini, le gonfalonier. Les prieurs relâchèrent alors les trois hommes qu'ils avoient fait arrêter; et comme les insurgés ne se séparoient point, les prieurs leur envoyèrent trois députés, pour entrer, s'il étoit possible, en traité avec eux (2). Lorsque ces députés descendirent sur la place, les archers du palais cessèrent de tirer, pour ne pas les blesser; et ce moment de suspension donna moyen aux insurgés de se saisir du gonfalon de justice,

(1) *Marchione de' Stefani Istor. Fior.* L. X, R. 795, T. XV, p. 18.

(2) Guerriante Marignolli, un des prieurs, avec Salvestro de Médici et Bénédetto Alberti. — *Gino Capponi Tumulto de' Ciompi*, p. 1115.

qui étoit suspendu aux fenêtres de l'exécuteur. Cet étendard révéré fut dès-lors porté par les factieux dans tous les lieux où ils exercèrent leurs fureurs. Ils marchoient de maison en maison pour les livrer au pillage et à l'incendie, déterminés souvent à la ruine d'une famille par l'accusation d'un seul ennemi particulier. La journée entière fut employée de cette manière : bientôt les factieux se piquèrent d'un désintéressement qui contrastoit avec cet épouvantable désordre. Ils voulurent que tous les effets précieux de ceux qu'ils déclaroient suspects, fussent livrés aux flammes avec la maison qui les contenoit; et ils punirent comme coupables d'un vol ceux qui s'efforçoient de dérober quelque chose à l'incendie. (1)

CHAP. L. 1378.

A l'heure de vêpres, il prit fantaisie à la populace d'armer chevalier Salvestro de Médici, et après lui, Thomas Strozzi et Bénédetto Alberti. Bientôt beaucoup d'autres citoyens furent décorés de la même dignité, et dans cette seule nuit on en compta soixante-quatre. Les principaux citoyens recevoient cet honneur en tremblant; s'ils l'avoient refusé, ils auroient couru risque d'être massacrés sur l'heure (2). On vit

(1) *Marchione de' Stefani*. L. X, R. 795, p. 19.

(2) *Gino Capponi*, p. 1117. — Marchione des Stéfani donne la liste des chevaliers. L. X, R. 795, p. 22.

CHAP. L. 1378. alors quelques hommes, et entre autres le gonfalonier Guicciardini, dont la maison avoit été brûlée le matin, être armés chevaliers le soir par la même populace. (1)

Le lendemain, 22 juillet, les insurgés attaquèrent et prirent de force le palais du podestat. Ils firent ensuite connoître à la seigneurie, qui s'étoit fortifiée au palais public, les conditions qu'ils vouloient obtenir d'elle. Ils demandoient entre autres choses que la corporation qui s'intituloit l'*Art de la laine*, ne nommât plus un juge étranger; que trois nouvelles corporations fussent créées pour les métiers qui vouloient être soustraits à la dépendance des arts anciens; que deux des prieurs fussent, à l'avenir, toujours tirés de ces arts nouveaux, trois des quatorze arts mineurs, et trois des majeurs; enfin, que des grâces pécuniaires fussent accordées à ceux que le peuple avoit créés chevaliers, pour leur faire un revenu digne de leur nouvel état. Ils vouloient encore que l'on effaçât les noms de leurs amis de la liste des admonestés; que l'on confinât leurs ennemis, ou qu'on les mît au nombre des magnats; que l'on suspendît pendant deux ans la poursuite de toute dette moindre de cinquante ducats;

(1) *Macchiavelli.* L. III, p. 234. — *Sozomeni Pistoriensis Historia*, p. 1109. — *Cronica Sanese.* T. XV, p. 259. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 727.

que l'on exclût du gouvernement pour dix ans à venir tous ceux dont les maisons avoient été brûlées; et, à chaque heure, ils avançoient quelque nouvelle demande également subversive de l'ordre et de la constitution (1). Mais, lorsque le bas peuple commence à dicter ses volontés, il n'y a plus de force dans la nation qui soit en état de lui résister. Parmi les citoyens intéressés au maintien de l'ordre, les uns cherchoient à se défendre dans leurs maisons, d'autres suivoient la populace pour tâcher de modérer ses fureurs. Nulle part une force nationale ne s'opposoit à la force qui détruisoit la nation. Les prieurs, assiégés dans le palais, voyant que personne ne venoit à leur aide, ouvrirent la délibération sur les demandes des Ciompi; ils y donnèrent eux-mêmes leur consentement, et firent ensuite sonner les cloches pour convoquer le conseil du peuple. Les conseillers s'assemblèrent au palais; et les propositions des Ciompi furent adoptées sans contradiction.

CHAP. L. 1378.

Le conseil commun, qui devoit donner force de loi à ces délibérations, ne pouvoit être assemblé le même jour que celui du peuple. La populace cependant paroissoit se calmer, et faisoit espérer qu'elle poseroit les armes, pourvu que la seigneurie renvoyât des soldats qu'elle

(1) *Gino Capponi*, p. 1119.

CHAP. L. 1378. avoit appelés à son secours, et qui s'étoient avancés jusqu'au Poggio à Caiano, et pourvu que les clefs des portes fussent remises aux syndics des arts. (1)

Mais le lendemain, comme le conseil commun étoit déjà assemblé, le peuple occupa la place, et la fit retentir de ses cris pour effrayer ainsi les conseillers, et les déterminer à faire plus tôt ce que les Ciompi demandoient. Ces menaces n'étoient point nécessaires : les conseillers étoient tellement troublés, qu'ils n'auroient pas hésité un moment. Cependant Guerriante Marignolli, un des prieurs, descendit, sous prétexte de s'assurer si la porte étoit bien fermée, et il s'échappa lâchement pour se soustraire aux dangers qui menaçoient ses collègues. Comme il cherchoit à se rendre chez lui, le peuple le reconnut, et s'écria que tous les prieurs devoient faire comme lui, que tous devoient descendre dans la place, et abdiquer le gouvernement. Bientôt Tommaso Strozzi fut introduit dans le palais, pour signifier cet ordre à la seigneurie, de la part du peuple et des arts (2). Les prieurs cherchèrent en vain à traiter par l'entremise de Tommaso Strozzi et de Bénédetto Alberti, qui paroissoient tous deux avoir une grande influence sur la po-

(1) *Gino Capponi*, p. 1121.

(2) *Gino Capponi*, p. 1122. — *Macchiavelli Istor. Fiorent.* L. III, p. 237. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 729.

pulace. On leur répondit que, s'ils ne se retiroient pas, on mettroit le feu à la ville et à leur palais, et qu'on massacreroit leurs femmes et leurs enfans. Les Huit de la guerre, le collége, les conseillers de la commune les exhortoient tous à partir, pour sauver la ville de plus grands malheurs. Deux des prieurs, Alamanno Acciaiuoli et Niccolò del Nero, déclarèrent que lors même qu'ils ne pourroient retenir leurs collègues, ils ne déposeroient point l'autorité que leur patrie leur avoit confiée, avant l'expiration de leur charge : mais le gonfalonier plus timide, dont la maison avoit déjà été brûlée, et qui croyoit voir bientôt ses enfans massacrés, se recommanda à Tommaso Strozzi, qui le fit sortir; tous les prieurs, l'un après l'autre, s'échappèrent de même; Acciaiuoli et del Nero, restés seuls, perdirent enfin courage, et ils remirent les clefs du palais au prévôt des arts, qui les reçut au nom du peuple. (1)

CHAP. L. 1378.

Les portes du palais furent alors ouvertes, et la populace y entra. Dans ce moment, un cardeur de laine, nommé Michel di Lando, tenoit le gonfalon de justice, dont le peuple s'étoit rendu maître l'avant-veille. Cet homme portoit des habits déchirés, et marchoit les pieds nus,

(1) *Gino Capponi*, p. 1123.—*Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 730.

CHAP. L. 1378.

en montant, à la tête de la populace, le grand escalier de la seigneurie : lorsqu'il fut arrivé dans la salle d'audience des prieurs, il se retourna vers la multitude. « Ce palais est à vous, lui dit-il, » cette cité est entre vos mains; quelle est à » présent votre volonté souveraine ? » Le peuple répondit tout d'une voix, qu'il devoit être gonfalonier de justice, et réformer la seigneurie. Michel de Lando, dans ce moment, étoit maître de s'emparer de la tyrannie, et de régner sur Florence, avec l'appui de la populace. Son empire auroit été plus absolu que celui du duc d'Athènes : mais heureusement pour la république, Michel aimoit sincèrement sa patrie et la liberté; et, malgré la part qu'il avoit prise à la subversion de l'état, il songeoit déjà aux moyens de rétablir l'ordre. (1)

Les Huit de la guerre étoient les seuls de toute l'ancienne magistrature, qui fussent restés dans le palais; et comme c'étoit leur parti qui avoit commencé la révolution, comme eux-mêmes ils y avoient donné les mains, ils croyoient recueillir les fruits de la victoire; et ils avoient déjà nommé une nouvelle seigneurie, à la tête de laquelle ils vouloient mettre George Scali (2). Mais Michel de Lando, averti de leur résolution, leur

(1) *Macchiavelli Istorie Fior.* L. III, p. 239. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 731.

(2) *Gino Capponi*, p. 1124.

envoya dire que le peuple avoit reconquis pour lui-même le droit de se gouverner; qu'il sauroit bien se passer de leurs conseils, et qu'il leur ordonnoit de sortir à l'instant du palais (1). Ainsi ceux qui avoient osé déchaîner la populace, dans l'espoir de la faire agir pour eux, et de la retenir ensuite, furent les premiers trompés par leur coupable politique.

CHAP. L. 1378.

Michel, ayant renvoyé tous les magistrats établis, et brûlé les bourses d'où l'on devoit faire de nouveaux tirages, rassembla les syndics des arts et ceux du menu peuple, pour faire de nouvelles élections. D'avance, il régla que trois membres de la seigneurie (y compris le gonfalonier) seroient pris dans chacune des classes : savoir, les arts majeurs, les arts mineurs et le menu peuple (2). Cette nouvelle seigneurie entra aussitôt en fonctions; et elle s'occupa immédiatement à faire cesser le désordre, en menaçant de l'échafaud ceux qui se rendroient coupables de pillage ou d'incendie.

Le peuple, étonné de ne pas recueillir plus de fruits de sa victoire, reprit bientôt les armes, et revint sur la place : il demanda que les nouveaux prieurs descendissent du palais, pour connoître les volontés du peuple, et s'y conformer. Michel

(1) *Macchiavelli.* L. III, p. 240.

(2) *Gino Capponi*, p. 1124.

CHAP. L. 1378.

de Lando répondit aux séditieux que, sans savoir encore ce qu'ils demandoient, il savoit du moins que leur manière de le demander étoit contraire aux lois, et il leur ordonna de poser les armes, car la dignité de la seigneurie ne lui permettoit pas de rien accorder à la force. (1)

Le peuple soulevé, voyant la fermeté du gonfalonier, se retira à Sainte-Marie Novelle, pour se donner une organisation plus complète. Là, il nomma huit commissaires, qu'il chargea du gouvernement : il prit plusieurs arrêtés contraires à ceux de la nouvelle seigneurie; et le surlendemain, 31 août, il envoya des députés au palais, pour communiquer aux prieurs ce qu'il avoit résolu. Ces députés exposèrent avec audace leur commission; ils reprochèrent à Michel de Lando son ingratitude et sa désobéissance aux volontés du peuple qui l'avoit élevé : ils lui déclarèrent que le même peuple le dépouilloit à présent de ces honneurs dont il abusoit; et ils le menacèrent d'un châtiment plus grave en cas de désobéissance. Michel n'en put pas supporter davantage; il tira son épée, et se jeta sur eux : il les blessa grièvement; puis il les fit charger de chaînes, et jeter en prison. (2)

Michel de Lando prévoyoit les conséquences

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. III, p. 241.

(2) *Marchione de' Stefani.* L. X, R. 804, T. XV, p. 52.

de cet acte de colère; mais pendant les deux jours que les commissaires de Sainte-Marie Novelle et le peuple insurgé avoient consacrés à faire des projets de gouvernement, le gonfalonier s'étoit occupé des moyens de sauver l'état. Il avoit fait venir auprès de lui tous les propriétaires, tous ceux à qui le maintien de l'ordre importoit le plus. Il avoit chargé Bénédetto Alberti de rappeler ceux qui avoient fui à la campagne, et de les faire rentrer secrètement dans la ville, avec les paysans sur lesquels ils croiroient pouvoir compter (1). Ayant rassemblé ainsi une troupe considérable, il monta à cheval pour aller surprendre et disperser les insurgés de Sainte-Marie Novelle. Dans le même temps ceux-ci, à qui on avoit rapporté la manière dont leurs députés avoient été traités, se mettoient en mouvement pour les venger. Le hasard voulut que, tandis que Michel de Lando marchoit vers Sainte-Marie Novelle, les Ciompi marchassent vers le palais, par un chemin différent, en sorte qu'ils ne se rencontrèrent point. Mais Michel revint aussitôt vers la place, qu'il trouva remplie par les Ciompi, déjà occupés à faire le siége du palais. Il les attaqua avec vigueur; et, profitant de ce qu'ils avoient des ennemis en face et par derrière, il

CHAP. L. 1378.

(1) *Marchione de' Stefani.* R. 804, p. 50.

CHAP. L 1378. les mit en déroute complète : un grand nombre d'entre eux furent tués; les autres s'enfuirent hors de la ville, ou se cachèrent en posant les armes. (1)

Ayant ainsi rétabli la paix et l'ordre par son courage et sa vertu, Michel de Lando accomplit glorieusement son office, qui se terminoit au 1er de septembre. Au nouveau tirage, lorsque les compagnies des arts qui étoient rassemblées virent paroître les trois prieurs qui avoient été pris dans la populace, elles les couvrirent de huées. Le parti des Ciompi étoit vaincu; plus de mille cardeurs et peigneurs de laine étoient en fuite, et les compagnies déclarèrent qu'elles ne vouloient point d'hommes de si basse condition dans la seigneurie. La constitution fut de nouveau changée : la corporation nouvelle, établie pour les Ciompi, fut abolie; et les honneurs de la république furent partagés entre les arts majeurs et les arts mineurs, de manière que les premiers fournissent quatre prieurs à la seigneurie, et les seconds cinq. (2)

La défaite des Ciompi ramena la république

(1) *Marchione de' Stefani*. R. 804, p. 54.—*Leonard. Aretinus*. L. IX. — *Macchiavelli*. L. III, p. 242. — *Cronica di Siena*. p. 261. — *Sozomeni Pistoriensis Hist*. p. 1111. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 733.

(2) *Marchione de' Stefani*. R. 805, p. 56. — *Macchiavelli*. L. III, p. 245. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 735.

sous le pouvoir de ceux qui avoient commencé la révolution : ce parti, dirigé par Georgio Scali, Saveltro de Médici, et Bénédetto Alberti, comptoit ses principaux partisans dans les arts mineurs, et il avoit pour adversaires les deux partis extrêmes. Les Gibelins, ou ceux qu'on avoit accusés de l'être, rentroient en faveur; les Guelfes zélés, et les chefs de l'aristocratie, étoient exilés tout aussi-bien que les Ciompi : la noblesse et le bas peuple étoient mécontens; cependant l'année se termina sans nouvelle révolution, quoique le gouvernement fût agité par des soupçons continuels.

CHAP. L.
1378.

Les dangers du parti dominant étoient augmentés par les troubles du reste de l'Italie, qui nous occuperont dans le chapitre suivant. Cette même année, la guerre avoit éclaté entre Venise et Gènes; et ces deux républiques furent sur le point de s'entre-détruire à Chiozza. Cette année encore, Galéaz Visconti étoit mort à Pavie, le 4 août : il avoit laissé sa part à la souveraineté de Milan, et la moitié de la Lombardie à son fils Jean Galéaz, comte de Vertus, dont l'ambition et la duplicité apprêtèrent bientôt de nouvelles guerres. (1). Enfin, le 29 novembre de cette même année, l'empereur Charles IV mourut à Pragues, après avoir étendu de tous

(1) *Chronicon Placentinum.* T. XVI, p. 543. — *Bernardino Corio Istor. di Milano.* P. III, p. 252.

CHAP. L. 1378. les côtés les frontières de ses états héréditaires, en même temps qu'il rendoit méprisable l'autorité impériale. Il emporta en mourant l'admiration enthousiaste des Bohémiens, tandis que toute l'Allemagne maudissoit sa foiblesse et sa pusillanimité. De son vivant, il avoit réussi à élever son fils Wenceslas à la dignité de roi de Romains. (1)

1379. Mais l'année suivante vit commencer une révolution qui intéressoit plus immédiatement la république florentine. Urbain VI avoit trouvé dans Jeanne de Naples sa plus dangereuse ennemie : cette reine avoit permis qu'on élût dans ses états l'antipape Clément VII; elle lui avoit promis des secours, et lui avoit accordé un asile d'abord à Naples, ensuite à Gaëte : la guerre s'étoit allumée, sur les frontières du royaume, entre les chrétiens attachés aux deux papes rivaux. Urbain VI, qui étoit napolitain, avoit beaucoup de partisans parmi le peuple, quoiqu'il fût ennemi de la cour. Une émeute dans Naples effraya la reine, et força Clément VII à quitter l'Italie pour s'enfuir avec ses cardinaux à Avignon. En même temps la compagnie des Bretons, qui étoit à la solde de la reine et de Clément, fut défaite à Marino, par Albéric, comte de Barbiano. Ce

(1) *Schmidt*, Hist. des Allemands. L. VII, c. 9, p. 595.

gentilhomme romagnol avoit formé, sous l'invocation de saint George, une compagnie d'Italiens, avec laquelle il s'étoit mis au service d'Urbain VI. La compagnie de Saint-George devoit bientôt servir d'école à tous les Italiens qui se destinoient aux armes, former les grands généraux du siècle suivant, et relever l'honneur de la milice italienne. Ses premiers succès donnèrent de l'audace à Urbain VI, qu'elle servoit; il se flatta de pousser plus loin ses vengeances, et de précipiter la reine elle-même de son trône.

CHAP. L. 1379.

Jeanne de Naples n'avoit point d'enfans; et le mari qu'elle avoit épousé en quatrième noces ne portoit point le titre de roi. L'infant d'Aragon, son troisième mari, ne l'avoit point porté non plus : elle avoit donné pour successeur à celui-ci, le 25 mars 1376, Othon, duc de Brunswick (1), qui, dès long-temps, habitoit l'Italie, où il étoit tuteur des fils du marquis de Montferrat. Le droit de succession au royaume de Naples appartenoit à Charles de Duraz, fils de Louis, et petit-fils de cet autre Charles de Duraz que le roi de Hongrie avoit fait mourir en 1348. Ce jeune duc étoit le dernier des princes du sang : car toute la postérité, autrefois si nombreuse, de Charles d'Anjou,

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1038.

CHAP. L. 1379.

s'étoit éteinte. Charles de Duraz étoit également l'unique héritier de Louis, roi de Hongrie; et ce vieux monarque avoit appelé son successeur auprès de lui, pour le former à l'art militaire (1). Dans cette cour guerrière, et au milieu d'une nation chevaleresque, Charles s'étoit accoutumé à mépriser le luxe et la mollesse de Naples. Il avoit aussi adopté la haine des Hongrois contre Jeanne, qui leur paroissoit toujours souillée du sang d'André, son premier mari. Louis de Hongrie avoit pardonné la mort de son frère, mais il n'avoit point oublié le forfait de la reine; il avoit embrassé le parti d'Urbain, et il regardoit comme un nouveau crime l'appui que Jeanne donnoit à Clément, et ses efforts pour étendre le schisme. Urbain VI chercha donc à déterminer le roi de Hongrie et Charles de Duraz à attaquer la reine, à la dépouiller du trône, et à s'emparer d'un héritage auquel ces princes avoient des droits. Cette négociation fut continuée avec activité pendant que Charles de Duraz se trouvoit dans la Marche Trévisane; il y commandoit les troupes que le roi de Hongrie avoit envoyées contre Venise dans la guerre de Chiozza.

Non-seulement la république florentine fut instruite de ces négociations, elle apprit aussi

(1) *Giannone Storia civile del regno di Napoli.* L. XXIII, c. 3.

qu'un grand nombre d'émigrés florentins se réunissoient auprès de Charles de Duraz, et l'invitoient à traverser la Toscane pour se rendre dans le royaume de Naples. Ils l'assuroient que son approche suffiroit pour produire une révolution dans leur patrie; et ils lui promettoient de l'aider puissamment dès qu'eux-mêmes ils auroient recouvré leur ancienne influence. D'autres émigrés se rassembloient à Bologne, auprès de Giannuzzo de Salerne, un des capitaines de Charles de Duraz; et ces derniers donnoient plus d'inquiétude encore aux Florentins. La seigneurie envoya deux ambassadeurs au prince pour se concilier sa bonne volonté, ou, tout au moins, pour l'éclairer sur les intrigues dans lesquelles on l'engageoit : mais ces ambassadeurs, Tommaso Strozzi et Donato Barbadori, étant de partis différens, la contradiction entre leurs rapports augmenta, à leur retour, l'inquiétude et la défiance. (1)

CHAP. L.
1379.

Au mois de novembre, cependant, on découvrit un complot formé par les Ciompi pour s'emparer de Figline, et d'autres châteaux du territoire florentin. Beaucoup d'hommes de la basse populace furent punis à cette occasion;

(1) *Marchione de' Stefani*. L. X, R. 827, T. XV, p. 100. — *Leonardo Aretino Storie Fiorent.* L. IX. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 743.

CHAP. L. 1379. mais les artisans demandoient avec instance que les juges condamnassent aussi les aristocrates dépossédés, les riches marchands dont on connoissoit le mécontentement, et qu'on supposoit enveloppés dans les conjurations dévoilées. (1)

Le 10 décembre, la seigneurie fut avertie qu'il existoit une nouvelle conspiration; et Jean Hawkwood, qui n'étoit pas alors au service de la république, promit d'en révéler le secret, moyennant une récompense de vingt mille florins. Mais avant qu'on eût conclu ce marché avec lui, un comte Antonio Alberti dévoila cette même conspiration pour quelques centaines d'écus (2). Sur sa déposition, l'on arrêta Pierre Albizzi, Filippo Strozzi, Jacopo Sacchetti, Donato Barbadori, Cipriano Mangioni, Giovanni Anselmi et quelques autres. Carlo Strozzi se déroba, par la fuite, aux archers : Pierre Albizzi auroit pu se défendre s'il avoit accepté les offres de ses amis rassemblés autour de lui. (3)

(1) *Marchione de' Stefani*. L. X, R. 824-826, p. 93.—Cet historien fatigant et insipide, comme à peu près tous ceux qui ont été publiés dans la volumineuse et pédantesque collection des *Delizie degli Eruditi Toscani*, devient d'un grand intérêt dans les mois de novembre et décembre 1379, parce qu'à cette époque il étoit lui-même prieur. Stéfani étoit du parti des arts mineurs.

(2) *Marchione de' Stefani*. R. 829, p. 105.

(3) *Leonardo Aretino*. L. IX.

Les prisonniers furent conduits devant les recteurs (1), qui, après les avoir examinés, déclarèrent chacun de leur côté ne trouver aucune raison pour les condamner au supplice. Cependant les consuls des arts et le peuple demandoient justice à grands cris. « Cette fois, » disoient-ils, nous ne permettrons point qu'on » fasse mourir des pauvres et des gens sans » aveu ; les grands seuls et les riches doivent » périr. » Bénédetto Alberti déclara que, si avant midi les recteurs ne faisoient pas justice, le peuple y pourvoiroit lui-même (2). Ces paroles échauffèrent davantage encore la populace, qui nomma quatre citoyens pour assister les recteurs, et les forcer à faire justice. En même temps, on mit une garde devant leur palais et devant les prisons, pour les empêcher de s'enfuir eux-mêmes, ou de faire évader leurs prisonniers. Pendant la nuit, les juges continuèrent l'interrogatoire des prévenus ; quelques-uns de ceux-ci se compromirent assez eux-mêmes par leurs réponses pour motiver une condamnation.

CHAP. L. 1379.

Le podestat fit exécuter, le matin, deux des accusés ; et le capitaine de justice con-

(1) Par ce nom, l'on désignoit tous les juges étrangers ; ou le podestat, le capitaine du peuple, et l'exécuteur, auxquels étoit confié le pouvoir du glaive.

(2) *Marchione de' Stefani.* R. 833, p. 114.

CHAP. L. 1379 damna également Filippo Strozzi et Giovanni Anselmi. Mais comme on alloit leur couper la tête, les cris épouvantables d'une femme remplirent de terreur les assistans. Les spectateurs, les gardes, les archers eux-mêmes, s'enfuirent, ne doutant pas que les troupes de Charles de Duraz ne fussent entrées dans la ville, et ne vinssent délivrer les prisonniers. Ceux-ci, laissés seuls sur la place destinée aux exécutions, auroient pu s'enfuir eux-mêmes s'ils avoient suivi la foule. Mais Strozzi, en remontant avec fierté l'escalier du palais de justice, répéta par deux fois à son juge : « Dieu veuille, » capitaine, qu'aujourd'hui, tu aies fait ton » devoir! » Cependant la terreur publique fut bientôt calmée; les prisonniers furent ramenés sur la place, et ils eurent la tête tranchée. (1)

Au moment de leur supplice, le peuple cria avec fureur, *les autres*, *les autres*. Le capitaine, Cante des Gabrielli d'Agobbio, qui n'avoit point trouvé dans leur interrogatoire de quoi motiver leur supplice, se retourna vers les assesseurs que la populace lui avoit donnés : « Allez, leur dit-il, vous autres, faites-les » mourir; pour moi qui les crois innocens, » je n'ordonnerai jamais leur supplice. » Le peuple, qui étoit armé, répondit avec des cris

(1) *Marchione de' Stefani*. R. 834, p. 116.

furieux : « S'il ne les fait pas mourir, nous » taillerons en pièces et lui et eux, et leurs pa- » rens, hommes, femmes et enfans, et nous » brûlerons leurs maisons. » (1) CHAP. L. 1379.

Pendant que le tumulte duroit encore, Pierre des Albizzi fit comprendre à ses compagnons d'infortune que la fureur du peuple, et l'habitude qu'il avoit prise, dans les deux dernières années, de faire répandre du sang, ne laissoit pour eux aucun espoir de salut; que s'ils échappoient à une sentence judiciaire, ce seroit pour être déchirés par le peuple, et voir tous leurs parens enveloppés dans leur malheur (2). Les prisonniers firent donc demander au capitaine de prescrire lui-même ce qu'il vouloit qu'ils confessassent, déclarant qu'ils étoient prêts à s'accuser de tout ce qu'il leur suggéreroit. Le capitaine répondit avec fermeté qu'il n'avoit garde de les engager à confesser des crimes qu'ils n'eussent point commis; que pour lui-même il n'avoit aucune crainte, et qu'eux n'en devoient non plus avoir aucune; mais qu'ils parlassent d'après leur conscience, puisque le nouvel interrogatoire qu'ils alloient subir décideroit de leur vie ou de leur mort. Les prévenus s'accusèrent alors d'avoir eu des correspon-

(1) *Marchione de' Stefani*. R. 834, p. 119. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 746.

(1) *Marchione de' Stefani*. R. 835, p. 120.

CHAP. L. 1379. dances avec les ennemis de l'état; et ils fournirent au juge des motifs suffisans pour justifier leur condamnation.

Cependant le capitaine communiqua encore ces aveux aux prieurs, avant de faire exécuter sa sentence, et il leur demanda leur avis; mais ceux-ci répondirent qu'ils étoient étrangers à l'administration de la justice, et qu'ils ne vouloient point s'en mêler. Les assesseurs du capitaine, profitant contre lui des aveux des prisonniers, et la seigneurie l'ayant lâchement abandonné, ce juge n'eut plus rien à répondre aux clameurs de la populace; et le vendredi matin, quoique sa conscience en fût déchirée, il envoya les prévenus au supplice. Tous, à l'article de la mort, protestèrent qu'ils mouroient innocens. Donato Barbadori, celui qui avoit soutenu avec tant de courage les intérêts de sa patrie devant le consistoire de Grégoire XI, n'étoit pas dans les prisons du capitaine du peuple, mais dans celles de l'exécuteur. Il fut condamné par ce dernier, et mourut de la même manière. (1)

D'autres accusés, d'un nom moins illustre, furent ensuite conduits à l'échafaud. Ceux-ci, qui probablement étoient les seuls conspirateurs, loin de nier leur complot, se félicitèrent, en mourant, de ce que leur supplice n'empê-

(1) *Marchione de' Stefani*. R. 834, p. 119.

cheroit pas le succès de leurs projets. Ils déclarèrent qu'ils étoient satisfaits de mourir pour l'ancien parti guelfe, et qu'ils étoient disposés à faire de nouveau ce qu'on les accusoit d'avoir fait. (1) CHAP. L. 1379.

Tandis que le gouvernement des arts mineurs, en haine des nobles, des anciens citoyens du parti guelfe, et de la plus basse populace, recouroit à ces moyens odieux pour se soutenir, et qu'il se souilloit du sang le plus pur de la nation, les dangers redoubloient pour lui au-dehors. Charles de Duraz, qui avoit 1380. recueilli les émigrés florentins auprès de lui, s'étoit enfin déterminé à tenter la conquête du royaume de Naples. Urbain VI prononça, au commencement de l'année 1380, une sentence de déposition contre la reine Jeanne; il délia ses sujets de leur serment de fidélité, et fit prêcher contre elle une croisade (2). Charles de Duraz eut de son côté des motifs plus pressans encore que les exhortations du pape, pour se déterminer à la guerre. La reine Jeanne entreprit de l'exclure de sa succession; elle crut ne pouvoir mieux faire, pour y réussir, que d'adopter comme fils un prince guerrier, à la place de ceux que lui avoit refusés la nature. Elle fit choix de Louis, comte d'Anjou, frère

(1) *Marchione de' Stefani.* R. 839, p. 125.

(2) *Raynald. Annal. eccles.* 1380, §. 1 et 3, T. XVII, p. 70.

CHAP. L. 1380.

de Charles V, roi de France, et tuteur de Charles VI. Elle espéroit que ce prince, tige de la seconde race des rois angevins de Naples, lui assureroit la puissante protection de la France; et elle le présenta à ses sujets, par ses lettres-patentes du 29 juin 1380, comme son fils et son successeur. (1)

D'autre part, Giannuzzo de Salerne, que Charles de Duraz avoit envoyé devant lui à Bologne, avec trois cents lances et trois cents Hongrois (2), prit à sa solde la compagnie de Saint-George ou des Italiens, qui étoit auparavant au service de l'Église. Avec cette armée, il passa en Toscane. Tous les émigrés de cette province se rassemblèrent sous ses drapeaux. Giannuzzo se flattoit d'opérer par leur moyen, à Florence et dans d'autres villes, des révolutions qui rendroient l'autorité à ses amis, et qui lui ouvriroient ensuite les trésors des républiques (3). Les Florentins, pour se mettre en défense, prirent à leur solde Jean Hawkwood, et rassemblèrent sous ses ordres une armée de quinze cents lances. (4)

(1) *Raynaldi Annales eccles.* §. 11, p. 73.

(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 521.

(3) *Marchione de' Stefani.* L. X, R. 846-848, T. XV, p. 138-144.

(4) *Leon. Aretino.* L. IX. — *Marchione de' Stefani.* L. XI, R. 852, T. XVI, p. 9. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 750.

Giannuzzo de Salerne parcourut les états de Sienne, Pérouse, Lucques et Pise, et il força ces républiques à se racheter par des contributions, pour se soustraire au pillage de ses troupes. Il traversa aussi dans plusieurs sens le territoire de Florence; mais Hawkwood le suivoit toujours de près, et empêchoit ses soldats de s'écarter pour piller. CHAP. L. 1380.

Dans le même temps, Charles de Duraz avoit traversé la Vénétie à la tête de cinq mille Hongrois, et il étoit arrivé à Rimini (1). Il fit demander à la république florentine de lui fournir de l'argent pour attaquer la reine Jeanne. La seigneurie répondit qu'elle étoit attachée, par des traités et par une ancienne amitié, à la maison régnante à Naples; qu'elle voyoit avec douleur cette maison prête à se diviser et ses membres divers se combattre; qu'elle ne vouloit point décider entre des partis et des princes auxquels elle étoit également attachée; et qu'elle prioit Charles de recevoir un présent de quinze mille florins, non point comme un subside contre Jeanne, mais comme un témoignage impartial d'attachement (2). Charles de Duraz refusa ce présent, et renvoya les ambassadeurs florentins avec courroux. Il fut introduit par ses partisans, le 14 sep-

(1) *Marchione de' Stefani*. L. XI, R. 860, p. 18.

(2) *Ibid*. R. 867, p. 27. — *Leon. Aretino*. L. IX.

CHAP. L. 1380. tembre, dans Arezzo; et il permit aux émigrés qui le suivoient, de massacrer un député florentin qui se trouvoit dans cette ville (1). Après quelques actes d'hostilité, Charles offrit lui-même de se réconcilier avec les Florentins. La république avoit perdu son ancienne vigueur et sa fermeté, par la révolution qui avoit chassé l'aristocratie. Elle consentit, le 7 octobre, à avancer à Charles de Duraz quarante mille florins, qui furent défalqués sur la somme qu'elle devoit payer à l'Église. (2)

Charles de Duraz, qu'on appeloit aussi Charles de la Paix, se rendit ensuite à Rome, pour concerter avec le pape les mesures qu'il
1381. avoit à prendre. Urbain VI lui accorda l'investiture du royaume de Naples, sous les mêmes conditions, et avec les mêmes réserves, que Clément IV avoit imposées à Charles Ier (3). Seulement il demanda, pour François Prignano, son neveu, déjà nommé prince de Capoue, des fiefs très-considérables, que le candidat au trône accorda sans difficulté (4). Après que ces con-

(1) C'étoit Giovanni de Mone, un des huit seigneurs de la guerre, qu'on avoit nommé les Huit Saints. *Marchione de' Stefani.* L. XI, R. 870, p. 29.

(2) *Marchione de' Stefani.* R. 873, p. 33. — *Leon. Aretino.* L. IX. — *Sozomeni Pistoriensis. Hist.* p. 1118.

(3) *Raynaldus Annales eccles.* 1381, §. 1, p. 80.

(4) *Raynaldus Annales eccles.* 1381, §. 20, p. 87.

ventions eurent été arrêtées de part et d'autre, Charles de Duraz fut couronné à Rome, par le pape, sous le nom de Charles III. (1) CHAP. L. 1381.

Il y avoit déjà près de deux ans que le prétendant au trône de Naples annonçoit son projet d'invasion, et promenoit ses troupes au travers de l'Italie. C'étoit par une marche bien plus rapide, et avec des forces bien plus redoutables, que l'ancien Charles d'Anjou avoit, en 1266, conquis le royaume dont son arrière-petite-fille alloit être dépouillée : mais Jeanne, d'autre part, n'avoit ni les talens ni le courage de Manfred. La légèreté du peuple napolitain, sa haine contre le prince français que la reine avoit adopté, et la préférence accordée par tous les Italiens à Urbain VI, avoient aliéné de la reine les barons et les peuples. D'ailleurs, tout esprit militaire étoit éteint dans le royaume de Naples; et le désordre des finances ne permettoit point de suppléer, par des troupes mercenaires, au défaut de soldats nationaux. Aussi, Othon de Brunswick, le quatrième mari de la reine, ne put-il rassembler qu'une poignée de soldats. Il plaça sa petite armée sur le chemin de Saint-Germain, pour fermer l'approche de Naples; mais lorsque Charles lui offrit la bataille, le 28 juin, il se vit obligé de se replier

(1) *Giannone Istoria civile del Regno di Napoli*. L. XXIII, cap. 5.

CHAP. L. 1381. sur Cancello et Maddaloni; au bout de peu de jours, la supériorité de l'ennemi lui fit abandonner encore cette position. Il vint camper devant Naples, hors de la porte Capuane, tandis que Charles arrivoit par une autre route, au pont de la Madelaine, entre la ville et le Vésuve. (1)

Les Napolitains envoyèrent des rafraîchissemens au nouveau roi, et l'invitèrent à entrer dans sa capitale. Othon de Brunswick voyoit d'heure en heure diminuer le nombre de ses soldats; il ne pouvoit ni combattre le conquérant, ni défendre contre lui une ville déterminée à lui ouvrir ses portes. Il tira quelque vengeance de la populace napolitaine, et s'achemina ensuite vers Averse, tandis que Charles III prit possession de Naples, le 16 juillet 1381 au soir, sans avoir encore livré une seule bataille pour disputer le royaume qu'il venoit de conquérir. (2)

La reine Jeanne s'étoit enfermée dans le château neuf; mais elle n'avoit point eu la précaution de le pourvoir de vivres. Charles en entreprit aussitôt le siége; et, dès le 20 août, la reine se vit obligée à capituler. Elle promit de remettre, au bout de quatre jours, toutes ses forteresses, et sa personne elle-même, entre

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1041.

(2) *Ibid.* p. 1043.

les mains de Charles de Duraz, si, avant ce terme, elle n'étoit pas secourue. Le duc Othon, son mari, qui, jusqu'alors, avoit voulu réserver le peu de compagnons fidèles qui lui restoient, pour des temps plus heureux, résolut, à cette nouvelle, de combattre, quoique sans espoir de vaincre. Le quatrième jour, il vint attaquer Charles de Duraz; mais son armée l'abandonna entre les mains de ses ennemis, dès le commencement du combat : le marquis de Montferrat, son pupille, fut tué comme il combattoit à ses côtés; lui-même il fut fait prisonnier; et la reine Jeanne, privée de sa dernière espérance, se livra le même jour entre les mains de son cousin, le prince de Duraz. Malgré les liens de la parenté, malgré le respect que pouvoient inspirer et son rang et son âge, elle fut traitée sans pitié par le vainqueur. Après trente-quatre ans de règne, elle éprouva le châtiment du crime commis dans sa jeunesse. Le 12 mai 1382, elle fut, à ce qu'on assure, étouffée sous un lit de plume, au château de Muro, dans la basilicate où elle étoit enfermée. On dit que le vieux roi de Hongrie conseilla lui-même ce supplice, et tira ainsi une vengeance tardive de la mort de son frère André. (1)

CHAP. L.
1381.

(1) *Giannone Istoria civile.* L. XXIII, c. 5, p. 341. —

CHAP. L. 1381.

La catastrophe de la reine Jeanne causa une profonde douleur à Florence. Les citoyens de cette république avoient été dévoués à la maison d'Anjou, dès son établissement dans le royaume de Naples. Ils aimoient la reine Jeanne, comme petite-fille du roi Robert, et comme dernier rejeton de sa famille; ils l'aimoient à cause du bien qu'ils lui avoient fait, plutôt que pour celui qu'ils pouvoient attendre d'elle. Ils redoutoient l'emploi qu'un prince plus entreprenant et plus habile feroit des forces de la plus belle partie de l'Italie. Le nouveau roi n'essaya point, il est vrai, de s'emparer des comtés de Forcalquier et de Provence; ils passèrent au fils adoptif de Jeanne. Mais Charles III étoit l'héritier reconnu de Louis de Hongrie. Avant les conquêtes des Turcs, l'Adriatique ouvroit, entre ces deux royaumes, une communication prompte et facile; et le monarque, qui auroit disposé de la valeur hongroise et de la richesse de Naples, pouvoit renverser à son gré la balance de l'Italie. Ceux qui gouvernoient Florence à cette époque, savoient que Charles de Duraz étoit entouré d'émigrés florentins, et qu'il s'étoit plusieurs fois associé aux complots des ennemis

Tristani Caraccioli Opusc. historica. T. XXII, p. 16.— Marie, sœur de Jeanne, fut aussi arrêtée et retenue en prison. Elle mourut bientôt après, non sans soupçon de poison. *Theodorici a Niem Historia schismat.* L. I, c. 25, p. 20.

de la république. Cependant ils lui envoyèrent une ambassade solennelle pour se concilier sa faveur; et, comme Charles ne songeoit alors qu'à s'affermir dans sa nouvelle conquête, il parut disposé à s'allier avec la république. Les arts mineurs, qui gouvernoient Florence, n'auroient point vu leur pouvoir détruit par un monarque étranger, s'ils n'avoient pas préparé leur chute eux-mêmes par le vice de leur administration. CHAP. L. 1381.

Deux citoyens, d'ancienne et puissante famille, avoient eu une part principale à la révolution qui avoit mis la république sous la dépendance du bas peuple; c'étoient Giorgio Scali et Tommaso Strozzi. Des motifs personnels de haine ou de vengeance les avoient engagés dans ce parti; des motifs non moins personnels d'ambition et de cupidité continuoient à diriger leur conduite. Ils agissoient comme s'ils étoient devenus les maîtres de la république; et les vexations qu'ils exerçoient contre leurs ennemis répondirent à l'arrogance de leurs discours dans les conseils, et à l'insolence de leur conduite. (1)

Bénédetto Alberti, qui avoit bien aussi efficacement contribué à la révolution, et dont la conduite, dans plus d'une circonstance, avoit

(1) *Leon. Aretin.* L. IX. — *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 250.

CHAP. L. 1381. été fort répréhensible, n'avoit point cherché cependant à acquérir, par ses immenses richesses, une plus haute influence sur le gouvernement de son pays. Passionné pour la liberté et la démocratie, il les avoit établies par des voies condamnables, et il les avoit maintenues d'une manière plus condamnable encore, par des supplices. Cependant il étoit demeuré fidèle dans son cœur aux principes d'humanité et de justice. Comme les ames généreuses, on ne le voyoit changer de parti que pour passer du plus fort au plus foible; et, depuis que ses amis étoient victorieux, il ne dissimuloit pas combien il étoit choqué de leur injustice et de leur orgueil. (1)

Une dernière violence de Giorgio Scali engagea Bénédetto Alberti à se prononcer hautement contre lui; et, comme elle offensa en même temps les tribunaux et le peuple, elle occasionna la ruine de Scali et de son parti. Parmi les créatures de Scali et de Strozzi, il y avoit des hommes qui faisoient le métier de délateurs : en révélant des conjurations toujours nouvelles, ils augmentoient la terreur du peuple, et le crédit de ses chefs. L'un deux ayant porté une accusation contre Giovanni Cambi, citoyen respecté, la calomnie fut prouvée avec

(1) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 252.

évidence; en sorte que le capitaine du peuple fit arrêter le délateur, et voulut lui infliger la peine qu'il avoit cherché à faire tomber sur un innocent. Giorgio Scali employa les sollicitations les plus pressantes pour sauver sa créature; et, comme ses prières demeurèrent sans succès, il attaqua, de concert avec Tommaso Strozzi, le palais du capitaine du peuple, avec une troupe de gens armés; il s'en rendit maître le 13 janvier 1382, le livra au pillage, et délivra son prisonnier. (1)

CHAP. L. 1381. 1382.

Une telle violation des lois et de l'ordre public excita une indignation générale; le peuple se détacha entièrement de la cause des deux démagogues auxquels il avoit été jusqu'alors si dévoué. Le capitaine alla rendre aux prieurs la baguette du commandement, déclarant que son honneur ne lui permettoit pas d'administrer davantage la justice dans une ville où des violences aussi coupables en interrompoient le cours; et les prieurs, qui languissoient eux-mêmes de retirer le gouvernement des mains de la populace, jugèrent l'occasion convenable pour le tenter. Ils répondirent au capitaine du peuple : qu'il devoit reprendre l'autorité qu'il

(1) *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1121. — *Marchione de' Stefani.* L. XI, R. 901, p. 67. — *Memorie storiche di Ser Naddo da Montecatini. Delizie Erudit.* T. XVIII, p. 37.

CHAP. L. 1382.

vouloit déposer, et l'employer à venger l'affront qu'il avoit reçu. Bénédetto Alberti concourut avec la seigneurie à l'abaissement des chefs audacieux qui outrageoient la liberté. Tommaso Strozzi, prévenu à temps du danger qu'il couroit, eut le loisir de s'enfuir; mais Giorgio Scali fut arrêté chez lui; et, vingt heures après son arrestation, il perdit la tête sur un échafaud, au milieu d'une multitude qui applaudissoit à son supplice.

Avant de mourir, Giorgio Scali se plaignit de ce que son mauvais sort et la haine de quelques-uns de ses concitoyens l'avoient engagé à faire la cour à un peuple en qui ne se trouvoit ni foi ni reconnoissance. Ayant distingué ensuite Bénédetto Alberti parmi les citoyens armés, il s'écria : « Et toi, Bénédetto, tu consens donc à ce que » j'éprouve ce que je ne t'aurois jamais laissé » éprouver si j'étois où tu es ! Mais je t'annonce » que ce jour, qui est le dernier de mes calamités, » sera le premier des tiennes ». C'est ainsi qu'il mourut au milieu de ses ennemis armés, qui se réjouissoient de sa mort. (1)

La prédiction de Giorgio Scali fut accomplie; les anciennes familles regardèrent sa mort comme le signal d'un nouveau combat : la ville retentit du cri de *vive le parti guelfe*; et ce nom,

(1) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 253.

qui n'étoit attaché à aucun principe politique, mais seulement à des affections héréditaires, désignoit alors les aristocrates. En effet, le 21 janvier, les nobles, les riches marchands, et tout le parti des Albizzi, s'emparèrent de la place publique, et ils créèrent une balie de cent citoyens pour réformer l'état. (1) CHAP. L. 1382.

Toutes les lois révolutionnaires, portées pendant les trois années précédentes, furent supprimées par cette balie; tous ceux qui, depuis le 18 janvier 1378, avoient été exilés ou déclarés rebelles, furent rétablis dans tous leurs droits. D'autre part cependant, toutes les sentences d'admonition furent abolies; les prisons furent ouvertes à tous les prisonniers d'état; les deux corporations qui avoient été créées pour les arts inférieurs, furent dissoutes (2). L'ancien parti guelfe fut rétabli dans toutes ses prééminences; et ses bannières furent portées dans toute la ville (3). Les arts mineurs furent exclus du gonfalon de justice; et après plusieurs combats, qui se renouvelèrent pendant tout le cours de l'année, entre les grands, les arts et le peuple,

(1) *Marchione de' Stefani*. R. 902, p. 70.

(2) *L'arte de' Tintori e altri membri, e l'arte de' Farsettai, Barbieri*, etc.

(3) *Leon. Aretino*. L. IX. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1122. — *Marchione de' Stefani*. L. XI, R. 904, p. 77.

CHAP. L. la part des arts mineurs fut enfin réduite au tiers
1382. des honneurs publics. (1)

Mais le nouveau gouvernement ne fut pas moins rigoureux dans ses commencemens, que l'avoit été celui des plébéiens. Il exila les chefs de plusieurs familles illustres qui avoient favorisé la multitude; il exila de même un grand nombre d'hommes du peuple (2); il confina à Chiozza Michel de Lando, à qui sa patrie auroit dû plus de reconnoissance, pour l'avoir sauvée de la fureur des Ciompi (3); enfin, il persécuta Bénédetto Alberti, qui, fidèle à ses principes plus qu'à son parti, se rangeoit toujours dans l'opposition contre toutes les tyrannies. A plusieurs reprises, le gouvernement témoigna la défiance ou la haine qu'il lui portoit. Mais ce ne fut qu'en 1387 qu'une nouvelle balie, chargée de réformer l'état et de resserrer l'aristocratie, osa enfin l'exiler (4). Bénédetto Alberti, avant de partir, appela tous ses parens autour de lui; et voyant qu'ils versoient des larmes, il leur dit : « Vous voyez, mes amis, comme la for-
» tune et me renverse et vous menace : je ne
» m'en étonne point cependant, et vous-mêmes
» vous ne devez point vous en étonner; car tel

(1) *Marchione de' Stefani*. R. 915, p. 100.
(2) *Ibid.* R. 910, p. 85.
(3) Le 14 mars 1382. *Marchione de' Stefani*. R. 918, p. 108.
(4) *Memorie di Ser Naddo da Montecatini*. T. XVIII, p. 94.

» fut toujours le sort de ceux qui, parmi beau-
» coup de méchans, voulurent demeurer justes,
» et qui s'efforcèrent de soutenir ce que le grand
» nombre cherchoit à renverser. L'amour de
» ma patrie me rapprocha de Salvestro de Mé-
» dici; le même amour m'éloigna de Giorgio
» Scali; le même sentiment encore a excité ma
» haine contre ceux qui nous gouvernent au-
» jourd'hui. Ceux-ci n'ayant personne qui les
» châtie, ne veulent souffrir non plus personne
» qui ose les blâmer. Je consens à les délivrer
» par mon exil de la crainte que je leur inspire,
» en commun avec tous ceux qui détestent leur
» tyrannie et leur scélératesse : en me frappant,
» cependant, ils ont menacé tous les autres.

» Je n'ai point de regrets pour moi-même :
» car la patrie asservie ne peut m'ôter des hon-
» neurs que je tiens de la patrie encore libre;
» et le souvenir de ma vie passée me causera
» plus de jouissance que l'exil que je vais subir
» ne peut m'apporter de peines. Ce qui m'afflige,
» c'est le sort de ma patrie, tombée sous le joug
» d'une aristocratie, et soumise à son orgueil et
» à son avarice. Ce qui m'afflige encore, c'est
» votre sort; car les maux qui finissent aujour-
» d'hui pour moi, commencent pour vous, et
» peut-être vous accableront-ils plus qu'ils ne
» m'ont accablé. Je vous exhorte, cependant,

CHAP. L. » à fortifier vos âmes contre toutes les infor-
» tunes ; et puisque plusieurs malheurs vous
» menacent, je vous exhorte à vous conduire
» de manière que lorsque vous en serez atteints,
» chacun reconnoisse que vous n'avez pas attiré
» les calamités par votre faute, et que vous y
» succombez en hommes vertueux (1). » Bénédetto Alberti partit ensuite pour la Terre-Sainte; il visita en pélerin le sépulcre du Sauveur ; et comme il se mettoit en route pour revenir en Europe, il fut atteint d'une maladie dont il mourut à Rhodes (2). Ses os furent rapportés dans sa patrie, et ensevelis avec honneur.

Ainsi, pendant trois ans, la fureur des partis avoit privé Florence de ce qu'elle avoit de plus illustre parmi ses hommes d'état. Le cours de la nature lui avoit déjà enlevé auparavant quelques-uns de ses citoyens qui, par leur haute réputation littéraire, ne contribuoient guère moins à sa gloire. Pétrarque étoit mort d'apoplexie, le 18 juillet 1374, dans sa petite maison d'Arqua, près de Padoue, au pied des monts Euganéens. C'étoit une retraite que François de Carrare, alors seigneur de Padoue, lui avoit accordée (3). Boccace mourut peu après, le

(1) *Macchiavelli*, *Istor. Fior.* L. III, p. 259.

(2) *Mem. storiche di Ser Naddo dà Montecatini.* T. XVIII, p. 99.

(3) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. VI, T. III, p. 798.

21 décembre 1375; et toute la société des gens de lettres dans laquelle Pétrarque avoit vécu, cette société que l'abbé de Sade a fait connoître par ses volumineux Mémoires, étoit presque absolument détruite. Mais la république florentine, au milieu de ses révolutions, n'avoit point perdu le germe qui fait naître et qui multiplie les grands hommes. Malgré le supplice des citoyens qui avoient administré la république avec tant de gloire, de l'an 1360 à l'an 1378, de nouveaux hommes d'état s'avancèrent sur la scène, pour montrer dans la période suivante tout autant de talens et de vertus. A Pétrarque et à ses amis avoient succédé de nouveaux littérateurs. Coluccio Salutati de Stignano avoit été nommé chancelier de la communauté, le 25 avril 1375; et il exerça pendant trente ans cette charge avec beaucoup d'éloquence et de talent. Visconti assuroit qu'il redoutoit plus l'effet d'une lettre de Coluccio, que les armes de mille cavaliers florentins (1). Léonardo Bruno, dit l'Arétin, étoit né en 1369 : en lui se formoit l'un des historiens les plus éloquens et les plus judicieux qu'ait produits l'Italie; et la génération qui en-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XIII, p. 692. — *Tiraboschi*, *Storia della Letteratura Ital.* Lib. III, c. 3, §. 21, T. V, p. 571.

CHAP. L. troit sur la scène du monde comme l'autre se retiroit, devoit, non moins qu'elle, réunir la gloire des lettres et des arts à celle des vertus politiques.

CHAPITRE LI.

Affaires de l'Orient. — Guerre des Génois en Chypre.—Quatrième guerre de Venise et de Gènes ; prise et reprise de Chiozza. Paix de Turin.

1372—1381.

La même année qui avoit été signalée par la naissance du grand schisme d'Occident, et par la sanglante révolution des Ciompi à Florence, vit éclater aussi la guerre meurtrière de Chiozza, la quatrième des guerres maritimes entre Venise et Gènes, et celle qui exposa ces deux puissantes républiques aux plus extrêmes dangers. C'est loin de l'Italie et des intérêts dont nous venons de nous occuper, qu'il faut aller chercher la cause de cette guerre acharnée. CHAP. LI.

Toute l'existence des républiques maritimes est peu liée à l'histoire du reste de l'Italie. Les seigneuries de Venise et de Gènes sembloient le plus souvent indifférentes aux révolutions des provinces limitrophes, tandis que toute leur attention étoit fixée sur les régions du Levant. Leur commerce et leurs colonies dans la Turquie et la Grèce étoient la source principale des

CHAP. LI. richesses du peuple et de la puissance de l'état; et les passions publiques et privées ne paroissoient excitées que par les intérêts et les révolutions de ces contrées lointaines.

La situation des républiques maritimes les isoloit, et leur permettoit de se considérer comme absolument détachées du continent italien. Les montagnes qui entourent la Ligurie, séparoient cette province de la Lombardie, comme les lagunes en séparent Venise. Dans un temps où la cavalerie pesante faisoit toute la force des armées, il étoit presque impossible de conquérir un pays où les chevaux ne pouvoient manœuvrer. L'attention que les deux républiques donnoient aux affaires du Levant, n'étoit donc point distraite par le soin de leur sûreté. La région d'où elles tiroient leur subsistance et leurs richesses, étoit toujours le siége du commerce du monde. La barbarie des Turcs n'avoit point eu sur les provinces de leur domination une influence aussi funeste que l'a eue depuis leur nonchalance. Leurs états étoient encore enrichis par quelques manufactures, et par le commerce de l'Inde; les Arabes et les Grecs, qui leur étoient soumis, n'avoient point encore renoncé ni au luxe, qui a besoin du commerce, ni à l'industrie qui l'alimente.

Les Turcs étoient désormais les vrais dominateurs de l'Orient; et l'on appeloit déjà mers

de Turquie les parages nommés auparavant mers de la Grèce. La décadence de l'empire d'Orient avoit été singulièrement rapide. Dans les premières années du quatorzième siècle, Andronic l'ancien avoit perdu toute l'Asie mineure, et toutes les possessions des Grecs au-delà de Bosphore et de l'Hellespont. Au milieu du même siècle, Cantacuzène introduisit les Turcs en Europe, pour les employer comme auxiliaires dans ses guerres civiles; et son successeur Paléologue, qui avoit été son pupille et son rival, perdit, pendant la durée de son règne, de 1355 à 1391, toutes les provinces de l'Empire en Europe. Elles passèrent toutes au pouvoir d'Amurath Ier. « Ferme les portes » de ta ville, pour régner dans l'enceinte de » ses murs, faisoit dire le successeur d'Amurath » au fils de Jean Paléogue : car tout ce qui » est en dehors de cette enceinte est à moi. » (1)

Constantinople même n'étoit guère moins dépendante des Turcs que les campagnes que ceux-ci avoient soumises. Jean Paléologue, perdu dans la débauche, cherchoit, par de lâches plaisirs, à s'étourdir sur la ruine de son Empire (2). Tributaire et vassal du sultan, il

(1) *Historia Bysantina Nepotis Michaelis Ducæ*. T. XIX, *Scr. Byz.* c. 13, p. 20.

(2) *Historia Bysantina Nepotis Michaelis Ducæ*. T. XIX, *Scr. Byz.* c. 12, p. 17.

CHAP. LI. s'étoit engagé à servir sous ses ordres, ou à se faire remplacer dans le camp des Turcs par un de ses fils. Tandis que, de concert avec Amurath, il combattoit contre les Hongrois, Andronic, son fils aîné, entra dans un complot avec un fils d'Amurath. Le projet de ces jeunes ambitieux paroît avoir été de détrôner en même temps le sultan et l'empereur; mais leurs menées furent découvertes par Amurath : il punit de mort son fils; et il ordonna au monarque grec de punir aussi le sien. Jean Paléologue n'étoit pas convaincu du crime du prince; mais sa lâcheté lui fit faire ce que la colère ou la soif de vengeance ne lui suggéroit point : il fit ôter la vue à son fils et à son petit-fils, dont le dernier étoit un enfant en bas âge, et il désigna, pour succéder à la couronne, Manuel, le second de ses enfans. (1)

Pendant que l'empire grec comprenoit encore plusieurs milliers de lieues carrées, nous avons pu nous étonner de l'audace et de la puissance de la colonie génoise établie à Galata; mais à présent qu'il étoit presque réduit à une seule ville, que son chef ne se refusoit à aucune bassesse, à aucun acte dénaturé, lorsque le sultan commandoit, on ne doit plus s'étonner

(1) *Phranza Protovestiarius*. L. I, c. 16, p. 18. *Scr. Byz.* T. XXIII. — *Ducas Michaelis Nepos*. c. 12, p. 17. — *Raphain Caresino, Cancellarius Venetus, Chron. Rer. It.* T. XII, p. 443.

de voir les Génois de Galata balancer toutes les forces de l'empereur, et leur affection ou leur haine occasionner de fréquentes révolutions à Constantinople. La part qu'ils prirent aux intrigues de la cour grecque fut la cause première de la guerre de Chiozza. CHAP. LI.

Paléologue avoit enfermé son fils et son petit-fils dans la tour d'Anéma, près de Galata. Les Génois eurent pitié de ces deux malheureux princes, et les firent évader, après deux ans de captivité. Le supplice des Paléologue n'avoit été exécuté qu'à demi; et les médecins italiens réussirent à faire recouvrer l'un de ses yeux à Andronic, et à rendre à son fils Jean une vue louche et foible (1). Lorsque ces deux princes ne furent plus dans l'absolue dépendance où les mettoit leur cécité, les Génois les déclarèrent capables de régner, et leur offrirent de les placer sur le trône, pourvu qu'en récompense Andronic leur cédât l'île de Ténédos : cette île, située presqu'à l'embouchure de l'Hellespont, commande cet important passage, et ouvre ou ferme l'entrée de la Propontide et de la mer Noire. Le traité fut signé au mois d'août 1376. Les Génois attaquèrent alors Constantinople; ils furent secondés par les ennemis de l'empereur régnant : avec leur aide, ils mirent l'aveugle

(1) *Ducas Michaelis Nepos*, c. 12, p. 18.

CHAP. LI. Andronic sur le trône, tandis que Jean et ses deux fils furent renfermés dans la même prison d'où Andronic avoit été tiré. (1)

Après cette révolution, les Génois envoyèrent deux galères pour prendre possession de Ténédos. Ils étoient munis, à cet effet, des ordres qu'Andronic adressoit au gouverneur de l'île. Mais celui-ci, attaché, ainsi que les habitans, à l'empereur détrôné, refusa de reconnoître les deux monarques aveugles : il ferma son port aux Génois, et, voyant bientôt qu'il ne pourroit se défendre contre eux par ses seules forces, il implora le secours de Donato Trono, amiral de la flotte vénitienne, qui revenoit de la mer Noire, et il lui consigna Ténédos avec ses forteresses. Le sénat de Venise, qui connoissoit toute l'importance de cette île, y envoya aussitôt deux provéditeurs, avec une forte garnison, et les sommes nécessaires pour mettre les châteaux en état de défense. Les Génois, irrités, engagèrent Andronic à faire arrêter le bayle avec tous les Vénitiens établis à Constantinople; et ils prêtèrent à l'empereur douze galères, pour entreprendre le siége de Ténédos. Cependant ils ne déclarèrent point eux-mêmes la guerre aux Vénitiens, et ils ne

(1) *Daniele Chinazzo, Della guerra di Chiozza.* T. XV. *Rer. Ital.* p. 711. — *Raphain Caresino, Chronic.* T. XII, p. 443.

se mêlèrent au combat que comme auxiliaires des Grecs. (1) CHAP. LI.

Dans un autre royaume du Levant, les Génois soutenoient une guerre à laquelle les Vénitiens devoient, à leur tour, prendre part. Pierre de Lusignan, roi de Chypre, avoit été tué en 1372, par ses propres frères, à Nicosie, sa capitale; son fils, encore enfant, nommé Pierre comme lui, avoit été désigné pour lui succéder. Les Vénitiens et les Génois, qui avoient en Chypre de puissans établissemens, prétendoient les uns et les autres occuper la place d'honneur à la cérémonie du couronnement. Les oncles du jeune roi décidèrent la contestation de ces deux peuples en faveur des Vénitiens (2); mais les Génois ne voulurent point se soumettre à leur jugement, et ils se rendirent au palais avec des armes sous leurs manteaux, pour s'emparer de force du poste qu'ils croyoient leur être dû. Les oncles du roi en furent instruits, et les firent arrêter : les armes qu'on trouva sur eux furent données en preuve d'un complot contre le roi lui-même, dont on les accusa; et sans instruire autrement leur procès, on les précipita tous du haut d'une tour. La fureur des Cypriotes ne se borna pas

(1) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, 711. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 680.

(2) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 679.

CHAP. LI. à faire mourir les Génois qui s'étoient rendus au palais, elle s'étendit à tous leurs compatriotes dans toutes les parties de l'île : tous furent massacrés, et les biens de tous furent livrés au pillage; et le seul Génois qui échappa, pour porter dans sa patrie la nouvelle de cet horrible massacre, avoit été grièvement blessé au visage, et laissé pour mort sur le carreau. (1)

Les Génois, impatiens de tirer vengeance d'un tel outrage, tandis qu'ils armoient une flotte formidable, envoyèrent immédiatement Damiano Catani dans les mers de Chypre, avec sept galères, pour faire ressentir aux Cypriotes les premiers effets de leur courroux. Catani remporta des avantages forts supérieurs à ce qu'on devoit attendre d'une aussi foible escadre. Par des attaques rapides et imprévues, il s'empara de Nicosie le 16 juin 1373, et de Paphos le 23 du même mois (2). Soixante et dix jeunes femmes de cette île, autrefois consacrée à Vénus, tombèrent en son pouvoir dans une surprise; mais, malgré les murmures de ses matelots, il renvoya ces beautés grecques à leurs pères ou à leurs maris, sans permettre qu'il leur fût fait aucun outrage. « Ce n'est pas

(1) *Uberti Folietæ Hist. Genuensis.* L. VIII, p. 459.

(2) *Georgius Stella, Annales Genuenses*, p. 1104.

» pour enlever de tels captifs que notre patrie » nous a envoyés ici », répondit-il à ceux qui lui reprochoient de ne pas savoir user de la victoire. CHAP. LI.

Tandis que, par cette conduite, Domiano Catani inspiroit aux Cypriotes la plus haute idée de sa modération et de sa vertu, il excitoit, par ses victoires et ses négociations, une défiance réciproque entre les membres du conseil de régence. On soupçonnoit qu'il avoit des intelligences parmi les grands, et on n'osoit prendre contre lui aucune mesure vigoureuse. Sur ces entrefaites, Pierre de Campo Frégoso, frère du doge de Gènes, arriva devant Famagosta, le 3 octobre 1373, avec trente-six galères et quatorze milles hommes de débarquement. Dès le 10 du même mois, Famagosta fut prise; le jeune roi, avec ses oncles et son conseil, tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et l'île entière fut soumise. Cependant les Génois punirent avec modération l'offense qui leur avoit fait prendre les armes; ils ne livrèrent au dernier supplice que trois des gentilshommes qui avoient dirigé le massacre de leurs compatriotes : ils envoyèrent à Gènes un des oncles du roi, et les fils de l'autre, qui portoient le titre de princes d'Antioche, avec soixante otages de la première noblesse; ils laissèrent enfin une garnison à Famagosta, pour tenir par elle le

CHAP. LI. reste de l'île dans la soumission : mais ils rendirent à Pierre de Lusignan son royaume, sous l'obligation de payer à la république un tribut annuel de quarante mille florins. (1)

Le roi de Chypre et son peuple, réduits à la discrétion du conquérant, auroient pu s'attendre, après une aussi mortelle offense, à un traitement bien plus rigoureux. Mais Pierre de Lusignan ne pouvoit pardonner aux Génois ni le danger qu'il avoit couru, ni la dépendance où il étoit resté. Dès qu'il apprit que la dispute pour la possession de Ténédos pouvoit allumer la guerre entre les Vénitiens et les Génois, il sollicita l'alliance des premiers ; et il chercha, de concert avec eux, les moyens de chasser les troupes étrangères qui occupoient Famagosta. (2)

En même temps, le roi de Chypre épousa Violante, fille de Bernabos Visconti, seigneur de Milan ; et il profita de cette alliance pour susciter aux Génois de nouveaux ennemis. Il demanda que les cent mille florins que Bernabos donnoit pour dot à sa fille, fussent employés par ce seigneur à faire la guerre en Ligurie (3). En effet, à la sollicitation de Visconti, les

(1) *Georgius Stella, Annales Genuenses*. T. XVII, p. 1105.

(2) *Ubertus Folieta, Histor. Genuensis*. L. VIII, p. 462.— *Marin Sanuto, Storia de' Duchi di Venezia*, p. 681.

(3) *Bernard. Corio, Storie Milanesi*. P. III, p. 250.

marquis de Carréto se révoltèrent, et enlevèrent à la république Castel-Franco, Noli et Albenga. (1) CHAP. LI.

Les Génois attribuoient à la haine et à la jalousie des Vénitiens toutes les guerres où ils se trouvoient engagés en Grèce, en Chypre et dans les montagnes de la Ligurie. De leur côté, ils cherchèrent à réveiller le courage ou à aiguiser la haine des ennemis de Venise, pour opposer à la ligue formée contre eux une ligue de forces égales.

Ils s'adressèrent d'abord à François de Carrare, seigneur de Padoue, dont l'inimitié contre les Vénitiens avoit commencé en 1356, avec la guerre des Hongrois. Ce prince avoit fourni des vivres au roi Louis, lorsqu'il attaquoit la république; et celle-ci n'avoit jamais pardonné ce mauvais office à François de Carrare. Le seigneur de Padoue, sans cesse en butte au ressentiment des Vénitiens, essaya d'acquérir, par un attentat audacieux, une influence sur les conseils de la république, qui modérât leur haine. Ses espions l'instruisoient chaque matin de ce qui s'étoit fait la veille au sénat; Padoue est à peine à vingt milles de Venise, et le territoire du seigneur de Carrare s'étendoit jusqu'au bord des lagunes. Une nuit, ce seigneur fit enlever par

(1) *Georgii Stellæ Ann. Genuenses*, p. 1108.

CHAP. LI. ses gondoliers, dans leurs maisons, tous les sénateurs vénitiens qui avoient parlé contre lui avec le plus de véhémence. Il les fit conduire à Padoue, dans son palais; et leur rappelant les discours offensans qu'ils avoient tenus contre lui, il les menaça de les faire tous mourir. Cependant il s'adoucit ensuite; et il leur accorda la vie et la liberté, pourvu qu'ils fissent serment de couvrir cette aventure d'un profond silence, et d'apporter à l'avenir plus de bienveillance pour lui dans leurs délibérations. Carrare les avertit, en les congédiant, qu'il lui seroit plus facile de les faire punir d'un parjure par un coup de poignard, qu'il ne l'avoit été de les enlever du sein de leur famille et de leur patrie. Il les fit ensuite reporter de nuit sur le rivage de Venise.

La religion du serment, ou la crainte, engagèrent les sénateurs vénitiens à garder le secret qu'ils avoient promis d'observer : ce ne fut qu'après plusieurs années que cet attentat fut révélé par les bandits eux-mêmes qui avoient été employés par le seigneur de Padoue. Les Vénitiens pourvurent, par une garde plus vigilante, à la sûreté de leur ville; et ils résolurent de se venger de l'effroi que François de Carrare avoit inspiré à plusieurs d'entre eux. (1)

(1) *Daniele Chinazzo, Storia di Chiozza*, p. 702.

Ils attaquèrent l'état de Padoue au mois d'octobre 1372. Le roi de Hongrie, qui n'avoit point oublié les bons offices de François de Carrare, envoya Étienne Laczk, vayvode de Transylvanie, au secours de ce seigneur. Mais le vayvode fut fait prisonnier dans une bataille qu'il livra aux Vénitiens, le 1er juillet 1373; et ses soldats refusèrent de combattre, jusqu'à ce que leur général eût été racheté. François de Carrare fut ainsi forcé, par ses alliés mêmes, à signer, le 23 septembre 1373, une paix humiliante. Son fils vint à Venise demander, à genoux, pardon au doge de l'avoir attaqué injustement; et il promit de payer en dix ans, à la seigneurie, trois cent cinquante mille florins pour les frais de la guerre. (1) CHAP. LI.

Cette dernière humiliation avoit redoublé la haine du seigneur de Carrare : l'alliance que lui offroient les Génois lui parut une occasion de se venger; il l'accepta avec empressement. Avant d'annoncer ses intentions, il fit à Venise même d'immenses approvisionnemens de sel et d'épiceries, afin que ses sujets pussent se passer, pendant cinq ans, de tout commerce maritime. En même temps il entra en négociation avec tous les princes jaloux des richesses de Venise, ou offensés de son orgueil. Ce peuple, leur disoit-il,

(1) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, p. 707.

CHAP. LI. joint à une politique éclairée et persévérante, tant de courage et tant de richesses, que, s'il gagne une fois un établissement en terre-ferme, il ne tardera pas à dominer sur l'Italie avec autant d'orgueil qu'il domine déjà sur les mers. Le roi de Hongrie, le patriarche d'Aquilée, seigneur de Friuli, les frères de la Scala, seigneurs de Vérone, la communauté d'Ancône, le duc d'Autriche et la reine de Naples, déterminés par les sollicitations de François de Carrare, acceptèrent l'alliance des Génois, et se disposèrent à combattre les Vénitiens. (1)

1378. La guerre préparée par toutes ces négociations éclata en effet en 1378, d'une extrémité à l'autre de la Lombardie. Bernabos Visconti, qui avoit à sa solde les principaux capitaines aventuriers, envoya la compagnie française de l'étoile dans la Ligurie. Cette armée traversa la rivière de Ponent, dévasta la Polsévéra, et pénétra jusqu'à Saint-Pierre d'Aréna. Elle se retira ensuite, moyennant une grosse somme d'argent que le doge de Gènes envoya à ses chefs (2). Jean Hawkwood et le comte Lucio Lando avoient en même temps conduit une autre armée de Bernabos dans l'état de Vérone (3); tandis que Jean

(1) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, p. 712.—*Raphain Caresino, Chron. Venetum*, p. 444.

(2) *Ubertus Folieta, Genuens. Hist.* L. VIII, p. 465.

(3) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, p. 712.

Obizzi, général de François de Carrare, faisoit des incursions dans l'état vénitien, et que le vay-vode de Transylvanie dévastoit le territoire de Trévise (1). De toutes parts on combattoit, de toutes parts les campagnes étoient abandonnées au pillage; et cependant il ne se portoit sur le continent aucun coup décisif. CHAP. LI. 1378.

Les armées de terre n'étoient composées que de mercenaires indifférens à la querelle qu'ils soutenoient; mais sur les flottes des deux républiques les citoyens de Gènes et de Venise combattoient en personne, et la haine qu'ils se portoient redoubloit leur acharnement. Néanmoins, dans la première année, les matelots, dispersés par le commerce sur toutes les mers, n'avoient pu être rappelés au service de leur patrie; on armoit moins de galères, et elles étoient disséminées à de plus grandes distances. Aaron Stroppa commandoit dix vaisseaux génois dans les mers de Constantinople; il attaqua Lemnos ou Stalymène qui appartenoit aux Vénitiens, et s'en empara : il forma aussi le siége de Ténédos; mais la garnison vénitienne rendit toutes ses tentatives infructueuses. (2)

Une autre flotte de dix galères devoit, sous le commandement de Louis de Fiesque, protéger

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 717.

(2) *Ubertus Folieta, Genuens. Hist.* L. VIII, p. 463.

CHAP. LI. 1378.

la navigation des Génois sur la mer de Toscane. Les Vénitiens envoyèrent dans la même mer Vettor Pisani, le plus illustre et le plus habile de leurs amiraux, avec quatorze galères. Les deux escadres se rencontrèrent au mois de juillet, proche du rivage d'Antium ou capo d'Anzo. Une tempête soulevoit des vagues énormes, et les brisoit contre le promontoire de Neptune. Les galères, penchées sur le côté, et sans cesse en danger d'échouer sur le rivage, ralentissoient leur manœuvre pour se combattre avec acharnement; la fureur des hommes surpassoit celle des élémens : mais les Génois, moins nombreux, succombèrent enfin; une de leurs galères vint se briser contre la côte, cinq furent prises par Pisani, et quatre réussirent à s'échapper. (1)

La jeune épouse du roi de Chypre, fille de Bernabos Visconti, fut conduite dans son île par six galères vénitiennes; celles-ci, à leur arrivée, se réunirent à cinq galères catalanes que Pierre de Lusignan avoit prises à sa solde : ensemble elles formèrent le siége de Famagosta, tandis que le roi de Chypre les secondoit avec une armée de dix mille hommes. Après un combat acharné, les Vénitiens pénétrèrent dans le port, et y brûlèrent quelques vaisseaux génois : mais, lorsqu'ils

(1) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, p. 714.—*Laugier, Hist. de Venise*, L. XV, T. IV, p. 270.

voulurent ensuite donner l'assaut aux murs de la CHAP. LI.
ville, ils en furent repoussés avec tant de perte, 1378.
qu'ils abandonnèrent et le port dont ils s'étoient rendus maîtres, et même les mers de Chypre. (1)

Les deux peuples se portoient mutuellement des coups plus dangereux encore dans le golfe de Venise. Lucien Doria, grand-amiral des Génois, y avoit conduit vingt-deux galères; et il avoit trouvé à Zara des secours de tout genre que le roi de Hongrie avoit fait préparer pour ses alliés. D'autre part, Vettor Pisani, rappelé par le sénat vénitien, avoit ramené dans le golfe une flotte de vingt-cinq galères, pour protéger le commerce de sa patrie et les convois de vivres qu'elle tiroit de la Pouille. Pisani reprit au roi de Hongrie les villes de Cattaro, de Sébénigo et d'Arbo, qu'on lui avoit cédées à la fin de la guerre précédente (2). Dans le même temps, Lucien Doria prenoit Rovigno, dans l'Istrie, pilloit et brûloit Grado et Caorlo, et répandoit l'alarme jusque dans le port de Venise. (3)

Vettor Pisani, qui tenoit la mer depuis fort
long-temps, fit, au mois de janvier 1379, de- 1379.
mander à la seigneurie la permission de ramener sa flotte à Venise, pour reposer sa chiourme.

(1) *Ubertus Folieta, Genuens. Histor.* L. VIII, p. 464. — *Daniele Chinazzo, della Guerra di Chiozza*, p. 715.

(2) *Daniele Chinazzo*, p. 718.

(3) *Ibid.* p. 720.

CHAP. LI. 1379.

Le sénat craignit que Doria, maître, en quelque sorte, du golfe, ne bloquât la flotte vénitienne dans le port. Il refusa de recevoir son amiral; et Pisani fut obligé de passer l'hiver à manœuvrer sur la côte d'Istrie. La maladie se manifesta dans ses équipages; et des milliers de matelots, qui, toujours en face de Pola, soupiroient après le repos sur ce rivage hospitalier, moururent dans leurs prisons flottantes, et trouvèrent leur sépulture dans les flots (1). Pisani étoit enfin entré dans le port de cette ville, après avoir fait un nouveau voyage dans la Pouille, lorsque Lucien Doria parut avec sa flotte de vingt-deux galères, le 29 mai 1379, à trois milles de distance. Les marins vénitiens, impatiens de terminer leur longue captivité, forcèrent leur amiral à sortir du port avec ses vingt-quatre galères, pour demander le combat (2). On remplaça comme on put les matelots que la maladie avoit enlevés, en faisant monter des habitans de Pola sur la flotte avec quelques troupes de débarquement (3). Pisani tenta vainement de suppléer, par sa valeur, à la foiblesse de ses équi-

(1) *Daniele Chinazzo*, *Guerra di Chiozza*, p. 719.—*Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi*, p. 683. — *Laugier*, *Hist. de Venise*. L. XV, T. IV, p. 292.

(2) *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi di Venezia*, p. 684. — *Naugerio*, *Storia Veneziana*, p. 1058.

(3) *Ubertus Folieta*, *Histor. Genuens.* L. VIII, p. 466.

pages. Il attaqua avec fureur les Génois, dont l'amiral Lucien Doria fut tué au commencement du combat ; mais Ambroise Doria, son frère, prit aussitôt le commandement de la flotte : les Génois, animés par le désir de venger leur amiral, redoublèrent leurs efforts; en une heure et demie la bataille fut décidée; quinze galères vénitiennes furent prises : dix-neuf cents prisonniers, parmi lesquels on comptoit vingt-quatre membres du grand conseil, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs ; et Vettor Pisani, qui s'étoit réfugié à Venise avec sept vaisseaux seulement, fut jeté en prison à son arrivée, comme si sa mauvaise fortune avoit été la conséquence de ses fautes. (1)

CHAP. LI.

1379.

La flotte victorieuse des Génois fut bientôt augmentée jusqu'au nombre de quarante-sept galères, par Pierre Doria, que la seigneurie envoya dans le golfe pour succéder à Lucien. Le nouvel amiral s'avança jusqu'à Saint-Nicolas in Lido, une des ouvertures de la lagune, pour concerter ses mesures avec le seigneur de Padoue; ensuite il parut, le 6 août, devant le port de Chiozza, avec la flotte qu'il commandoit. (2)

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 720. — *Marin Sanuto*, *Storia de' Duchi di Venezia*, p. 685.—*Raphain Caresino*, *Chron. Venetum*, p. 446.

(2) *Georgio Stella*, *Annales Genuenses*, p. 1111.—*Daniele Chinazzo*, p. 723.

CHAP. LI. 1379. La lagune qui sépare Venise du continent, et qui, à la chute de l'empire romain, sauva les îles qu'elle renferme de l'invasion des Barbares, est aussi pourvue, du côté de la mer, d'une fortification naturelle. Un cordon d'îles longues et étroites forme comme un boulevard contre la haute mer. Nulle part il n'a plus de mille pas de largeur, tandis que sa longueur est de trente-cinq milles. On le nomme l'*Aggere;* et sur lui reposent les murailles fameuses nommées *Muracci*. Six ouvertures, qui de la haute mer communiquent à la lagune, ont coupé l'*Aggere* en autant d'îles allongées; chacune de ces ouvertures est considérée comme un port (1). Quelques canaux plus étroits coupent aussi les grandes îles; et, plus au midi, les ouvertures de Brondolo et de Fossone, qui servent d'embouchure à la Brenta et à l'Adige, communiquent de même avec la lagune.

Le sénat de Venise, après la défaite de Pola, s'étoit hâté de fermer toutes les ouvertures de la lagune. Une triple chaîne fut tendue au travers de chaque port : de place en place elle étoit défendue par des *sandoni*, grands vaisseaux immobiles chargés de machines de guerre et de soldats. Dans quelques endroits, les Vénitiens

(1) Les six ouvertures, du levant au couchant, sont nommées *Treporti*, *Lido grande*, *Sant'-Erasmo*, *due Castelli* ou *San-Niccolò*, *Malamocco*, et *Chiozza*.

ajoutèrent à ces chaînes une espèce de fortification flottante, composée de poutres énormes artistement liées ensemble, et qui sembloient rendre toute approche impossible. (1) CHAP. LI. 1379.

Pierre Doria, après avoir parcouru toute la longueur de l'*Aggere*, résolut d'attaquer de préférence l'ouverture de Chiozza, à vingt-cinq milles au midi de Venise. François de Carrare, instruit de son dessein, avoit préparé à Padoue cent barques armées : il les fit descendre vers Chiozza par les canaux de la Brenta; et cette flottille attaqua par-derrière la chaîne qui fermoit le port et ses fortifications mouvantes, tandis que Pierre Doria l'attaquoit de face. Le sandone, ou vaisseau immobile, qui étoit placé entre ces deux ennemis, ne put pas faire une longue résistance : les soldats qui le gardoient s'enfuirent le 12 août 1379, après y avoir mis le feu. (2)

Ayant ainsi conquis l'entrée de la lagune, les Génois mirent le siége devant la ville de Chiozza, pour s'assurer la possession de son port. François de Carrare fit passer une moitié de son armée dans l'île de Brondolo, sur le côté intérieur de laquelle Chiozza est bâtie : les Génois débarquèrent une partie de leurs troupes

(1) *Ubertus Folieta, Hist. Genuens.* L. VIII, p. 470.

(2) *Daniele Chinazzo*, p. 725. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 689.

CHAP. LI. pour le seconder; et l'armée des assiégeans, en
1379. comptant les forces de terre et de mer, se trouva forte de vingt-quatre mille hommes. Les Vénitiens avoient fait entrer trois mille soldats dans la ville, dont tous les habitans faisoient aussi le service militaire. Un faubourg, nommé *Chiozza-Piccola*, fut bientôt emporté par les assiégeans. Il communiquoit à la ville par un pont d'un quart de mille de longueur, qui traversoit des bas-fonds et des lagunes. Les Vénitiens occupoient encore ce pont le 16 août, lorsqu'un marin génois parvint à conduire dessous un bateau incendiaire. Les flammes et la fumée qu'on vit s'élever tout-à-coup, firent croire aux Vénitiens que le pont qui les portoit étoit en feu. Ils s'enfuirent, saisis d'une terreur panique; et ils furent poursuivis si rapidement, qu'ils n'eurent pas le temps de lever après eux les ponts-levis. Les Génois et les Padouans entrèrent avec eux dans Chiozza, et se rendirent maîtres de la ville. Huit cent soixante Vénitiens avoient péri en la défendant. Trois mille huit cents prisonniers demeurèrent entre les mains des vainqueurs. (1)

Les Génois prirent possession de Chiozza au nom de François de Carrare, et déclarèrent que cette ville demeureroit soumise au seigneur de

(1) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, p. 726.

Padoue. C'étoit une des conditions du traité qu'ils avoient fait avec lui. Cependant leur conquête assuroit désormais leur communication avec les ennemis des Vénitiens sur le continent : elle leur ouvroit non-seulement la lagune, mais la ville même de Venise (1), dont Chiozza étoit en quelque sorte un bastion avancé. Aussi la consternation que cette nouvelle répandit parmi les Vénitiens fut-elle extrême. Le peuple se rassembloit autour du palais de Saint-Marc, en poussant des gémissemens; il supplioit la seigneurie de négocier la paix, de la faire à tout prix, et de sauver ainsi la république de sa ruine dernière (2). Les vertus républicaines et la constance dans le danger sembloient, à Venise, appartenir exclusivement à la noblesse, qui seule gouvernoit l'état. Le doge André Contarini opposoit son courage et sa fermeté à l'abattement de cette multitude désolée; mais, lui-même il connoissoit tout le danger que couroit sa patrie, et il envoya trois ambassadeurs à Chiozza, pour demander la paix aux Génois.

1379.

Le conseil de guerre où ces députés furent introduits, étoit présidé par Pierre Doria et François de Carrare. Les Vénitiens reconnurent leur défaite, et ils invitèrent leurs rivaux à ne

(1) *Raphain Caresino, Chron. Venet.* p. 447.

(2) *Andrea Naugerio, Storia Veneziana*, p. 1060.

CHAP. LI. 1379. pas abuser de la victoire. « Le doge nous a remis » cette feuille blanche, dirent-ils en présentant » un papier à François de Carrare, pour que » vous y fassiez écrire vous-même les condi- » tions qu'il vous plaira de dicter; il les accepte » toutes d'avance, et il ne s'est réservé qu'une » chose, c'est que la liberté vénitienne demeure » intacte ». Le seigneur de Padoue parut empressé de conclure une paix dont les conditions devoient être si avantageuses : mais Pierre Doria vouloit détruire sans retour une puissance rivale de sa patrie; il détermina ses alliés à refuser de traiter, et, se chargeant de répondre lui-même aux ambassadeurs, il leur dit : « De par » Dieu, seigneurs vénitiens, vous n'aurez ja- » mais la paix avec le seigneur de Padoue, ou » notre république, qu'auparavant nous n'ayons » nous-mêmes mis une bride aux chevaux de » bronze qui sont sur votre place de Saint- » Marc. Quand nous les aurons bridés de » notre main, nous les ferons bien tenir tran- » quilles. » (1)

Lorsqu'on rapporta à Venise cette réponse insultante, le peuple entier ne songea plus qu'à se défendre contre des ennemis qui ne laissoient attendre aucun quartier. Cependant on recevoit successivement la nouvelle que Torre-Nova,

(1) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, p. 727.

Cavarzéré et Mont-Albano, forteresses situées aux bouches de l'Adige, ou aux confins du Padouan, s'étoient rendues sans combat, dans l'effroi qu'avoit causé la déroute de Chiozza ; que Lorédo et Torre delle Bébé avoient été prises peu de jours après ; enfin, que le château des Salines étoit bloqué : ce dernier cependant fut défendu avec courage jusqu'à la fin de la guerre. (1)

CHAP. LI. 1379.

Le 24 août, on vit paroître vingt-deux galères génoises et quarante barques armées du côté de *Lido;* la ville même de Venise étoit menacée d'un débarquement : mais, au moment où les Génois voulurent prendre terre, ils furent repoussés avec une vigueur inattendue; et, après leur retraite, les Vénitiens songèrent à fortifier les canaux par lesquels leurs ennemis étoient arrivés jusqu'à la vue de la capitale. (2)

Un homme seul possédoit toute la confiance des matelots et du peuple de Venise. Issu d'une famille où les trophées maritimes sembloient héréditaires, Vettor Pisani étoit réputé le digne successeur de Nicolo Pisani, qui, dans la précédente guerre, avoit combattu les Génois au Bosphore, et les avoit vaincus en Sardaigne. Mais cet amiral, rendu responsable par le sénat

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 691.

(2) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, p. 728.

CHAP. LI. 1379.

de l'insubordination de ses équipages et des caprices de la fortune, avoit été jeté en prison, après sa défaite à Pola. Il étoit enfermé sous les voûtes qui supportent le palais de Saint-Marc du côté du port. Tout-à-coup il entend le peuple ameuté, qui invoque la seigneurie et entoure le palais en s'écriant : « Si vous voulez » que nous combattions, rendez-nous Vettor » Pisani, notre amiral; vive Vettor Pisani! » Le marin, chargé de fers, se traîne alors vers une des grilles de sa prison : « Arrêtez, s'écrie- » t-il, Vénitiens, vous ne devez jamais crier » que vive Saint-Marc! (1) » Cependant la seigneurie fit sortir Pisani de sa prison, et le nomma capitaine de la mer. Plusieurs citoyens s'offrirent aussitôt à armer des galères à leurs frais, pour servir sous lui; et tout le peuple se mit en devoir d'équiper la nouvelle flotte. En attendant qu'elle pût combattre, Pisani fit fortifier tous les canaux qui mènent à Venise, aussi-bien que l'*Aggere* de Malamocco; il fit fermer de pieux et d'antennes flottantes le grand canal et celui de la Giudecca; il établit des barques de garde tout autour de Venise, et il mit en station, au débouché des principaux canaux, des cocques, ou grands vaisseaux ronds chargés d'artillerie. Les armes à feu étoient

(1) *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 691. — *Naugerio, Storia Veneziana*, p. 1061.

enfin devenues d'un usage commun; et, pour la première fois, dans les guerres d'Italie, on les vit employées dans tous les combats. (1) CHAP. LI. 1379.

Le roi de Hongrie, instruit des succès de ses alliés, avoit envoyé Charles de Duraz, avec dix mille hommes, pour attaquer le territoire de Trévise : Mais Duraz, invité par Urbain VI à conquérir le royaume de Naples, desiroit terminer la guerre de Venise. Il entra donc en négociation avec le doge, et lui permit d'approvisionner Trévise; en sorte que, pendant toute cette année, il ne se porta point de coups importans sur le continent. (2)

Au milieu de leurs désastres, les Vénitiens reçurent quelque consolation par les nouvelles qui leur arrivèrent du Levant. A la fin de la précédente année, ils avoient envoyé en course Carlo Zéno, un de leurs plus habiles officiers, qui, auparavant, avoit commandé avec distinction les troupes de terre dans le district de Trévise (3). Zéno, sorti de Venise avec huit galères, avoit passé au milieu de la flotte génoise sans être arrêté. Il avoit enlevé aux Génois plusieurs bâtimens marchands dans les mers de Sicile, et négocié avec succès auprès de

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 729.

(2) *Daniele Chinazzo*, p. 730.

(3) *Vita Caroli Zeni a Jacobo Zeno ejus nepote*. T. XIX, p. 219.

CHAP. LI. 1379

Jeanne de Naples, dont il vouloit assurer l'alliance à sa patrie. Il avoit ensuite fait voile vers la Ligurie, afin que les Génois tremblassent pour eux-mêmes, au moment où la victoire de Pola leur inspiroit plus d'arrogance : il chassa quelques galères ennemies du golfe de la Spézia ; et il brûla ou livra au pillage Porto Vénéré, Panigalia, et une foule de riches villages situés le long de la rivière du Levant (1). Après avoir inspiré une profonde terreur à tous les habitans de ces campagnes, Zéno avoit fait voile vers la Grèce. La république lui avoit déjà envoyé une galère qui l'avoit joint à Livourne; il en trouva six autres à Modon; celles-ci avoient aidé Jean Paléologue à remonter sur le trône impérial; elles avoient chassé de Constantinople son fils et son petit-fils; et ces deux princes aveugles régnoient à présent à Sélymbrie (2). Enfin, quatre autres galères vénitiennes étoient en station à Ténédos; et elles se rangèrent aussi sous les ordres de Carlo Zéno. Cet amiral, avec une flotte devenue formidable, alla chercher à Béryte des marchandises que les Vénitiens avoient accumulées dans ce port de Syrie, pour la valeur de cinq cent mille

(1) *Vita Caroli Zeni*. T. XIX, p. 225.—*Daniele Chinazzo*, *Guerra di Chiozza*, p. 747.

(2) *Vita Caroli Zeni*, p. 226.—*Daniele Chinazzo*, p. 749. —*Ducas Michael Nepos*, c. 12, p. 18.

florins, et qu'ils n'osoient point faire venir en Europe. Comme il étoit dans les mers de Chypre, il reçut la nouvelle de la prise de Chiozza, et l'ordre de ramener sa flotte dans le golfe, pour défendre sa patrie. (1) CHAP. LI. 1379.

Les Vénitiens mettoient tout leur espoir dans la flotte que Zéno avoit rassemblée. Déjà ils commençoient à manquer de vivres : les Génois fermoient la route de la mer, François de Carrare celle de la terre; et ce n'étoit qu'à travers mille dangers qu'on faisoit encore venir quelques munitions de Trévise (2). Le peuple, désespéré, demanda qu'on le menât au combat, plutôt que de l'exposer à mourir de faim. Quelques galères désarmées se trouvoient encore dans le port de l'arsenal; d'autres, en construction sur les chantiers, étoient presque terminées : mais le trésor étoit vide, et pour armer une flotte nouvelle, il fallut recourir au patriotisme du peuple. La seigneurie promit d'inscrire dans le rôle de la noblesse les trente plébéiens qui auroient montré le plus de zèle, et d'accorder à ceux qui viendroient ensuite des exemptions et des priviléges qu'ils transmettroient à leurs héritiers. Le doge André Contarini, qui étoit âgé de soixante et douze

(1) *Vita Caroli Zeni a Jacobo Zeno scripta*, p. 227. — Laugier, Histoire de Venise. L. XV, p. 305.

(2) *Daniele Chinazzo, Guerra di Chiozza*, p. 732.

CHAP. LI. 1379. ans, descendit sur la place de Saint-Marc, portant entre ses mains le gonfalon ducal; il déclara qu'il monteroit lui-même sur les galères qu'il faisoit armer : il invita le peuple à défendre avec lui la juste cause de la patrie et la liberté publique (1); et malgré la ruine du commerce et la pauvreté universelle, on vit arriver en foule au palais des porte-faix chargés d'argent, qu'ils déposèrent aux pieds de la seigneurie. A l'aide de ces contributions volontaires, une flotte de trente-quatre galères fut complétement armée avant la fin d'octobre. (2)

Mais Vettor Pisani n'avoit garde de conduire immédiatement contre les Génois les vaisseaux qu'on venoit de mettre en mer. Leur chiourme étoit composée d'artisans qui, quoique nés au milieu des eaux, connoissoient à peine la navigation. L'amiral les exerça donc dans les canaux de la Giudecca et de Saint-Nicolas du Lido, en attendant l'arrivée de Charles Zéno, sur lequel reposoit toute la fortune de l'état. (3)

Les Génois ne laissèrent pas de ressentir

(1) *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi*, p. 694.

(2) *Daniele Chinazzo*, p. 739. — *Raphain Caresino*, *Chron. Venetum*, p. 449. — *Marin Sanuto*, p. 701. — *Naugerio*, *Storia Veneziana*, p. 1062. — *Ubertus Folieta*, *Hist. Genuensis*. L. VIII, p. 477. — Laugier, Hist. de Venise. L. XV, p. 340, T. IV.

(3) *Daniele Chinazzo*, p. 739. — *Marin Sanuto*, p. 696.

quelque inquiétude lorsqu'ils virent une flotte nouvelle manœuvrer dans les lagunes. Ils concentrèrent leurs forces pour n'être pas ou surpris ou coupés; ils retirèrent de Malamocco et de Povéglia les troupes qu'ils y avoient placées; ils diminuèrent le circuit de Chiozza, en même temps qu'ils ajoutèrent aux fortifications de cette ville; enfin ils désarmèrent vingt galères, pour procurer, pendant l'hiver, quelque repos aux équipages. Ils placèrent ensuite trois vaisseaux à la garde du port, et ils en envoyèrent vingt-quatre en Friuli, pour y chercher un approvisionnement de vivres; car on manquoit de blé à Chiozza aussi-bien qu'à Venise: ces deux villes, situées au milieu de la même lagune, s'affamoient mutuellement, et les convois leur arrivoient avec une égale difficulté. CHAP. LI. 1379.

Le doge Contarini, après deux mois de manœuvres, crut enfin pouvoir mener au combat ses nouveaux matelots: il s'avança vers Chiozza, dans la nuit du 23 décembre 1379, avec trente-quatre galères, deux grandes cocques, soixante barques armées, et plus de quatre cents bateaux (1). La flotte génoise, envoyée sur les côtes de Friuli pour chercher des vivres, étoit déjà rentrée dans le port de Chiozza; on déchargeoit à terre les munitions qu'elle avoit

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 740.

CHAP. LI. 1379.

rapportées ; les quarante-sept galères que Doria commandoit étoient toutes renfermées dans un même bassin; et les Génois, sans défiance, ne pouvoient croire que des ennemis auxquels ils avoient refusé une paix honteuse formassent le projet de les attaquer. (1)

Le doge avoit débarqué huit cents soldats étrangers et quatre mille Vénitiens devant Chiozza-Piccola; mais ces troupes furent repoussées avec perte. En même temps il avoit poussé une de ses cocques dans le canal qui forme la communication entre la haute mer et la lagune, et qu'on nomme le port de Chiozza; il avoit dessein de la fixer sur place et de la fortifier pour fermer l'entrée du port. Cette cocque fut attaquée avec vigueur par les Génois; sept galères l'entourèrent pour la combattre, et la prirent enfin après une très-longue résistance. Mais les Génois, dans la fureur du combat, eurent l'imprudence d'y mettre le feu : la cocque brûla jusqu'à fleur d'eau, et coula ensuite à fond, à l'entrée même du canal. Les Vénitiens firent aussitôt arriver des bâteaux chargés de pierres qu'ils coulèrent à fond sur la même place; et, profitant d'un accident qui les avoit mieux servis que leurs propres efforts, ils achevèrent en peu d'heures de fermer le canal ou

(1) *Raphain Caresino, Chron. Venet.* p. 451.

port de Chiozza; c'étoit celui qui devoit naturellement donner issue à la flotte de leurs ennemis. Ils descendirent ensuite sur la pointe de terre nommée la *Lova*, à laquelle les Génois ne pouvoient plus aborder, et ils y élevèrent une redoute pour défendre les travaux qu'ils avoient faits à la bouche du port. (1) CHAP. LI. 1379.

La ville de Chiozza, bâtie comme celle de Venise au milieu des eaux, est séparée de la haute mer par l'île longue, ou l'*Aggere* de Brondolo. Le canal qui termine cette île au nord est celui qu'on nomme port de Chiozza; un autre canal termine la même île au midi, et se nomme port de Brondolo. La lagune, moins large auprès de Chiozza qu'auprès de Venise, est aussi coupée par moins de canaux. Les Génois, en suivant le canal de Lombardie, pouvoient se présenter devant Venise, ou sortir par quelqu'une des ouvertures septentrionales de la lagune; ils pouvoient aussi sortir au midi par le port de Brondolo, et regagner ainsi la haute mer : toute autre issue leur étoit fermée. Vettor Pisani, qui s'étoit avancé lui-même par le canal de Lombardie, et qui l'occupoit avec sa flotte, eut soin d'y couler à fond plusieurs barques pour le fermer aux ennemis. Il sortit ensuite

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 741. — *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi di Venezia*, p. 700. — *Georgii Stellæ Annales Genuens*. p. 1114.

CHAP. LI. 1379. de la lagune, et vint se placer à l'entrée du canal de Brondolo, pour ôter aux Génois cette dernière issue.

Le sort de la guerre étoit attaché à l'entreprise de Vettor Pisani : avec des matelots sans expérience et découragés par les revers de leurs compatriotes, il entreprenoit de bloquer une flotte victorieuse et supérieure en nombre. Il profitoit, il est vrai, de ce que les Génois ne pouvoient manœuvrer dans le canal, ou se présenter en ligne de bataille; mais d'autre part, il étoit forcé de demeurer à l'embouchure du port, sous le feu de l'artillerie que les Génois avoient placée au couvent de Brondolo. Si un coup de vent, un orage, ou le feu ennemi l'écartoient quelques heures de cette position, la flotte génoise sortoit en pleine mer, et sa grande supériorité lui assuroit la victoire la plus complète. Le doge André Contarini, pour inspirer son courage aux soldats, jura en leur présence qu'il ne rentreroit point à Venise avant d'avoir pris Chiozza; et Pisani plaça deux de ses galères dans le canal même de Brondolo : en même temps il essaya d'élever une redoute de l'autre côté de ce canal, sur la pointe de Fossone, en face du couvent qu'occupoient les Génois. Mais ses travailleurs à Fossone étoient à demi-portée des bombardes de Brondolo, et perdoient beaucoup de monde; les vivres man-

quoient à son armée; ses soldats étoient sans CHAP. LI. cesse sous les armes : les deux galères, qui se 1379. relevoient pour garder l'entrée du canal, étoient à chaque instant exposées à couler à fond sous le feu ennemi; les autres, qui manœuvroient à peu de distance du rivage, couroient risque d'échouer au premier coup de vent. Les soldats et les matelots, également découragés, demandoient avec instance qu'on les ramenât à Venise; long-temps on les avoit flattés de la prochaine arrivée de Carlo Zéno, avec la flotte qui avoit remporté tant d'avantages dans le Levant : mais ils ne vouloient, ils ne pouvoient plus l'attendre dans une situation si dangereuse; et le doge se vit obligé de leur promettre que si, le 1er janvier 1380, ce secours, long-temps attendu, n'arrivoit pas, il leveroit le siége de Chiozza. Venise alors auroit été assiégée à son tour par les Génois; et déjà l'on mettoit en délibération si l'on n'abandonneroit point la capitale, et si l'on ne transporteroit point en Crète le siége de la république. (1)

Le jour même fixé pour prendre cette funeste détermination fut celui qui apporta le salut à la république. Le matin du 1er janvier 1380. 1380, on vit paroître devant le port de Venise, Carlo Zéno, avec quatorze galères chargées de

(1) *Marin Sanuto*, p. 700.—*Naugerio*, *Storia Veneziana*, p. 1063.

CHAP. LI 1380. provisions de guerre et de bouche, et de richesses de tout genre (1). Dans les jours qui suivirent, quatre galères d'Arbo et de Candie vinrent encore se joidre à la flotte vénitienne, et la portèrent au nombre de cinquante-deux voiles.

Dans un même jour l'abondance fut rétablie sur les marchés de Venise, le trésor de l'état fut rempli, le courage fut rendu aux matelots et aux soldats, et la supériorité de forces assurée sur mer aux Vénitiens; de sorte que les Génois, s'ils avoient pu sortir de Chiozza, au lieu de triompher aisément de leurs ennemis, n'auroient probablement point échappé à une défaite. Vettor Pisani cependant reprit avec ardeur le projet d'enfermer les Génois dans Chiozza : il les battit sur terre le 6 janvier, à la pointe de la Lova (2); et, peu de jours après, il acheva la redoute qu'il construisoit à l'extrémité de Fossone. Là, il plaça deux pièces de grosse artillerie, dont l'une lançoit des pierres du poids de cent quatre-vingt-quinze livres, et l'autre de cent quarante. On chargeoit pendant la nuit ces instrumens meurtriers, qu'on désignoit alors par le nom de bombardes, et on les tiroit le matin. Il ne paroît pas qu'on fît

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 744. — *Marin Sanuto*, p. 701. — *Raphain Caresino*, p. 452. — *Caroli Zeni Vita*. L. III, p. 230.
(2) *Daniele Chinazzo*, p. 744.

plus d'une décharge en vingt-quatre heures; et les pierres, lancées probablement vers le ciel comme nos bombes, décrivoient une parabole : aussi manquoient-elles très souvent le but; mais lorsqu'elles l'atteignoient elles causoient un ravage prodigieux. Les forteresses n'avoient ni bastions ni terre-plains qui pussent amortir les coups; jusqu'alors des murs de couvent ou d'église, des tours ou des clochers avoient soutenu de longs siéges : mais tout-à-coup on vit des pans entiers de muraille renversés par un seul coup de bombarde, et leurs défenseurs écrasés sous les ruines. Pierre Doria, l'amiral génois, étoit venu à Brondolo pour assurer la défense de ce poste important. Un coup de bombarde renversa sur lui, le 22 janvier, un pan du mur du couvent, et le tua avec son neveu; le lendemain, un autre pan de muraille du même couvent écrasa vingt-deux soldats (1). Napoléon Grimaldi succéda à Doria dans le commandement des Génois enfermés à Chiozza. Les Vénitiens, protégés par l'artillerie de Fossone, avoient coulé à fond deux galères dans le canal de Brondolo; et les liant ensemble par de grosses chaînes, ils avoient fermé entièrement cette issue aux assiégés. Grimaldi entreprit de s'ouvrir une communication nouvelle avec la haute

CHAP. LI.
1380.

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 753. — *Marin Sanuto*, p. 704.

CHAP. LI. 1380. mer; il creusa derrière le couvent de Brondolo un canal qui devoit couper l'*Aggere*, et tenir lieu des deux ports que les Vénitiens avoient fermés.

Le doge, pour empêcher l'accomplissement de ce travail, résolut de tenter une descente dans l'île de Brondolo : il avoit pris dernièrement à sa solde deux compagnies de mercenaires, formant en tout cinq mille hommes; et il comptoit en donner le commandement à Jean Hawkvood, qui avoit été appelé à la solde de la république. Mais, cet aventurier fameux n'arrivant point, Charles Zéno fut mis à la tête des troupes de terre, tandis que Vettor Pisani se chargea d'attaquer, avec trente-six galères, le couvent de Brondolo.

Zéno débarqua, le 19 février, six mille hommes à Chiozza-Piccola, et attaqua aussitôt la tête du pont qui unit ce faubourg à la ville. Les Génois s'avancèrent au nombre de huit mille environ sur ce pont, pour défendre leur redoute, tandis qu'ils avoient fait sortir quinze cents hommes de la garnison de Brondolo, pour prendre les Vénitiens par derrière. Zéno se jeta avec tant de rapidité sur ce dernier corps, que non-seulement il le mit en déroute, mais qu'il lui coupa la retraite sur Brondolo. Les fuyards se précipitèrent alors sur le pont de Chiozza, où ils rencontrèrent la colonne génoise

qui marchoit en avant; ils lui communiquèrent leur effroi; la tête recula, tandis que les derniers rangs avançoient toujours; et ces deux mouvemens opposés accumulèrent tellement la foule au milieu du pont, qu'il ne put plus soutenir un si grand poids, et se rompit. Beaucoup de Génois se noyèrent dans le canal; beaucoup d'autres, restés entre la brèche et l'ennemi, furent tués ou faits prisonniers. Bientôt leur perte fut suivie de celle du couvent de Brondolo, demeuré presque sans défenseurs, et de celle de dix galères que Pisani enleva aux Génois devant les moulins de Chiozza. (1) CHAP. LI. 1380.

Dès-lors, les Génois se trouvèrent assiégés, non plus dans l'île de Brondolo, mais dans la ville même de Chiozza; les vivres commençoient à leur manquer, et dès le lendemain, ils distribuèrent les rations avec plus d'économie : ils firent aussi sortir de Chiozza les femmes et les enfans, qui furent reçus par les Vénitiens avec humanité.

La seigneurie de Gènes, informée du danger que couroient à Chiozza sa flotte et son armée, envoya par terre Gaspard Spinola, pour prendre le commandement de la ville (2), tandis que

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 757. — *Marin Sanuto*, p. 704. — *Georgii Stellæ Annales Genuenses*, p. 1115. — *Raphain Caresino*, p. 452. — *Naugerio*, *Stor. Venez.*, p. 1064. — *Caroli Zeni Vita*. L. III, p. 239.

(2) *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1115.

CHAP. LI. 1380. Mattéo Maruffo partit le 18 janvier avec treize galères pour le golfe Adriatique (1). Maruffo prit en chemin sept galères vénitiennes, qu'il trouva chargées de vivres à Manfrédonia. Dans le même temps, François de Carrare fit entrer dans Chiozza quarante barques chargées de même; une crue subite d'eau lui avoit ouvert des passages qui jusqu'alors avoient été fermés (2). Autour de Chiozza, on combattoit sans cesse, et la bravoure des Génois ne se démentoit point dans les revers; mais les communications devenoient chaque jour plus difficiles, les vivres s'épuisoient, et les Vénitiens, se croyant sûrs de la victoire, refusèrent la reddition de Chiozza, au prix de laquelle Spinola vouloit sauver sa flotte. (3)

Autant les Vénitiens attendoient avec impatience, cinq mois auparavant, la flotte de Carlo Zéno, autant les Génois assiégés à Chiozza soupiroient après l'arrivée de Mattéo Maruffo. Celui-ci avoit appelé sous son pavillon les vaisseaux génois épars dans la Méditerranée; et après s'être ravitaillé à Zara, il parut le 6 juin devant le port de Chiozza. Mais les Vénitiens étoient résolus à ne point exposer aux chances d'une bataille un avantage déjà assuré.

(1) *Ubertus Folieta, Histor. Genuensis*, L. VIII, p. 481.

(2) *Daniele Chinazzo*, p. 760.

(3) *Daniele Chinazzo*, p. 762.

Ils ne conservèrent que vingt-cinq galères armées, et ils les retinrent dans l'enceinte des lagunes, dont ils fortifièrent toutes les ouvertures : le reste de leurs matelots et de leurs soldats de marine fut distribué sur des barques aux confins de l'état de Padoue. Toute communication étoit ainsi interdite aux Génois de Chiozza, soit avec la terre, soit avec la mer; et, tandis que Maruffo cherchoit, par des insultes de tout genre, à éveiller le ressentiment des Vénitiens, pour les engager au combat, ceux-ci ne lui opposèrent que le silence et le repos. (1)

Mattéo Maruffo conduisit alors sa flotte à Fossone, et il s'empara du passage par lequel les Vénitiens tiroient de Ferrare leurs convois de vivres. Vettor Pisani sortit aussitôt du port de Venise, pour ouvrir de nouveau cette communication importante; il offrit, à son tour, le combat à Maruffo, et l'attira dans la haute mer. Mais, lorsqu'en l'éloignant de Fossone, il eut donné moyen à un convoi de barques qu'il attendoit, de passer de Ferrare à Venise, il manœuvra si adroitement, qu'il évita le combat, et qu'il rentra dans la lagune, sans que son ennemi eût pu l'atteindre. (2)

(1) *Ubertus Folieta, Genuens. Histor.* L. VIII, p. 481. — *Raphain Caresino, Chron. Venet.* p. 456.

(2) *Daniele Chinazzo*, p. 764. — *Marin Sanuto*, p. 709.

CHAP. LI. 1380. Durant les six mois qu'avoit duré le siége, les Génois avoient perdu successivement toutes leurs barques; mais ces marins industrieux en firent de nouvelles avec les planches et les meubles divers qu'ils trouvèrent dans la ville. Ils s'efforcèrent, le 15 juin, de franchir dans ces barques les palissades des Vénitiens, pour gagner les vaisseaux de leurs compatriotes, auxquels ils avoient donné rendez-vous à peu de distance de l'*Aggere*. Mais ils étoient surveillés par les assiégeans; ils furent attaqués dans le moment le plus critique, comme ils traversoient les pilotis; et, malgré leur résistance, les bateaux qu'ils avoient construits avec un art infini, en employant des bois si peu propres à cet usage, ces bateaux sur lesquels reposoit toute leur espérance, furent tous brûlés comme ils sortoient du port. (1)

Après cette tentative malheureuse, les assiégés, pressés par la famine, demandèrent de nouveau à capituler. Toutes leurs propositions ayant été rejetées, ils se virent enfin contraints, le 21 juin, de se rendre à discrétion. De quarante-huit galères qui s'étoient enfermées dans Chiozza, il n'en restoit plus que dix-neuf en bon état; la garnison, qui avoit monté à plus de quatorze mille hommes, n'étoit pas moins réduite; et, comme les

(1) *Marin Sanuto*, p. 710.

Vénitiens renvoyèrent sans rançon tous les soldats d'aventure qui étoient à la solde des Génois, ils ne conduisirent à Venise que quatre mille prisonniers, et ils abandonnèrent aux soldats vainqueurs tout le butin qu'ils trouvèrent dans la ville. (1) CHAP. LI. 1380.

La soumission de Chiozza sauvoit l'existence de la république; mais elle ne mettoit point fin à la guerre : Maruffo avoit reçu de toutes parts des renforts, et il commandoit dans le golfe Adriatique une flotte génoise de trente-neuf galères, avec laquelle il menaçoit toutes les villes maritimes des Vénitiens. Le trésor de Saint-Marc étoit épuisé, ses revenus étoient presque tous saisis par les ennemis; les particuliers avoient fait, pour la défense de la patrie, des efforts prodigieux qu'ils ne pouvoient pas soutenir long-temps : on avoit dégarni toutes les villes de province pour fortifier la capitale; et François de Carrare en avoit profité pour presser avec les Hongrois le siége de Trévise, et réduire cette ville à de grandes extrémités. Mattéo Maruffo conquit successivement Trieste le 26 juin, Capo d'Istrie le 1er juillet, et Arbo le 8 août. Enfin les Véni-

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 767. — *Marin Sanuto*, p. 712. — *Georgii Stellæ Ann. Gen.* p. 1117 — *Raphain Caresino*, *Chr. Venet.* p. 459. — *Vita Caroli Zeni.* L. IV, p. 255. — *Laugier*, *Hist. de Venise.* L. XVI, p. 422.

CHAP. LI. tiens perdirent, dans le même temps, un
1380. homme qu'ils estimoient plus que leurs plus fortes villes. L'amiral Vettór Pisani mourut le 15 août, à Manfrédonia, où il étoit allé chercher des vivres. Pisani, l'idole des marins et le héros du peuple, n'avoit jamais paru plus grand que dans le malheur, plus modeste et plus humain qu'après la victoire. Jamais la mort d'un homme n'avoit causé à Venise une plus profonde douleur : il restoit cependant à la république un autre soutien, un grand homme non moins cher au peuple; c'étoit Charles Zéno, qui fut nommé, en effet, pour succéder à Pisani. (1)

Pendant l'hiver, les alliés ligués contre Venise prêtèrent l'oreille à des propositions de paix; un congrès s'ouvrit à Cittadella; le roi de Hongrie, les Génois, François de Carrare, et le patriarche d'Aquilée, exposèrent leurs demandes; la république de Venise paroissoit
1381. disposée à faire les plus grands sacrifices, elle accepta presque toutes les propositions de ses ennemis; mais, au lieu de leur inspirer, par sa modération, des dispositions plus pacifiques, elle s'aperçut que chacune de ses concessions faisoit naître une nouvelle demande. La seigneurie

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 772. — *Marin Sanuto*, p. 714. — *Naugiero*, *Stor. Venez.* p. 1066. — *Laugier*, *Hist. de Venise.* L. XVI, p. 435.

donna donc, le 20 avril 1381, ordre à ses ambassadeurs de se retirer, et les hostilités recommencèrent. (1) CHAP. LI. 1381.

Les Vénitiens, désespérant de sauver la ville de Trévise, que François de Carrare assiégeoit avec les Hongrois dès le commencement de la guerre, la cédèrent gratuitement, le 2 mai, à Léopold, duc d'Autriche, qui, jusqu'alors, avoit paru faire cause commune avec leurs ennemis, mais qui, à cette occasion, se brouilla avec François de Carrare, auquel il enlevoit une conquête que le seigneur de Padoue ambitionnoit depuis long-temps (2). Les Vénitiens, abandonnant ainsi leur dernière possession sur le continent, se délivrèrent de toute inquiétude pour les affaires de terre-ferme, et purent diriger uniquement leurs efforts vers la guerre maritime. Charles Zéno avoit été expédié de Venise avec treize galères; et il en avoit trouvé seize autres, dans les mers de Grèce, qui se rangèrent sous son pavillon : d'autre part, Gaspard Spinola commandoit une flotte de trente-une galères génoises. Les deux amiraux, divisant et réunissant de nouveau leurs forces, se poursuivirent à plusieurs reprises sans s'atteindre; le Génois menaça les côtes de la mer

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 778.

(2) *Daniele Chinazzo*, p. 793.

CHAP. LI. 1381.

Adriatique, le Vénitien celles de la Ligurie, et la plus grande partie de l'été se passa sans qu'il y eût aucun fait d'armes important. (1)

Ainsi la guerre étoit presque réduite à des expéditions de corsaires, et aux dommages qu'éprouvoient chaque jour les vaisseaux marchands. La haine impétueuse, qui avoit armé l'un contre l'autre les deux peuples maritimes, paroissoit épuisée : chacun soupiroit pour la paix; et le comte Amédée de Savoie, s'étant offert pour en être le médiateur, trouva toutes les puissances belligérantes également disposées à négocier. Des ambassadeurs lui furent envoyés à Turin; et le traité de pacification fut enfin conclu le 6 août 1381 (2). Les Vénitiens évacuèrent Ténédos, et en rasèrent les fortfiications; François de Carrare fut relevé de toutes les obligations qui lui avoient été imposées par le traité de 1372, et rétabli dans ses anciennes limites; le roi de Hongrie fut maintenu en possession de toute la Dalmatie; seulement il s'engagea à n'y point souffrir de corsaires; enfin, les prisonniers furent, de part et d'autre, libérés sans rançon. Ainsi finit cette guerre acharnée, après avoir enlevé aux Vénitiens toutes leurs possessions continentales, et une grande

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 790.

(2) *Marin Sanuto*, p. 720. — *Raphain Caresino*, p. 464.

partie de leurs richesses, et après avoir fait perdre aux Génois leur plus belle flotte, et la fleur de leurs matelots. (1) CHAP. LI. 1381.

(1) *Daniele Chinazzo*, p. 797. — *Ubertus Folieta*. L. VIII, p. 484. —*Marin Sanuto*, p. 721. —*Andrea Naugerio*, p. 1067. — *Georgio Stella, Ann. Gen.* p. 1119. —Laugier, Hist. de Venise. L. XVII, T. V, p. 31. —*Vita Caroli Zeni*. L. VI, p. 297. —*Joh. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ*. L. V, c. 1, T. III. *Rer. Hungar*. p. 398.

CHAPITRE LII.

Révolutions de Gènes, de Naples, du royaume de Hongrie. — Conquêtes des Vénitiens en Orient. — Puissance de Jean Galéaz Visconti.—Ruine des maisons de la Scala et de Carrare.

1382—1388.

CHAP. LII. Les Génois n'avoient jamais mieux déployé toute leur puissance et toutes les ressources de leur république que dans la guerre de Chiozza. Ils avoient répandu la terreur de leurs armes dans l'empire grec et le royaume de Chypre; Ils avoient gouverné les conseils du roi de Hongrie, du patriarche d'Aquilée et du seigneur de Padoue, de manière à ce que toutes les opérations des alliés se rapportassent constamment au bien commun de la ligue. Ils avoient fait trembler pour son existence la république de Venise leur rivale; ils avoient franchi les boulevards que lui a donnés la nature, et partagé avec elle la domination des lagunes; et, lorsque leur témérité leur eut fait perdre la plus belle flotte et la plus belle armée qu'ils eussent jamais envoyées contre leurs ennemis, ils s'étoient encore

trouvés en état de se faire redouter des Vénitiens, dans le golfe même auquel ceux-ci donnent leur nom, et de leur dicter les conditions d'une paix glorieuse pour Gènes et avantageuse à tous ses alliés. Après tant de succès, on auroit pu s'attendre à voir cette république acquérir sur l'Italie entière une influence à laquelle elle n'avoit point encore prétendu, et s'assurer pendant la paix la prééminence que ses armes lui avoient procurée sur sa rivale. L'événement fut loin de vérifier ces pronostics. Venise recouvra en peu d'années, par sa prudence, son courage et son activité, toutes les provinces qu'elle avoit perdues, et un crédit supérieur encore à sa puissance : ses défaites à Chiozza semblèrent avoir été pour elle le signal d'une nouvelle carrière de succès. Gènes, au contraire, ne s'est jamais relevée de l'épuisement où ses victoires mêmes avoient jeté ses finances et sa population. Une période de désastres et de ruines commence pour les Génois à la guerre de Chiozza, et ne se termine qu'après de longues années de servitude sous des maîtres étrangers. Tant il est vrai qu'il importe moins à un peuple de vaincre que de ne pas abuser de ses forces; et tant on peut marcher à la ruine et à l'esclavage par une route couverte d'arcs de triomphe.

Les guerres civiles achevèrent d'épuiser un peuple qui languissoit déjà accablé de ses propres

CHAP. LII. efforts. Au reste, il est naturel que des hommes, dont tous les talens et toute l'énergie se sont développés dans les camps ou sur les vaisseaux d'une république, ne sachent point rentrer dans le repos et la nullité, et ne se plient point à l'obéissance civile, après avoir commandé eux-mêmes. Souvent on peut prédire à un peuple qui répand l'effroi chez tous ses voisins, que ses propres généraux le feront un jour trembler à son tour, et le puniront de ses victoires.

Vers le milieu du siècle, Simone Boccanégra, le premier doge de Gènes, avoit écarté du gouvernement les anciennes familles nobles : dès-lors, des citoyens qui se faisoient nommer *hommes du peuple* avoient succédé aux gentilshommes, non-seulement dans les emplois, mais aussi dans la considération publique. De rares talens, une grande richesse ou un grand courage en avoient signalé quelques-uns; et la multitude obéissoit avec confiance à une nouvelle aristocratie qui s'élevoit déjà sur les ruines de l'ancienne.

Parmi ces idoles du peuple on distinguoit Léonard de Montalto, jurisconsulte et ami de Simone Boccanégra. Lorsque ce doge mourut en 1363, Léonard de Montalto hérita de l'influence qu'il avoit exercée, et demeura le chef des Gibelins. (1). A beaucoup de modération il

(1) *Georgio Stella, Annal. Genuens.* p. 1095.

joignoit un grand courage, et, quoiqu'à la tête d'une faction, il n'avoit pour but que le maintien de l'ordre et de la liberté. Mais, dans sa lutte contre des adversaires moins scrupuleux, il dut bientôt succomber. Gabriel Adorno, riche marchand, d'une famille nouvelle, avoit été nommé doge en 1363, par la faveur du parti guelfe; et, deux ans après, Montalto avoit été forcé de se réfugier à Pise, avec les principaux Gibelins. (1) CHAP. LII.

Dominique de Campo Frégoso, autre marchand du parti gibelin, rassembla autour de lui les restes épars de cette faction. Ainsi commença la rivalité des Adorni et des Frégosi, familles également inconnues auparavant, et qui devoient trouver leur illustration dans leur haine mutuelle, et dans le sang qu'elles feroient verser à leur patrie. Gabriel Adorno fut doge de 1353 à 1370; et Dominique de Campo Frégoso occupa la même place de 1370 à 1378 (2). Tous les deux gouvernèrent l'état avec des talens et une fermeté dignes de leur ambition; tous les deux furent chassés du trône ducal par une émeute populaire.

Nicolas de Guarco fut, en 1378, donné pour successeur à Frégose; c'est lui qui soutint si

(1) *Georgii Stellæ Annales*, p. 1098.

(2) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1100. — *Uberti Folietæ Historia Genuens.* L. VIII, p. 464.

CHAP. LII. glorieusement la guerre de Chiozza contre les Vénitiens (1). Pour augmenter les forces de sa patrie, il rappela aux places de confiance les nobles qu'on avoit écartés pendant les administrations précédentes. Des Doria, des Spinola, des Fieschi et des Grimaldi commandèrent les armées et les flottes de la république; ils justifièrent par de brillans succès les choix du doge et la confiance du peuple.

Lorsque la paix fut affermie au dehors, et que la démolition du fort de Ténédos eut calmé les inquiétudes qu'on avoit conservées sur la fidèle exécution du traité de Turin, la jalousie des plébéiens contre les nobles se réveilla; et, le 19 mars 1383, les bouchers excitèrent une sédition dans Gènes. Quoiqu'on fût alors dans un des jours de la semaine-sainte, où l'Église interdit l'usage des cloches, les révoltés sonnèrent le tocsin, pour appeler à eux les habitans de la Polsévéra et de Voltaggio (2). Le peuple, irrité de l'augmentation des impôts, résultat de la dernière guerre, se rassembla en maudissant les gabelles, et menaçant le gouvernement qu'il accusoit de les avoir inventées.

1383. Léonard de Montalto, qui étoit de retour à

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1109.

(2) *Ibid.* p. 1120. — *Uberti Folietæ Hist. Genuens.* L. IX, p. 486.

Gènes, et Antoniotto Adorno, qui avoit succédé dans le parti guelfe au crédit de Gabriel, son père, savoient bien que les plaintes de la populace sur les impôts étoient peu fondées; mais ils espéroient profiter de son mécontentement pour restreindre l'autorité du doge, pour écarter les nobles de l'administration, et peut-être pour s'élever eux-même aux premiers emplois. Ils se présentèrent comme médiateurs entre le peuple et le gouvernement; et ils obtinrent du doge une loi qui excluoit tous les gentilshommes des conseils de la république, qui licencioit une garde établie au palais ducal, qui abolissoit quelques impositions nouvelles, qui supprimoit un tribunal accusé d'être arbitraire, et qui rappeloit les exilés. (1)

Les concessions de Nicolas de Guarco calmèrent pour un peu de temps la fureur de la populace : mais le retour d'Antoniotto Adorno et de Pierre de Campo Frégoso, qui étoient exilés, opposoit au doge des ennemis plus ardens que ceux qu'il avoit déjà combattus. Ces deux chefs de parti, oubliant leurs anciennes divisions, se réunirent à Montalto, pour attaquer le doge dans son palais. Tous trois s'é-

(1) *Georgii Stellæ Ann. Genuens.* p. 1121. — *Uberti Folietæ Histor. Genuens.* L. IX, p. 487.

CHAP. LII. 1383.

toient aperçus avec défiance que Nicolas de Guarco s'entouroit de gens armés, et méditoit de recouvrer à force ouverte l'autorité que la violence lui avoit arrachée. Les soldats, assemblés au palais public, excitèrent le courroux du peuple sans être assez forts pour le braver. Ils furent attaqués, le 5 avril, par tous les partis; et, le 6, Nicolas de Guarco, perdant l'espérance de résister plus long-temps, s'enfuit, avec sa famille, sous un déguisement. (1)

La populace vouloit élever Adorno au trône ducal; les bons citoyens préféroient Montalto; et peu s'en fallut que la querelle entre les deux alliés devenus rivaux ne fût décidée par les armes. Montalto, cependant, l'emporta; mais, comme au bout d'une année il mourut de maladie, Antoniotto Adorno fut élevé à sa place, par les suffrages unanimes de ses concitoyens. (2)

Les républiques n'étoient pas seules en proie aux dissensions intestines et aux guerres civiles : la même époque ne fut pas moins funeste au repos des monarchies; et l'on vit, dans le midi de l'Italie, les peuples combattre pour le choix de leurs maîtres, comme ils combattoient plus au nord pour étendre leurs droits et leurs pri-

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1123. — *Ubertus Folieta, Genuens. Hist.* L. IX, p. 489.

(2) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1124. — *Ubertus Folieta, Genuens. Histor.* L. IX, p. 490.

viléges. Mais Gènes, Venise et Florence s'épuisoient par l'abus de leurs forces : le royaume de Naples, au contraire, perdoit obscurément ses ressources dans la mollesse et le vice, sans qu'on pût comprendre l'emploi qu'il faisoit de ses richesses et de sa population. Charles III avoit conquis ce royaume sur Jeanne de Naples, sans livrer de bataille; et déjà il chanceloit sur un trône toujours plus facile à conquérir qu'à défendre. Jeanne avoit adopté, par lettres-patentes du 29 juin 1380 (1), Louis, duc d'Anjou, fils de Jean, roi de France, frère de Charles V, qui mourut cette même année, et régent de France au commencement du règne de Charles VI. Louis d'Anjou, qui n'avoit pu sauver Jeanne, se préparoit à la venger, ou plutôt à conquérir son royaume et à recueillir son héritage. Il descendit en Italie, en 1382, avec une armée que les calculs les plus modérés portent à quinze mille chevaux (2). Le comte de Genève, frère du pape Clément, le comte de Savoie et plusieurs seigneurs français de la première distinction, l'accompagnoient; et, lorsqu'il entra dans les Abruzzes, le 17 juillet 1382, son armée fut encore grossie par un grand

CHAP. LII. 1383. 1382.

(1) *Raynaldi Annal. eccles.* 1380, §. 11, T. XVII, p. 73. — *Giannone, Istoria civile del Reg. di Nap.* L. XXIII, c. 5, T. III, p. 334.

(2) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 508.

CHAP. LII. 1382.

nombre de seigneurs napolitains, qui desiroient venger la mort de Jeanne et secouer le joug de Charles III. Les comtés de Provence et de Forcalquier avoient déjà reconnu Louis pour légitime successeur de la reine; et une flotte provençale se montra sur les côtes de Naples, pour offrir des secours à ceux qui embrasseroient le parti d'Anjou. La noblesse, qui seule dans le royaume étoit consultée par le monarque, n'étoit jamais satisfaite de ses libéralités : toujours quelque jalousie de famille, quelque fief retenu ou accordé injustement, aigrissoit le ressentiment de ces barons orgueilleux. Les San-Sévérini, les comtes de Tricarico, de Matéra, de Conversano et de Caserte, avec plusieurs autres, levèrent les étendards pour Louis (1). Ainsi commença la faction des Angevins, qui devoit, par sa rivalité avec la faction de Duraz, coûter tant de sang au royaume de Naples.

La guerre ne s'ouvrit point cependant par des actions éclatantes; Charles III, se voyant abandonné par une partie de ses barons, n'essaya pas de tenir la campagne : il renferma ses troupes dans les places-fortes; et il attendit que les Français, rebutés par le défaut de subsistances, la chaleur du climat et les maladies,

(1) *Giannone, Istoria civile.* L. XXIV, c. 1, T. III, p. 352. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1046.

eussent perdu leur première ardeur. Pendant CHAP. LII.
qu'il temporisoit, les Angevins soumirent pres- 1382.
que toutes les provinces qui sont le long de la mer Adriatique; mais leurs forces se consumèrent dans une suite de petits combats et de siéges. Sur ces entrefaites, le duc d'Anjou mourut de maladie à Biséglio, dans la terre de Bari, le 10 octobre 1384; et l'armée qu'il commandoit se dissipa d'elle-même. (1)

Cependant la mort de Louis ne rendit point 1384.
la tranquillité au royaume, ou la paix à Charles de Duraz. Les barons mécontens, et tout le parti angevin, persistoient dans leur disposition à la révolte; et Urbain VI, qui avoit donné la couronne à Charles, menaçoit sans cesse de la lui ravir de nouveau. Ce pontife orgueilleux et emporté avoit quitté Rome pour venir à Naples, gouverner le royaume et régenter le roi. Il demandoit, pour son neveu Butillo, l'investiture des principautés et des fiefs de Capoue, d'Amalfi, de Nocéra et de Scafa (2); et il autorisoit ce neveu dans la conduite la plus scandaleuse (3). Tant que Louis

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1051.

(2) *Theodoricus a Niem, Hist. Schismatis.* L. I, c. 28-32, p. 24. — *Raynald., Annales ecclesiast.* 1383, §. 3, T. XVII, p. 112.

(3) Butillo, qui étoit alors âgé de plus de quarante ans, entra de force dans un couvent, et viola une religieuse que sa nais-

CHAP. LII. d'Anjou vécut, Charles garda les plus grands
1384. ménagemens envers Urbain. Il lui donna cependant une garde d'honneur qui le surveilloit dans les châteaux d'Averse ou de Naples. Mais le roi ayant conduit son armée dans la Pouille contre son concurrent, Urbain en profita pour s'établir avec ses cardinaux et toute sa cour dans le château de Nocéra, qui avoit été cédé à son neveu. Alors il s'attribua une autorité supérieure à celle du monarque; il contrôla tous les actes de son administration, et il manifesta à son égard ce même caractère insolent, emporté et inconséquent, qui l'avoit déjà brouillé avec tous ses cardinaux, et qui avoit été la cause première du schisme.

Charles, délivré de l'inquiétude que lui donnoit Louis, revint à Naples le 10 novembre, et fit inviter le pontife à se rendre auprès de lui. « Ce n'est point l'usage des papes, répondit » Urbain, de fréquenter les cours des rois; » mais bien celui des rois, de se ranger à genoux » aux pieds des papes. Que Charles supprime » toutes les nouvelles gabelles qu'il a établies, » et alors je pourrai encore l'accueillir auprès » de moi avec bonté. » Le monarque, irrité,

sance et sa vertu distinguoient entre toutes les autres autant que sa beauté. Quand on en porta des plaintes au pape, il répondit : *Bon! ce n'est qu'un feu de jeunesse.*—*Costanzo, Istor. di Napoli.* L. VIII.—*Giannone, Istor. civile.* L. XXIV, c. 1, p. 353.

jura qu'il gouverneroit par ses propres conseils un royaume qu'il avoit conquis par sa seule épée (1); et bientôt il donna ordre au grand connétable de former le siége de Nocéra. Trois machines pour lancer des pierres furent placées aux trois angles du château; et l'attaque fut commencée sous les ordres d'Albéric de Barbiano, valeureux capitaine d'aventuriers, que Charles avoit nommé grand connétable du royaume. De son côté, le pape se présentoit trois ou quatre fois par jour aux fenêtres du château de Nocéra, avec un cierge et une clochette à la main, pour maudire et excommunier l'armée du roi. (2)

CHAP. LII. 1384.

On n'employoit point encore l'artillerie dans le royaume de Naples; et le château de Nocéra ne pouvoit être pris par les moyens alors en usage. Pendant les huit mois que dura le siége, Urbain chercha des alliés au dehors qui vinssent le délivrer. Antoniotto Adorno, doge de Gènes, saisit avec empressement une occasion d'étendre sa protection sur le chef de la chrétienté. La générosité chevaleresque de son caractère étoit, dans cette occasion, secondée par son orgueil. Il arma dix galères sous les ordres de Clément

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1052.—*Gazata, Chron. Regiense*. T. XVIII, p. 91. — *Annales Miniatenses Bonincontrii*. T. XXI, p. 46.

(2) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1052.

CHAP. LII. Fazio, qu'il envoya sur les côtes de Naples,
1384. pour recueillir le pontife au moment où il parviendroit à s'échapper (1). De leur côté, Ramondello Orsini et Thomas de San-Sévérino, deux barons du parti d'Anjou, qui avoient adopté dans le schisme la cause de Clément VII, offrirent leur secours à Urbain; et celui-ci ne dédaigna point d'être sauvé par les schismatiques :
1385. ils firent lever le siége de Nocéra, par une attaque subite, avec trois mille chevaux; et ils conduisirent le pape à l'embouchure du Séle, au sud-est de Salerne, où la flotte génoise l'attendoit. (2)

Urbain VI traînoit avec lui, sur les galères de Gènes, ces mêmes cardinaux qu'il avoit décorés de la pourpre romaine, après que tout le sacré collége l'avoit abandonné pour élire un antipape. Mais ces prélats ne pouvoient pas s'accoutumer mieux que leurs prédécesseurs aux extravagances du pontife. Ils avoient erré avec lui de château en château; engagés dans des guerres sans sujet, ils s'étoient vus exposés à tous les dangers d'un siége. Pendant qu'ils étoient enfermés à Nocéra, ils avoient consulté entre eux sur les moyens de contenir un chef de l'Église qui faisoit le déshonneur de la chrétienté, et qui, après avoir déjà causé un schisme,

(1) *Ubertus Folieta, Genuens. Histor.* L. IX, p. 491.

(2) *Sozomeni Pistoriensis Hist.* T. XVI, p. 1128. — *Giannone.* L. XXIV, c. 1, T. III, p. 357.

sembloit vouloir en préparer un second parmi ceux qui lui étoient restés fidèles. L'écrit d'un jurisconsulte de Plaisance, qui proposoit de donner un curateur au pape, paroissoit surtout faire sur eux une grande impression (1). Mais Urbain prévint leur résolution, pendant qu'il étoit encore à Nocéra : il fit saisir six cardinaux, le 12 janvier 1385; il les accusa d'avoir voulu l'assassiner; il les fit mettre à la torture, et il arracha la confession de ce crime à quelques-uns d'entre eux, par d'affreux tourmens auxquels il assistoit en récitant son bréviaire (2). Urbain retint ensuite ces cardinaux en prison dans une citerne; et quand il fut arrivé à Gènes avec ces malheureux, il en fit périr cinq, qui furent étranglés en prison, ou jetés dans la mer, enfermés dans des sacs. Le cardinal d'Angleterre étoit le sixième; il obtint grâce de la vie, par les sollicitations de son souverain, le roi Richard II. Deux autres cardinaux, effrayés de tant de cruautés, abandonnèrent la cour d'Urbain, pour se réfugier à celle d'Avignon, et embrasser le parti de l'antipape. Clément VII

CHAP. LII.
1385.

(1) *Theodoricus a Niem. Histor. Schismatis.* L. I, c. 42, p. 34. — *Raynaldus, Annal. ecclesiast.* 1385, §. 1, T. XVII, p. 120.

(2) *Theodoricus a Niem. Hist. Schism.* L I, c. 45, p. 38; et c. 51, p. 42. Cet historien fut chargé lui-même par le pape de recevoir les dépositions du cardinal de Sangro et de quelques autres, pendant qu'ils étoient sur le chevalet à la torture.

CHAP. LII. 1385. les accueillit avec joie, et les confirma dans la jouissance des dignités qu'ils avoient reçues de son rival. (1)

La mort de Louis d'Anjou et la fuite d'Urbain, avoient délivré Charles de Duraz de ses plus dangereux adversaires; mais à peine commençoit-il à s'affermir sur son trône, qu'un nouvel objet d'ambition l'entraîna dans de nouveaux dangers, et ralluma la guerre civile dans le midi de l'Italie. Le roi Louis de Hongrie, le protecteur et le père adoptif de Charles de Duraz, étoit mort le 11 septembre 1382, après un règne glorieux de plus de quarante ans (2). Malgré les coutumes de Hongrie, qui excluent les femmes de la succession au trône, la noblesse avoit consenti à ce que Marie, fille aînée de Louis, portât la couronne à Sigismond, marquis de Brandebourg, second fils de l'empereur Charles IV, à qui elle avoit été fiancée en bas âge. La gloire et les vertus de Louis, qui mouroit sans descendance masculine, avoient mérité qu'on accordât cette faveur à sa fille. Marie fut couronnée avec le titre de Roi (3). En attendant

(1) *Annales Miniatenses Bonincontrii*, p. 48. — *Raynaldi Annal. ecclesiast.* 1386, §. 10, p. 126.

(2) *Joh. de Thwrocz seu Joh. a Kikullew. Chronic. Hungaror.* P. III, c. 55, T. I, *Rer. Hung.* p. 198.

(3) *Jo. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 2. — *Rer. Hung.* T. III, p. 404.

que son mariage fût accompli, sa mère Élisabeth prit le gouvernement du royaume; et elle le partagea avec Nicolas Gara, palatin de Hongrie, son favori, que Louis avoit comblé de richesses et d'honneurs (1). Mais le gouvernement des deux femmes, et celui de leur favori, devinrent bientôt également odieux à la nation. Les nobles mécontens résolurent d'appeler à la couronne Charles de Duraz, le denier héritier mâle des rois de Hongrie, du sang français. Charles avoit été élevé à la cour de Louis; il avoit adopté les mœurs du peuple guerrier auquel il devoit sa grandeur; il avoit commandé les armées hongroises dans plusieurs occasions, et surtout au siége de Trévise; il paroissoit enfin plus digne qu'une femme de gouverner des chevaliers. Paul, évêque de Sagabrie, le plus zelé de ses partisans, fut envoyé à Naples, auprès de lui, pour lui offrir une couronne; et Charles, malgré les sollicitations de Marguerite, sa femme, qu'il laissa régente du royaume de Naples, s'embarqua le 4 septembre 1385, pour Signa en Esclavonie, d'où il se rendit à Sagabrie. (2)

CHAP. LII. 1385.

Charles ne s'annonça point aux deux reines

(1) *Joh. de Thwrocz ad Steph. de Haserhag. Hist. Caroli Parvi. Scr. Rer. Hung.* T. I, c. 1, p. 200.

(2) *Joh. de Thwrocz, Hist. Caroli Parvi.* c. 3 et 4, p. 204. — *Giornali Napoletani*, p. 1053. — *Andrea Gataro, Storia Padovana.* T. XVII, p. 521.

CHAP. LII. 1385. comme venant leur disputer la couronne les armes à la main ; il déclara, au contraire, qu'il venoit pour être le pacificateur du royaume, et il laissa le soin à la noblesse de demander pour lui la dignité royale. Les deux reines, après l'avoir admis volontairement à Bude, furent en effet contraintes d'offrir leur abdication (1); et, dans une diète à Albe-Royale, Charles fut proclamé roi par la noblesse, d'une voix unanime (2). Mais les deux reines avoient opposé à la dissimulation de Charles une égale fausseté. Nicolas Gara rassembloit pour elles ses satellites, sous prétexte de célébrer les noces d'une de ses filles; et un jour de fête solennelle, au mois de février 1386, les reines firent inviter le roi dans leur appartement; le palatin
1386. s'y trouvoit aussi avec des assassins qu'il avoit apostés, il donna le signal du meurtre : Charles fut renversé d'un coup de sabre sur la tête, et tous ses partisans furent massacrés. Le roi ne mourut cependant point de ses blessures; mais, enfermé à Visgrade, le poison acheva, le 3 juin 1386, ce que le fer avoit commencé. (3)

L'assassinat de Charles livra ses deux royaumes

(1) *Joh. de Thwrocz*, c. 6, p. 208.

(2) *Ibid.* c. 7, p. 209.

(3) *Ibid.* c. 8, p. 210-212. — *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 523.

de Naples et de Hongrie à l'anarchie la plus ruineuse. Marguerite, sa femme, demeura régente du premier pendant la minorité de Ladislas, son fils, âgé seulement de dix ans. Mais la noblesse de Naples avoit créé une magistrature indépendante de la couronne, sous le nom des Huit du bon gouvernement, magistrature qui bientôt disputa à la reine son autorité. Le parti d'Anjou, rassemblé par Thomas de San-Sévérino et Othon de Brunswick, mari de la dernière reine, avoit proclamé pour roi Louis II d'Anjou, sous la tutelle de sa mère Marie. San-Sévérino, qui prenoit le titre de vice-roi, força Marguerite et le parti de Duraz à évacuer Naples pour s'enfermer à Gaëte. L'ingratitude des Provençaux leur fit perdre les fruits de leur victoire; ils mécontentèrent San-Sévérino et le duc de Brunswick, et ils forcèrent le dernier à abandonner leur cause pour se jeter dans le parti de Duraz (1). Cependant la confusion étoit universelle; deux rois encore enfans, sous la tutelle de deux femmes plus intrigantes qu'habiles, luttoient en même temps l'un contre l'autre, et ensemble contre leurs sujets. Deux papes qui s'excommunioient mutuellement, cherchoient également à opprimer le prince leur adversaire, et à dépouiller le

CHAP. LII. 1386.

(1) *Giannone, Istoria civile del Reg. di Nap.* L. XXIV, c. 3, T. III, p. 373. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1057.

CHAP. LII. 1386. roi, leur pupille, de son autorité légitime, pour y substituer celle du Saint-Siége. Tous les barons étoient en armes; et, sous prétexte de la guerre civile, ils rançonnoient les bourgeois et les paysans de leur parti, et ils livroient au pillage et à l'incendie les propriétés de leurs ennemis. Et, au milieu de ce désordre effrayant, aucun grand caractère ne se développoit, aucun homme d'un talent distingué ne fixoit les yeux de la nation, et ne lui donnoit l'espérance d'un avenir plus heureux.

Dans le royaume de Hongrie, le sort des deux reines avoit excité la pitié lorsqu'elles étoient dépouillées de leurs droits : mais une indignation générale avoit succédé à ce sentiment, lorsqu'on leur avoit vu recouvrer la royauté par une atroce perfidie. Jean de Horwath, ban de Croatie, les ayant surprises et ayant massacré leurs gardes, fit trancher la tête, en leur présence, à Nicolas Gara, et jeter dans la rivière la reine mère Élizabeth : toutes les demoiselles de la jeune reine Marie furent abandonnées aux insultes des Croates, tandis que cette princesse, qui seule, dit-on, ne fut pas violée, fut enfermée au château de Brupa. (1)

Sigismond, marquis de Brandebourg, arrivoit en Hongrie à cette époque même, pour y

(1) *Joh. de Thwrocz, Chron. Hung.* P. IV, c. 1, p. 214.

célébrer son mariage avec sa jeune épouse. CHAP. LII.
Une partie de la noblesse hongroise se joignit à 1386.
lui; mais le parti qui avoit appelé et ensuite vengé Charles III, se prépara à se défendre. Jean de Horwath fit passer la reine Marie, sa prisonnière, au château de Novigrad : il avoit dessein de l'envoyer dans le royaume de Naples, à la veuve de Charles III; mais les Vénitiens y mirent obstacle. Consultant plutôt leur intérêt actuel que leur ressentiment pour les injures qu'ils avoient reçues du roi Louis, ils firent alliance avec Sigismond et Marie; ils envoyèrent au premier, comme ambassadeurs, leurs négociateurs les plus habiles, afin de rétablir la paix en Hongrie, et d'y faire reconnoître le nouveau roi; ils chargèrent Jean Barbadigo, un de leurs amiraux, de veiller sur les côtes de Croatie, pour que la reine ne fût point transférée à Naples malgré elle, et ils contraignirent enfin, par leurs armes, Jean de Horwath et le prieur d'Aurania, son frère, à rendre à Marie sa liberté : elle fut relâchée le 4 juin 1387, et un 1387.
mois après, elle fut mariée à Sigismond. (1)

Ainsi la république de Venise, si long-temps

(1) *Joh. Lucii de Reg. Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 11, T. III, *Rer. Hung.* p. 409.—*Raphain Caresino, Chron. Venet.* T. XII, p. 476. — Jean de Thwrocz fait quelque erreur sur les dates, et ne parle pas de l'assistance des Vénitiens. *Chron. Hung.* P. IV, c. 2 et 3, p. 215.

CHAP. LII. alarmée par la puissance et l'ambition du roi
1387. de Hongrie, vit un allié, qu'elle avoit comblé de bienfaits, succéder à son ancien rival. Lors même que Sigismond auroit pu oublier la reconnoissance qu'il devoit aux Vénitiens, il ne disposoit plus des forces auxquelles Louis avoit commandé : sa vengeance implacable, en poursuivant les ennemis de Marie, excitoit dans ses états des rebellions toujours nouvelles; presque tous les vieux conseillers et les généraux de Louis périrent par le glaive ou sur l'échafaud (1). Des provinces autrefois dépendantes de la couronne de Hongrie s'en séparèrent; et Sigismond fut obligé de reconnoître parmi ses sujets un nouveau roi de Rascie et de Bosnie, auquel Zara, Traù, Lébénigo, Spalatro, et toutes les villes enlevées aux Vénitiens, le long de la côte de Dalmatie, demeurèrent soumises (2). Ainsi la république n'eut plus lieu de craindre qu'une marine formée sous la protection du roi de Hongrie, lui disputât un jour l'empire de l'Adriatique.

Il se passa vingt ans encore avant que les

(1) *Joh. de Thwrocz.* P. IV, c. 4 et 7, p. 216, 219. — *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach, Chronic. Austriacum*, p. 821. *In Pez. Scrip. Rer. Austriacar.* T. II.

(2) Twartkus, ban de Bosnie, ayant conquis la Rascie ou Servie orientale, prit le titre de roi en 1386; et de 1387 à 1390, il conquit les villes maritimes que les Vénitiens avoient possédées. *Jo. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 3, p. 412.

Vénitiens tentassent de recouvrer les possessions qu'ils avoient perdues sur la côte de l'Esclavonie. Mais les révolutions de Naples et de Hongrie leur donnèrent lieu de faire une acquisition importante à l'entrée même du golfe Adriatique. L'île de Corfou ou Corcyre se donna volontairement à eux. Cette île, demeurée aux empereurs latins de Constantinople, après la perte de leur capitale, avoit été réunie à la couronne de Naples. Pendant les guerres civiles de la Pouille, les Cofiotes secouèrent le joug des Napolitains; et, après s'être gouvernés quelque temps en république, ils implorèrent la protection des Vénitiens, et se soumirent à eux, le 9 juin 1386, moyennant l'assurance que tous leurs priviléges leur seroient conservés (1). Durazzo, ville importante sur les côtes d'Albanie, que Charles d'Anjou l'ancien avoit conquise sur les Grecs, et qui avoit passé, avec le titre de duché, dans une branche de sa famille jusqu'à Charles III, roi de Naples et de Hongrie, fut vers le même temps conquise par les Vénitiens; et, l'année d'après, les deux villes d'Argos et de Napoli de Romanie furent réunies au

(1) Cette négociation, avec toutes les pièces officielles, se trouve dans l'*Istoria di Corfù di Andrea Marmora, Nobile Corcyrese*. L. V, p. 228. 1 vol. in-4°. Venezia, 1672.—Voyez aussi *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 751. — *Raphain Caresino, Chron. Venetum*. T. XII, p. 472.

CHAP. LII 1387. domaine de la république par la cession des feudataires qui les gouvernoient (1). Si les Vénitiens ne poussèrent pas plus loin leurs conquêtes sur les Hongrois, les Grecs ou les Napolitains, au moment où aucun de ces peuples n'étoit plus en état de leur résister, c'est que le desir de se venger de François de Carrare dirigeoit vers le même temps toutes leurs forces et toute leur ambition vers le continent de Lombardie.

François de Carrare, seigneur de Padoue, avoit racheté, de l'archiduc Léopold d'Autriche, la ville de Trévise et son territoire (2), que les Vénitiens avoient vendus au dernier. Les états de Carrare bordoient ainsi la lagune dans toute sa longueur, et coupoient aux Vénitiens toute communication avec le continent. Un voisin si proche, de tout temps allié de tous les ennemis de la république, et qui joignoit l'habileté et le pouvoir au desir de nuire, inspiroit une défiance extrême au sénat. Les Vénitiens, encore affoiblis par la dernière guerre, vouloient susciter des ennemis à Carrare, plutôt que de l'attaquer eux-mêmes. Ils excitèrent secrètement le ressentiment d'Antonio de la Scala, seigneur de Vérone; ils l'engagèrent ainsi à se

(1) *Vettor Sandi, Storia civile Veneziana.* L. V, P. II, c. 12, p. 190. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi di Venezia*, p. 760.

(2) *Chronicon Estense*, T. XV, p. 508.

charger de leur querelle, et à combattre leur ennemi. CHAP. LII. 1387.

Antonio de la Scala étoit fils naturel de Can signore de la Scala, auquel il avoit succédé en 1374, conjointement avec son frère Barthélemi (1). Pour régner seul, il avoit fait assassiner ce frère en 1381; et il avoit fait mourir la maîtresse de Barthélemi et toute sa famille dans d'horribles tourmens, les accusant du crime que lui-même venoit de commettre. François de Carrare témoigna publiquement l'horreur que lui inspiroit tant de perfidie et de cruauté (2); et le bâtard de la Scala crut, en déclarant la guerre au seigneur de Padoue, démentir une accusation dont il rougissoit, et effacer les traces de son forfait. Il conclut, en 1385, un traité de subsides avec les Vénitiens. Il s'engagea, moyennant vingt-cinq mille florins, qui devoient lui être payés chaque mois, tant que dureroit la guerre, à dépouiller la maison de Carrare de tous ses états, et à céder Trévise et son territoire à la république. (3)

En vain François de Carrare s'efforça de faire comprendre à son voisin irrité que leurs états n'avoient jusqu'alors conservé leur indépendance que par l'ancienne alliance de leurs deux

(1) *Chronicon Veronense, in fine.* T. VIII, p. 659.
(2) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 446.
(3) *Ibid.* p. 508.

CHAP. LII. 1386.

familles, et que celui qui aideroit à dépouiller l'autre seroit bientôt dépouillé à son tour par ceux mêmes qui auroient combattu avec lui. Antonio de la Scala, sourd à ces représentations, rassembloit des gens de guerre; et le 5 avril 1386, il les envoya sur le territoire de Padoue, sous la conduite de Cortésia de Sarégo. Les deux seigneurs se tenoient également loin des périls de la guerre; et Carrare prit à sa solde Giovanni d'Azzo des Ubaldini, qu'il chargea de repousser ses ennemis. Une bataille fut livrée, le 25 juin 1386, au lieu nommé les Brentelles; Sarégo fut fait prisonnier avec huit mille soldats ou miliciens de Vérone; huit cents hommes avoient été tués dans le combat. (1)

Mais l'usage s'étoit introduit de renvoyer les prisonniers sans rançon, après les avoir dépouillés de leurs chevaux et de leurs armes, en sorte que la perte d'une bataille n'étoit qu'une perte d'argent. La seigneurie de Venise fit un présent de soixante mille florins à Antonio de la Scala, pour le dédommager de l'échec qu'il venoit d'éprouver : un astrologue le flattoit qu'il seroit bientôt maître de Padoue, et il rejeta toutes les offres de conciliation que Carrare s'étoit empressé de lui faire. (2)

(1) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 528.

(2) *Gataro, Storia Padovana*, p. 526-538. — *Redusius de Quero, Chronic. Tarvisinum.* T. XIX, p. 788.

Au commencement de la campagne suivante, les armées furent portées, de part et d'autre, jusqu'à six ou huit mille hommes de cavalerie, et jusqu'à quinze mille fantassins. Francesco Novello de Carrare, fils du seigneur de Padoue, combattoit dans celle de son père, sous les ordres de Giovanni d'Azzo et de Jean Hawkwood. Après avoir ravagé le territoire de Vérone, l'armée padouane fut obligée de se retirer devant les forces supérieures que commandoient les deux généraux d'Antonio de la Scala; savoir : Jean des Ordélaffi et Ostasio de Polenta, seigneur de Ravenne. Mais arrivée à Castagnaro, près de Castelbaldo, elle se fortifia derrière un canal, et attendit l'attaque des ennemis. Une grande bataille fut livrée le 11 mars 1387, et l'armée de Vérone fut de nouveau mise en déroute : ses deux généraux furent faits prisonniers avec quatre mille six cent vingt hommes d'armes; et Hawkwood put porter sans obstacle la désolation jusqu'aux portes de Vérone et de Vicence. (1)

CHAP. LII. 1387.

Cependant François de Carrare écrivit encore une fois au seigneur de la Scala pour lui demander la paix; mais, dans le même temps, la seigneurie de Venise lui faisoit passer cent mille florins pour lever une nouvelle armée, et Jean Galéaz Visconti de Milan, voisin plus dangereux

(1) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 568. — *Chronic. Estense*, p. 514.

CHAP. LII. 1387.

encore, observoit l'affoiblissement des deux seigneurs de la Marche Trévisane, pour en tirer avantage : il offroit à tous deux des secours, et il attendoit le moment favorable pour dépouiller l'un et l'autre. Antonio de la Scala, prêtant l'oreille à ses perfides suggestions, renvoya, sans y répondre, la lettre de Carrare. (1)

Jean Galéaz, qui prenoit le titre de comte de Vertus, avoit succédé, en 1378, à son père Galéaz (2), dans le gouvernement de la moitié de la Lombardie. Il résidoit à Pavie, tandis que son oncle Bernabos demeuroit à Milan. Ce dernier avoit partagé entre ses nombreux enfans les villes qui dépendoient de lui (3) ; il auroit desiré accroître leur portion en y joignant l'héritage de son neveu, et il avoit donné les mains à plusieurs complots contre la personne ou les provinces de Jean Galéaz. Le comte de Vertus s'étoit dérobé à ces intrigues, sans laisser connoître qu'il les eût découvertes. Tout-à-coup il s'étoit jeté dans la dévotion ; on ne le voyoit plus entouré que de religieux et de prêtres ; un rosaire

(1) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 583.

(2) Galéaz mourut, le 4 août 1378, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il laissa à son fils les villes de Pavie, Asti, Verceil, Novare, Plaisance, Alexandrie, Bobbio, Alba, Como, Casal Saint-Evasio, Valence et Vigevano.

(3) Savoir : Lodi, Crémone, Parme, Borgo San-Donnino, Crème, Bergame et Brescia.

à la main, il visitoit les églises, et il y demeuroit en prières devant les images des saints. Bernabos attribuoit ce changement à la pusillanimité de son neveu, et il étoit confirmé dans son jugement par les précautions qu'il voyoit prendre à Jean Galéaz pour sa sûreté : car ce prince avoit doublé ses gardes; il en étoit sans cesse entouré, et il témoignoit son effroi au moindre mouvement imprévu. Enfin, au commencement de mai 1385, le comte de Vertus annonça qu'il vouloit aller en pélerinage au temple de la sainte Vierge, au-dessus de Varèse, près du lac Majeur; et il se mit en route avec une garde nombreuse qui ne s'écartoit pas de lui. Comme il approchoit de Milan, le 6 mai au matin, Bernabos vint à sa rencontre avec ses deux fils aînés. Jean Galéaz, après avoir embrassé son oncle avec tendresse, se retourna vers deux capitaines qui devinrent fameux à son service, Jacques del Verme et Antonio Porro, et il leur donna en langue allemande, qui étoit alors la langue militaire de toute l'Europe, l'ordre d'arrêter Bernabos. Aussitôt les soldats arrachèrent à ce seigneur la bride de sa mule; ils coupèrent le ceinturon de son épée, et l'entraînèrent loin des siens, tandis que Bernabos appeloit vainement son neveu à son aide, et le supplioit de n'être pas traître à son propre sang. La ville de Milan ouvrit aussitôt ses portes à Jean Galéaz; et ce fut dans un dé

CHAP. LII.

1387.

CHAP. LII. 1387. ses châteaux que son seigneur déposé fut retenu prisonnier avec ses deux fils. A trois reprises il fut empoisonné pendant les sept mois que dura sa détention. Il mourut enfin le 18 décembre 1385 (1). Ses cruautés et ses exactions l'avoient rendu si odieux aux peuples, qu'aucun de ses sujets n'essaya de le défendre. Ses alliés l'abandonnèrent avec la même indifférence, et Jean Galéaz, seul maître de la Lombardie, déposa le masque religieux qu'il avoit porté long-temps, et tourna contre ses voisins les forces qu'il avoit enlevées à son oncle.

Jean Galéaz avoit offert à plusieurs reprises son alliance, soit à la Scala, soit à Carrare : mais tous deux avoient long-temps refusé de s'associer à un prince dont ils connoissoient la mauvaise-foi. Cependant Antonio de la Scala, après sa défaite à Castagnaro, prêta enfin l'oreille aux propositions de Jean Galéaz; et un traité alloit être conclu entre eux par l'entremise des Vénitiens, lorsque François de Carrare se résolut à les prévenir, et accepta l'alliance qu'il avoit toujours rejetée (2). Elle fut signée le 19

(1) *Andrea Gataro, Storia Padovana.* T. XVII, p. 498. — *Corio, Istorie Milanesi.* P. III, p. 258. — *Annales Mediolanenses.* T. XVI, c. 147, p. 784. — *Poggii Bracciolini Historia Florent.* L. III, p. 245. — *Andreas Redusius de Quero, Chron. Tarvisin.* T. XIX, p. 785.

(2) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 583. — *Annales Mediolanenses.* T. XVI, p. 779.

avril 1387. La conquête de Vérone fut assurée à Visconti, celle de Vicence à Carrare, et le dernier céda au premier deux de ses meilleurs capitaines, Giovanni d'Azzo, et Ugolotto Biancardo, que l'épuisement de ses finances ne lui permettoit plus de garder à sa solde. (1) CHAP. LII. 1387.

Les princes alliés envahirent, en effet, l'un le territoire de Vérone, et l'autre celui de Vicence. Les citoyens de cette dernière ville représentèrent alors à François de Carrare qu'il ne devoit pas chercher à ruiner un pays sur lequel il comptoit régner; que Vicence, fidèle à la maison de la Scala, étoit prête cependant à faire dépendre son sort de celui de Vérone, et qu'ils ouvriroient leurs portes à Carrare dès qu'ils apprendroient que celles de Vérone étoient ouvertes à Jean Galéaz. Dans le même temps les habitans d'Udine, à la sollicitation des Vénitiens, attaquèrent Carrare du côté de Trévise, et le forcèrent à accepter la proposition des Vicentins. (2)

Cette diversion ne suffisoit point pour sauver la Scala : sa capitale étoit entourée par les armées de Visconti; les Vénitiens lui avoient fourni des subsides, et non des soldats, et l'empereur Wencelas, auquel il avoit eu recours,

(1) *Andrea Gataro*, p. 592. — *Chron. Tarvisinum Redusii de Quero*, p. 788.

(2) *Andrea Gataro*, *Storia Padovana*, p. 608.

CHAP. LII. 1387. lui avoit envoyé un ambassadeur pour faire montre de son autorité en Italie, plutôt que pour l'assister. Ugolotto Biancardo, qui commandoit l'armée milanaise, joignit la séduction à la force : des traîtres lui ouvrirent la porte de Saint-Maxime, pendant la nuit du 18 octobre; et Antonio de la Scala, après avoir consigné sa forteresse à l'ambassadeur impérial, s'enfuit par l'Adige à Venise avec tous ses trésors. (1)

L'ambassadeur de Wenceslas, demeuré maître de la forteresse de Vérone, et des signaux de commandement convenus avec les gouverneurs de Vicence et des châteaux-forts (2), les vendit au meilleur prix possible à Jean Galéaz, et se retira en Bohème avec l'argent qu'il avoit amassé d'une manière peu honorable. Toutes les forteresses furent alors ouvertes à Giovanni d'Azzo, et à Ugolotto Biancardo : le dernier prit aussi possession de Vicence pour le comte de Vertus; et la maison de la Scala, qui avoit régné cent vingt-huit ans à Vérone, et qui deux fois avoit aspiré à la couronne d'Italie, fut dépouillée de toutes ses possessions.

(1) *Andrea Gataro*, p. 618.—*Raphain Caresino*, *Chronic. Venetum*, p. 474.

(2) En consiguant une forteresse à un commandant, on convenoit avec lui qu'il ne la rendroit qu'à celui qui lui présenteroit un gage symbolique, que le prince gardoit entre ses mains. Ce gage étoit nommé *contra segno*.

D'après le traité conclu entre Carrare et Jean Galéaz, Vicence auroit du être immédiatement remise au premier; mais le seigneur de Padoue connoissoit son allié, et ne comptoit pas sur sa bonne-foi. Il garda le silence lorsqu'il sut que Jean Galéaz élevoit des prétentions sur Vicence, comme formant l'héritage de sa femme (1); et il songea seulement à se défendre condre les habitans d'Udine, auxquels les Vénitiens donnoient ouvertement des secours. Udine, capitale du Patriarcat d'Aquilée, n'avoit pas voulu reconnoître Philippe d'Alençon, patriarche consacré par Urbain VI, tandis que Carrare avoit pris ce prélat sous sa protection (2). Mais lorsque le seigneur de Padoue vit l'orage conjuré contre lui par la république vénitienne, il sollicita vainement celle-ci de lui accorder la paix, et il demanda avec instance la médiation du marquis d'Este, qui fut rejetée (3). A cette époque même, Jean Galéaz envoyoit à Venise deux ambassadeurs pour négocier avec la république une alliance

CHAP. LII. 1387.

(1) Jean Galéaz avoit épousé, en secondes noces, Catherine, fille de son oncle Bernabos, qu'il avoit fait mourir, et de Béatrix de la Scala. S'il tenoit de celle-ci quelque droit à l'héritage de la Scala, ce n'étoit qu'après tous les mâles de cette maison, et tous les enfans de Bernabos.

(2) *Vitæ Patriarcarum Aquileiensium*, T. XVI, p. 60.

(3) *Andrea Gataro*, *Storia Padovana*, p. 628.

CHAP. LII. 1388. contre le seigneur de Padoue. François de Carrare, à cette nouvelle, ne put plus contenir son indignation; il écrivit à l'empereur, au pape, et à tous les souverains de la chrétienté, des lettres circulaires, pour dénoncer la perfidie du comte de Vertus, et demander justice de ses trahisons. Il s'adressa aux Vénitiens eux-mêmes, espérant que leur prudence accoutumée l'emporteroit sur leur animosité : la trahison dont lui-même étoit victime pouvoit servir de leçon au sénat de Venise; car si la conquête de Vérone avoit ouvert à Jean Galéaz le chemin de Padoue, la conquête de Padoue pouvoit tout aussi-bien lui ouvrir le chemin de Venise. Mais le sénat, écoutant seulement sa haine implacable et son ambition, signa, le 29 mars 1388, un traité de partage avec Jean Galéaz. Il fut convenu que Trévise, Cénéda, et les forteresses de Coran et de Saint-Életto appartiendroient à la république, et que Padoue, avec son territoire, passeroit au seigneur de Milan (1). Sur la demande des Vénitiens, Albert, marquis d'Este, François de Gonzague, seigneur de Mantoue, et la communauté d'Udine, furent admis dans cette alliance. (2)

(1) *Andrea Gataro, Istoria Padovana*, p. 630. — *Marin Sanuto, Vite de' Duchi*, p. 758.

(2) *Raphain Caresino, Chron. Venetum*, p. 478.

François de Carrare, seul et sans alliés, au milieu d'ennemis, dont le moindre, pris séparément, lui étoit égal en forces, se trouvoit encore avoir à craindre son propre peuple autant que ses voisins. Depuis vingt-quatre ans, la principauté de Padoue étoit engagée dans des guerres continuelles; et l'épuisement des finances avoit forcé d'augmenter, chaque année, les impôts. Les places publiques retentissoient de clameurs et de menaces. Dans les conseils, le découragement et l'impatience se manifestoient ouvertement. Tous ceux que Carrare appeloit à délibérer avec lui, étoient ses ennemis secrets (1); les uns étoient vendus à Jean Galéaz, d'autres à la seigneurie de Venise; d'autres encore, sans avoir un but déterminé, desiroient seulement une révolution.

Le seigneur de Padoue implora l'assistance du duc de Bavière, avec lequel il avoit quelque parenté, et du duc d'Autriche, dont l'amitié lui étoit assurée par d'anciens traités; tous deux répondirent qu'ils marcheroient à sa délivrance, pourvu que Carrare leur fournît d'avance tout l'argent nécessaire à leur armement : mais dans l'état d'épuisement auquel ce prince étoit réduit, ne lui accorder des se-

(1) *Andrea Gataro*, p. 632.

CHAP. LII. cours qu'à cette condition, c'étoit les refuser.

1388. Quelques conseillers de François de Carrare lui proposèrent d'abdiquer la seigneurie en faveur de son fils. Ils lui dirent que Venise lui faisoit la guerre d'après une haine personnelle qui ne s'étendroit point à ce jeune homme; que ce dernier étoit chéri du peuple, et qu'il trouveroit dans son dévouement des ressources inattendues. Lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient le persuader, ils conseillèrent à Francesco Novello de saisir son père par surprise, et de le jeter en prison, pour traiter ensuite avec les ennemis. Les mœurs des tyrans d'Italie étoient telles, que le jeune prince parut mériter de grands éloges pour avoir repoussé une aussi odieuse insinuation. (1)

Après de longues délibérations, qui redoubloient chaque jour l'anxiété des seigneurs de Carrare, et qui leur faisoient sentir toujours plus l'impossibilité de se défendre, le père résolut enfin de suivre le conseil qu'il avoit d'abord rejeté, de transmettre la seigneurie à son fils, et de se retirer à Trévise. Il fit assembler dans le palais public le conseil du peuple, comme au temps de la république de Padoue; il fit nommer quatre Anziani, un gonfalonier et un syndic de la communauté; et il résigna,

(1) *Andrea Gataro, Storia Padov.* p. 638-640.

sans conditions, entre leurs mains, la seigneurie qu'il avoit héritée de ses ancêtres. Mais le peuple de Padoue, avili par soixante et dix ans de servitude, n'avoit conservé aucun sentiment généreux : incapable de vivre libre, il ne se sentoit ni le courage ni le desir d'exercer le pouvoir qu'on lui rendoit. Il assista à l'abdication du vieux François de Carrare comme à une vaine cérémonie : un docteur de droit, syndic de la communauté, répondit, par une harangue ampoulée, à la lecture faite, par le procureur du seigneur, de son acte de renonciation. Le gonfalonier et les Anziani, sans délibération comme sans conditions, investirent ensuite Francesco Novello de Carrare, de la seigneurie que son père venoit de déposer. Ainsi Padoue changea de maître le 29 juin 1388; et, le lendemain, le vieux Carrare partit pour Trévise, dont il s'étoit réservé la souveraineté. (1)

CHAP. LII. 1388.

Ce jour-là même, Jean Galéaz Visconti fit porter à Francesco Novello un défi et une déclaration de guerre; il ne rougit point, dans ce manifeste, d'en appeler à la justice de sa cause, et à la protection divine; il accusa son

(1) *Galeazzo Gataro, Storia Padovana*, p. 643. Cet historien lui-même étoit un des Anziani du peuple. Son fils André, que nous citons plus souvent, a donné une nouvelle forme à sa chronique. — *Redusii de Quero Chron. Tarv.* p. 789.

CHAP. LII. 1388. adversaire d'avoir été l'agresseur, et de l'avoir provoqué par ses trahisons (1). Jean Galéaz multiplioit avec ostentation les pièces officielles; et il paroît s'être flatté de voiler ses iniquités aux yeux de la postérité, sous le langage de la vertu, tandis qu'au contraire l'opposition entre ses discours et sa conduite n'a servi qu'à nous révéler toute sa duplicité. Cependant les troupes qu'il avoit rassemblées à Vérone et à Vicence, entrèrent dans l'état de Padoue : les Vénitiens y pénétrèrent en même temps par la Brenta et l'Adige; et comme les uns et les autres traitèrent les campagnes avec un extrême ménagement, ils engagèrent les paysans à se révolter contre Carrare, et à prendre parti avec eux. (2)

Un frère naturel du seigneur de Padoue, le comte de Carrare, commandoit ses troupes, et, profitant avec habileté des canaux qui coupent toute la Marche Trévisane, il arrêtoit les progrès de Jacques del Verme, général de Jean Galéaz. Mais le découragement et la trahison étoient répandus dans la ville, dans les camps et dans les forteresses du seigneur de Padoue; les soldats étoient souvent frappés

(1) *Gataro, Storia Padovana*, p. 648. — *Chron. Placentinum Joh. de Mussis*, p. 550. — *Annales Mediolanenses*, c. 150, p. 804.

(2) *Andrea Gataro*, p. 650.

de terreurs paniques; les commandans abandonnoient souvent sans combat les places et les châteaux qui leur étoient confiés, et le peuple menaçoit d'ouvrir les portes de Padoue, si on ne lui donnoit pas la paix (1). Les conseillers qu'assembloit Francesco Novello déclaroient à leur prince qu'ils ne vouloient pas voir leurs possessions dévastées plus long-temps pour des querelles qui leur étoient étrangères; qu'ils ne vouloient pas exposer plus longtemps leur ville à être prise et traitée avec la dernière rigueur par une soldatesque effrénée; en même temps ils lui rappeloient tout ce qu'il avoit à craindre de la vengeance des Vénitiens, et ils l'exhortoient à implorer plutôt la générosité de Jean Galéaz en se soumettant à lui. (2)

CHAP. LII. 1388.

Francesco Novello n'ayant plus aucun moyen de se défendre, et ne trouvant plus parmi ses parens ou ses amis personne à qui il pût se confier, céda enfin aux sollicitations de tout son peuple, et à la force des circonstances. Il fit demander un sauf-conduit à Jacques del Verme, pour se rendre à Pavie, auprès du comte de Vertus; et, le 23 novembre 1388, il ouvrit à ce général sa capitale et toutes ses forteresses. Auparavant, il avoit chargé sur

(1) *Andrea Gataro*, p. 658.

(2) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 662.

CHAP. LII. 1388. des barques ses effets les plus précieux; et il les avoit fait partir pour Ferrare, avec sa femme et ses enfans : lui-même il prit la route de Vérone; et comme il abandonnoit la ville où ses ancêtres avoient dominé pendant soixante et dix ans, et qu'il traversoit son propre territoire, il eut la douleur d'être témoin des fêtes et des réjouissances par lesquelles ses sujets célébroient l'inauguration de leur nouveau souverain. (1)

Des négociateurs, qui prétendoient être envoyés par Francesco Novello, se rendirent immédiatement auprès de son père, à Trévise, pour l'inviter à se confier aussi à la générosité de Jean Galéaz. Ils lui offrirent un sauf-conduit de Jacques del Verme, pour aller à Pavie; et ils le pressèrent d'ouvrir sa forteresse à ce général. Le vieux Carrare étoit dans une situation encore plus dangereuse que celle de son fils. Il étoit pressé en même temps par les armes des Vénitiens, des Visconti, et des Trévisans révoltés contre lui. Il s'étoit retiré dans la forteresse; et il n'avoit plus à attendre qu'une mort cruelle, s'il tomboit entre les mains de ses ennemis. Il appela donc Jacques del Verme; il introduisit ses soldats dans la citadelle de Tré-

(1) *Andrea Gataro*, p. 676. — *Raphain Caresino, Chron. Venetum*, p. 481. — *Chron. Placentinum Joh. de Mussis*, p. 551.

vise, et il s'achemina vers Pavie, pour implorer CHAP. LII.
la générosité du vainqueur. 1388.

Mais les sauf-conduits qui avoient été accordés aux deux seigneurs de Carrare ne furent point respectés. Jean Galéaz craignoit de les voir, et de leur annoncer lui-même qu'il vouloit fausser ses promesses. Il fit arrêter le fils à Milan et le père à Vérone, sans leur permettre d'avancer davantage. Cependant la couleuvre des Visconti fut arborée sur les bords de la mer Adriatique; et les étendards de ce prince redoutable flottèrent en face des clochers de Venise. Déjà Jean Geléaz projetoit de faire sentir sa puissance à cette superbe république; et lorsque les députés de Padoue furent admis en sa présence pour lui rendre hommage, il leur dit que, si Dieu lui accordoit seulement cinq ans de vie, il rendroit les Vénitiens leurs égaux, et mettroit un terme à la jalousie qu'une ville à demi submergée avoit long-temps causée à Padoue. (1)

(1) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 701.

CHAPITRE LIII.

Revolutions dans les républiques toscanes; intrigues de Jean Galéaz. — François de Carrare lui échappe, et s'enfuit à Florence; il determine cette république à faire la guerre à Visconti. Il conduit en Italie une armée allemande, et recouvre la seigneurie de Padoue.

1388—1390.

CHAP. LIII. La conduite de Venise, en favorisant les conquêtes de Jean Galéaz Visconti, n'avoit point répondu à la haute prudence qui si longtemps avoit distingué les conseils de cette république. Les deux maisons de la Scala et de Carrare, assez fortes pour se défendre, assez foibles pour ne pas inspirer de crainte, pouvoient servir aux Vénitiens de boulevard contre les entreprises des Visconti. La supériorité de forces et de richesses de la république lui donnoit mille moyens pour tenir les seigneurs de Vérone et de Padoue dans une espèce de vasselage. C'étoit une grande faute aux Vénitiens d'avoir excité la Scala à la guerre, et de l'avoir laissé périr ensuite, en ne lui donnant pas des

secours assez puissans : c'en étoit une plus grande d'avoir sacrifié Carrare à leur ressentiment, et d'avoir enrichi de ses dépouilles le tyran le plus puissant, le plus ambitieux et le plus perfide de l'Italie. La vue des drapeaux milanais qui flottoient au bord de l'Adriatique, fit faire au sénat vénitien de douloureuses réflexions sur sa conduite : bientôt les discours menaçans de Jean Galéaz, qui lui furent rapportés, augmentèrent son inquiétude. CHAP. LIII.

Aucune puissance en Italie ne paroissoit assez forte pour se mesurer avec le seigneur de Milan, et pour arrêter ses conquêtes. L'Église avoit long-temps combattu son père et son oncle; mais ses forces étoient anéanties par le schisme, et plus encore par la conduite imprudente d'Urbain VI. Ce pontife, qui devoit la liberté et peut-être la vie au doge Antoniotto Adorno, se brouilla avec son libérateur, et partit de Gènes précipitamment, le 16 décembre 1386, pour se rendre à Lucques (1). Dans cette dernière ville, il prêcha la croisade contre le royaume de Naples, qu'il vouloit conquérir. Mais ses exhortations ni ses bulles n'armèrent pas un soldat pour sa cause (2). Il déclara ensuite la guerre, tout ensemble aux

(1) *Georgii Stellæ Annales Genuenses*, T. XVII, p. 1128. — *Uberti Folietæ Genuensium Historiæ*. L. IX, p. 491.

(2) *Raynaldus*, *Annal.eccles.* 1387, . 2, T. XVII, p. 128.

CHAP. LIII. Turcs et aux Grecs; guerre peu sanglante, dont il commit le soin à l'archevêque de Patras (1). Puis, se rendant à Pérouse, il y fit des levées de soldats mercenaires, à la tête desquels il vouloit s'emparer du royaume de Naples, lorsqu'une sédition élevée parmi eux l'effraya, et le détermina à s'enfuir à Rome (2). C'est là qu'il mourut, le 13 octobre 1389, après avoir donné plus de scandale à la chrétienté par son emportement, son imprudence et sa cruauté, que les pontifes les plus décriés du dixième siècle. Pierre Tommacelli, cardinal de Naples, qui prit le nom de Boniface IX, fut élevé à la chaire de saint Pierre, par les cardinaux de l'obédience d'Urbain VI, le 9 novembre 1389. (3)

De toutes les maisons souveraines qui avoient existé entre les Alpes et les Apennins, depuis la chute des républiques, il n'en restoit plus que quatre qui n'eussent pas été asservies ou dépouillées par les Visconti; savoir : les maisons de Savoie, de Montferrat, de Gonzague et d'Este. Amé VII, dit le Rouge, comte de Savoie, uniquement occupé des intrigues et des guerres de la France, évita toute brouillerie avec le comte de Vertus (4). Théodore II, mar-

(1) *Raynaldus*, 1387, §. 8, p. 130.

(2) *Ibid.* 1388, §. 8, p. 137.

(3) *Raynaldus*, *Annal. eccles.* 1389, §. 12, p. 142.

(4) Guichenon, Histoire généalogique de Savoie, c. 24, T. II, p. 5, ann. 1383-1391.

quis de Montferrat, auquel Jean Galéaz avoit enlevé Asti et d'autres places importantes, fut lui-même prisonnier en quelque sorte, à la cour du seigneur de Milan, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'année 1400 (1). François de Gonzague gouvernoit Mantoue depuis l'année 1382; mais il ne se maintenoit dans cette principauté, que par sa déférence absolue à toutes les volontés de Jean Galéaz. Il étoit entré dans toutes ses alliances; il avoit pris part à toutes ses guerres, sans en attendre d'autre avantage que celui de retarder ainsi le moment où lui-même seroit dépouillé (2). Dans la famille d'Este, le marquis Albert avoit succédé, le 26 mars 1388, à son frère Nicolas, au préjudice d'Obizzo, fils d'un frère aîné, mort avant lui (3). Albert, d'après les suggestions de Jean Galéaz, auquel il avoit rendu visite à Milan, fit trancher la tête à Obizzo et à sa mère, qu'il accusa d'avoir tramé une conjuration contre lui : il fit brûler la femme de ce malheureux, pendre un de ses oncles, et tenailler ou écarteler plusieurs de leurs confidens (4). Après ces

(1) *Benvenuto de S. Georgio, Hist. Montisferrati.* T. XXIII, p. 611.

(2) *Platina, Histor. Mantuana.* L. III, p. 752. *Rer. It.* T. XX.

(3) *Chronicon Estense*, T. XV, p. 516.

(4) *Cronica di Piero Minerbetti, anno* 1388, c. 1, p. 156. —*Scriptores Etruriæ*. T. II.—*Cronica di Bologna,* T. XVIII, p. 530.

CHAP. LIII. atrocités, le marquis de Ferrare, en haine aux peuples et aux princes, ne pouvoit plus se fier à d'autres qu'à Jean Galéaz, qui les lui avoit fait commettre; et il ne se conduisoit plus que d'après ses conseils ou ses ordres.

Les autres familles, autrefois souveraines, avoient toutes été dépouillées de leurs états par les Visconti; les Correggio, les Rossi, les Scotti, les Pélavicini, les Ponzoni, les Cavalcabò, les Benzoni, les Beccaria, les Languschi, les Rusca, les Brusati, ou n'existoient plus, ou n'avoient plus d'autorité dans les villes autrefois soumises à leurs ancêtres. La maison Visconti avoit seule succédé à toute leur puissance, aussi-bien qu'à celle de la Scala et de Carrare.

Les communes de Toscane, si elles avoient été réunies par le sentiment de leurs dangers, auroient pu soutenir avec égalité la lutte contre le comte de Vertus : mais Florence seule savoit embrasser de ses regards la politique de l'Italie et de l'Europe entière. Les autres villes, au lieu de se tenir en garde contre l'ennemi de toute liberté, n'étoient jalouses que de Florence; et leurs passions imprudentes favorisoient les projets du tyran qui vouloit les asservir.

Les états d'Italie, exposés à être envahis par Jean Galéaz, n'avoient point de secours à attendre du reste de l'Europe. L'empire étoit tombé

entre les mains du plus foible et du plus méprisable des princes, Wenceslas, fils indigne de Charles IV, qui lui-même avoit tant dégénéré de ses glorieux ancêtres. La France, pendant la minorité et la démence de Charles VI, étoit livrée à une anarchie dans laquelle on vit bientôt naître les factions funestes des ducs de Bourgogne et d'Orléans. L'Angleterre avoit pour roi le foible Richard II; et, sous son règne, elle vit commencer les factions des deux roses. La Hongrie perdoit, par ses guerres civiles, toute l'influence que son grand roi Louis avoit acquise sur l'Italie et le reste de l'Europe. L'Aragon, pendant la longue administration de Pierre IV, dit le Cérémonieux, avoit tenu un rang distingué parmi les puissances maritimes : mais ce roi étoit mort le 4 janvier 1387 (1); et le foible Jean, qui lui avoit succédé, sommeilloit dans la lâcheté et dans la paresse, abandonnant à sa femme tout le soin des affaires publiques (2). Ainsi, d'un bout de l'Europe à l'autre, tous les royaumes étoient épuisés par un vice intérieur; tous les rois sembloient frappés en même temps d'aveuglement, de lâcheté ou de démence, tandis que le seigneur de la Lombardie entretenoit constamment à sa solde plus de troupes

(1) *Mariana, Historia de las Españas*. L. XVIII, c. 11.

(2) *Indices Rer. ab Aragon. regibus gestarum, Zurita*, L. III, p. 259.

CHAP. LIII. qu'aucun monarque d'Europe; qu'il disposoit d'un revenu immense; qu'il gouvernoit ses états en maître absolu, et qu'il formoit des projets de conquête plus grands encore que son pouvoir. Jean Galéaz avoit un courage d'entreprise qui contrastoit étrangement avec sa lâcheté personnelle. Le même homme qui ne se montra jamais à la tête d'aucune armée, qui se déroboit à tous les yeux dans le palais fortifié de Pavie, qui s'entouroit de triples gardes, et qui se mettoit encore en défense contre elles dans son appartement, comme s'il étoit sûr de leur trahison, cet homme n'hésitoit jamais un instant dans ses déterminations; jamais il n'étoit troublé par le danger, ou découragé par le mauvais succès. Supérieur à tous par la profondeur de sa politique, incapable de remords pour le crime, ou de honte pour la mauvaise-foi, il tendoit, avec ses vastes moyens, à soumettre toute l'Italie; et s'il en avoit achevé la conquête, il auroit trouvé peu d'obstacles à étendre sa domination sur les contrées voisines. Mais la liberté italienne fut sauvée quelque temps encore, parce que, dans la carrière de son ambition, Jean Galéaz eut à combattre la vertu, le courage et la magnanimité de la république florentine, et la haine implacable de François de Carrare, qu'il avoit dépouillé.

Plusieurs causes avoient contribué à exciter

l'animosité des diverses communautés libres de Toscane contre Florence; en sorte que, malgré l'alliance contractée entre elles, nous verrons successivement Pise, Sienne, Lucques, Pérouse et Bologne se joindre à l'ennemi des Florentins et de la liberté. CHAP. LIII.

Plusieurs compagnies d'aventuriers étoient entrées successivement en Toscane, pour y vivre de pillage; toutes avoient accablé de contributions les villes les plus foibles, tandis que la puissance des Florentins les tenoit à une distance respectueuse. Les peuples opprimés, au lieu de s'accuser eux-mêmes de leur foiblesse, soupçonnoient les Florentins d'être en secret d'accord avec ces bandes de brigands (1). Les Tarlati, de la famille de Piétro Saccone, seigneur de Piétra Mala, s'étoient, en 1384, donnés ou recommandés à la république de Sienne, avec soixante-neuf châteaux et un grand nombre de bourgades (2). De tout temps ils avoient été ennemis des Florentins, et ils avoient associé les Siennois à leur ancienne animosité. La même année, Enguerrand de Coucy avoit conduit en Italie une armée française de plus de douze mille chevaux, qu'il menoit dans le royaume de Naples, au secours de Louis, duc

(1) *Annali Sanesi anonimi*. T. XIX, p. 388, 390.

(2) *Malavolti, Storia di Siena*. P. II, L. VIII, fol. 150.

CHAP. LIII. d'Anjou (1). Un lieutenant de Charles III occupoit alors Arezzo, tandis qu'une foule d'émigrés arétins avoient été se joindre aux Tarlati.

Ceux-ci offrirent à Enguerrand de Coucy de l'introduire dans Arezzo, à l'aide des intelligences qu'ils y avoient conservées; et en effet ils lui ouvrirent les portes de cette ville, la nuit du 29 septembre 1384. Mais la mort du duc d'Anjou, qui fut annoncée à Florence cette nuit même (2), détermina Enguerrand de Coucy à renoncer à son expédition. Il essaya d'abord de se rendre maître du château d'Arezzo, où le lieutenant de Charles III s'étoit retiré avec les Guelfes : mais, voyant qu'après cinquante jours de siége, il n'avoit fait aucun progrès, et que les assiégés avoient vendu leur forteresse aux Florentins, il traita de son côté avec cette république; et, moyennant une somme d'argent, il ouvrit, le 17 novembre 1384, les portes d'Arezzo à des commissaires de Florence (3). Les Siennois, dans le même temps, avoient été en marché avec lui;

(1) *Scipione Ammirato, Storia Fior.* L. XV, p. 767.

(2) *Leon. Aretino, Istor. Fior.* L. IX. — *Marchione de' Stefani, Stor. Fior.* L. XII, R. 962, p. 49.—*Scipione Ammirato.* L. XV, p. 768.

(3) *Memorie storiche di Ser Naddo da Montecatini, Delizie degli erud.* T. XVIII, p. 73.—*Scipione Ammirato*, L. XV, p. 770.

ils lui avoient fourni des secours, et ils conçurent un dépit extrême de ce qu'une acquisition sur laquelle ils avoient compté leur étoit enlevée par leurs rivaux. (1) CHAP. LIII.

La république de Sienne éprouvoit cependant des révolutions qui l'affoiblissoient toujours plus ; elle étoit gouvernée par les artisans de la plus basse classe, réunis sous le nom de Mont des réformateurs. Les nobles étoient ouvertement en guerre avec eux, et tout le reste de la nation gémissoit dans l'oppression. Mais le 24 mars 1385, les ordres des Neuf et des Douze, qui tenoient un rang supérieur dans la bourgeoisie, se réunirent aux nobles pour attaquer l'oligarchie roturière des réformateurs. Après un combat acharné, ils chassèrent ces artisans du palais, et ensuite de la ville : quatre mille d'entre eux s'enfuirent ou furent envoyés en exil (2) ; et, dans la dernière classe de la nation, l'on créa un ordre nouveau, sous le nom de Mont du peuple, pour le séparer absolument des réformateurs qu'on vouloit proscrire. Le gouvernement fut partagé entre les Neuf, les Douze et le peuple ; la noblesse demeura exclue des emplois. (3)

(1) *Orlando Malavolti, Storia di Siena.* P. II, Lib. VIII, fol. 152.

(2) *Malavolti, Storia di Siena.* L. VIII, p. 153.

(3) *Marchione de' Stefani.* L. XII, R. 977, T. XVII, p. 63.

CHAP. LIII. Cette révolution réconcilia, pour un peu de temps, les Siennois aux Florentins, parce que les derniers avoient donné des secours à la bourgeoisie de Sienne. Ils étendoient aux réformateurs le ressentiment que leurs Ciompi leur avoient inspiré; et, à peine affranchis eux-mêmes du joug de la populace, ils vouloient le briser chez leurs voisins. Mais bientôt une dispute de juridiction réveilla entre les deux républiques une animosité mal assoupie.

1388. La communauté de Montépulciano étoit depuis long-temps sous la protection de la république de Sienne, avec des conditions et sous des réserves que les Siennois avoient mal observées (1). Mais cette bourgade, qui, plus anciennement, avoit été sous la protection des Florentins, les invoqua comme garans de ses priviléges. La famille de Pécora gouvernoit alors Montépulciano, avec une autorité presque absolue. Ces petits seigneurs s'étoient divisés; Jean de Pécora avoit chassé son parent Gérard: l'exilé, avec le petit nombre de ses adhérens, étoit demeuré attaché aux Siennois; le peuple et le chef de son choix avoient eu recours aux Florentins. (2)

— *Scipione Ammirato*. L. XV, p. 771. — *Malavolti*, *Stor. di Siena*. P. II, L. IX, p. 154.

(1) *Cronica di Piero Minerbetti*, *Scr. Etr.* T. II, an. 1388, c. 9, p. 164. — *Scipione Ammirato*, L. XV, p. 790.

(2) *Malavolti*, *Storia di Siena*. P. II, L. IX, p. 159.

Ces derniers, auxquels Jean de Pécora offroit la souveraineté de Montépulciano, ne voulurent point l'accepter; ils cherchèrent, au contraire, à réconcilier ce seigneur avec les Siennois : ils chargèrent leurs ambassadeurs de renouveler, pour le terme de cinquante ans, le traité qui existoit entre les deux peuples; mais ils envoyèrent aussi quelques compagnies d'hommes d'armes à Montépulciano, pour que cette commune ne fût point attaquée pendant que dureroit la négociation. (1) CHAP. LIII. 1388.

Les Siennois, qui passoient pour les plus vindicatifs des Toscans, irrités de ce que les Florentins se mêloient de leur querelle avec leurs sujets, se dévouèrent eux-mêmes à la sertitude pour y entraîner leurs rivaux. Ils envoyèrent secrètement des ambassadeurs au comte de Vertus, et lui offrirent de se donner à lui. Mais, à cette époque, Jean Galéaz étoit occupé de sa guerre avec François de Carrare : il craignoit

(1) *Poggio Bracciolini, Hist. Flor.* L. III, p. 249. — *Piero Minerbetti, Istoria Fior.* an. 1388, c. 9, p. 164. — Nous ferons désormais un usage fréquent de cet historien florentin, qui, pendant vingt-deux ans, a suivi à peu près le plan des Villani, auxquels il est cependant fort inférieur. Il paroît avoir eu dessein de continuer la chronique de Marchione de Stéfani, qui finit en 1386. Chaque année de son histoire, qui, suivant l'usage florentin, commence au 25 mars, forme un livre à part, divisé en plusieurs chapitres. Il est imprimé T. II des Écrivains étrusques, in-folio.

CHAP. LIII. 1388. de donner un prétexte à la république florentine pour secourir ce prince; et il envoya immédiatement des députés à la seigneurie, pour protester que, loin de vouloir troubler la paix de la Toscane, il venoit de rejeter les offres des Siennois, et que, lors même que ce peuple se donneroit librement à lui, il ne l'accepteroit point. (1)

Jean Galéaz n'avoit eu garde cependant de rebuter les Siennois, comme il le disoit; leur proposition s'accordoit avec ses projets de conquête en Toscane, et ses plus chères espérances: il engagea seulement cette république à négocier avec les Florentins jusqu'à ce qu'il eût soumis François de Carrare; alors il fit rompre subitement les conférences, au moment même où ses ambassadeurs protestoient à Florence qu'il ne desiroit que la paix. (2)

Pendant la même année, Jean Galéaz avoit fait une tentative pour s'emparer de Pise. Pierre Gambacorti, allié des Florentins, gouvernoit cette république. Tout-à-coup il fut attaqué par une compagnie d'aventuriers; et, avant d'avoir pu demander du secours à ses alliés, il vit arriver de Sarzane quatre mille chevaux que Visconti envoyoit, disoit-il, à son secours.

(1) *Piero Minerbetti*. 1387, c. 45, p. 150. — *Scipione Ammirato*. L. XV, p. 791.

(2) *Piero Minerbetti*. 1388, c. 11, p. 167.

Ces auxiliaires inattendus demandoient avec instance qu'on les reçût dans la ville : mais Pierre Gambacorti redoutoit plus encore de tels défenseurs que ses ennemis; il leur fit fermer les portes de Pise, tandis qu'il admit sans scrupule dans la ville, les renforts que les Florentins lui avoient envoyés. (1) CHAP. LIII. 1388.

Une année entière se passa cependant encore, sans que la guerre éclatât; mais chaque jour voyoit naître de nouvelles intrigues, et donnoit lieu à de nouvelles négociations, pour apaiser le ressentiment qu'elles excitoient. Le comte de Vertus avoit tour à tour dirigé ses projets sur chacune des villes de la ligue guelfe; Bologne étoit surtout exposée à ses menées, parce que les Visconti, qui autrefois y avoient dominé, y conservoient des partisans. La peste et une grande cherté de vivres affligeoient en même temps cette ville; un mécontentement secret se répandoit parmi ses habitans; les créatures de Jean Galéaz l'excitoient, et elles engagèrent plusieurs Bolonais dans un complot contre la liberté. Un heureux hasard fit découvrir cette conspiration; et ses chefs perdirent la tête sur l'échafaud (2). Le comte de Vertus parut d'abord vouloir les venger; il donna ordre 1389.

(1) *Piero Minerbetti*, c. 5, p. 158.

(2) *Cronica Miscella di Bologna*, p. 534.

CHAP. LIII. 1389. aux Florentins et aux Bolonais établis dans ses états, d'en sortir avant huit jours (1); il fit passer deux cents lances à Sienne, et la guerre parut inévitable. Cependant Pierre Gambacorti, qui redoutoit d'y être entraîné lui-même, se donna tant de mouvement, qu'il réussit à renouer les négociations. Les Florentins avoient déjà presque achevé leurs préparatifs; et ils s'étoient assurés de puissantes alliances en Allemagne, lorsque Gambacorti les engagea, au mois d'octobre 1389, à signer un traité de paix et d'alliance avec le comte de Vertus, par lequel ils s'engageoient réciproquement, les Florentins, à ne point se mêler des affaires de Lombardie; le comte, à ne prendre aucune part à celles de Toscane. (2)

Mais Jean Galéaz étoit d'autant plus empressé à signer des traités qu'il étoit plus résolu à n'en observer aucun. Il envoya à Sienne celui de tous ses généraux qui haïssoit le plus les Florentins; c'étoit Giovanni d'Azzo des Ubaldini, l'héritier d'une des grandes familles gibelines des Apennins: par son entremise, Jean Galéaz corrompit quelques citoyens de San-Miniato,

(1) *Piero Minerbetti*, c. 8, p. 185. — *Scipione Ammirato*, L. XV, p. 797.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 14, p. 188. — *Poggio Bracciolini*, *Hist. Fiorent.* L. III, p. 251. — *Scipione Ammirato*, L. XV, p. 798.

qui vivoient familièrement avec le gouverneur de ce château important. Les conjurés promirent de tuer ce gouverneur, et d'ouvrir San-Miniato aux troupes de Visconti, qui se seroit ainsi trouvé maître d'interdire aux Florentins la navigation de l'Arno : mais les conspirateurs, en cherchant des complices, s'adressèrent à quelques hommes qui révélèrent leur complot. (1)

CHAP. LIII. 1389.

Giovanni d'Azzo, ayant échoué à San-Miniato, ne renonça point aux intrigues dont il étoit chargé. Il étoit parent du seigneur de Cortone; et il fit de vains efforts pour l'attirer dans l'alliance de Jean Galéaz. Il essaya aussi de séduire les Pérousins; mais ceux-ci, agités alors par une révolution, parurent vouloir demeurer neutres. Au mois de septembre de cette année, les nobles s'étoient réunis au bas peuple de Pérouse; ils avoient remporté sur la bourgeoisie une victoire complète, et ils l'avoient exclue du gouvernement. Plus de cinq cents citoyens étoient en fuite : la ville avoit été en partie pillée ; et Pandolfe Baglioni, chef de la noblesse, avoit fait, par cette révolution, un premier pas vers le pouvoir suprême auquel il aspiroit. (2)

L'agent du seigneur de Milan eut plus de

(1) *Piero Minerbetti*, c. 21, p. 193.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 14, p. 188.—*Pompeo Pellini, Ist. di Perugia*. P. I, L. IX, p. 1375. —*Ibid.* P. II, L. X, p. 11.

CHAP. LIII. 1389.

succès à Pise. Ce n'est pas qu'il réussit à détacher des Florentins Pierre Gambacorti, l'ami fidèle de cette république; mais ce citoyen vertueux, qui avoit long-temps gouverné sa patrie, sans attenter à sa liberté, et sans abuser d'un pouvoir qu'il devoit à la confiance de ses compatriotes, commençoit à perdre de son crédit. Déjà ses neveux, fils de Gérard, son frère, se conduisoient avec l'arrogance de nouveaux seigneurs : l'un d'eux venoit d'être nommé archevêque de Pise, un autre chevalier du Saint-Sépulcre, et un troisième chanoine; ils oublioient que les citoyens de Pise étoient leurs égaux, et ils se permettoient quelquefois des violences dont les tribunaux n'osoient point les punir (1). Un négociateur de Jean Galéaz aigrit le mécontentement qu'il remarqua parmi le peuple; en même temps il séduisit, à prix d'argent, Jacques d'Appiano, chancelier de la communauté, que Gambacorti avoit rendu puissant, et en qui il mettoit toute sa confiance.

Les Florentins, pendant le même temps, avoient aussi cherché à se fortifier par des alliances. Mais le seul ami sur lequel ils pussent vraiment compter, étoit un homme qui, sans troupes et sans états, étoit venu se réfugier dans les murs de Florence. Au lieu de forte-

(1) *Bern. Marangoni, Cronica di Pisa*, p. 804.

resses et de soldats, il offrit à la république ses talens, son courage, l'énergie de son caractère, et surtout la haine irréconciliable qu'il portoit à Visconti. Cet homme étoit François Novello de Carrare, ci-devant seigneur de Padoue. 1389.

Jean Galéaz, après avoir retenu long-temps François Novello, ou le jeune, à Milan, voulut enfin exécuter, du moins en apparence, la convention moyennant laquelle Padoue lui avoit été livrée. Il avoit d'abord fait entendre à François qu'il lui accorderoit, en dédommagement de Padoue, la seigneurie de Lodi : mais il n'avoit jamais voulu lui permettre de venir à Pavie; et ses agens diminuoient chaque jour leurs offres, en même temps qu'ils faisoient naître sans cesse de nouvelles difficultés. Enfin, ils lui accordèrent, au nom du comte de Vertus, la seigneurie de Cortazon, près d'Asti. C'étoit un vieux château à moitié ruiné, avec quelques vassaux, pour la plupart voleurs de grands chemins, mais Gibelins passionnés et pleins de préventions et de haine contre la maison guelfe de Carrare. (1)

François de Carrare conduisit sa femme, Taddée d'Este, et toute sa famille, d'abord à Asti, et ensuite à Cortazon. Là, il s'occupa en

(1) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 718.

CHAP. LIII. 1389.

simple gentilhomme, à faire rebâtir son château (1). La ville d'Asti étoit alors sous la domination du duc d'Orléans, à qui Jean Galéaz l'avoit donnée comme dot de sa fille Valentine (2). Le lieutenant du duc se prit d'affection pour François de Carrare; et un jour il l'avertit que Jean Galéaz avoit aposté des hommes pour le tuer, lorsqu'il reviendroit de Cortazon à Asti. Il lui conseilla donc de se mettre en sûreté par une prompte fuite. (3)

Carrare, au mois de mars 1389, partit subitement d'Asti, avec sa femme et quelques domestiques, annonçant qu'il vouloit faire un pélerinage à Saint-Antoine de Vienne, en Dauphiné. Le gouverneur d'Asti lui donna une escorte pour le conduire aux frontières de Montferrat; et il se chargea en même temps de faire passer à Florence les enfans de Carrare, ses frères naturels, et les effets précieux qu'il avoit apportés avec lui de Padoue. (4)

(1) *Andrea Gataro*, *Stor. Padovana*, p. 720.

(2) Jean Galéaz avoit marié Valentine, fille de sa première femme, Isabelle de France, à Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI de France; il lui avoit donné pour dot le comté de Vertus et la ville d'Asti. De ce mariage naquirent Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, et Jean, comte d'Angoulême, grand-père de François Ier. De là les prétentions de ces deux rois aux états des Visconti.

(3) *Andrea Gataro*, *Storia Padovana*, p. 724.

(4) *Ibid.* p. 726.

François accomplit en effet son pélerinage à Saint-Antoine ; de là il se rendit à Avignon, pour y demander des conseils et des secours au pape français. Il vint ensuite s'embarquer à Marseille avec sa femme. Sa felouque devoit côtoyer les deux rivières de la Ligurie, et le transporter à Pise ; mais il fut assailli en route par les orages de l'équinoxe ; Taddée étoit fort avancée dans sa grossesse, la mer la faisoit cruellement souffrir : elle supplia son mari de lui épargner la torture qu'elle éprouvoit sur le vaisseau ; préférant, dit-elle, faire la route tout entière à pied, plutôt que de souffrir davantage ce martyre. Carrare savoit fort bien que les souffrances de la mer étoient sans danger, tandis que la route de terre étoit hérissée d'obstacles ; il céda cependant aux desirs de sa femme, et se fit débarquer sur la côte, ordonnant seulement à ses matelots de tenir toujours la felouque à sa portée.

Quelques châteaux de la rivière du Ponent appartenoient à des Gibelins, ennemis héréditaires de la famille de Carrare ; d'autres étoient possédés par des créatures du comte de Vertus ; dans les déserts et parmi les rochers, des émissaires de ce seigneur étoient aux aguets, pour surprendre les fugitifs : partout les voyageurs étoient entourés de danger, et François de Carrare, après avoir marché tout le jour dans les

CHAP. LIII. chemins tortueux qui sillonnent ces âpres montagnes, soutenant de son bras sa femme au bord des précipices, n'osoit point le soir entrer dans une maison pour s'y reposer. Près de Monaco, ils passèrent la nuit dans une église à moitié démolie : à Vintimiglia, le podestat les fit poursuivre par ses archers, contre lesquels ils soutinrent un combat avant d'être reconnus. Là, ils s'embarquèrent de nouveau ; mais la tempête, et les souffrances de Taddée, les forcèrent bientôt à relâcher au mileu du fief des marquis de Carréto, Gibelins dévoués au comte de Vertus. Ils en traversèrent une partie à pied, dans une défiance continuelle. S'étant arrêtés sous des arbres, pour manger un chevreau que l'un d'eux avoit acheté d'un berger, ils se relevèrent tour à tour pour faire la garde, pendant qu'une moitié d'entre eux prenoit quelque nourriture. (1)

1389.

Tout-à-coup ils furent joints dans ce lieu même par un messager de Pacino Donati, agent florentin de Carrare, et d'Antonio Adorno, doge de Gènes : le dernier promettoit sa protection au seigneur fugitif de Padoue ; il lui envoyoit un brigantin pour le conduire à Gènes, sous un nom supposé, et il lui donnoit une sauvegarde pour traverser les états de la république.

(1) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 732.

Carrare s'embarqua, avec toute sa famille, sur le brigantin génois; mais la tempête, acharnée à le poursuivre, le força bientôt à débarquer à Savone. Là, Pacino Donati et d'autres amis les attendoient; un souper leur étoit préparé, et ils se mettoient à table, lorsqu'un second messager du doge entra avec précipitation dans leur chambre, et leur ordonna de se rembarquer à l'instant. Jean Galéaz avoit sommé la république de Gènes de les arrêter partout où ils se présenteroient, la menaçant de tout son courroux si elle leur donnoit un asile; et Adorno n'osoit point se brouiller pour eux avec le puissant seigneur de toute la Lombardie. Les Carrare repartirent donc sans manger : ils naviguèrent toute la nuit; et le matin suivant, le besoin de se procurer quelque nourriture les força de mouiller dans le port de Gènes. Ils s'étoient déguisés en ermites allemands, et ils entrèrent ainsi, sans être reconnus, dans une hôtellerie. (1)

CHAP. LIII. 1389.

Après quelques heures de repos, ils se remirent en mer; et, parcourant la rivière de Levant avec presque autant de difficulté, ils débarquèrent enfin à Motrone, petit port du territoire de Pise, où ils espéroient trouver la sûreté et le repos. Après avoir congédié leurs

(1) *Andrea Gataro*, p. 734.

CHAP. LIII. 1389.

matelots, ils se mirent immédiatement, et à pied, en route pour Pise, envoyant devant eux un messager pour prévenir Gambacorti de leur arrivée.

François de Carrare, en soutenant sa femme qui succomboit à la fatigue, cherchoit à lui rendre de l'espérance et du courage. « C'est à » Pise, lui disoit-il, que bientôt nous repose- » rons nos membres fatigués; je suis sûr de » l'accueil de messire Pierre Gambacorti; lui » aussi a été une fois chassé de sa patrie; comme » moi il a erré de place en place pour demander » du secours. Alors le seigneur mon père le reçut » à sa cour, avec sa femme et ses fils; il le com- » bla d'honneurs; il maria une de ses filles au » marquis Spinéta; il lui donna de l'argent et » des soldats pour le rétablir à Pise; et si Gam- » bacorti est heureux et tranquille aujourd'hui, » il n'oubliera pas que c'est à nous qu'il le » doit. » Comme ces fugitifs cherchoient par ces souvenirs à remonter leur courage, le messager qu'ils avoient envoyé revint à eux leur dire que Pierre Gambacorti n'osoit pas leur donner asile dans sa patrie; parce que Galéazzo Porro, l'un des généraux de Jean Galéaz, venoit d'y arriver avec un parti de cavalerie, et avoit déjà demandé à la seigneurie de les faire arrêter. (1)

(1) *Andrea Gataro*, p. 736.

Taddée, quand elle entendit ce message, tomba évanouie : son mari, après lui avoir fait reprendre ses esprits, entra déguisé à Pise, et s'y procura un cheval pour sa femme, et des vivres dont ils avoient un pressant besoin. Il revint ensuite joindre sa petite troupe, et la conduisit par un chemin détourné à Cascina, sur la route de Florence. Là ils logèrent dans une hôtellerie si misérable, qu'ils furent obligés de s'établir tous dans l'écurie. Comme ils y étoient étendus sur la paille, ils furent éveillés par un messager de Gambacorti. Celui-ci leur envoyoit en présent dix chevaux, des confitures et des bougies; et il ordonnoit à tous les châtelains de l'état pisan de bien traiter ces illustres voyageurs. L'hôte céda alors son propre lit à François de Carrare et à sa femme. Depuis qu'ils étoient partis d'Asti, c'étoit la première fois qu'ils ne couchoient pas sur la terre nue, ou sur la paille. (1)

CHAP. LIII. 1389.

Les princes fugitifs ne trouvèrent pas même à Florence tout l'accueil qu'ils avoient espéré y recevoir. C'étoit le temps ou Jean Galéaz donnoit des assurances les plus fortes de son desir de maintenir la paix, et où la république, qui souffroit d'une grande cherté de vivres, cherchoit de son côté à ne point ex-

(1) *Andrea Gataro*, p. 740.

CHAP. LIII. citer le courroux du puissant seigneur de Lombardie. Les magistrats évitèrent donc pendant quelque temps toute relation ministérielle avec François de Carrare : ils ne le considérèrent que comme un particulier qui vouloit jouir de la protection que leurs lois accordoient à tous les malheureux. Cependant les enfans de Carrare et les bagages que le gouverneur d'Asti s'étoit chargé de faire parvenir à Florence, y étoient arrivés aussi. Le seigneur fugitif de Padoue se trouvoit encore avoir un trésor de quatre-vingt mille florins en argent, et de soixante mille en joyaux et pierreries (1). Pour donner une existence indépendante à son frère naturel, le comte de Carrare, il le fit entrer comme commandant de cent lances dans la compagnie de Jean Hawkwood; après cela il laissa sa femme et ses enfans à Florence, et il recommença seul ses voyages, pour susciter des ennemis à Jean Galéaz.

1389.

Il se rendit d'abord à Bologne; et la seigneurie de cette ville lui parut dans de bonnes dispositions à son égard : mais avant de se déterminer, elle vouloit attendre l'exemple que lui donneroit la république florentine. Il s'embarqua ensuite à Ancône, dans le dessein de traverser le golfe, et de se rendre en Croatie, auprès du

(1) *Andrea Gataro*, p. 744.

comte de Ségna, qui avoit épousé sa sœur. Un orage le poussa vers les lagunes, où il fut reconnu; et ce fut contre toute espérance qu'il évita d'être pris par les Vénitiens. (1) CHAP. LIII. 1389.

Débarqué à Ravenne, François de Carrare ne pouvoit plus se hasarder à traverser une mer dont les Vénitiens étoient maîtres, et où leurs vaisseaux faisoient la garde pour l'arrêter. Il revint donc à Florence; et il y fut mieux accueilli que la première fois : de nouvelles injures de Jean Galéaz avoient mieux fait connoître ses intentions hostiles, et la seigneurie proposa à Carrare de passer en Allemagne, d'offrir un subside au duc de Bavière, et de le déterminer ainsi à attaquer Visconti par le Friuli. Vers le même temps Carrare avoit reçu un dernier message de son père, qui étoit enfermé étroitement au château de Saint-Colomban. Le vieux seigneur de Padoue ordonnoit à son fils de songer plutôt à le venger qu'à apaiser son ennemi par de lâches complaisances. « Dé» sormais, disoit-il, je connois Jean Galéaz; » ni l'honneur, ni la compassion, ni la foi » jurée ne le détermineront jamais à une action » généreuse : s'il fait le bien, c'est l'intérêt qui » l'y porte, car le sentiment lui est inconnu; » et la vertu, comme la haine et la colère, est » pour lui soumise au calcul. »

(1) *Andrea Gataro*, p. 756.

CHAP. LIII. François de Carrare, assuré de l'approbation
1389. de son père, accepta la commission de la république florentine, et partit pour l'Allemagne. Ne pouvant passer par les états de Visconti, ni des Vénitiens, il prit un long détour qui garantissoit sa sûreté. Il traversa le golfe de Gènes, la Provence, le Dauphiné et la Savoie (1). De Genève, il prit son chemin par la Suisse, et parvint à Munich, auprès du duc Étienne de Bavière. Ce duc étoit gendre de Bernabos Visconti, que Jean Galéaz avoit fait mourir en prison. Carrare, le pénétrant de toute la haine dont il étoit lui-même animé, lui fit sentir ce qu'il devoit aux mânes de son beau-père, ainsi qu'aux frères de sa femme, dont le comte de Vertus avoit ravi l'héritage, et qu'il poursuivoit ensuite dans l'exil par le fer et le poison. Il lui offrit quatre-vingt mille florins, de la part des Florentins, pour commencer son armement, s'engageant à ce que Florence et Bologne défrayassent ensuite son armée; et il lui fit promettre qu'au printemps suivant, il se mettroit en marche pour l'Italie avec douze mille chevaux. (2)

En quittant la cour de Bavière, François de Carrare prit la route de la Dalmatie. Une sœur qu'il chérissoit étoit mariée au comte de Ségna

(1) *Andrea Gataro*, p. 758.
(2) *Ibid.* p. 760.

et de Modrus, puissant seigneur de Croatie, dont les fiefs s'étendoient le long du canal des Morlachs. Carrare passa quelque temps auprès de son beau-frère et de sa sœur, qui lui prodiguèrent des marques d'attachement et des promesses de secours. C'est là qu'il attendit une réponse des Florentins, sur la négociation qu'il avoit entamée en Bavière. Son messager arriva enfin, et lui porta les remercîmens de la seigneurie pour la peine qu'il s'étoit donnée, lui déclarant que sa négociation n'auroit cependant aucune suite, parce que, dans l'intervalle, Florence et les communes de Toscane venoient de conclure, par l'entremise de Pierre Gambacorti, au mois d'octobre 1389, une ligue offensive et défensive avec Jean Galéaz Visconti. (1) CHAP. LIII. 1389.

François de Carrare, déchu tout-à-coup de ses plus chères espérances, faillit en mourir de douleur : la tendresse de son beau-frère et celle de sa sœur le relevèrent enfin de son abattement. Le premier lui promit d'employer tout ce qu'il avoit de forces à le rétablir dans sa souveraineté. Il l'assura qu'à l'aide de ses alliances avec des seigneurs hongrois, il pourroit assembler trois mille chevaux, et les maintenir à son service pendant toute une année; mais il lui conseilla d'aller demander des secours au ban de

(1) *Andrea Gataro*, p. 762.

CHAP. LIII. Bosnie, qui prenoit le titre de roi de Rascie,
1389. et qui avoit éprouvé quelque perfidie de la part de Jean Galéaz dans la guerre qu'il faisoit aux Turcs. (1)

Comme François de Carrare se mettoit en route pour ce pays demi-barbare, il fut atteint par Pierre Guazzalotti, ambassadeur des Florentins, qui venoit lui demander de renouer ses négociations avec le duc de Bavière. La tentative de Jean Galéaz sur San-Miniato, et ses intrigues à Pérouse et à Pise, avoient déterminé les républiques à la guerre. Carrare conduisit l'ambassadeur florentin auprès du duc de Bavière : il alla ensuite en Carinthie demander des conseils et des secours au comte d'Ottemburg, qui avoit épousé une de ses tantes (2). De là, il entra en négociations avec quelques seigneurs du Friuli, qui lui promirent de lui donner passage par leurs fiefs, et de le seconder.

1390. L'hiver s'étoit passé dans ces négociations; et, à l'ouverture du printemps de 1390, Carrare apprit que la guerre étoit enfin déclarée. Les Malatesti et les seigneurs d'Urbino, alliés de Jean Galéaz, avoient attaqué et mis en déroute une troupe à la solde des Bolonais; après quoi le comte de Vertus, le marquis d'Este et le seigneur de Mantoue envoyèrent leurs

(1) *Andrea Gataro*, p. 763.

(2) *Ibid.* p. 766.

hérauts d'armes porter, de leur part, un défi aux républiques de Florence et de Bologne (1). Mais en même temps, François de Carrare apprit que son frère naturel, le comte de Carrare, avoit été fait prisonnier par Charles Malatesti de Rimini, allié du comte de Vertus; et que son beau-frère, Étienne, comte de Ségna, venoit de mourir, en laissant sa veuve assiégée dans le château de Modrus (2). Carrare auroit succombé à la douleur, sans les secours que lui donna le comte d'Ottemburg. Bientôt cependant il reprit courage, et retourna en Bavière pour hâter les préparatifs du duc.

CHAP. LIII. 1390.

Les Florentins avoient imploré, de leur côté, la protection de Charles VI, roi de France; et ils reçurent sa réponse au moment où la guerre éclatoit. Le roi leur offroit de puissans secours, mais sous deux conditions : l'une, que la république reconnût pour pape légitime Clément VII, qui siégeoit à Avignon; l'autre, qu'elle payât au roi un tribut annuel, quelque foible qu'il fût, en signe de soumission. Ces conditions furent hautement rejetées, comme contraires l'une à la conscience, l'autre à la liberté; et la république, plutôt que d'acheter des alliés à un tel prix, aima mieux être réduite à ses seules

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 539.

(2) *Andrea Gataro*, p. 767.

CHAP. LIII. forces pour combattre son puissant ennemi (1).

1390. Les Dix de la guerre assemblèrent ce qu'on nommoit un conseil de *Richiesti*, c'est-à-dire une assemblée de tous les citoyens considérés dans la république; ils leur exposèrent l'état des affaires, et leur demandèrent de manifester la volonté du peuple. Le zèle de tous les Florentins pour la défense de la liberté et l'honneur de leur patrie, se manifesta hautement dans ce conseil. Les bourses des particuliers furent ouvertes au gouvernement (2); et les décemvirs, se voyant en état de pousser vivement la guerre, déférèrent le commandement de leurs troupes à Jean Hawkwood, qui étoit alors au service de la reine Marguerite de Duraz, mais qui nourrissoit contre Jean Galéaz une haine personnelle. Hawkwood fut mis à la tête d'une armée de deux mille lances, ou six mille hommes de cavalerie; les Bolonais, de leur côté, armèrent mille lances sous les ordres de Jean de Barbiano (3).

Jean Galéaz avoit attiré à son service les plus habiles généraux de son temps; et il n'avoit rien épargné pour assurer à ses armées la supé-

(1) *Leonard. Aretino, Storia Fiorent.* L. IX. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 801.

(2) *Piero Minerbetti*, 1389, c. 24, p. 196. — *Poggio Bracciolini.* L. III, p. 252.

(3) *Piero Minerbetti*. 1389, c. 26, p. 199

riorité du nombre sur celle des Florentins. En même temps, il avoit étendu ses alliances tout autour de la Toscane. Sienne et Pérouse avoient embrassé son parti, tandis que les émigrés de cette dernière ville recevoient des secours des Florentins (1). Antoine de Montéfeltro, seigneur d'Urbino; Astor Manfrédi, seigneur de Faenza; les Malatesti, seigneurs de Rimini; et les seigneurs de Forli et d'Imola, étoient tous dévoués au comte de Vertus. Celui-ci, au lieu de réunir son armée en un seul corps, la distribua sur le territoire de ces divers alliés. Tandis que Jacques del Verme s'avançoit contre Bologne par le Modénois, avec douze cents lances et cinq mille fantassins (2), Giovanni d'Azzo des Ubaldini commandoit mille lances à Sienne (3); Paolo Savelli étoit à Pérouse, à la tête d'un autre corps de troupes, et Ugolotto Biancardo, Galéazzo Porro et Facino Cane s'étoient réunis en Romagne aux soldats des seigneurs de cette contrée. En tout, Jean Galéaz avoit envoyé contre Florence et Bologne quinze mille chevaux et six mille fantassins (4).

CHAP. LIII. 1390.

Mais quelle que fût la supériorité de forces

(1) *Piero Minerbetti.* 1390, c. 5, p. 203; et c. 24, p. 218.

(2) *Ibid.* c. 14, p. 210.

(3) *Ibid.* c. 4, p. 203. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 803.

(4) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 769.

CHAP. LIII. 1390. de Jean Galéaz, ses troupes, dispersées sur une trop longue ligne, ne livrèrent aucune grande bataille : la guerre s'étoit réduite à quelques surprises de châteaux, à quelques incursions de fourrageurs et à quelques escarmouches, lorsque tout-à-coup l'attention des deux partis fut attirée sur la Marche Trévisane, par l'entrée de François de Carrare dans cette province.

Les Vénitiens, qui commençoient à s'alarmer de la grandeur croissante de Jean Galéaz, avoient promis aux républiques de Florence et de Bologne qu'ils observeroient une exacte neutralité, et qu'ils donneroient passage aux armées des deux partis par le territoire de Trévise (1). François de Carrare avoit profité de cette concession pour se mettre en marche, sans attendre le duc de Bavière, dont les préparatifs n'étoient pas achevés. Il avoit trouvé à Cividale de Friuli environ trois cents lances, que Michel de Rabatta, son ami de cœur, et d'autres gentilshommes de cette province, avoient assemblées à sa solde; et il s'étoit avancé jusqu'à la frontière des états de ses pères, en faisant porter devant lui trois drapeaux, celui de la communauté de Padoue, celui du char, armoirie des Carrares, et celui de la Scala. Les

(1) *Andrea Gataro*, p. 772.

Florentins l'avoient engagé à prendre sous sa protection Can Francesco de la Scala, fils de cet Antonio auquel il avoit lui-même fait la guerre, mais que Jean Galéaz avoit fait empoisonner depuis qu'il l'avoit dépouillé. CHAP. LIII. 1390.

A la vue des drapeaux de Carrare, tous les habitans du territoire de Padoue prirent les armes : les peuples se trouvoient accablés de plus d'impôts encore sous le gouvernement des Visconti, qu'ils ne l'avoient été sous leurs anciens princes; et aucun sentiment d'affection pour cette race nouvelle, aucune habitude dans le passé, aucun espoir dans l'avenir, ne les aidoit à supporter le fardeau qui pesoit sur eux. La capitale étoit réduite au rang d'une ville de province, et tout orgueil national étoit humilié. Dans chaque village où François de Carrare se présentoit, il trouvoit les habitans sous les armes; on l'accueilloit avec des cris de joie, et son armée se grossissoit d'heure en heure. Le 18 juin, il envoya porter un défi à ceux qui commandoient à Padoue pour le comte de Vertus. On chargea son trompette de lui dire, pour toute réponse, que bien fou étoit celui qui, après être sorti par la porte, se figuroit pouvoir rentrer par-dessus les murs. (1)

Mais François de Carrare savoit déjà par où

(1) *Andrea Gataro*, p. 777.

CHAP. LIII. 1390. il rentreroit dans sa capitale; il savoit qu'au-dessous du pont de la Brenta, on ne trouvoit d'eau dans le fleuve que jusqu'à la hauteur du genou; et que, dans cet endroit, l'entrée de la ville étoit fermée par une simple palissade de bois. Au milieu de la nuit suivante, il descendit le premier dans le lit de la Brenta, avec douze hommes qui portoient des haches, et quarante lanciers. Il commença aussitôt à abattre la palissade; et lorsque le bruit qu'il faisoit eut attiré l'attention de la garde, il fit pousser de grands cris de tous côtés aux paysans qui formoient son armée, de manière à distraire l'attention de la garnison. Celle-ci s'étoit divisée pour garder tous les postes à la fois, et on ne lui opposa qu'une cinquantaine d'hommes. Bientôt il se fraya un passage au milieu d'eux; et il pénétra jusqu'au cimetière de Saint-Jacques, où il fut suivi par deux cents des siens (1). Alors les cris de *carro! carro!* répétés par le peuple (2), l'étendard de Carrare déployé dans les rues, les fanfares qui se firent entendre de tous côtés, remplirent de terreur la garnison milanaise, et décidèrent les Padouans à se déclarer pour leur ancien seigneur. Bientôt il fut maître de toutes les portes; et les

(1) *Andrea Gataro*, p. 782.

(2) *Le char! le char!* les armoiries de Carrare, un char de gueules en champ d'argent.

soldats de Jean Galéaz se retirèrent dans les deux forteresses, avec quelques citoyens qui s'étoient montrés ennemis de la maison de Carrare. (1) CHAP. LIII. 1390.

Dans la nuit suivante, l'une des forteresses fut livrée à François de Carrare, par quelques Padouans qui avoient leurs maisons dans son enceinte (2). Les avenues de l'autre furent fortifiées de manière que les soldats qui l'occupoient ne pussent plus rentrer dans la ville; et le matin, on apporta au seigneur la nouvelle que Castelbaldo, Montagnana, Este et Monsélice s'étoient donnés à lui, et que bientôt après Piévé di Sacco, Bovolenta, Castel-Carro, San-Martino, Cittadella, Liména et Campo San-Piéro avoient suivi cet exemple. En recevant ces heureuses nouvelles sur la place de Padoue, François de Carrare se jeta à genoux au milieu de son peuple, et remercia Dieu à haute voix de tant de grâces dont il se reconnoissoit indigne. (3)

Les Véronais, avertis de la révolution de Padoue, et de l'arrivée à Venise de Can Francesco de la Scala fils, âgé de six ans, de leur dernier seigneur, prirent les armes, le 25 juin, en proclamant le nom de la Scala; et ils s'em-

(1) *Andrea Gataro*, p. 784.
(2) *Ibid.* p. 791.
(3) *Ibid.* p. 793.

CHAP. LIII. 1390. parèrent des murs et des portes de leur ville : mais ils ne purent se rendre maîtres du château, et ils n'eurent point la prudence de couper toute communication entre ce château et la ville. Cependant quelque dissension se manifesta presque aussitôt entre eux; la bourgeoisie desiroit profiter de cette révolution pour rétablir la république : la populace, au contraire, vouloit se soumettre, sans conditions, au jeune enfant héritier de la maison de la Scala (1). Pendant qu'ils disputoient, Ugolotto Biancardo, que Jean Galéaz envoyoit en toute hâte avec cinq cents lances pour défendre Padoue, entra dans le château de Vérone, d'où il fondit à l'improviste sur la ville; il la livra au pillage, après avoir fait un horrible massacre de ses habitans (2). Il continua ensuite sa route vers Padoue, espérant y obtenir un égal succès : mais François de Carrare ne se laissa point surprendre, et le général milanais s'enferma dans le château, qui n'avoit déjà plus de communication avec la ville.

Le 27 juin, six cents chevaux du duc de Bavière arrivèrent à Padoue; et le premier juillet, ils furent suivis par le duc Étienne, qui amenoit seulement six mille chevaux, au

(1) *Piero Minerbetti*. 1390, c. 26, p. 221.

(2) *Andrea Gataro*, p. 795.

lieu des douze mille qu'il s'étoit engagé à conduire (1). Le 5 août, deux mille hommes d'armes envoyés par les Florentins firent aussi leur entrée à Padoue; la ville, qui avoit été surprise avec une poignée de monde, se trouva dès-lors défendue par une armée nombreuse : le château, assiégé par ces forces réunies, se rendit enfin le 27 août; et François de Carrare se trouva de nouveau rétabli sur le trône de ses pères; où son activité, sa persévérance et son courage l'avoient fait remonter. (2)

CHAP. LIII. 1390.

(1) *Andrea Gataro*, p. 798.

(2) *Ibid.* p. 802. — *Piero Minerbetti.* 1390, c. 25, p. 219; c. 30, p. 224. — *Poggio Bracciolini Hist. Fior.* L. III, p. 258, — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 545.

CHAPITRE LIV.

Défaite du comte d'Armagnac, allié des Florentins. — Belle retraite de Jean Hawkwood; paix de Gènes. — Massacre des Gambacorti à Pise. — Protection accordée par les Florentins, à François de Gonzague, et à Nicolas III, d'Este. — L'empereur Wenceslas donne à Jean Galéaz Visconti le titre de duc de Milan.

1390—1395.

CHAP. LIV. LA lutte des Florentins avec Jean Galéaz Visconti avoit commencé par un succès éclatant. Le fugitif auquel ils avoient donné asile dans leur ville, étoit de nouveau reconnu pour chef par un peuple fidèle; les tributs d'une riche province étoient enlevés à l'ennemi commun : tous les châteaux-forts d'une frontière importante étoient recouvrés; et la communication étoit ouverte avec l'Allemagne d'une part, avec Venise de l'autre. Les Vénitiens avoient fourni secrètement des secours d'armes et d'argent, à Carrare; et la crainte de Jean Galéaz les engageoit à favoriser le fils d'un homme qu'ils avoient persécuté avec un long acharnement.

Tous ces avantages avoient été obtenus avant l'arrivée du duc Étienne de Bavière, en Italie; et l'on devoit s'attendre qu'une armée puissante et valeureuse, abondamment pourvue d'argent et de vivres, et conduite par un prince que des ressentimens personnels devoient animer, poursuivroit, d'une manière éclatante, des avantages déjà obtenus sans elle. Mais on put bientôt remarquer que la force de caractère contribue bien plus au succès que la puissance, la bravoure ou même les talens. Parmi les alliés de François de Carrare, personne n'étoit entré en campagne avec moins de moyens que lui; tous les autres ne répondirent point à l'attente qu'on pouvoit fonder sur eux : lui seul la dépassa de beaucoup, parce qu'il apportoit dans son entreprise une ferme résolution de vaincre, un courage et une persévérance que rien ne rebutoit.

Le duc Étienne de Bavière avoit déjà manqué à ses engagemens envers les républiques de Florence et de Bologne, en n'amenant avec lui que six mille cavaliers au lieu de douze mille. Cependant son armée étoit encore redoutable; et on le pressoit d'entrer dans le Milanès, pour battre en détail les généraux de Jean Galéaz, avant qu'ils fussent tous revenus des frontières de Toscane, et pour encourager à la révolte ses ennemis secrets. Mais Jean Galéaz avoit

CHAP. LIV. 1390.

glacé l'activité du Bavarois, par de riches présens. Le duc avoit placé son camp derrière des canaux nommés les Brentelles; il refusoit obstinément d'avancer au-delà de ces fortifications naturelles, et cependant il s'offroit pour être médiateur entre les alliés et son cousin le seigneur de Milan, en qui il ne voyoit plus le meurtrier de Bernabos, son beau-père : il demandoit de nouveaux subsides, et il arrêtoit toutes les opérations militaires (1). Son refroidissement excita enfin tant de soupçons, que les alliés eux-mêmes consentirent à sa retraite : il retourna en Allemagne avec beaucoup d'argent gagné aux dépens de sa gloire.

La diversion opérée dans la marche Trévisane, avoit cependant délivré les Florentins d'une partie des ennemis qu'ils avoient à combattre. Jean Galéaz avoit rappelé ses gendarmes de Sienne (2), où Giovanni d'Azzo des Ubaldini, leur capitaine, venoit de mourir, le 24 de juin (3). Jacques del Verme s'étoit retiré du territoire bolonais, où il avoit auparavant

(1) *Piero Minerbetti*. 1390, c. 30, p. 224. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 258. — *Annales Bonincontrii Miniatensis*. T. XXI, p. 56. — *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXVI, T. II, p. 443. — *Scipione Ammirato Stor. Fior.* L. XV, p. 809.

(2) *Orlando Malavolti Storia di Siena*. P. II, L. IX, p. 170.

(3) *Piero Minerbetti*, c. 27, p. 222.

conduit une autre armée ; et Jean Hawkwood, général des Florentins, avoit profité de leur éloignement pour pénétrer jusqu'à Parme, avec dix-huit cents lances (1). François de Carrare, de son côté, ravagea le Polésine de Rovigo; et il força ainsi le marquis d'Este à renoncer à l'alliance de Jean Galéaz. Le traité de paix de ce seigneur avec les alliés fut signé le 30 octobre : le marquis promit de leur ouvrir le passage au travers de ses états, pour attaquer le comte de Vertus; et, à ce prix, il recouvra tout ce que Carrare lui avoit enlevé. (2)

CHAP. LIV. 1390.

Vers le temps où le comte de Vertus avoit retiré ses troupes de Sienne, la peste s'étoit manifestée dans cette ville, et elle y avoit causé de grands ravages. Les anciens chefs du parti guelfe, les Toloméi et les Malavolti, voyoient avec douleur, que leur patrie, accablée par ce fléau, s'engageoit encore dans une guerre où tout le danger étoit de son côté, et où la victoire même seroit funeste. Les Florentins faisoient, par la médiation de ces gentilshommes, des propositions de paix avantageuses : mais l'alliance du comte de Vertus avoit donné une grande influence dans la répu-

(1) *Piero Minerbetti*, c. 31, p. 225.

(2) *Ibid.* c. 34, p. 228. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVI, p. 447.

CHAP. LIV. 1390.

blique, au parti gibelin et à ses chefs, les Salimbéni; et ceux-ci étoient tellement aveuglés par la haine qu'ils portoient aux Guelfes, que, pour leur nuire, ils étoient prêts à sacrifier jusqu'à la liberté et à l'indépendance de leur patrie. (1)

A la fin de l'année, André Cavalcabò, conseiller intime de Jean Galéaz, fut appelé à Sienne, pour y exercer les fonctions de sénateur (2). Ce nouveau magistrat demanda à la seigneurie, au nom du comte de Vertus, que la ville de Sienne reconnût sa souveraineté, pour le commun avantage du parti gibelin, et pour que Jean Galéaz, chef de ce parti, pût diriger ses attaques contre les ennemis communs, avec plus d'activité et d'ensemble. Les Salimbéni présentèrent alors au conseil-général, un projet de décret, qui portoit que le peuple de Sienne supplioit Jean Galéaz d'accepter la ville et son territoire, pour les gouverner selon son bon plaisir, et avec un pouvoir non moins absolu que celui qu'il exerçoit sur Milan, Pavie, ou quelqu'une des villes qui lui étoient soumises. La lecture de cette hon-

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena*. L. IX, p. 170. — *Piero Minerbetti*. 1390, c. 38, p. 232. — *Scipione Ammirato Storia Fiorent*. L. XV, p. 810.

(2) Le sénateur de Sienne, comme celui de Rome, étoit un juge suprême ou podestat.

teuse proposition excita les réclamations les plus vives de la part de tous les amis de la liberté : mais les Gibelins étoient secondés par les troupes que Jean Galéaz avoit laissées dans Sienne, sous les ordres de Jean Tédesco des Tarlati. Ils attaquèrent les Malavolti et les amis de la liberté ; ils en tuèrent vingt, qui ne s'étoient point encore mis en défense ; ils en arrêtèrent beaucoup d'autres, et parmi ceux-ci ils firent trancher la tête à Nicolo Malavolti, et à plusieurs de ceux qui l'avoient secondé (1). Ils mirent le feu aux maisons de plusieurs républicains, qui périrent au milieu des flammes (2). Ils désarmèrent tous les citoyens, et firent une liste de quatre cents des plus distingués, auxquels ils donnèrent l'ordre de sortir de la ville, avant que la cloche qu'on avoit mise en branle eût fini de sonner. Ces citoyens, poursuivis par leurs ennemis, et par les troupes mercenaires de Tédesco Tarlati, sortirent en effet de la ville, en versant des larmes ; leurs femmes et leurs enfans les suivoient, et poussoient des cris de douleur : mais loin que leurs oppresseurs en ressentissent quelque pitié, ils firent fermer la porte après eux, et les déclarèrent bannis à perpétuité. (3)

CHAP. LIV.

1390.

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena*. P. II, L. IX, p. 171.

(2) *Piero Minerbetti Stor. Fior.* c. 38, p. 232.

(3) *Ibid.* c. 41, p. 235.

CHAP. LIV. 1391.

Mais lorsque les Salimbéni eurent remporté cette victoire sur leurs adversaires, et que, pour asservir Sienne, ils l'eurent privée de ses citoyens les plus recommandables, un reste de honte ou un remords tardif les arrêta dans l'accomplissement de leurs criminels projets. Le décret pour soumettre Sienne à Jean Galéaz, passa bien au conseil-général, le 15 mars 1391; néanmoins ils surent faire naître des obstacles pour en retarder l'exécution : ils les multiplièrent avec adresse jusqu'à la conclusion de la paix; et ce ne fut que dans la guerre suivante, huit ans plus tard, que Sienne fut enfin remise en toute souveraineté à Jean Galéaz (1). Dès long-temps il étoit maître des forteresses du territoire; il avoit des troupes dans la ville : il disposoit des soldats et des revenus de l'état; et les émigrés guelfes de Sienne, ne reconnoissant plus leur patrie asservie, cherchèrent un refuge à Florence, et ouvrirent aux Florentins les châteaux dont ils étoient encore maîtres. (2)

Les deux tiers des frais de la guerre contre Jean Galéaz devoient être supportés par les Florentins, et l'autre tiers seulement par les Bolonais : cependant les derniers, moins riches

(1) Le 6 novembre 1399. *Malavolti*. P. II, L. IX, p. 185.

(2) *Malavolti*. L. IX, p. 171.

et moins persévérans, étoient déjà découragés par l'énormité des dépenses qu'ils avoient faites dans la première campagne (1); et la seigneurie de Florence eut quelque peine à les engager à redoubler d'efforts pour amener la guerre à une issue honorable. Elle-même avoit fait les plus grands préparatifs; et sans se laisser décourager par le peu de succès de l'expédition du duc de Bavière, elle résolut de faire attaquer Jean Galéaz par celle de ses frontières qui étoit le plus éloignée de la Toscane. CHAP. LIV. 1391.

Le comte Jean III d'Armagnac jouissoit alors en France, d'une grande considération; sa sœur Béatrix avoit épousé Charles Visconti, fils de Bernabos; et ce dernier, qui cherchoit tous les moyens de venger la mort de son père et de recouvrer son héritage, avoit sollicité le comte d'Armagnac de lever une armée en France, pour attaquer Jean Galéaz. Deux ambassadeurs florentins, Rinaldo Gian-Figliazzi et Giovanni de Ricci, portèrent cinquante mille florins en présent au comte, avec la promesse de lui payer la solde de quinze mille chevaux, qu'il s'engageoit à conduire en Lombardie. En vain, Jean Galéaz, pour détourner cet orage, envoya des présens considérables au comte

(1) *Leonardo Aretino Storia Fiorent.* L. X.—*Poggio Bracciolini. Hist. Flor.* L. III, p. 261.

CHAP. LIV. 1391. d'Armagnac ; ils furent tous refusés, et ce seigneur continua son armement qui ne fut achevé qu'au mois de juillet. (1)

Jean Hawkwood, cependant, avoit conduit par le Ferrarais l'armée florentine à Padoue : à quatorze cents lances qu'il commandoit, il en avoit joint six cents de Bologne et deux cents de Padoue ; en tout il comptoit sous ses drapeaux six mille six cents cuirassiers, avec douze cents arbalétriers et un gros corps d'infanterie : avec cette armée il se mit en marche, le 15 mai, vers Milan (2) ; il traversa les territoires de Vicence et de Vérone, et il entra sur celui de Brescia. Derrière lui il avoit laissé le Mincio et l'Oglio ; l'Adda seul le séparoit de Milan, dont il n'étoit plus qu'à quinze milles. Trois ambassadeurs florentins, qui suivoient l'armée, firent célébrer, le 24 juin, sur les bords de ce fleuve, et en présence des ennemis, des jeux et des courses pour la fête de saint Jean, protecteur de Florence. (3)

Sur ces entrefaites, le comte d'Armagnac entra en Lombardie au commencement de juillet, après

(1) *Piero Minerbetti*. 1390, c. 46, p. 238. — *Scipione Ammirato*. L. XV, p. 816.

(2) *Piero Minerbetti*. 1391, c. 8, p. 247. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 260.

(3) *Leonard. Aretin. Hist.* L. X.

avoir résisté aux sollicitations de Clément VII, et des ducs de Bourgogne et de Berry, qui favorisoient Jean Galéaz. Les ambassadeurs florentins qui suivoient le comte, avoient ordre de le conduire sur la rive droite du Pô, jusqu'au-dessous de Pavie; de lui faire traverser le Pô, seulement après son confluent avec le Tésin, et de rejoindre ainsi, en évitant tout combat jusqu'après cette réunion, l'armée de Hawkwood, qui l'attendoit dans l'état de Brescia. CHAP. LIV. 1391.

Jean Galéaz avoit opposé au comte d'Armagnac Jacques del Verme avec deux mille lances et quatre mille fantassins. Cette troupe, cependant, se tenoit enfermée dans Alexandrie; et sans la présomption du comte d'Armagnac, le plan de campagne tracé par les Dix de la guerre de Florence, auroit eu probablement un heureux succès (1). Mais ce seigneur qui, à l'âge de vingt-huit ans, avoit déjà remporté plusieurs grandes victoires, méprisoit souverainement les troupes italiennes qui lui étoient opposées. Quand il vit que Jacques del Verme s'enfermoit dans Alexandrie, il proposa à ses chevaliers de venir avec lui rompre leurs lances contre les portes de cette ville; et pour que leur nombre ne fournît point d'excuse à la lâcheté des troupes de Visconti, il ne prit avec lui que l'élite de sa

(1) *Piero Minerbetti Ist. Fior.* c. 18, p. 260.

CHAP. LIV. 1391. cavalerie, et il s'avança ainsi, le 25 juillet, jusqu'au pied des murs. Sur sa route, il repoussa deux corps de cavalerie qui vinrent l'attaquer l'un après l'autre : mais lorsque del Verme se fut assuré que derrière la troupe qu'il voyoit il n'y en avoit point d'autre en embuscade, et que le gros de l'armée étoit éloigné de plus de quatre milles, il fit sortir par une autre porte trois cents lances auxquelles il donna l'ordre de tourner l'ennemi et de le prendre par-derrière, tandis qu'avec tout le reste de sa cavalerie il vint l'attaquer de front.

Il étoit près de midi, et la chaleur étoit excessive; les Français, qui avoient combattu dans deux escarmouches, étoient accablés de fatigue; leurs chevaux paroissoient plus abattus encore. Le comte d'Armagnac, lorsqu'il vit Jacques del Verme sortir de la ville, fit mettre pied à terre à ses chevaliers; et il en forma une phalange serrée qu'il fit avancer la lance basse contre la cavalerie italienne. Le général de celle-ci évita le premier choc de cette phalange; et caracolant autour d'elle, il l'attira à sa suite, et l'éloigna du lieu où les Français avoient laissé leurs chevaux. Le poids d'une armure qui n'étoit point faite pour le combat à pied, l'ardeur du soleil, la poussière, accabloient les chevaliers du comte, qui poursuivoient leur ennemi sans pouvoir l'atteindre et le combattre. Tout-à-coup

ils se virent tournés par les trois cents lances CHAP. LIV.
qui étoient sorties d'Alexandrie par une autre 1391.
porte ; et tous leurs chevaux, dont ils s'étoient imprudemment séparés, leur furent enlevés. Cette gendarmerie les chargea ensuite à dos, tandis que Jacques del Verme les attaquoit de front. Les chevaliers français, dont la bravoure étoit éprouvée, soutinrent pendant deux heures un combat obstiné contre les ennemis qui les entouroient de toutes parts. Mais la plupart de ces guerriers, déjà vaincus par leur propre imprudence, par la soif, la fatigue et l'ardeur du soleil, furent taillés en pièces ; tout le reste fut fait prisonnier. Le comte d'Armagnac fut conduit blessé dans Alexandrie, et il y mourut peu après : on accusa Jean Galéaz de l'avoir fait empoisonner.

Le camp français, qui étoit resté à quelque distance, fut attaqué au même instant par Jacques del Verme. Les soldats, privés de leur général et de leurs meilleurs officiers ; s'abandonnèrent à une terreur panique ; les paysans s'armoient contre eux de toutes parts et gardoient tous les passages ; les fuyards qui tomboient entre leurs mains étoient massacrés sans pitié. Tout le reste de l'armée mit bas les armes. Les soldats furent dépouillés et renvoyés en France, en mendiant leur pain sur leur route ; les officiers furent gardés prisonniers, ainsi que les

CHAP. LIV. 1391.

deux ambassadeurs florentins. Jean Galéaz ne relâcha ceux-ci que long-temps après, et pour une forte rançon. (1)

Jean Hawkwood, qui s'étoit avancé jusque dans la Ghiara d'Adda, se trouvoit, après la défaite du comte d'Armagnac, dans un danger imminent : deux grands fleuves derrière lui coupoient sa retraite; et Jacques del Verme s'avançoit avec ses troupes victorieuses pour le combattre. Hawkwood, dès la première nouvelle de la défaite des Français, porta son camp en arrière jusqu'au bourg de Paterno, dans le Crémonais; mais là il fut atteint par les ennemis, qui placèrent leur quartier-général à un mille et demi du sien, de l'autre côté d'un petit ruisseau.

L'armée florentine devoit, dans sa retraite, traverser plusieurs grandes rivières en présence des ennemis. Hawkwood comprit qu'il ne pourroit assurer son passage qu'autant qu'il auroit auparavant obtenu quelque avantage sur l'armée qui le poursuivoit. Il s'enferma dans son camp, avec toutes les apparences de la crainte;

(1) *Piero Minerbetti.* 1391, c. 18, p. 260.—*Leonardi Aret. Stor. Fior.* L. X. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 262.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 57. — *Sozomeni Pistorienses. Historia.* T. XVI, p. 1146. — *Memorie Storiche di Ser Naddo. Del. Erud.* T. XVIII, p. 125.— *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 271. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 819.

il laissa approcher jusque sous ses retranchemens les gendarmes de Jacques del Verme, qui venoient l'insulter : pendant quatre jours il tint la même conduite, et augmenta ainsi l'audace des ennemis. Le cinquième, au moment où les troupes de Visconti s'étoient avancées en plus grand nombre et paroissoient vouloir forcer ses lignes, il tomba tout-à-coup sur elles avec tant d'impétuosité qu'il les mit en déroute, et leur prit plus de douze cents chevaux. (1)

Dès que Hawkwood eut obtenu cet avantage, il se remit en route, et passa l'Oglio sans empêchement : ses ennemis, qui le suivoient avec plus de précaution, n'osèrent pas l'attaquer. Il gagna même une marche sur eux, et passa encore le Mincio sans qu'aucun soldat de Jean Galéaz se présentât sur ses bords : mais il lui restoit l'Adige à traverser ; et la difficulté étoit bien plus grande, soit à cause de l'impétuosité de ce fleuve, soit parce que ses ennemis s'étoient déjà fortifiés sur les digues qui le contiennent. Les plaines de la Lombardie sont presque toutes au-dessous du niveau des fleuves qui les traversent ; les eaux sont retenues dans leur lit artificiel par des digues qui les soutiennent assez haut pour qu'elles puissent se verser dans la mer. Mais lorsque ces digues sont rompues,

(1) *Leonardo Aretino.* L. X. — *Annales Bonincontrii Miniatensis*, p. 58. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 818.

CHAP. LIV. 1391.

les fleuves inondent la campagne, et y forment des lacs et des marais qu'on ne peut dessécher ensuite que par un immense travail. La plaine où Hawkwood s'étoit engagé entre le Pô au midi, l'Adige au nord, et le Polésine de Rovigo au levant, fut tout-à-coup inondée par Jacques del Verme, qui avoit rompu la digue de l'Adige. Ce fleuve, abandonnant son lit, se précipitoit dans la vallée Véronaise; car c'est ainsi qu'on appelle cette plaine basse qu'entourent les digues plus élevées des fleuves. Un lac se formoit autour du camp florentin; il s'élevoit chaque heure davantage, et l'on ne découvroit plus que des eaux à perte de vue : ces eaux s'avançoient, et menaçoient de couvrir bientôt le terrain même qu'occupoit l'armée. Les vivres commençoient à manquer; et Jacques del Verme, ayant enfin réuni toutes ses troupes, fermoit la seule issue qui parût rester aux Florentins. Il étoit si persuadé que Hawkwood n'avoit d'autre ressource que de poser les armes, qu'il fit demander à Jean Galéaz dans quel état il vouloit que ses ennemis lui fussent livrés (1). Il envoya par un trompette, à Jean Hawkwood, un renard dans une cage. L'Anglais, en recevant ce présent symbolique, chargea le messager de dire au général milanais que son re-

(1) *Piero Minerbetti*, c. 16, p. 257.

nard ne paroissoit point triste, et que sans doute il savoit par quelle porte il sortiroit de sa cage. (1) CHAP. LIV. 1391.

Aucun autre général que Hawkwood n'auroit connu ou osé tenter cette sortie : mais ce vieux guerrier, qui joignoit une grande prudence à un grand courage, avoit inspiré une telle confiance à ses soldats, que ceux-ci n'hésitoient jamais à le suivre, par quelque chemin qu'il les conduisît. Hawkwood laissa ses tentes dressées et ses drapeaux plantés sur le tertre où il avoit tracé son camp; et, avant le point du jour, il entra hardiment dans la plaine inondée, s'avançant à la tête de son armée, du côté des digues de l'Adige, sept ou huit milles plus bas que Lignago. Il marcha ainsi tout le jour et une partie de la nuit suivante, ses chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. Sa marche étoit ralentie par le limon, dans lequel ses soldats s'enfonçoient souvent, et par les canaux, dont il ne pouvoit plus distinguer les bords sous les eaux qui les couvroient. Il traversa ainsi toute la vallée Véronaise, et parvint vis-à-vis de Castel-Baldo, sur la digue de l'Adige, dont le lit étoit demeuré à sec. Dans ce château, qui appartenoit au seigneur de Padoue, il rétablit ses troupes de leurs fatigues et de leurs souffrances. Les

(1) *Poggio Bracciolini, Hist. Florent.* L. III, p. 264.

CHAP. LIV. 1391.

chevaux les plus foibles et une partie de l'infanterie avoient péri dans une marche si fatigante et si dangereuse; mais l'armée de la ligue étoit sauvée, et Jacques del Verme n'eut garde de s'engager au travers des eaux pour la poursuivre. (1)

Les Florentins n'avoient pas osé espérer que leur général sortît du piége où il s'étoit laissé engager; et ils croyoient avoir perdu coup sur coup les deux plus belles armées que la république eût encore mises sur pied. Ils ne s'abandonnèrent point cependant au découragement; ils rappelèrent une troisième armée, qui, sous les ordres de Louis de Capoue, fils du comte d'Altavilla, ravageoit alors le territoire de Sienne, et qui avoit détruit presque toutes les récoltes de cette province. Louis de Capoue revint à Florence avec quatre mille chevaux (2). Bientôt après, Hawkwood s'y rendit aussi, après avoir laissé à Padoue douze cents chevaux pour protéger François de Carrare.

Jacques del Verme, voyant que Hawkwood lui avoit échappé, essaya du moins de pénétrer

(1) *Piero Minerbetti*. 1391, c. 16, p. 257. — *Leonardo Aretino*. L. X. — *Poggio Bracciolini, Hist. Flor.* L. III, p. 264. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 523.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 5, p. 245; et c. 12, p. 252. — *Scipione Ammirato*. L. XV, p. 823.

en Toscane avant lui. Il traversa le Pô et le territoire de Plaisance ; il passa les Apennins, descendit la Magra, et entra par Sarzane sur le territoire florentin. Il parcourut le Lucquois, le Pisan et le Volterran, et s'avança jusqu'à Sienne; mais Jean Hawkwood, auquel Jean de Barbiano, général des Bolonais, étoit venu se joindre, suivoit de près Jacques del Verme, pour arrêter ses ravages. Pendant les mois de septembre et d'octobre, les deux armées s'observèrent et se menacèrent sans livrer de bataille. Jacques del Verme, revenant sur ses pas, traversa tout le val d'Elsa ; il passa l'Arno, parcourut une partie du Pistoiois : mais Hawkwood étoit toujours sur ses traces, et empêchoit ses soldats de s'écarter pour ruiner le pays. Le général milanais, parvenu à Montécarlo, dans le val de Niévole, craignit à son tour d'être enfermé par les forces supérieures des Toscans ; il abandonna son camp au milieu de la nuit, et s'enfuit au travers des Apennins, après avoir perdu une partie de son infanterie. (1)

CHAP. LIV. 1391.

Les puissances belligérantes commençoient alors à se trouver également fatiguées de la guerre ; ni l'une ni l'autre n'en avoit recueilli

(1) *Piero Minerbetti*, c. 24 et 25, p. 268. — *Annali Sanesi anonimi*. T. XIX, p. 396. — *Scipione Ammirato*. L. XV, p. 825.

CHAP. LIV. les avantages qu'elle en attendoit : plusieurs
1391. puissances amies avoient offert leur médiation; et Antoniotto Adorno, qui cette année même avoit reconquis par les armes le trône ducal, engagea le seigneur de Milan et les Florentins à envoyer leurs ambassadeurs à Gènes. Ceux de Bologne et de François de Carrare y arrivèrent aussi avec de pleins-pouvoirs; et Richard Caraccioli, grand-maître de Rhodes, fut chargé par le pape de présider leur congrès.

Les bases d'un traité de pacificatiou furent arrêtées par ces ambassadeurs; mais ils convinrent ensuite de prendre pour arbitres le doge de Gènes et le grand-maître de Rhodes, afin de décider les points qui restoient encore en
1392. litige. Adorno étoit gibelin, et par conséquent partial pour Jean Galéaz, tandis que le peuple de Gènes étoit favorable aux Florentins (1). Les arbitres, après d'assez longues discussions, dictèrent enfin les conditions de la paix, le 28 janvier, sous la forme d'une sentence arbitrale. Ils conservèrent à François Novello de Carrare, Padoue avec son territoire, à l'exception de Bassano et de deux autres châteaux; mais ils lui imposèrent un tribut de dix mille florins, que lui et ses successeurs devroient payer pendant cinquante ans au seigneur de Milan. Les

(1) *Piero Minerbetti*, c. 39, p. 282.

Bolonais et le marquis d'Este furent compris dans la pacification avec le seigneur de Padoue, comme alliés des Florentins; le seigneur de Mantoue, les Siennois et les Pérousins, comme alliés de Jean Galéaz. Enfin les arbitres interdirent aux Florentins de prendre aucune part aux affaires de Lombardie, et à Jean Galéaz de se mêler des affaires de Toscane, excepté pour protéger ces alliés reconnus de part et d'autre. (1) CHAP. LIV. 1392.

Mais comme la partialité d'Antonio Adorno, l'un des arbitres, s'étoit manifestée de plusieurs manières, la seigneurie de Florence, avant de connoître la sentence qu'il prononceroit, résolut de ne point s'y soumettre. A cette nouvelle, plusieurs ambassadeurs se retirèrent du congrès; et les arbitres ne prononcèrent point sur quelques articles qui étoient encore contestés, tels que la mise en liberté du vieux François de Carrare, que Jean Galéaz retenoit toujours prisonnier; la possession du château de Lucignano, et d'autres objets moins importans. Cependant, lorsque la sentence des arbitres fut connue à Florence, la seigneurie consentit à l'accepter telle qu'elle étoit, pour mettre un terme aux calamités de la guerre; et elle la fit

(1) *Leonard. Aretino.* L. X in fine. — *Poggio Bracciolini*, L. III, p. 269. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 525. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 829.

CHAP. LIV. 1392.

publier le 18 février 1392. Au congrès de Gènes, un des arbitres avoit demandé que chaque partie donnât des garans pour l'observation de la paix; Guido Néri, l'un des ambassadeurs florentins, répondit : « Notre garant » sera l'épée; car Jean Galéaz a fait l'expé- » rience de nos forces, et nous avons éprouvé » les siennes. » (1)

La garantie que les républicains florentins trouvoient dans leur propre courage, ne pouvoit suffire à François de Carrare. Ce prince, éloigné de ses alliés, et trop faible pour se défendre seul, avoit plus à craindre de Jean Galéaz pendant la paix que pendant la guerre. L'amitié des Vénitiens pouvoit seule lui servir de sauve-garde; aussi n'épargua-t-il rien pour se la concilier. Après plusieurs autres démarches, il se rendit enfin lui-même à Venise, le 5 mars 1393; il obtint du doge Antonio Vénièri une audience publique; il demanda que la république voulût bien oublier ou pardonner les torts qu'avoit eus son père : il promit que désormais il se conduiroit envers la seigneurie comme un fils obéissant et respectueux; et il demanda la protection de Venise pour lui-même et toute sa famille. Après cette ré-

(1) *Leonard. Aretin.* L. X.—*Annales Bonincontrii Miniatensis*, p. 62. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 830.

conciliation solennelle, il retourna dans sa capitale, comblé d'honneurs par les Vénitiens (1). D'autre part, il négocioit avec Jean Galéaz, pour obtenir, par une rançon considérable, la liberté de son père. Mais avant qu'ils fussent demeurés d'accord, le vieux Carrare mourut dans sa prison, le 6 octobre 1393. Le comte de Vertus renvoya le corps de ce malheureux prince à Padoue, où son fils lui fit de magnifiques obsèques. (2)

Le traité de Gènes, en rendant la paix à la république florentine et à la Toscane, n'assura pas leur tranquillité. Jean Galéaz s'efforçoit d'achever, par ses intrigues, une conquête qu'il n'avoit pu faire à force ouverte. De même que les Florentins, il avoit licencié la plus grande partie de ses troupes : mais les soldats congédiés de part et d'autre se réunirent en compagnies d'aventuriers, sur lesquelles Visconti conservoit une secrète influence. Il les poussa à plusieurs reprises en Toscane; et autant de fois les Florentins, par leur bonne contenance, les écartèrent de leurs frontières. (3)

Vers ce temps-là, François de Gonzague, seigneur de Mantoue, passa par Bologne et

(1) *Andrea Gataro*, p. 811.

(2) *Ibid.* p. 814.

(3) *Piero Minerbetti.* 1391, c. 47, p. 290; 1392, c. 1, p. 293; c. 9, p. 299.

CHAP. LIV. 1392. Florence, se rendant à Rome, sous prétexte d'un pélerinage. Dans ce voyage, il ne s'occupoit qu'à former une ligue puissante, pour mettre obstacle désormais aux projets d'envahissement de Jean Galéaz. Il avoit entretenu jusqu'alors avec ce prince les liaisons les plus intimes; mais une haine implacable et un ardent desir de vengeance avoient succédé à leur ancienne amitié. Gonzague avoit eu pour femme une fille de Bernabos Visconti, cousine en même temps et belle-sœur de Jean Galéaz. Ce dernier craignoit cependant qu'au lieu de respecter ce double lien, elle ne songeât à venger son père Bernabos, qu'il avoit empoisonné, et son frère Charles Visconti, qu'il avoit dépouillé de son héritage. Il résolut donc de la perdre dans l'esprit de son mari, croyant ainsi s'assurer mieux de l'attachement de Gonzague. L'ambassadeur de Visconti avertit le seigneur de Mantoue que sa femme le trahissoit; et il assura que ce prince en trouveroit la preuve dans une correspondance criminelle qu'il pourroit saisir dans son appartement. Lui-même il avoit, en effet, caché dans le lieu qu'il indiquoit, des lettres supposées. Elles y furent surprises : le secrétaire de la princesse, mis à la torture, avoua tout ce qu'on voulut; et Gonzague, dans un accès de fureur, fit couper la tête à sa femme, dont il avoit déjà eu quatre

enfans, et fit pendre son secrétaire (1). Mais cette intrigue infernale fut enfin découverte, et Gonzague, tourmenté par ses remords, ne respira plus que vengeance contre celui qui avoit conduit son épouse sur l'échafaud. Jean Galéaz, ne pouvant plus le retenir dans son alliance, se hâta de l'accuser le premier. Il porta plainte à toutes les cours du supplice infligé à la princesse de Mantoue, sa cousine et sa belle-sœur. (2)

CHAP. LIV. 1392.

Gonzague, cependant, à son retour de Rome, assembla un congrès à Mantoue, pour traiter d'une alliance entre les Guelfes; et, le 8 septembre 1372, une ligue fut signée entre les républiques de Florence et de Bologne et les seigneurs de Padoue, Ferrare, Mantoue, Ravenne, Faenza et Imola. Les confédérés s'engageoient à maintenir de tout leur pouvoir l'équilibre et la paix de l'Italie, et à se défendre mutuellement si l'un d'eux étoit attaqué. (3)

Mais, dans le même temps, Jean Galéaz entraînoit dans son parti la république de Pise;

(1) *Piero Minerbetti.* 1390, c. 49, p. 240. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* T. XVI, p. 1145. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 813.

(2) *Platina, Histor. Mantuana.* T. XX, L. III, p. 756.

(3) *Piero Minerbetti,* 1392, c. 2, p. 293. — *Poggio Bracciolini.* L. III, p. 270. — *Sozomeni Pistoriensis Histor.* T. XVI, p. 1150. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 834.

CHAP. LIV. 1392. et cette alliance étoit également avantageuse pour lui, et dangereuse pour les Florentins. Cette république avoit été gouvernée par Pierre Gambacorti, depuis qu'en 1366 cet exilé étoit rentré dans sa patrie avec l'assistance des Florentins. Chaque année, il avoit été confirmé dans l'emploi de capitaine-général; et, quoiqu'il eût conservé lui-même beaucoup de modération et de modestie, toutes les places importantes avoient été accordées à sa famille, et ses neveux faisoient souvent sentir au peuple, par leur faste et leur insolence, qu'il étoit sur le point de perdre sa liberté. Le désintéressement de Pierre Gambacorti, son affabilité et ses mœurs républicaines, arrêtoient néanmoins encore les progrès du mécontentement. Il étoit attaché aux Florentins par la reconnoissance et par une affection héréditaire; il étoit aussi allié de Jean Galéaz : et, tandis qu'il s'étoit efforcé d'être médiateur entre eux, il avoit maintenu sa patrie dans une paix constante. Les Pisans, malgré leur ancienne haine pour les Florentins, sentoient le prix de la prospérité dont ils jouissoient ; et Pierre auroit sans doute conservé jusqu'à la fin de sa vie son crédit sur ses concitoyens, s'il n'avoit pas eu le malheur d'accorder sa confiance à un traître.

Gambacorti avoit nommé chancelier perpétuel de la république, Jacob d'Appiano, dont

il avoit fait son conseiller intime. Le père de ce dernier étoit né dans une condition obscure, sur le territoire de Florence. Il s'étoit attaché aux Gambacorti; et, lorsque Charles IV avoit sévi avec tant de rigueur contre cette famille, il avoit eu la tête tranchée en 1348, avec ses protecteurs. Pierre Gambacorti, par reconnoissance, avoit appelé auprès de lui Jacob d'Appiano, qui étoit de son âge, et auquel il se fioit uniquement. (1)

CHAP. LIV. 1392.

Appiano, avec beaucoup de talens et d'adresse, avoit attiré à lui les principales affaires: il s'étoit fait beaucoup de créatures; et son crédit étoit désormais indépendant de celui de son protecteur (2). Il s'étoit déclaré partisan zélé de Jean Galéaz; il avoit envoyé son fils au service du seigneur de Milan; et, ce fils ayant été fait prisonnier par les Florentins, lorsque Jacques del Verme s'enfuit de Montécarlo, Visconti, pour obtenir sa liberté, l'avoit échangé contre un des ambassadeurs florentins pris avec le comte d'Armagnac. Cette faveur singulière de Jean Galéaz avoit donné lieu de croire que le dévouement d'Appiano étoit lié à un plan plus étendu. Les Florentins, qui voyoient cet homme rassembler des satellites, et profiter de la haine des Pisans

(1) *Scipione Ammirato*. L. XV, p. 794; et L. XVI, p. 835.

(2) *Bernardo Marangoni*, *Cron. di Pisa*, p. 810.

CHAP. LIV. 1392.

contre Florence, pour fortifier son parti, avertirent, à plusieurs reprises, Pierre Gambacorti de se tenir en garde contre lui (1). Mais Pierre, incapable lui-même d'une trahison, ne pouvoit la soupçonner dans un autre : surtout il ne pouvoit pas croire qu'un vieillard de soixante et dix ans, élevé dans sa famille dès sa première enfance, qui lui devoit toute sa grandeur, qui avoit tenu un de ses fils sur les fonts du baptême (2), voulût, à la fin de sa vie, trahir son vieux bienfaiteur.

Jacob d'Appiano étoit ennemi déclaré de Jean de Lanfranchi; et il assuroit que, s'il avoit rassemblé quelques soldats, c'étoit pour se défendre contre ce gentilhomme (3). Pierre Gambacorti voulut réconcilier ces deux citoyens : il appela chez lui Lanfranchi; et, comme celui-ci sortoit de sa maison, le 21 octobre, il fut attaqué par les satellites de Jacob d'Appiano, et tué dans la rue, avec son fils qui avoit voulu le défendre (4). Les assassins se réfugièrent dans la maison d'Appiano; Pierre les fit redemander, et Appiano les refusa. La ville cependant étoit en tumulte, les citoyens prenoient les armes, et

(1) *Poggio Bracciolini*. L. III, p. 270.

(2) *Memorie storiche di Ser Naddo da Montecatini. Del. Erud.* T. XVIII, p. 133.

(3) *Marangoni, Cronica di Pisa*, p. 811.

(4) *Piero Minerbetti*, 1392, c. 18, p. 305.

les Bergolini, anciens partisans de la maison Gambacorti, venoient offrir leur aide à Pierre. Celui-ci répondit que l'affaire devoit être terminée par les voies ordinaires de la justice, sans causer d'émeute dans la ville; et il se contenta de faire armer la garde, dont il envoya une partie occuper la pont Vieux, sous la conduite de son fils. Jacob d'Appiano n'avoit point la même modération; il avoit appelé de Lucques des fantassins, ou *masnadieri*, qu'il y avoit fait rassembler; en même temps il s'entouroit de tous les Raspanti et de tous les Gibelins forcenés. Lorsqu'il se sentit assez fort, il envoya son fils attaquer le pont Vieux. Lorenzo, fils de Pierre, fut blessé en le défendant. Il se retira alors avec sa troupe devant la maison Gambacorti. Jacob d'Appiano arriva bientôt sur la même place pour l'attaquer. Le combat auroit été long, et l'issue en étoit douteuse : mais Pierre, voyant de la fenêtre son vieux ami qui s'avançoit, défendit de tirer sur lui. Dès la première invitation de Jacob, il descendit pour traiter, et consentit à s'éloigner de la foule, seul avec lui. Appiano, l'appelant son compère, lui tendit la main : c'étoit le signal convenu avec les assassins qui l'entourèrent aussitôt, et le massacrèrent comme il montoit à cheval. Ses amis se dispersèrent à l'instant, sa maison fut pillée, et Jacob d'Appiano marcha

CHAP. LIV. 1392.

vers la place des Anziani, où un autre fils de Gambacorti étoit demeuré à la tête du reste de la garde. Après une courte résistance, Appiano mit ses soldats en fuite, et le fit lui-même prisonnier. Les fils de Pierre, tous deux blessés, moururent empoisonnés dans leur prison, avant le septième jour. (1)

Des fantassins à la solde de Jacob d'Appiano arrivoient en grand nombre dans la ville, ainsi que des campagnards et des bandits; on leur abandonna le pillage des maisons des principaux Bergolini et des plus riches marchands florentins. Appiano, profitant de la terreur qu'il inspiroit ainsi au peuple, se fit nommer capitaine et défenseur de Pise, le 25 octobre. Deux jours après, il se fit armer chevalier; et dès lors il commença à gouverner sa patrie comme un maître, et non plus comme le premier des citoyens. Jean Galéaz, qui, par ses insinuations et ses promesses, avoit été le premier auteur du complot de Jacob d'Appiano, en retira aussi les principaux fruits. Il se hâta d'envoyer des troupes à Pise, sous prétexte de secourir sa créature; et le nouveau tyran n'osa plus désor-

à

(1) *Piero Minerbetti*, 1392, c. 20, p. 308. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 528. — *Sozomeni Pistoriensis Historia*. T. XVI, p. 1152. — *Memorie storiche di Ser Naddo*, p. 132. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 836. — *Paolo Tronci Annali Pisani*, p. 472.

mais se conduire que par les volontés du seigneur de Milan. (1) CHAP. LIV.

Au commencement de l'année suivante, les Florentins essayèrent d'apaiser des révolutions non moins dangereuses, qui éclatoient à Pérouse. Dans cette république, qui avoit dû toute sa grandeur au parti guelfe, la guerre générale contre le pape, en 1377, avoit rendu quelque crédit aux Gibelins et à l'ancienne noblesse. La famille Baglioni, la plus illustre de ce parti, en avoit profité pour s'emparer du gouvernement. Les Guelfes de l'ancienne bourgeoisie, après plusieurs tentatives pour recouvrer leur précédente influence, avoient été exilés. Pandolfe Baglioni s'étoit mis, en 1390, sous la protection de Jean Galéaz, avec la ville de Pérouse; les émigrés de cette ville s'étoient attachés aux Florentins. Les deux partis avoient continué à se combatre après la paix de Gènes; et le territoire de Pérouse étoit dévasté par une guerre civile. Les Florentins, qui redoutoient de voir allumer dans cette province un nouvel incendie, engagèrent les Pérousins à se soumettre à l'autorité du pape; et, d'autre part, ils déterminèrent Boniface IX à fixer sa résidence à Pérouse. Par sa médiation, un traité de pacification fut signé entre les deux partis, 1393.

(1) *Leonard. Aretin.* L. XI.

CHAP. LIV. 1393.

le 7 mai 1393 (1). Mais des ennemis acharnés, qui se croyoient obligés à venger leurs propres offenses et celles qu'avoient reçues leurs ancêtres, ne purent pas vivre long-temps en paix dans l'enceinte des mêmes murs. Au mois de juillet, un des émigrés rentrés fut assassiné dans les rues, et Pandolfe Baglioni, le chef de la noblesse, prit la défense des assassins contre le podestat qui vouloit les punir. Les autres émigrés se concertèrent pour se venger. Le 30 juillet, ils assaillirent Pandolfe, comme il revenoit du palais de justice avec une vingtaine de compagnons : ils le tuèrent, ainsi que tous les siens; et, poursuivant tous ceux de la même famille et du même parti, ils tuèrent encore cinq Baglioni, plus de quatre-vingts gentilshommes ou citoyens gibelins, et plus de cent plébéiens qui, sous le nom de *Beccarini*, s'étoient dévoués à la noblesse. Après cette boucherie, plus de trois cents Gibelins furent encore envoyés en exil. Le pape, témoin de ce massacre, qu'il ne pouvoit arrêter, s'enfuit la même nuit à Assise (2). La ville de Pérouse retourna de

(1) *Piero Minerbetti*, 1393, c. 3, p. 314. — *Pompeo Pellini, Storia di Perugia*. P. II, L. X, p. 35. — *Raynaldus, Annal. eccles*. 1392, §. 6, T. XVII, p. 72. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 834.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 17, p. 322. — *Vita Bracchii Perusini a J. Ant. Campano*. T. XIX, *Rer. It*. L. I, p. 444. — *Pompeo Pellini, Storia di Perugia*. L. X, P. II, p. 47.

cette manière au parti guelfe et à l'alliance des Florentins; mais elle y retourna affoiblie, menacée de nouveaux troubles, et incapable de donner du secours à ses alliés. CHAP. LIV. 1393.

Florence elle-même ne fut pas exempte de troubles intérieurs. Au commencement d'octobre, on dénonça aux prieurs un complot du parti populaire contre l'aristocratie régnante. Les plébéiens, voyant qu'on alloit sévir de nouveau contre eux, se portèrent en foule devant la maison de Viéri et Michel de Médici, chefs de cette famille, depuis la mort de Salvestro; ils les supplièrent de prendre le gonfalon du peuple, et de les protéger contre leurs oppresseurs. Les Médici firent, au contraire, usage de tout leur crédit pour calmer la populace; et les Albizzi, qui dominoient alors, prirent occasion de ce mouvement pour exclure du gouvernement toute la famille des Alberti, qu'ils haïssoient, et pour envoyer en exil deux de ses principaux chefs (1). Ainsi l'aristocratie des Albizzi s'affermit toujours plus; mais aucune faction n'avoit été distinguée par plus de talens et un plus grand caractère. Il ne falloit pas d'autres chefs à la république, au milieu des

(1) *Piero Minerbetti*, c. 21-24, p. 325.—*Poggio Bracciolini*. L. III, p. 271. — *Sozomeni Hist.* p. 1156. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 840.

CHAP. LIV. 1393. dangers auxquels l'exposoit l'ambition de Jean Galéaz.

Celui-ci n'attaquoit point encore les Florentins, mais il ne laissoit échapper aucune occasion de leur nuire, et surtout il cherchoit à opprimer leur nouvel allié, le seigneur de Mantoue. Il entreprit, en détournant le Mincio, de détruire la capitale de Gonzague, sans violer ouvertement la paix, et sans donner aux républiques alliées l'occasion de se déclarer contre lui.

Le Mincio, en sortant du lac de Garde, traverse une partie du Véronais qui appartenoit alors à Jean Galéaz; il entre ensuite dans la plaine, où il remplit deux bassins qu'on nomme les lacs supérieur et inférieur de Mantoue : c'est entre eux que la ville est située. Ces lacs, qui ont chacun près d'un mille de largeur, remplacent les fossés des fortifications ordinaires; ils sont trop profonds pour être traversés à gué; leurs bords sont trop fangeux et trop couverts de roseaux pour que les barques puissent s'y avancer. Mais un ingénieur avoit proposé à Jean Galéaz de détourner le Mincio, et de le faire couler dans les plaines de Vérone : de cette manière, il auroit privé Mantoue de tous ses avantages, et des fortifications que la nature lui a données. Pendant six mois, Jean Galéaz fit travailler, au-dessus de Vallegio, à élever une

digue d'une force extraordinaire, pour couper le cours du fleuve ; en même temps, il fit percer une montagne à sa gauche, pour lui ouvrir une issue dans le Véronais. François de Gonzague croyoit déjà voir les deux lacs de Mantoue changés en marais pestilentiels, et les fortifications de sa capitale détruites, avec la salubrité de l'air et l'espérance de la population. Il adressa ses plaintes aux Bolonais et aux Florentins, et il les supplia de venir à son aide. (1) CHAP. LIV. 1393.

Ces deux républiques ne vouloient point abandonner leur allié ; mais elles ne croyoient pas non plus avoir un motif suffisant pour recommencer la guerre, parce que chaque partie contractante s'étoit réservé, par le traité de Gènes, le droit de faire sur son propre territoire les ouvrages et les fortifications qui lui paroîtroient convenables. Les Florentins envoyèrent cependant à Mantoue des commissaires pour examiner la nature des lieux : à leur retour, les prieurs firent appeler les ambassadeurs de Gonzague. « Annoncez à votre » maître, leur dirent-ils, que, sans l'aide de » ses alliés, et sans tirer l'épée, il sera délivré » de la calamité qu'il redoute : un despote qui » voit les hommes se plier à sa volonté, s'ima- » gine souvent pouvoir aussi commander à la

(1) *Platina, Hist. Mantuæ*. L. III, p. 759.

CHAP. LIV. » nature; mais elle se rit de ses vains efforts,
1393. » et signale bientôt son indépendance. » Les ambassadeurs mantouans retournoient tristement dans leur patrie, avec des consolations aussi vagues; mais, en route, ils apprirent que le Mincio, gonflé par les pluies, avoit entraîné toutes les digues de Jean Galéaz, et avoit détruit, en une nuit, l'ouvrage auquel des milliers d'ouvriers avoient travaillé pendant plusieurs mois. (1)

D'autres causes de guerre se préparoient en même temps dans l'état de Ferrare. Le marquis Albert d'Este étoit mort le 31 juillet 1393, après avoir désigné pour son successeur son fils naturel Nicolas III, âgé seulement de dix ans. Il l'avoit légitimé en épousant sa mère à l'article de la mort (2). Mais le plus proche parent d'Albert, Azzo d'Este, disputoit les droits du fils d'une maîtresse, et réclamoit pour lui-même un héritage que son parent n'avoit point songé à lui enlever jusqu'au moment où l'approche de la mort avoit affoibli ses esprits (3). Le peuple de Ferrare reconnut cependant Nicolas III : on étoit accoutumé en Italie à voir les fils naturels

(1) *Platina, Hist. Mantuæ*. L. III, p. 760. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 529.

(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 531.

(3) *Gio. Batt. Pigna, Histor. de' Principi d'Este*. L. V, p. 411.

succéder à leurs pères. Azzo recourut alors à l'assistance de Jean Galéaz : il s'unit étroitement à Jean de Barbiano, capitaine romagnol qui avoit acquis une grande réputation militaire; et, avec son aide, il attaqua l'état de Ferrare. Les Florentins, de leur côté, se déclarèrent pour Nicolas, et lui envoyèrent trois cents lances. Ainsi les troupes de Milan recommencèrent à combattre contre les troupes de Florence, sans que la guerre fût déclarée entre les deux états. (1) CHAP. LIV. 1394.

A l'époque même où ce commencement d'hostilités pouvoit rendre un grand capitaine plus précieux à la république florentine, elle perdit celui auquel elle avoit dû ses succès dans la guerre précédente. Jean Hawkwood mourut de maladie, le 16 mars 1394, dans une terre qu'il avoit achetée près de Florence. La seigneurie le fit ensevelir dans la cathédrale, avec de grands honneurs; et son tombeau s'y voit encore, surmonté d'une statue équestre. (2)

Tandis que la guerre de Ferrare se poursuivoit avec lenteur, les seigneurs de cette ville

(1) *Leonard. Aretino*. L. XI.—*Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 846.

(2) *Piero Minerbetti*, 1393, c. 28, p. 331. — *Priorato del Ridolfi. Del. Erudit. Tosc.* T. XVIII, p. 141. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 844. — *Vita di Gio. Acuto, di Dom. Maria Manni Script. Etr.* T. II.

CHAP. LIV. donnèrent à l'Italie un spectacle atroce et ridicule en même temps. Les conseillers de Nicolas III avoient résolu de se défaire, par un assassinat, d'Azzo d'Este, son rival. Ils proposèrent ce crime à son ami et son principal appui, le comte Jean de Barbiano, et ils lui offrirent pour récompense les châteaux de Lugo et de Consélice, situés en Romagne, près de celui de Barbiano. Le comte accepta les offres qui lui étoient faites; mais il en avertit en même temps Azzo, son ami. Ensemble, ils firent choix d'un de leurs domestiques qui étoit de la même taille qu'Azzo, et ils le firent attendre dans un salle éloignée. L'ambassadeur de Nicolas III fut introduit à une conférence avec Azzo et le comte, dans le château de Barbiano; car il avoit caché sa mission perfide sous le voile d'une négociation avec tous deux. Ils sortirent ensuite, et passèrent dans la chambre où leur domestique les attendoit. Azzo changea d'habits avec lui, et se retira; et aussitôt Jean de Barbiano fit massacrer le malheureux domestique, qui ne savoit point le motif de son déguisement. On eut soin de défigurer son visage par plusieurs coups de poignard. Après quoi Barbiano appela l'ambassadeur du marquis d'Este, et lui montra ce cadavre encore palpitant. « Voilà, lui dit-il, l'ami qui s'étoit » fié à moi, et que, pour servir votre maître,

1394.

» j'ai consenti à faire périr. Que votre cour » tienne à présent ses engagemens; j'ai rempli » les miens. » L'ambassadeur écrivit en effet à Ferrare qu'il avoit vu le meurtre accompli sous ses yeux; et les deux châteaux promis pour récompense furent immédiatement livrés au comte de Barbiano. Mais aussitôt qu'il en eut prit possession, il fit reparoître Azzo d'Este, et recommença ses hostilités contre Ferrare. (1)

Sur ces entrefaites, Wenceslas envoya des ambassadeurs en Italie, pour en tirer, comme avoit fait Charles IV, son père, de l'argent par de vaines promesses de protection. Wenceslas portoit alors les titres d'empereur élu et de roi des Romains : mais, plongé dans la débauche et dans l'ivrognerie, il gouvernoit à peine, et d'une main mal assurée, son royaume de Bohème, tandis que l'Allemagne retournoit à une indépendance absolue. Les seigneurs de Padoue et de Mantoue prêtèrent l'oreille aux propositions de ses ambassadeurs, et ils projetoient déjà de l'attirer en Lombardie pour le faire combattre contre Visconti; mais les Florentins, mieux instruits du caractère de Wenceslas, et se souvenant de la conduite de son père en Toscane, rejetèrent toutes ces propositions. Ils lui répondirent qu'ils étoient en paix avec le

(1) *Gio. Batt. Pigna, Hist. de' Principi d'Este.* L. V, p. 418. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 562.

CHAP. LIV. 1394. seigneur de Milan, et qu'ils espéroient que cette paix ne seroit point troublée par les querelles insignifiantes des seigneurs de Ferrare. (1)

Wenceslas, voyant que personne ne se soucioit de le payer pour détruire la puissance de Jean Galéaz, entra, l'année suivante, en traité avec ce dernier, pour l'élever à de nouvelles dignités. Il lui vendit, pour le prix de cent mille florins, le titre de duc de Milan; et le 1er mai 1395, il érigea en duché et en fief impérial la ville de Milan avec son diocèse (2). Jean Galéaz célébra, par les fêtes les plus magnifiques, l'acquisition de cette dignité nouvelle. Il invita les ambassadeurs de tous les états d'Italie à être témoins de l'investiture qu'il reçut le 5 septembre. Les Florentins et tous les peuples de leur ligue y envoyèrent des députés (3). Les deux fils de la maison de Carrare, Francesco Terzo et Giacomo, y assistèrent en personne; et le nouveau duc, par reconnoissance, délivra le seigneur de Padoue du tribut auquel le traité de Gènes l'avoit soumis. (4)

Wenceslas, par un nouveau diplôme, réunit, l'année suivante, sous le titre de duché de

(1) *Leonard. Aretin.* L. XI.

(2) *Annales Mediolanenses.* T. XVI, c. 157, p. 824.

(3) *Poggio Bracciolini, Histor. Flor.* L. III, p. 272. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 849.

(4) *Andrea Gataro, Storia Padovana*, p. 820.

Milan, tous les états sur lesquels dominoit Jean Galéaz, à la réserve de Pavie et de son territoire, qu'il érigea en comté. Les villes accordées en fief par l'empereur à la maison Visconti, étoient à peu près les mêmes (1) qui avoient formé la ligue lombarde, dont la valeur et les exploits nous ont occupé au commencement de cet ouvrage. Depuis cent trente ans environ, toutes ces villes avoient perdu leur liberté; mais l'autorité de leur seigneur n'étoit point encore regardée comme légitime, aucune concession de l'empire n'avoit encore sanctionné son usurpation, et les peuples étoient censés avoir toujours le droit de l'anéantir.

Les Visconti reçurent une nouvelle existence par les diplômes de Wenceslas; ils furent dès-lors considérés comme les *seigneurs naturels*, ainsi qu'on l'exprimoit, et non plus comme les tyrans de la Lombardie. Aussi l'hérédité fut-elle réglée parmi eux d'une manière fixe et invariable, d'après le système féodal.

Mais l'investiture accordée à Jean Galéaz devoit être aussi funeste à ses successeurs et à son

(1) Brescia, Bergame, Verceil, Como, Novare, Alexandrie, Tortone, Bobbio, Plaisance, Reggio, Parme, Crémone, Lodi, Crème, Soncino, Bormio, Borgo San-Donnino, Pontrémoli, Vérone, Vicence, Feltre, Bellune, Bassano, Sarzane et d'autres lieux moins importans. *Annales Mediolanenses*, c. 158, p. 827.

CHAP. LIV. 1395.

pays qu'elle lui paroissoit avantageuse à lui-même. Elle donna lieu, lorsque sa postérité masculine vint à s'éteindre, aux prétentions rivales des ducs d'Orléans, ensuite rois de France, comme héritiers d'une fille de Jean Galéaz; et à celle de l'empereur, comme suzerain d'un fief qui avoit fait échute à l'empire; tandis que les autres branches de la maison Visconti furent exclues de son héritage, et que la Lombardie fut dévastée par les souverains étrangers qui vouloient y régner. Avant la fin du quatorzième siècle, il n'y avoit dans les familles des seigneurs d'autre droit héréditaire que la force, sanctionnée par une apparente approbation du peuple; et si la Lombardie n'avoit pas été érigée en duché, ni la maison d'Orléans ni l'empire n'auroient eu aucun droit à faire valoir sur elle. Tel fut le changement qu'opéra, dans un pays auquel il ne prenoit aucun intérêt, et où il n'exerçoit aucune autorité, un empereur que les bourgeois de sa capitale retinrent longtemps prisonnier, et que les princes de son empire déposèrent.

NOTE. Un historien siennois, contemporain, rapporte à l'année 1395, une anecdote que nous croyons propre à faire connoître les mœurs de ce siècle. La dignité de l'histoire peut quelquefois descendre jusqu'à raconter les aventures des particuliers, si l'intérêt qu'elles excitent se trouve mêlé d'instruction.

L'ancienne famille des Montanini avoit été en guerre avec

celle des Salimbéni, pendant le cours de plusieurs générations. CHAP. LIV.
L'inimitié de ces deux maisons avoit commencé à l'occasion 1395.
d'une chasse au sanglier, où un Salimbéni avoit été tué. A la suite d'une guerre acharnée, la famille des Montanini avoit été détruite presqu'en entier : toutes ses possessions étoient envahies ou confisquées; et il ne restoit plus de cette illustre maison qu'un frère et une sœur. Charles et Angélique étoient fils de Thomas Montanini : ils vivoient au val de Strove, dans une petite propriété dont la valeur arrivoit à peine à mille florins; ils avoient réduit leurs dépenses aux revenus de cet étroit héritage, qui seul leur étoit demeuré du vaste patrimoine de leurs ancêtres. Un voisin desiroit acquérir ce petit domaine, qui auroit arrondi ses possessions. C'étoit un plébéien qui avoit une grande influence sur le gouvernement de Sienne; il appartenoit à cette oligarchie roturière, soupçonneuse et jalouse, qui, sous la direction des Salimbéni, s'étoit emparée du gouvernement en 1390, et qu'on ne pouvoit offenser sans le plus grand danger. Charles Montanini refusa cependant, à plusieurs reprises, de vendre sa terre au voisin qui vouloit l'acheter; il étoit résolu de la conserver à sa sœur Angélique, afin de pouvoir lui donner une autre dot que ses quinze ans et sa rare beauté.

Le voisin, pour se venger des refus de Charles, et pour le mettre dans l'impossibilité de conserver son patrimoine, l'accusa auprès du gouvernement d'être entré dans une conspiration avec les Guelfes et les nobles, contre les Salimbéni et le gouvernement populaire. La haine héréditaire des deux maisons donnoit de la probabilité à cette accusation, et le crédit du dénonciateur l'appuyoit. On fit cependant grâce à Charles Montanini de la tête; mais on le soumit à une amende de mille florins, qu'on lui ordonna, sous peine de mort, de payer dans quinze jours. Néanmoins l'avidité du délateur fut trompée; car Montanini, pour ne pas réduire sa sœur à la dernière misère, choisit d'attendre la mort dans sa prison, plutôt que de vendre, pour y échapper, l'héritage de ses pères. Il lui restoit des parens maternels; mais aucun d'eux n'osa venir à son secours, pour ne pas fortifier les soupçons du gouvernement,

CHAP. LIV. 1395. et attirer sur eux la même ruine : les femmes seules se rendoient chaque jour auprès d'Angélique Montanini, pour la consoler et pleurer avec elle.

Le matin du quinzième jour, Anselme Salimbéni, passant à cheval devant la maison des Montanini, vit ces femmes en pleurs, et apprit d'elles le sort qui menaçoit le dernier héritier d'une famille long-temps rivale de la sienne. Il avoit déjà remarqué la beauté d'Angélique; mais jamais il ne lui avoit adressé la parole, non plus qu'à son frère : les flots de sang, versés dans les querelles de leurs ancêtres, étoient toujours présens à la pensée des Salimbéni comme des Montanini. Anselme, cependant, ému de compassion à cette dernière catastrophe, se rendit aussitôt auprès du trésorier de la communauté; il lui paya les mille florins de l'amende, et il envoya au gardien des prisons l'ordre de remettre Charles Montanini en liberté. Celui-ci, confondu d'être relâché au moment où il n'attendoit plus que la mort, revint auprès de sa sœur, qu'il trouva en proie aux angoisses de l'attente la plus cruelle. Ni elle, ni ses amies qui veilloient auprès d'elle, ne pouvoient expliquer ou comprendre comment la liberté étoit rendue à Charles. Bientôt la maison de Montanini se remplit de parens et de voisins qui venoient le féliciter. Charles, qui croyoit trouver parmi eux son libérateur, leur adressoit tour-à-tour ses remercîmens; mais tous se défendoient en rougissant, et alléguoient les motifs ou les prétextes pour lesquels ils ne l'avoient point secouru. Le lendemain, Charles alla demander des éclaircissemens au trésorier de la communauté, et il apprit de lui qu'il devoit la vie au fils de ses ennemis.

Charles Montanini, frappé de la générosité de cette conduite, voulut l'emporter encore en magnanimité sur Salimbéni. Il lui fallut employer les prières, et ensuite les ordres, pour déterminer sa sœur à faire sa volonté; et, lorsqu'Angélique eût promis de donner, pour la reconnoissance de son frère, ce qu'elle avoit de plus précieux au monde, elle l'avertit aussi qu'elle songeroit ensuite à sa propre gloire, et qu'elle ne vivroit pas dans le vice ou le déshonneur.

Deux heures après le coucher du soleil, le frère et la sœur se rendirent à la maison d'Anselme Salimbéni : Charles demanda à parler sans témoins à ce chevalier ; et, ayant été introduit auprès de lui avec sa sœur, il lui dit : « C'est à vous, » seigneur, que je dois la vie malheureuse qui me reste ; c'est à » vous que ma sœur doit son frère et son honneur. Si la fortune n'avoit pas persécuté ma famille avec tant d'acharnement, nous aurions eu l'un et l'autre quelque moyen de » manifester, au moins en partie, notre reconnoissance. Mais » il ne nous reste plus que nos corps et nos ames ; vous les avez » sauvés ; qu'ils vous appartiennent aussi, nous les remettons » à votre générosité et à votre pitié, pour que vous en usiez » comme de choses qui sont à vous. »

Ayant ainsi parlé, il sortit brusquement, et laissa sa sœur seule avec Salimbéni. Celui-ci alloit lui adresser la parole : mais, frappé de sa pâleur mortelle, et du désespoir qui paroissoit sur son visage, il sortit lui-même à l'instant ; il fit appeler les dames du voisinage, et les pria d'aller tenir compagnie à la noble demoiselle qu'elles trouveroient chez lui. Comme elles entroient et voyoient dans cet appartement Angélique Montanini, leur étonnement étoit extrême ; la modestie et la réserve de cette jeune personne repoussoient les soupçons qui se seroient élevés sur elle : mais l'inimitié des deux familles rendoit inexplicable son apparition dans cette maison. Toutes gardoient le silence, et se perdoient dans leurs conjectures. Anselme, cependant, avoit fait assembler ses parens ; et quand il en eut un grand nombre auprès de lui, il fit inviter Angélique et les dames qui étoient avec elle à se joindre à eux. Il pria tous ses amis, les larmes aux yeux, de vouloir bien l'accompagner ; et, sans leur donner aucune explication, il se rendit à la maison de Montanini avec tout ce cortége, qu'un grand nombre de torches précédoient.

« Vous avez voulu me parler sans témoins, dit-il à Charles ; » et moi, je vous demande d'entendre ma réponse en présence » de cette honorable compagnie. Il y a long-temps que j'avois » été frappé de la beauté, de la modestie, de toutes les vertus

CHAP. LV. » de votre sœur Angélique; j'avois senti que personne ne mé-
1395. » ritoit plus qu'elle d'être l'objet d'une noble affection. J'avois » toujours néanmoins tenu caché ce sentiment, et personne ne » l'avoit découvert avant vous. Le malheur qui vous est arrivé, » et le service que je vous ai rendu, vous ont donné occasion » de deviner ma pensée. Ne pouvant supporter l'idée de laisser » une courtoisie sans récompense, vous vous êtes donné avec » votre sœur entre mes mains, et vous avez laissé à ma dispo- » sition votre vie, votre honneur, toute votre existence. J'ac- » cepte ce don précieux; mais il seroit indigne de moi de le » posséder par un titre illégitime. Si vous y consentez donc, » je prends, en présence de cette honorable assemblée, Angé- » lique Montanini pour mon épouse chérie; j'accepte son frère » Charles pour mon beau-frère, et je desire que, dès ce mo- » ment, tous mes biens soient communs entre eux et moi. » Les noces furent en effet célébrées sur-le-champ, et de la manière la plus somptueuse. La réconciliation des Montanini avec les Salimbéni attira l'attention du gouvernement; on revit le procès de Charles; on reconnut l'injustice dont il avoit failli être victime; et, en lui rendant l'amende qui avoit été payée, on le rétablit dans tous les droits de cité.—*Annali Sanesi d'un anonimo vivente dal* 1385 *al* 1422. T. XIX, *Rer. It.* p. 397-411.

CHAPITRE LV.

Les Génois se donnent au roi de France. — Tentative de Jean Galéaz sur San-Miniato; la guerre se renouvelle. — Défaite des Milanais à Governolo; trève. — Gérard d'Appiano vend Pise à Jean Galéaz. Sienne et Pérouse se donnent aussi à lui.

1396—1399.

L'ÉPUISEMENT causé par la guerre de Chiozza avoit ôté aux Génois toute influence sur le reste de l'Italie : dans un espace de quatorze années, depuis que cette guerre s'étoit terminée, nous n'avons eu que deux fois occasion de parler d'eux, lorsqu'ils tirèrent de captivité le pape Urbain VI, assiégé à Nocéra, et lorsqu'ils se firent médiateurs de la paix entre Jean Galéaz et la république florentine. Cependant, ces quatorze années avoient été pour eux une période d'agitations et d'orages continuels. Les factions avoient redoublé de violence; et les guerres civiles qu'elles occasionnoient ne laissoient aux Génois aucun crédit sur les pays voisins. Les révolutions devinrent enfin si fréquentes, que les citoyens ne trouvant plus de garantie dans CHAP. LV.

 les lois qu'ils avoient portées, ou de protection de la part des magistrats qu'ils avoient nommés eux-mêmes, se soumirent volontairement à un monarque étranger, pour que son joug pesât autant sur leurs oppresseurs que sur eux-mêmes.

Dans aucune autre république on n'avoit compté en même temps un aussi grand nombre de partis qu'on en voyoit à Gènes. Aussi, de tous les peuples de l'Italie, les Génois passoient pour les plus inconstans et les plus impatiens. Les factions des Guelfes et des Gibelins n'étoient point éteintes, quoiqu'elles fussent depuis long-temps sans objet. De vieilles haines subsistoient encore entre les familles qui s'étoient combattues autrefois; et elles se transmettoient des pères aux enfans, comme une partie de l'héritage. De temps en temps ces haines éclatoient de nouveau; et chaque combat étoit presque toujours suivi par une révolution dans l'état. Une autre rivalité séparoit les nobles d'avec les citoyens. Les nobles étoient exclus de l'administration : les quatre puissantes familles des Doria, des Spinola, des Grimaldi et des Fieschi, s'étoient retirées dans leurs fiefs; et elles faisoient la guerre à la république, sans être en paix les unes avec les autres. En vain on leur refusoit toute part au gouvernement, leurs vassaux et leurs forteresses leur assuroient toujours un rang distingué dans l'état; les mon-

tagnes et les fortifications naturelles de toutes les vallées leur facilitoient la défense de leurs fiefs : les nobles bravoient, dans leurs châteaux, la haine de la multitude et la vengeance de leurs concitoyens irrités; et, en dépit des lois, ils transmettoient de siècle en siècle leur prééminence à leurs descendans. CHAP. LV.

Parmi les familles de citoyens qui leur avoient succédé dans l'administration de l'état, il y en avoit quatre qui s'élevoient au-dessus de la bourgeoisie, comme quatre familles nobles s'étoient élevées auparavant au-dessus de la noblesse; chacune étoit secondée par un parti auquel elle avoit donné son nom. Les chefs de ces quatre familles étoient Antoniotto Adorno, Piétro Frégoso, Antonio de Montalto, et Lodovico Guarco; chacun d'eux prétendoit à la dignité de doge de la république, et chacun à son tour obtint cet honneur à l'aide de ses partisans. De l'année 1390 à la fin de l'année 1394, dix révolutions à Gènes changèrent dix fois le premier magistrat de la république; et l'on vit le trône ducal occupé tour à tour par les chefs des familles nouvelles, ou par des citoyens qui appartenoient à un parti de la bourgeoisie, nommé le moyen État. Durant ces mêmes années, bien d'autres troubles éclatèrent, car les partis vaincus firent plusieurs

CHAP. LV. tentatives infructueuses pour recouvrer la supériorité. (1)

De même que, dans les guerres civiles du siècle précédent, les familles nobles avoient eu des vasseaux qui leur étoient dévoués, les familles bourgeoises avoient aussi des cliens toujours prêts à verser leur sang et à exposer leurs biens pour le triomphe personnel du chef de leur faction. Le but de toutes les guerres civiles paroissoit être uniquement d'élever à la dignité ducale l'idole de l'un ou de l'autre parti. Mais le pouvoir des nobles et celui des grands citoyens ne tenoient pas aux mêmes causes : les premiers commandoient à des paysans nés dans leurs fiefs, et vivant sur leurs terres; les seconds, à des marins et à des ouvriers qu'ils faisoient travailler. Les Génois exerçoient le commerce de mer avec l'activité d'un peuple libre; les négocians n'attendoient pas dans leurs comptoirs les résultats de leurs spéculations, ils parcouroient

(1) Voici dans quel ordre ces doges éphèmères succédèrent à Antoniotto Adorno, qui, en 1390, régnoit pour la seconde fois.

1390. Jacob Frégose.

1391. Antoniotto Adorno III.

1392. Antonio de Montalto.

1393. Piétro Frégoso, Clémente Promontorio, Francesco, Giustiniani.

1394. Ant. de Montalto II, Nicolò Zoalio, Antonio Guarco, Antoniotto Adorno IV.

Uberti Folietæ Histor. Genuensis. L. IX, p. 495.

les mers sur des vaisseaux destinés au combat aussi-bien qu'au commerce ; ils vivoient entourés de matelots, qu'ils nourrissoient à leur solde, et qu'ils accoutumoient à l'obéissance et au respect, en même temps qu'ils gagnoient leur affection. Souvent chaque fils d'une maison nombreuse commandoit un vaisseau : des milliers d'hommes vivoient ainsi de la paye d'une seule famille ; l'habitude, la reconnoissance et l'amour assuroient leur obéissance. CHAP. LV.

De plus, les chefs des différens partis étoient des hommes éminemment distingués. Antoine de Montalto, qui étoit fort jeune, joignoit à une bravoure brillante, une modération et une clémence rares. Antoniotto Adorno, à qui une ambition insatiable ne permettoit point de repos, étoit doué d'un génie vaste et profond ; ses manières étoient grandes et nobles, son cœur généreux, son nom respecté par tous les princes de l'Europe ; et sa gloire étoit rehaussée par la puissante expédition qu'en 1388 il avoit conduite en Barbarie pour punir les pirateries des Maures. Il avoit assiégé le roi de Tunis dans sa capitale ; il l'avoit forcé à remettre en liberté tous les esclaves chrétiens, à payer une somme d'argent pour les frais de la guerre, et à promettre qu'à l'avenir ses sujets s'abstiendroient du brigandage (1). Quatre fois Antoniotto Adorno

(1) *Ubertus Folieta, Genuens. Histor.* L. IX, p. 491.

avoit réussi à s'asseoir sur le trône ducal ; et il auroit mérité une place distinguée parmi les grands hommes, si son ambition démesurée ne lui avoit pas fait, à plusieurs reprises, tourner ses rares talens contre sa patrie.

La famille des Adorni étoit attachée au parti gibelin, et Antoniotto avoit cultivé l'amitié de Jean Galéaz Visconti ; il l'avoit favorisé dans le traité de paix dont il avoit été médiateur entre ce prince et la république florentine. A son tour, il avoit obtenu, dans son exil, l'assistance de Visconti, lorsqu'il avoit essayé de reconquérir par les armes la dignité dont il se voyoit dépouiller. Mais les secours de Jean Galéaz étoient toujours intéressés : il se mêloit aux troupes de Gènes dans l'espérance de recouvrer sur cette ville l'autorité dont avoit joui l'archevêque de Milan, son grand-oncle ; et les révolutions multipliées des années 1393 et 1394 sembloient l'acheminer vers ce but. Pendant ces deux années, il donna de puissans secours à Antoniotto Adorno, alors exilé : mais dès qu'il le vit rétabli sur le trône ducal, par la révolution du 3 septembre 1394, il s'occupa de le renverser, et il s'attacha les partis de Montalto et de Guarco, pour lui faire la guerre.

Cette déloyauté, que rien n'avoit provoquée, ouvrit enfin les yeux à Antoniotto Adorno ;

il vit qu'un ennemi secret envenimoit toutes les factions de sa patrie, et s'avançoit vers l'accomplissement de ses odieux projets, en causant l'affoiblissement rapide de la république; il vit que l'autorité d'aucun doge ne pourroit s'affermir, tant que Jean Galéaz seroit toujours prêt à secourir tous les rebelles et tous les ennemis de l'ordre; il vit enfin que Gènes n'étoit point assez forte pour résister seule à un voisin aussi ambitieux. CHAP. LV.

A cette époque, Charles VI étoit roi de France; et déjà ce monarque étoit atteint par ces accès de folie qui souvent le rendoient incapable de gouverner, et qui livrèrent le royaume aux factions rivales de Bourgogne et d'Orléans. Une nation qui auroit voulu se soumettre complétement au pouvoir monarchique, n'auroit pas été tentée de se donner à un souverain qui ne pouvoit ni se faire obéir de ses propres sujets, ni les préserver des guerres civiles et étrangères. Mais si les Génois se déterminoient à reconnoître un roi, ils ne vouloient point qu'il fût assez habile ou assez ambitieux pour usurper tous les pouvoirs de l'état, et affermir à jamais sa domination. La foiblesse réelle et la force apparente de Charles VI étoient peut-être ce qui leur convenoit le mieux. Son nom seul pouvoit les défendre contre les attaques de Jean Galéaz, et intimider 1396.

CHAP. LV. 1396.

les factions rivales; mais c'étoit par l'amour, non par la crainte, qu'il devoit gouverner un pays éloigné, et que de hautes montagnes séparoient de ses états. Antoniotto Adorno, pour rendre la paix à sa patrie, et plus encore pour déjouer les projets de Jean Galéaz, entra en négociation avec les ministres de Charles VI, sous la protection duquel il offrit de mettre la république de Gènes.

Le traité fut enfin signé le 25 octobre 1396, après de longs débats, soit avec les ministres de Charles, soit entre les divers partis génois. Le roi promit d'envoyer un vicaire français qui gouverneroit Gènes, avec l'autorité qu'avoit eue le doge, et d'après les mêmes lois. Le conseil de la république devoit être composé, par égales parts, de Guelfes et de Gibelins, de citoyens et de nobles; mais son président devoit toujours être Gibelin. Le vicaire du roi devoit avoir deux voix dans ce conseil, où tout se décidoit à pluralité des suffrages. Charles ne pouvoit ni établir de nouveaux impôts, ni prendre aucune part aux finances de la république. Il n'avoit point non plus le commandement des forteresses, à la réserve de dix châteaux, qui lui furent remis pour sa sûreté. Enfin les Génois se réservèrent leur alliance particulière avec l'empereur des Grecs et le roi de Chypre; le choix entre les partis qui, dans

le schisme, divisoient l'Église, et l'intégrité de leur territoire. Le roi de France promit de ne jamais transmettre à d'autres souverains une autorité accordée à sa seule personne. (1) CHAP. LV. 1396.

Sous de telles conditions, si elles avoient été observées, la république de Gènes auroit conservé toute sa liberté, et la protection du roi de France auroit ajouté à sa sûreté sans nuire à son indépendance. Mais le peuple étoit échauffé par trop de passions pour demeurer soumis à une autorité si douce; et les vicaires royaux étoient trop étrangers à une constitution libre, pour se renfermer dans les limites qui leur étoient fixées. Antoniotto Adorno mourut cependant de la peste en 1397, dans la condition privée où il étoit rentré volontairement, avant que les passions du peuple, calmées par ce traité, eussent éclaté de nouveau. Mais, dans l'année 1398, la guerre civile, réveillée par les partis de Montalto et de Guarco, et poursuivie ensuite par les Gibelins contre les Guelfes, éclata avec tant de fureur, que le vicaire royal s'enfuit à Savone, et que, du 12 août au 1er septembre, cinq grandes batailles furent livrées dans la ville. Trente des plus somptueux palais furent brûlés, un grand nombre d'édifices publics et privés furent démolis; et

(1) *Ubertus Folieta, Genuens. Hist.* L. IX, p. 510.—*Georgio Stella, Annal. Genuens.* L. III, p. 1151.

CHAP. LV. 1396. les pertes supportées par la république s'élevèrent à plus d'un million de florins. L'épuisement universel força enfin les deux partis à faire la paix ; et Colard de Calleville, vicaire royal nommé par Charles VI, rentra dans Gènes, pour gouverner la république avec un plus grand pouvoir qu'auparavant. (1)

Le duc de Milan avoit pris part à cette dernière guerre civile comme aux précédentes ; il avoit fourni des troupes et des secours d'argent à Antoine de Guarco et Antoine de Montalto, mais il l'avoit fait avec beaucoup de réserve et de secret, pour ne pas provoquer le courroux de la France : aussi la crainte de se compromettre l'avoit-elle empêché de recueillir aucun fruit de ses intrigues. Jean Galéaz réunissoit une grande timidité à une ambition démesurée. Quoiqu'il fît sans cesse la guerre, il ne paroissoit jamais dans ses armées ; il s'enfermoit dans son château-fort de Pavie, dont il ne sortoit presque pas, et il s'y entouroit d'une garde nombreuse. Parmi ses généraux il comptoit des hommes non moins distingués par leur bravoure que par leurs talens ; mais la guerre qu'il faisoit par leur entremise avoit le même caractère de timidité. Il n'attaquoit jamais sans être assuré d'une grande supériorité de forces ;

(1) *Ubertus Folieta, Hist. Genuens.* L. IX, p. 514.

et dès qu'on lui opposoit une armée égale à la sienne, il donnoit ordre d'éviter toute bataille générale : il renfermoit ses troupes dans les villes ; il abandonnoit ses campagnes au pillage ; et il attendoit que le temps ou ses intrigues eussent affoibli ses ennemis. Par cette pusillanimité il laissa souvent échapper des avantages presque assurés, et il ne retira jamais de sa situation ou de ses forces tout le parti qu'il en pouvoit attendre. CHAP. LV. 1396.

Mais ses négociations lui réussissoient mieux que les armes. Il avoit l'art de diviser et de dissoudre les ligues qui se formoient contre lui ; et il endormoit, par de fausses promesses ou de vaines assurances d'amitié, ceux qu'il vouloit attaquer. Très-peu susceptible de colère ou de ressentiment, ce n'étoit jamais pour se venger qu'il entreprenoit la guerre; mais aussi jamais l'amitié, jamais la reconnoissance pour des services passés, ne l'arrêtoient quand il avoit dessein de nuire. Il ne rougissoit d'aucune perfidie, il ne ménageoit aucun mensonge, et il ne consultoit jamais que son ambition modifiée par sa timidité. Il semble que ses paroles auroient dû n'inspirer aucune confiance, et qu'à force de mentir, il auroit dû ne plus pouvoir tromper ; mais les hommes, surtout lorsqu'ils sont foibles, ne se désabusent jamais entièrement de l'illusion de la parole. Il faut trop

CHAP. LV. 1396. de courage pour chercher une vérité fâcheuse qu'un ennemi puissant veut bien nous voiler; trop de résolution pour considérer toujours en face un danger imminent dont on peut détourner les yeux; enfin l'exclusion de toute vérité dans les rapports entre les hommes, occasionne une trop désolante confusion pour qu'on puisse la supporter. Un imposteur n'est jamais assez décrié pour que sa parole ne fasse plus de dupes.

Les Florentins avoient seuls, en Italie, le courage de juger Jean Galéaz; et malgré ses caresses, malgré ses sermens, il le surveilloient toujours comme un ennemi prêt à fondre sur eux; tandis que les petits princes et les petits peuples étoient tous, l'un après l'autre, dupes de ses artifices. Boniface IX et la république de Venise partageoient cet aveuglement : ils n'osoient pas soupçonner la fidélité du duc de Milan, ou douter seulement s'il observeroit les traités qui le lioient; et ils ne prenoient point de mesures pour défendre l'un l'état de l'Église, l'autre le domaine de saint Marc, si Jean Galéaz prenoit un jour la résolution de les attaquer.

A la tête du gouvernement de Florence se trouvoit toujours la faction des Albizzi, qui avoit repris la direction des affaires, depuis l'expulsion des Ciompi, en 1381. Ce parti,

composé des anciens Guelfes et des citoyens que leur richesse et leur naissance rapprochoient le plus de la noblesse, avoit toujours eu à sa tête les meilleurs politiques de l'Italie; des hommes qui embrassoient d'un coup d'œil l'avenir avec le présent, et tous les intérêts de tous les princes de l'Europe; des hommes qui avoient su appeler, des extrémités de la France et de l'Allemagne, des alliés à la république florentine; des hommes, enfin, qu'aucune calamité ne décourageoit, qu'aucun changement de circonstances ne faisoit renoncer à la foi qu'ils avoient promise, à la protection des libertés de l'Italie, qu'ils regardoient comme leur devoir. Maso des Albizzi, le chef de ce parti, excitoit, il est vrai, la jalousie de plusieurs de ses concitoyens; les Alberti et les Médici faisoient de temps en temps quelques efforts pour se relever. Donato Acciaiuoli, qui étoit, après Albizzi, le plus grand citoyen de Florence, et qui, jusqu'alors, étoit demeuré d'accord avec lui, essaya lui-même, au mois de janvier 1396, de faire rappeler les exilés, et de rétablir quelque égalité entre les deux partis : mais il fut prévenu et confiné à Barlette, ainsi que plusieurs de ceux qu'il avoit initiés dans sa conjuration (1); et Maso des Albizzi,

CHAP. LV. 1396.

(1) *Piero Minerbetti*, 1395, c. 14, p. 354.—*Mem. storiche di Ser Naddo*, p. 153.— *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 849.

CHAP. LV. mieux affermi au-dedans par l'exil d'Acciaiuoli,
1396. put tourner toute son attention sur les intrigues du duc de Milan.

Jean Galéaz avoit traité avec presque tous les capitaines qui avoient formé en Italie des compagnies d'aventure. Il leur assuroit une demi-paye constante, moyennant laquelle ces aventuriers s'engageoient à retourner à son service avec leur petite armée, au moment où il en auroit besoin. Tant qu'ils demeuroient à demi-paye, ils faisoient la guerre pour leur compte, et vivoient de pillage au milieu des pays que le duc ne protégeoit pas contre eux. De cette manière, Jean Galéaz affoiblissoit en temps de paix ceux qu'il vouloit attaquer ensuite. Quand on se réconcilioit avec lui, on n'étoit point délivré de ses armées; car celles-ci continuoient alors les hostilités en leur propre nom. Lorsque le duc vouloit en pleine paix surprendre quelque place-forte, il cassoit une des compagnies qu'il tenoit à sa solde, et lui donnoit ostensiblement son congé, tandis qu'il la chargeoit en secret d'exécuter son projet. S'il échouoit, il la désavouoit, pour n'être pas responsable de sa conduite; si la surprise réussissoit, il en recueilloit seul tout le fruit. Les Florentins, toujours sur leurs gardes, ne laissèrent presque jamais ces compagnies pénétrer sur leur territoire; mais ils ne purent empê-

cher qu'elles ne ravageassent souvent celui de leurs alliés. Après d'inutiles réclamations, ils résolurent enfin d'adopter le même droit des gens, d'user de représailles sur les alliés du duc de Milan, et de leur faire sentir au sein de la paix les vexations des gens de guerre, dont eux-mêmes s'étoient plaints si long-temps. Ils prirent à leur solde Barthélemi Boccanéra de Prato, avec une compagnie de deux mille chevaux et mille fantassins; quelque temps après ils lui donnèrent publiquement son congé, tandis qu'ils l'engagèrent sous main à entrer dans l'état de Pise.

CHAP. LV. 1396.

Barthélemi s'achemina vers cette ville, au mois de juin 1396, avec les Gambacorti et le comte Nicolas de Monte Scudaio; mais ils s'avancèrent jusqu'au pied des murs, sans qu'aucun mouvement éclatât comme ils l'avoient espéré dans la ville (1). Jean Galéaz envoya six mille chevaux en Toscane, pour la défense du seigneur de Pise; et les Florentins ne recueillirent que regret et que honte de leur entreprise, comme il arrive toujours aux gens probes lorsqu'ils veulent faire usage des armes de ceux qui ne le sont pas. Ils prirent cependant de nouvelles troupes à leur solde, sous les ordres d'un gentilhomme gascon nommé Bernard de

(1) *Piero Minerbetti*, 1396, c. 3, p. 359.

CHAP. LV. 1396.

Serres (1); ils entamèrent en même temps des négociations pour réconcilier le seigneur de Pise et la république de Lucques, entre lesquels il y avoit eu quelques hostilités.

Maso des Albizzi, d'autre part, s'étoit rendu en France, comme ambassadeur des Florentins, pour assurer à la république les secours de cette puissance, au cas où la guerre éclateroit de nouveau avec Jean Galéaz. La maison de France avoit désormais des intérêts plus immédiats en Italie, depuis que la seigneurie de Gènes avoit été donnée au roi, et que celle d'Asti avoit passé au duc d'Orléans, comme dot de Valentine Visconti. Charles VI consentit donc à signer, le 29 septembre 1396, une alliance défensive, par laquelle le roi et la république se garantissoient mutuellement l'intégrité de leurs états. Les Florentins promettoient au roi, s'il étoit attaqué en Italie, une armée auxiliaire de trois mille chevaux; le roi, en retour, promettoit d'envoyer à leur aide, en cas de besoin, une armée digne de porter ses étendards et d'être commandée par un prince du sang. Si les alliés étoient attaqués, et si en se défendant ils faisoient quelques conquêtes, celles de Lombardie devoient appar-

(1) Les historiens florentins le nomment *Bernadone*.—*Piero Minerbetti*, c. 4, p. 361.—*Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 854.

tenir à la France, et celles de Toscane à la république. (1) CHAP. LV. 1396.

Cette alliance releva le courage des Florentins et de leurs confédérés d'Italie, qui furent admis à y prendre part. Elle ne leur procura cependant aucune assistance. Un événement, survenu vers le même temps à l'autre extrémité de l'Europe, priva tout-à-coup les Français d'hommes et d'argent, et les dégoûta pour quelque temps des entreprises lointaines. Un millier de chevaliers français, la fleur de la noblesse du royaume, avoient passé en Hongrie, sous la conduite de Jean, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, pour défendre Sigismond contre le redoutable Bajazet Ilderim, qui sembloit marcher à la conquête de toute la chrétienté. Leur présomption causa la défaite du roi de Hongrie à Nicopolis, le 28 septembre; mais leur valeur rendit long-temps indécise une bataille où l'on prétendit que cent mille morts restèrent sur la poussière. Tous les chevaliers français périrent dans le combat, ou furent massacrés après la victoire, à la réserve de vingt-quatre seigneurs, qui, avec le comte de Nevers, furent admis à se racheter; la seule rançon du dernier fut fixée à deux cent

(1) *Piero Minerbetti*, c. 7, p. 363.—*Sozomeni Pistoriensis Hist.* T. XVI, p. 1162.—*Memorie storiche di Ser Naddo da Montecatini*, p. 158. —*Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 853.

CHAP. LV. 1396. mille florins ; celle des autres chevaliers, parmi lesquels on distinguoit Enguerrand de Coucy, le maréchal Boucicault et le comte d'Eu, épuisa d'argent le royaume. (1)

Cependant la république florentine ne s'étoit point reposée uniquement sur l'assistance du roi de France. Les Dix de la guerre avoient eu soin d'augmenter les milices de l'état. Ils avoient envoyé Bernard de Serres, avec toutes leurs troupes, à Pescia, au commencement de l'année
1397. 1397, pour défendre l'entrée de leur territoire. Albéric de Barbiano, de son côté, avoit conduit six mille cavaliers dans l'état de Lucques. Ce général aventurier, auquel Charles III avoit donné le titre de grand-connétable du royaume de Naples, avoit sous ses ordres les plus vaillans capitaines de l'Italie. La compagnie de Saint-George, qu'il avoit formée vingt ans auparavant, leur avoit servi d'école ; Paul Orsini, et Paul Savelli de Rome, Otto Bon Terzo de Parme, Ceccolino des Michélotti de Pérouse, Broglio de Chiéri en Piémont, et Lucas de Canale (2), étoient ses principaux lieutenans ; ils relevoient l'honneur de la milice italienne, et ranimoient l'esprit guerrier de

(1) *Piero Minerbetti*, c. 8, p. 364. — *Jo. de Thwrockz, Chronica Hungar*. L. IV, c. 8, p. 221. — *Gibbon, Decline and fall of the Rom. Emp.* c. 64, T. XI, p. 242. — Chroniques de Froissart. L. IV, ch. 79 et suiv., p. 230.

(2) *Annales Bonincontrii Miniatensis*. T. XXI, 69.

cette nation. Le comte Albéric de Barbiano recevoit une solde de Jean Galéaz, et c'étoit par ses ordres qu'il étoit venu à Lucques; mais il prétendoit cependant être entré en Toscane comme condottière, non comme général du duc de Milan. Barbiano vit avec plaisir l'armée florentine s'établir à Pescia; car il n'avoit point l'intention d'attaquer le val de Niévole, mais d'attendre l'effet d'une conspiration tramée à San-Miniato.

CHAP. LV. 1397.

San-Miniato, à moitié chemin entre Florence et Pise, est un château-fort, situé sur un monticule assez élevé, d'où l'on découvre une vaste étendue de plaines. L'Arno en baigne le pied, les deux rivières d'Elsa et d'Éra coulent à sa droite et à sa gauche. Cette bourgade, qu'on appelle aujourd'hui une cité, contenoit environ six mille habitans. Ils s'étoient long-temps maintenus libres; mais la division entre les deux familles des Mangiadori et des Ciccioni les avoit fait tomber enfin sous la dépendance des Florentins. (1)

Benoît Mangiadori avoit recouru à Jean Galéaz, pour secouer, avec son aide, ce joug étranger. Il s'étoit établi à Pise; mais, le 17 mars, il se présenta devant San-Miniato, une heure avant la nuit, avec dix-sept compagnons

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis*, p. 70.

CHAP. LV. 1397. d'armes. Il prétendit avoir des choses importantes à communiquer à Antonio Davanzati, le vicaire florentin; et il entra sur-le-champ avec sa suite dans la cour du palais public, où il fut reçu sans défiance. Dans toutes les villes le palais du gouverneur étoit fortifié; celui-ci étoit adossé au mur, et avoit deux issus, l'une dans l'intérieur de la place, l'autre sur la campagne. Mangiadori, admis à l'audience du vicaire, tira son épée, s'élança sur lui et le tua; le corps de ce gouverneur, percé de vingt-huit coups d'épée, et celui d'un de ses officiers, furent jetés sur la place par les conjurés, qui se trouvèrent maîtres du palais : ils délivrèrent les prisonniers qu'ils y trouvèrent; ils appelèrent aux armes et à la liberté les habitans de San-Miniato; en même temps ils allumèrent des feux pour donner à Pise le signal convenu, et demander ainsi du secours. (1)

Les habitans de San-Miniato prirent en effet les armes avec inquiétude, et ils restèrent quelque temps indécis sur ce qu'ils devoient faire; cependant leur attachement pour les Florentins l'emporta; ils attaquèrent le palais, que Mangiadori et les siens défendirent avec

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis*, p. 71.—*Marangoni, Cronica di Pisa*, p. 815.—*Piero Minerbetti*, c. 12, p. 368. —*Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 856.

vaillance; mais les secours que les conjurés attendoient de Pise n'arrivoient point. Le hasard avoit voulu que le capitaine de Jean Galéaz, qui s'avançoit pour soutenir Mangiadori, rencontrât un parti de Florentins qui poursuivoient quelques bandits. Il ne douta pas, en les voyant, que l'entreprise sur San-Miniato n'eût échoué, et il se retira. Mangiadori, après avoir résisté long-temps, s'échappa au travers des précipices au-dessus desquels les murs de la ville s'élèvent. Quelques-uns de ses compagnons le suivirent; les autres furent pris ou tués. (1)

CHAP. LV.
1397.

On avoit déjà annoncé à Florence la mort du vicaire de San-Miniato, et la perte de cette forteresse; et cette nouvelle avoit répandu dans le peuple la plus grande consternation. Si Jean Galéaz demeuroit maître d'une si forte place, au centre de la Toscane, il lui devenoit facile d'étendre chaque jour ses ravages jusqu'aux portes de Florence, et de ruiner la république par une guerre lente, sans qu'on pût l'attirer à une bataille, ou le forcer à reculer. Mais lorsqu'on apprit ensuite que la ville étoit sauvée, et que le palais du vicaire avoit été repris par les citoyens, l'anxiété fit place au desir de la vengeance. Les prieurs assemblèrent, à l'heure

(1) *Sozomeni Pistoriensis*. T. XVI, p. 1163. — *Leonardo Aretino*. L. XI.

CHAP. LV. même, un conseil de six cents citoyens *requis* :
1397. ils leur firent le tableau des intrigues du duc de Milan, des infractions nombreuses qu'il avoit faites au traité de paix ; et ils leur demandèrent s'il ne valoit pas mieux s'exposer à une guerre ouverte, que de se reposer plus longtemps sur les sermens d'un ennemi perfide, qui ne respectoit aucun de ses engagemens. D'un commun accord, les citoyens demandèrent la guerre, et pressèrent la seigneurie de la pousser avec vigueur. (1)

Le comte Albéric de Barbiano, n'ayant pas réussi dans sa tentative sur San-Miniato, traversa le territoire de Pise, et vint se réunir, près de Sienne, à d'autres troupes de Jean Galéaz. Il porta ainsi son armée à dix mille chevaux, avec un corps considérable d'infanterie (2). Tandis qu'il faisoit par dehors le tour des frontières florentines, Bernard de Serres, avec l'armée de la république, suivoit en dedans le pourtour des mêmes frontières, pour en défendre l'entrée. Mais ce général se laissa enfin tromper par une ruse de l'ennemi, qui menaçoit l'état d'Arezzo. Bernard s'efforçoit de lui fermer cette province, lorsque Barbiano pénétra, par Chianti, dans le val de Grève ; il

(1) *Piero Minerbetti*, c. 13, p. 370. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 857.

(2) *Leon. Aretino*. L. XI.

s'avança jusqu'aux portes de Florence, ravagea le val d'Arno inférieur, et enleva dans toutes les campagnes un immense butin, parce que, la guerre n'étant pas déclarée, les paysans n'avoient point songé à mettre en sûreté leur bétail et leurs meubles. (1) CHAP. LV. 1397.

Cependant, après dix jours de pillage, l'armée milanaise retourna dans l'état de Sienne, et les Florentins trouvèrent bientôt moyen de l'affoiblir, en attirant à leur solde Paul Orsino, Biordo de Michélotti et Ceccolino, son frère, qui leur amenèrent une partie de la cavalerie du duc. Jean de Barbiano, frère d'Albéric, le quitta aussi, pour passer en Romagne, au service des Bolonais; et les Florentins, au lieu de craindre pour eux-mêmes, se trouvèrent bientôt en état d'envoyer des secours considérables à François de Gonzague, attaqué en même temps qu'eux. (2)

C'étoit également sans déclaration de guerre que, le 31 mars, Jean Galéaz avoit fait entrer deux armées dans l'état de Mantoue : Ugolotto Biancardo, gouverneur de Vérone, conduisoit

(1) *Piero Minerbetti*, c. 14, p. 370. — *Memorie storiche di Ser Naddo da Montecatini*, p. 159. — *Annales Bonincontrii Miniatens*. T. XXI, p. 72. — *Marangoni, Cron. di Pisa*, p. 816.

(2) *Leon. Aretin.* L. XI. — *Annal. Bonincont.* p. 73. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 858.

CHAP. LV. 1397. la première; il avoit fait transporter des bateaux avec lui, afin de traverser le lac, ou le Mincio à Guarolda (1). Jacob del Verme, avec l'autre armée, s'avançoit au midi du Pô, et son intention étoit de passer ce fleuve à Borgo-Forte. Tous deux vouloient pénétrer dans la partie du territoire mantouan qui est située entre le lac, le Pô, le Mincio et l'Oglio. Cette petite province, qu'on nommoit le *Serraglio*, ou le clos de Mantoue, étoit d'autant plus riche, qu'aucune guerre ne l'avoit atteinte dans ses ravages; mais, pendant trois mois et demi, toutes les tentatives des généraux milanais, pour jeter des ponts sur le Pô, ou le Mincio, demeurèrent infructueuses; et, pendant tout aussi long-temps, la guerre se borna à quelques incursions rapides, et quelques siéges de châteaux.

Les Mantouans avoient à Borgo-Forte un pont sur le Pô, dont la tête étoit fortifiée : par là, ils empêchoient leurs ennemis de naviguer sur ce fleuve. Jacob del Verme avoit rassemblé une flotte de grands bateaux dans la partie supérieure du Pô; mais, arrêté au pont de Borgo-Forte, il ne pouvoit parvenir jusqu'au Serraglio. Enfin, le 14 juillet, un vent violent secondant le courant des eaux, il lança des vaisseaux incendiaires contre le pont qui lui

(1) *Platina, Historia Mantuana.* L. IV, p. 763.

fermoit le passage, et il le brûla, malgré la courageuse résistance de François de Gonzague. Les campagnes, long-temps respectées, du clos de Mantoue, furent alors abandonnées aux ravages des soldats. (1) CHAP LV 1397.

Dès que les Florentins furent informés de cet événement désastreux, ils détachèrent de leur armée Charles Malatesta, Paul Orsini, et Philippe de Pise, avec trois mille chevaux, pour secourir François de Gonzague. En même temps qu'ils assistoient un allié, ils apaisoient ainsi une sédition prête à éclater dans leur camp. Leur général, Bernard de Serres, sous prétexte de rétablir la discipline, avoit fait trancher la tête, dans un transport de colère et de jalousie, à Barthélemi Boccanégra de Prato, l'un des capitaines qui servoient sous lui. Mais les condottieri étoient loin de connoître l'obéissance aveugle qu'on exige aujourd'hui des troupes; ils ne croyoient point que leur général eût le droit d'ordonner leur supplice, et ils demandoient à grands cris vengeance contre Bernard de Serres, pour avoir fait périr un de leurs compagnons d'armes. (2)

Tandis que l'armée auxiliaire des Florentins

(1) *Platina, Histor. Mantuana.* L. IV, p. 778. — *Jacobi de Delayto, Annales Estenses*, p. 942.

(2) *Leonard. Aretino, Hist. Flor.* L. XI. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 860.

CHAP. LV. 1397. s'avançoit par Ferrare, vers Mantoue, sur la rive droite du Pô, une flotte, que le seigneur de Padoue avoit formée, remontoit ce fleuve. Elle étoit composée de sept galères vénitiennes que François de Carrare avoit prises à sa solde. La république de Venise, sans vouloir se déclarer contre Jean Galéaz, secondoit secrètement les efforts que ses ennemis faisoient pour lui résister; elle avoit facilité l'armement du seigneur de Padoue, et elle avoit permis à Francesco Bembo, noble vénitien, d'en prendre le commandement. Trois cents barques ou bateaux, fournis par François de Carrare et le marquis d'Este, accompagnoient les sept galères. Des deux armées milanaises, celle d'Ugolotto Biancardo étoit dans le clos de Mantoue; elle assiégeoit le château de Governolo, au confluent du Pô et du Mincio; celle de Jacob del Verme étoit campée vis-à-vis de ce même château, au midi du Pô; un pont de bateaux devant Governolo assuroit leur communication (1). Toutes ces positions furent attaquées en même temps, le 28 août 1397. Le pont de bateaux fut rompu et brûlé par Francesco Bembo; et cent soixante-dix barques milanaises, qui étoient à l'ancre au-dessus de ce pont, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Malatesta, avec les Florentins

(1) *Andrea Gàtaro, Storia Padovana*, p. 826. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto*. T. XVIII, p. 925.

et leurs alliés, attaqua Jacob del Verme. François de Gonzague, secondé par une sortie de la garnison de Governolo, vint fondre sur Ugolotto Biancardo; les Milanais furent défaits sur tous les points. Six mille hommes et deux mille chevaux furent tués ou pris; et d'immenses richesses, trouvées dans les deux camps, furent livrées au pillage. (1) CHAP. LV. 1397.

Après cette victoire signalée, la guerre fut ralentie par des négociations que termina une nouvelle trève. Les Vénitiens, qui s'étoient compromis avec Jean Galéaz, et qui ne vouloient cependant pas se déclarer ouvertement contre lui, cherchoient à rétablir la paix en Lombardie; ils redoutoient la décision qu'ils devoient bientôt prendre, et ils ne sougeoient qu'à gagner du temps. Ils offrirent leur médiation aux puissances belligérantes, et elle fut acceptée. Après huit mois de négociations, ils sentirent enfin la difficulté de concilier des intérêts lésés par une suite de perfidies. On peut fonder des traités sur la force et le droit de conquête; mais il est plus difficile de négocier sur

(1) *Andrea Gataro*, p. 830. — *Jacobi de Delayto*, *Annales Estenses*, p. 927. — *Memorie storiche di Ser Naddo da Montecatini*. T. XVIII, p. 169. — Ce chroniqueur termine son récit à cet événement. — *Sozomeni Pistoriensis Historia*, p. 1164. — *Marin Sanuto*, *Vite de' Duchi di Venezia*, p. 763. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 863.

CHAP. LV. 1397.

des bases établies par la fraude et la mauvaise-foi. Le parjure, plus que l'outrage ou la cruauté, rend la paix impossible. Enfin, les Vénitiens proposèrent de maintenir chacun des contractans dans l'état où il se trouvoit, et de conclure seulement une trève de dix années, sans statuer sur le droit. Elle fut signée le 11 mai 1398, sous la garantie de la république de Venise. (1)

Avant que la victoire remportée à Governolo eût calmé l'inquiétude des Florentins, une sédition pensa renverser le gouvernement qui faisoit la force et la sûreté de la république. Le 4 août, huit jeunes gens des familles illustres des Médici, Ricci, Spini et Caviccinoli, parurent armés dans les rues, et appelèrent le peuple à renverser ce qu'ils appeloient la tyrannie des Albizzi. Ils traversèrent Florence entourés d'une foule qui les considéroit avec étonnement, et qui les suivoit sans répondre à leurs cris. Leurs espions leur avoient annoncé qu'ils trouveroient Maso des Albizzi sur la place de San-Piéro Maggiore ; mais ils le manquèrent de peu de minutes : ils tuèrent cependant deux de ses clients, espérant émouvoir le peuple par la vue du sang versé. Ils s'arrêtèrent enfin sur le portique de la cathédrale, et recommencèrent à inviter

(1) *Piero Minerbetti*, c. 24, p. 385. — *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1165. — *Jacobi de Delayto*, *Annales Estenses*, p. 930.

leurs concitoyens à prendre les armes pour la liberté. Mais, dans la foule qui les entouroit, il régnoit un morne silence. Les archers s'avançoient pour les arrêter; l'effroi les saisit enfin, ils se réfugièrent dans l'intérieur de l'église; on les y poursuivit pour les charger de fers. Ils confessèrent devant le podestat et le capitaine du peuple que leur intention avoit été de tuer Maso des Albizzi, et de renverser le gouvernement. Ils eurent ensuite la tête tranchée sur la place du palais. (1)

CHAP LV. 1397.

Pendant que les négociations pour la paix se continuoient à Venise, Jean Galéaz en entretenoit de plus secrètes dans chaque ville pour augmenter son pouvoir. C'est à Pise qu'on vit éclater le premier des complots qu'il avoit formés. Jacob d'Appiano, qui avoit usurpé la tyrannie dans cette ville, étoit alors âgé de soixante-quinze ans (2). Vanni, son fils aîné, que sa liaison avec le duc de Milan, et sa querelle avec Lanfranchi, avoient armé contre Gambacorti, étoit mort au mois d'octobre; ses frères paroissoient manquer de talens et d'énergie. Le seigneur de Pise, inquiet du sort de sa famille,

(1) *Pietro Minerbetti*, c. 12, p. 378. — *Memorie di Ser Naddo da Montecatini*, p. 167. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1164. — *Binincont. Miniatensis Annales*, p. 74. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 861.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 20, p. 384.

CHAP. LV. 1387. envoya demander des secours à Jean Galéaz, pour maintenir son autorité. Le duc fit, en effet, passer à Pise Paul Savelli, avec trois cents lances; et il chargea trois ambassadeurs d'assurer Appiano de sa protection et de son affection. Mais, le 2 janvier, ces ambassadeurs
1398. se firent ouvrir au milieu de la nuit la maison du vieux seigneur de Pise, et ils lui demandèrent, au nom de leur maître, les clefs des citadelles de Pise, de Livourne, de Piombino et de Cascina. Jacob d'Appiano leur répondit que sa personne et son bien appartenoient au duc de Milan, mais qu'il ne pouvoit livrer les forteresses de l'état sans le consentement des Anziani de la république. Il promit de les assembler le lendemain matin; et, par cette assurance, il détermina, non sans peine, les ambassadeurs du duc à se retirer. Aussitôt qu'ils furent sortis de chez lui, il se mit en devoir de défendre la seigneurie qu'on vouloit lui enlever. Il assembla ses soldats; il fit prendre les armes au peuple, déjà irrité contre le duc par les vexations des gens de guerre; et, au point du jour, il fit attaquer Paul Savelli dans sa maison. Ce capitaine fut fait prisonnier avec les ambassadeurs; ses cavaliers furent ou tués, ou dépouillés de leurs armes et chassés de la ville. Un secrétaire de Savelli révéla devant les tribunaux tout le plan des intrigues de son maître; et les Pisans,

qui avoient conspiré avec lui, furent punis avec sévérité. (1) CHAP. LV. 1398.

Les Florentins envoyèrent aussitôt à Pise pour féliciter le seigneur et le peuple de ce qu'ils avoient échappé au piége tendu par le duc de Milan, et pour leur offrir de les défendre, si Jean Galéaz employoit la force contre eux. Les ambassadeurs des Florentins furent accueillis avec joie par les Pisans, et une alliance paroissoit prête à se conclure entre les deux peuples : mais Jean Galéaz, maître de toutes ses affections, savoit demeurer calme quand on s'attendoit le plus à sa colère. Il approuva hautement la conduite des Pisans; il déclara que, toutes les fois que ses commissaires abusoient de leurs pouvoirs, ou ses soldats de leurs armes, pour vexer les princes ou les peuples, il les voyoit punir avec plaisir. Il abandonna les prisonniers au courroux du seigneur de Pise, et il réussit à faire douter celui-ci qu'il eût eu part au complot (2). Jacob d'Appiano fit alors naître de nouvelles difficultés pour retarder son traité

(1) *Piero Minerbetti*, c. 25, p. 387. — *Sozomeni Pistoriensis Historia*, p. 1165.—*Benincont. Miniatensis Annal.* p. 75. — *Marangoni*, *Croniche di Pisa*, p. 817. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 865.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 26, p. 389.—*Leon. Aretino*, L. XI. — *Corio*, *Istorie Milanensi*. P. IV, p. 279. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 866.

CHAP LV. 1398.

avec les Florentins; il refusa ensuite de conclure une paix séparée, et il demanda seulement d'être compris dans la trève générale, qui, pendant ce temps même, se traitoit à Venise, et qui fut publiée pour dix ans, dans toutes les villes, le 29 mai 1398.

Peu de mois après la publication de cette trève, Jacob d'Appiano mourut le 5 septembre 1398. Il avoit eu soin de faire reconnoître Gérard, son fils, pour capitaine du peuple, et de lui faire prêter serment par les gens de guerre (1). Aussi la mort de Jacob n'excita-t-elle aucune révolution. Mais son fils, occupant après lui la seigneurie, s'y sentoit mal affermi; il rechercha des appuis au-dehors, et l'on assure qu'il offrit aux Florentins d'entrer dans leur alliance, si ceux-ci vouloient entretenir à Pise, à leurs frais, six cents chevaux et deux cents fantassins, pour le défendre contre les révoltes de ses sujets. Les Florentins refusèrent de se rendre garans d'une tyrannie (2) : ils desiroient plutôt voir les Pisans rentrer en jouissance de leur liberté, et les Gambacorti rétablis dans leur patrie. Jean Galéaz, moins scrupuleux, offrit à Gé-

(1) *Piero Minerbetti*. 1398, c. 6, p. 395. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 869.

(2) *Leon. Aretino*. L. XI. — *Annal. Boninc. Miniatensis*, p. 76. — *Marangoni*, *Chron. di Pisa*, p. 819. — Tronci révoque cette négociation en doute. *Annali Pisani*, p. 487.

rard d'Appiano d'acheter la souveraineté de Pise à un prix fort élevé; il lui promit deux cent mille florins avec la seigneurie de l'île d'Elbe et de Piombino. Gérard renvoya les ambassadeurs florentins, dangereux observateurs de ses actions; il fit entrer quatre mille hommes de troupes milanaises dans la ville; il les mit en possession de tous les lieux-forts, et il publia ensuite le traité qu'il venoit de conclure avec le duc de Milan. (1) CHAP. LV. 1399.

Les Pisans n'étoient plus à temps pour prendre les armes, lorsqu'ils apprirent qu'ils étoient indignement vendus à un maître étranger. Ils essayèrent du moins d'ébranler Gérard d'Appiano par leurs prières. « Puisque vous voulez » renoncer à la seigneurie, lui dirent-ils, rendez » à votre patrie son ancienne liberté. Nous som- » mes prêts à la racheter, cette liberté, au prix » qui vous est offert par le duc de Milan, à un » prix plus élevé encore si vous l'exigez. Ne » vous chargez pas de l'opprobre de vendre » comme esclaves vos concitoyens, de vendre » des hommes dont la liberté remonte à une » plus haute antiquité que celle d'aucun autre » peuple de Toscane. Est-ce nous, Pisans, qui » pourrions nous plier à la volonté arbitraire

(1) *Piero Minerbetti*, c. 13, p. 398. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 870.

CHAP. LV. » d'un prince? Pouvons-nous supporter que la
1399. » passion l'emporte sur la raison, et la force » sur la justice? Nous avions, il est vrai, confié » volontairement à votre père une autorité sou- » veraine, nous sommes prêts à reconnoître » cette même autorité dans son fils; mais nous » vous avons considéré comme notre concitoyen » bien plus que comme notre maître, et si vous » vous refusez au travail du gouvernement, » votre patrie vous redemande une liberté et » des droits qu'elle avoit aliénés par confiance » en vous. Avec la liberté elle recouvrera son » ancienne splendeur; mais, sous le pouvoir » d'un maître étranger, nous lui verrons perdre » bientôt sa nombreuse population, son antique » éclat et ses richesses. » (1)

Gérard d'Appiano ne se laissa point ébranler par les supplications de ses concitoyens; sa parole étoit donnée, et peut-être ne dépendoit-il plus de lui de la retirer. Au mois de février 1399, il livra la ville et les forteresses de Pise au commissaire du duc de Milan, chargé d'en prendre possession; et il se retira dans le château de Piombino. La seigneurie qu'il s'étoit réservée s'étendoit sur l'île d'Elbe et les châteaux de Populonia, Suvéréto et Scarlino. Ainsi com-

(1) *Poggio Bracciolini.* L. III, p. 279. — *Sozomeni Pistoriens.* p. 1166. — *Piero Minerbetti*, c. 15, p. 399.

mença la principauté de Piombino, qui s'est conservée deux siècles dans la maison d'Appiano, et qui a été ensuite réunie à la couronne de Naples. (1) CHAP. LV. 1399.

Le duc de Milan envoya à Pise un gouverneur, qui se hâta de déclarer aux Florentins que l'intention de son maître étoit d'observer scrupuleusement la trève conclue à Venise, et de se conduire en bon voisin (2). Mais, en même temps, les émissaires de Jean Galéaz avoient engagé le comte de Poppi, dont le fief étoit situé dans le Casentin, et tous les Ubertini, à se donner au duc de Milan. Ces gentilshommes montagnards, en rompant leurs traités avec la république, s'efforçoient de provoquer une nouvelle guerre par leurs brigandages (3). D'autres agens du duc intriguoient à Pérouse, pour engager cette république à se soumettre à lui.

Depuis qu'en 1393 les plébéiens et les Guelfes, rentrés à Pérouse, s'étoient emparés de l'autorité, qu'ils avoient massacré Pandolfe Baglioni et forcé leurs ennemis à la fuite, cette répu-

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis*, p. 77.—*Marangoni, Croniche di Pisa*, p. 820. —Un autre fils de Jacob d'Appiano vivoit en Ligurie, dans la pauvreté, du temps de Sozomène. *Histor*. p. 1153.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 16, p. 400.

(3) *Piero Minerbetti*, 1399, c. 1, p. 402.—*Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 871.

CHAP. LV. 1399. blique, tour à tour en proie à des guerres civiles ou étrangères, n'avoit pas joui d'un instant de repos. Plusieurs gentilshommes de la Marche d'Ancône, du duché de Spolète et du patrimoine de saint Pierre, faisoient le métier de *condottiéri*. Ils possédoient, dans ces provinces, des châteaux-forts où ils se retiroient lorsqu'ils n'étoient engagés à aucun service; et, pendant ces intervalles de repos, ils pilloient leurs voisins, pour tenir leurs soldats en haleine, et ils étendoient souvent leurs incursions jusqu'aux portes de Pérouse (1). Parmi les nobles et les citoyens de cette république, quelques-uns faisoient aussi le même métier : alors ils prenoient une part bien plus active aux troubles de leur patrie; et la compagnie d'aventuriers qu'ils formoient au service de quelque prince étranger, étoit souvent employée ensuite à causer des révolutions dans leur république, ou à lui faire la guerre. Braccio de Montone, l'un des plus célèbres généraux italiens du quinzième siècle, étoit seigneur du château de Montone, près de Pérouse. Attaché au parti des nobles et des Baglioni, il avoit été fait prisonnier peu après la dernière révolution; et il n'avoit été relâché qu'en livrant à ses ennemis le château qu'il tenoit de ses ancêtres (2). Biordo des Miché-

(1) *Piero Minerbetti*, 1393, c. 30, p. 333.
(2) *Vita Brachii Perusini*. T. XIX, L. I, p. 444.

lotti, autre condottière, étoit chef de la faction du peuple à Pérouse. Sa compagnie avoit plus d'une fois ravagé le territoire de Pise et de Sienne, et avoit ainsi attiré de sévères représailles sur les Pérousins (1). Biordo s'étoit emparé, en 1365, de Todi, et ensuite d'Orviéto; il s'étoit fait déclarer seigneur de ces deux villes enlevées aux Malatesti, et il avoit offensé ainsi le pape Boniface IX de qui elles relevoient (2). Il avoit ensuite forcé ce pontife à le nommer son vicaire dans les villes qu'il avoit conquises. (3) CHAP. LV. 1399.

Il ne devoit pas être facile de contenir dans l'égalité républicaine un homme qui, citoyen à Pérouse, étoit prince dans quelques villes voisines, et qui commandoit sans partage à une armée soldée : aussi Biordo des Michélotti étoit-il en quelque sorte seigneur de Pérouse. Son crédit, dont il n'avoit cependant point abusé encore, inspira de la jalousie à quelques citoyens; le zèle de la liberté, ou l'ambition peut-être de s'élever sur les ruines d'un homme puissant, les engagea dans une conspiration. L'abbé de

(1) *Piero Minerbetti*, 1394, c. 7, p. 337.

(2) *Ibid.* 1395, c. 5, p. 348.

(3) *Ibid.* c. 16, p. 358.—En 1397, Biordo des Michélotti étoit seigneur en même temps de Todi, Orviéto, Assise, Nocéra et plusieurs châteaux. *Pompeo Pellini, Ist. di Perugia.* P: II, L. X, p. 89.

CHAP. LV. 1399.

Saint-Pierre de Pérouse, qui étoit de la maison Guidalotti, liée aux Michélotti par l'amitié et l'attachement au même parti, entra, le 10 mars 1398, avec son frère et quelques amis, dans la maison de Biordo : il demanda à lui parler sans témoins; et quand Biordo eut fait sortir ses gens, l'abbé lui mit la main sur l'épaule, et lui dit : « Biordo, Biordo, le peuple de Pérouse ne » veut point de tyrans. » C'étoit le signal convenu entre lui et les conjurés; ceux-ci tirèrent leurs poignards, et tuèrent Biordo sur la place (1). Aucun bruit ne fut entendu par les gens de la maison, qui n'avoient point conçu de défiance. Les conjurés ressortirent sans obstacle, et se rendirent à l'église, pour y haranguer le peuple: mais, loin de le trouver disposé à les récompenser, ils n'entendirent proférer autour d'eux que des menaces et des cris de vengeance. Cependant ils eurent encore le temps de s'enfuir sur des chevaux qu'on tenoit prêts pour eux; leurs maisons furent pillées ensuite, et plusieurs de leurs parens furent massacrés (2).

Le pape Boniface IX étoit probablement le premier moteur de cette conspiration; il avoit fait avancer Malatesta des Malatesti, l'un des

(1) Biordo étoit alors âgé de quarante-six ans. *Pompeo Pellini*. L. X, p. 97.

(2) *Piero Minerbetti*, 1397, c. 27, p. 390.—*Pompeo Pellini, Ist. di Perugia*, T. II, L. X, p. 94.

seigneurs de Rimini, avec une armée, jusqu'à trois milles de Pérouse, pour seconder les conjurés. Mais le peuple s'étant trouvé bien plus attaché à Biordo que le pape ou l'abbé de Saint-Pierre ne s'y étoient attendus, la mort de ce capitaine ne causa point la ruine de son parti; et Malatesta fut forcé de se retirer sans recueillir aucun fruit de la conspiration qu'il avoit favorisée. (1)

CHAP. LV. 1399.

Un frère de Biordo, Ceccolino des Michélotti, commandoit dans la ville d'Assise; elle lui fut enlevée par surprise; les habitans se révoltèrent, et se donnèrent à Broglio, autre condottière que le pape avoit appelé dans leur pays (2). Celui-ci, avec quinze cents chevaux, ravagea presque tout le territoire de Pérouse: Ugolino de Trinci, seigneur de Foligno, pressoit d'un autre côté les Pérousins; et leur détresse étoit si grande, qu'ils recoururent à Jean Galéaz, et qu'ils hésitoient déjà s'ils ne se donneroient point à lui, pour se mettre à couvert des attaques du pape et de celles des condottiéri (3). Les Florentins, avertis à temps de

(1) *Piero Minerbetti*, c. 27, p. 391.

(2) Ce capitaine, dont la famille a donné, depuis, des maréchaux de France, étoit issu d'une des sept familles principales de Chiéri, petite ville du Piémont. On le nomme souvent Broglia et Brogliole. *Lodrisio Crivelli, De vita Sfortiæ Vicecomitis*. T. XIX, p. 630.

(3) *Piero Minerbetti*, 1398, c. 11, p. 397.

CHAP. LV. 1399.

cette négociation, envoyèrent en hâte des ambassadeurs à Pérouse, pour exhorter le peuple à conserver sa liberté, et à se réconcilier avec l'Église (1). En même temps ils firent représenter au pape combien il s'exposoit lorsqu'il poussoit les Pérousins au désespoir, puisqu'il les forceroit à se jeter dans les bras du duc de Milan. Ils lui firent sentir que si Jean Galéaz acquéroit jamais l'entrée des états de l'Église, il ne tarderoit pas à les soumettre en entier à son pouvoir. Ils le déterminèrent enfin à reprendre sous sa protection la ville de Pérouse, moyennant un paiement de douze mille florins; et, pour le satisfaire, ils firent eux-mêmes l'avance de cette somme, car les Pérousins étoient tellement ruinés par leurs guerres civiles, qu'ils n'étoient pas en état de payer une si foible contribution. (2)

Mais Jean Galéaz ne renonçoit pas si facilement aux espérances qu'il avoit conçues : le pape avoit congédié Broglio; et le duc de Milan, sans prendre ce général à son service, l'engagea, par des présens considérables, à recommencer ses ravages sur les territoires de Sienne et de Pérouse, pendant l'été de 1399,

1) Ce fut la première ambassade de Jacob Salviati, dont nous avons des mémoires. *Delizie Erudit.* T. XVIII, p. 175.

(2) *Piero Minerbetti*, 1398, c. 17, p. 400. — *Pompeo Pellini, Ist. di Perugia,* T. II, L. XI, p. 100-107.

et à donner à entendre que la compagnie d'aventuriers qu'il commandoit étoit secrètement soudoyée par les Florentins. En attribuant de cette manière ses propres fourberies à ses ennemis, il réussit à semer de la défiance entre les trois plus grandes républiques de Toscane. (1) CHAP. LV. 1399.

La république de Sienne n'étoit pas moins épuisée ou moins affoiblie que celle de Pérouse. Une guerre interminable avec Florence, les ravages des compagnies d'aventuriers, et surtout la violence et l'imprudence de son propre gouvernement, à la tête duquel on voyoit des hommes de la dernière classe, concouroient à ruiner l'état : enfin la peste venoit de se manifester dans la ville; car elle recommençoit ses ravages en Italie à la fin du siècle, avec non moins de furie qu'elle les avoit exercés cinquante ans auparavant. Les Siennois, dans l'état de foiblesse extrême auquel ils se voyoient réduits, s'inquiétoient de ce que l'alliance qu'ils avoient conclue le 22 septembre 1389, pour dix ans, avec Jean Galéaz, étoit sur le point d'expirer. Quoiqu'en secret le duc ne desirât pas moins qu'eux de renouveler ce traité, il faisoit naître des difficultés; il faisoit valoir ses services passés, et déclaroit ne vouloir à l'a-

(1) *Piero Minerbetti*, 1399, c. 3, p. 404. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1167.

CHAP. LV. 1399. venir, protéger que ses propres sujets. En redoublant ainsi l'inquiétude des Siennois, il les détermina enfin à se donner à lui. Les conditions furent réglées, après de longues négociations : il fut convenu que le lieutenant du duc à Sienne auroit deux voix dans la seigneurie, et que celle-ci, de même que le sénateur et le capitaine du peuple, seroient maintenus dans leur ancienne autorité. Le duc s'engageoit à ne point augmenter les impositions, à ne point changer les lois, enfin à ne transmettre à personne sa souveraineté, qui devoit demeurer héréditaire de mâle en mâle dans sa famille. Le conseil-général de Sienne accepta, le 6 novembre, ces conventions; et le 11 du même mois, à l'heure fixée par les astrologues, huit procureurs nommés par la ville consignèrent la souveraineté aux ambassadeurs du duc. (1)

L'exemple de Sienne fit une grande impression sur les habitans de Pérouse. Le duc de Milan avoit envoyé dans leur ville des ambassadeurs qui employoient tous les moyens de séduction pour les gagner. Il avoit pris à sa solde Ceccolino des Michélotti, qui avoit succédé au crédit de Biordo, son frère; il dis-

(1) *Annali Sanesi*. T. XIX, p. 413. — *Malavolti, Storia di Siena*. P. II, L. X, p. 185. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 872.

tribuoit des présens aux principaux citoyens; CHAP. LV.
il flattoit le bas peuple, et lui promettoit des 1399.
fêtes et des plaisirs. En vain des ambassadeurs florentins cherchoient par leurs discours à réveiller l'amour de la liberté; en vain ils offroient l'assistance de leur république pour la défendre. Les prieurs de Pérouse eux-mêmes proposèrent au conseil-général de donner la seigneurie au duc de Milan, sous des conditions à peu près semblables à celles qu'avoient stipulées les Siennois. Huit cents chevaux furent introduits dans la ville par Otto Bon Terzo, un des généraux de Jean Galéaz; et à l'instant fixé par les astrologues, le 31 janvier 1400, une heure avant le coucher du soleil, l'enseigne du duc de Milan fut élevée à la place de celle de la ville et portée en procession autour des murs. (1)

Ainsi, depuis la dernière paix conclue avec le duc de Milan, les Florentins voyoient ce prince étendre ses conquêtes tout autour de leur territoire. Sienne, Pise et Pérouse, du côté de la plaine, les comtes de Poppi et de Bagno, et les fiefs des Ubertini, du côté des

(1) *Piero Minerbetti*, 1399, c. 14, p. 414.—*Sozomeni Pistoriensis Historia*, p. 1169.—*Bernard. Corio, Istorie Milanesi*. P. IV, p. 281. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 875. — Le traité est rapporté par extrait dans Pompéo Pellini, *Ist. di Perugia*. P. II, L. XI, p. 117.

CHAP. LV. montagnes, avoient passé sous sa dépendance;
1399. et néanmoins les Vénitiens, garans du dernier traité, n'osoient point intervenir pour arrêter les progrès de Jean Galéaz. (1)

Sous un autre point de vue, l'isolement des Florentins étoit plus redoutable encore; l'esprit de liberté sembloit s'éteindre dans toute l'Italie. Gènes, Pérouse et Sienne s'étoient volontairement donné des maîtres; Pise avoit été vendue; Lucques et Bologne, qui prétendoient encore être libres, étoient en proie à des agitations qui présageoient leur ruine prochaine; Venise, s'enfermant dans ses lagunes, sembloit abandonner l'Italie à son malheureux sort; Rome languissoit dans les vices de l'esclavage; le royaume de Naples et la Lombardie avoient oublié jusqu'au nom de la liberté; et cette terre, autrefois si fertile en citoyens et en héros, sembloit désertée par toutes les vertus et tous les sentimens élevés. Un tyran lâche et perfide prenoit à tâche de détruire chez les Italiens tout ce qui portoit encore l'image de la loyauté et de l'honneur : il n'attendoit des succès qu'en proportion des vices des peuples; et il se réjouissoit de voir un gouvernement adopter sa politique frauduleuse, assuré dès-lors qu'il parviendroit bientôt à le dominer.

(1) *Leon. Aretino.* L. XI.

Tels étoient les funestes présages qui accompagnoient la fin du quatorzième siècle. La peste enfin se déclaroit en même temps dans plusieurs parties de l'Italie ; et les peuples, effrayés de tant de fléaux, y reconnoissoient les châtimens qu'ils avoient mérités, et se courboient devant la majesté divine, pour implorer sa miséricorde.

CHAP. LV.
1399.

CHAPITRE LVI.

Processions des pénitens blancs. — Paul Guinigi s'empare de la seigneurie de Lucques. — Guerres civiles à Bologne; Jean Bentivoglio usurpe l'autorité souveraine. — Déposition de Wenceslas; Robert de Bavière, son successeur, attaque sans succès Jean Galéaz. Celui-ci se rend maître de Bologne; il meurt inopinément.

1399—1402.

CHAP. LVI. Tandis que l'Italie attendoit avec inquiétude l'issue des intrigues de Jean Galéaz, et qu'elle ne pouvoit prévoir dans quels lieux les Florentins chercheroient du secours pour se défendre contre ce redoutable adversaire, l'attention des peuples fut tout-à-coup détournée des projets ambitieux du duc de Milan par un mouvement universel de dévotion, qui, pendant quelques mois, fit renoncer les hommes à tous leurs intérêts temporels, pour ne les occuper que de leur salut. De grandes calamités, en frappant l'Europe, faisoient croire la fin du monde prochaine, et faisoient trembler les chrétiens devant la colère de Dieu. Bajazet Ilderim, sultan des Turcs, avoit

réduit Constantinople à la plus misérable dépendance : il avoit envahi la Hongrie et la Pologne, et il menaçoit toute l'Europe. Derrière lui, un conquérant plus redoutable encore, Timour ou Tamerlan, sultan de Samarcande, sembloit se préparer à la conquête de l'univers. L'incapacité de tous les souverains d'Occident livroit leurs états à l'anarchie et à la ruine. L'empereur Wenceslas étoit méprisable autant que méprisé; Sigismond de Hongrie, son frère, étoit égaré par l'amour des plaisirs : Charles VI, roi de France, étoit fou; et Richard II, d'Angleterre, venoit d'être déposé, pour faire place à son cousin Henri IV, duc de Lancastre. Le schisme qui partageoit l'Église avoit révélé aux chrétiens les vices de leurs pasteurs : on voyoit ceux-ci s'accuser et se calomnier réciproquement, tandis que les dévots ne doutoient pas que la division de la chrétienté n'attirât sur elle le courroux céleste, et que la peste, qui recommençoit avec fureur ses ravages, ne fût un fléau envoyé par la Divinité outragée.

CHAP. LVI. 1399.

Un prêtre ultramontain, que les uns disent espagnol, d'autres écossais, d'autres provençal, choisit ce moment pour prêcher la pénitence. D'après ses exhortations, tous ses auditeurs se revêtirent d'habillemens blancs; ils portèrent des crucifix devant eux, et allèrent jusqu'à la ville

CHAP. LVI. 1399.

voisine, en chantant des hymnes, pour demander la miséricorde du ciel, et pour inviter les hommes à la paix et à la pénitence. Cette pratique de dévotion fut introduite en Italie par le Piémont; et tandis qu'elle fut portée de ville en ville au travers de la Lombardie, elle passa aussi les Alpes liguriennes. Les habitans de la Polsévéra, hommes, femmes et enfans, au nombre de cinq mille personnes, entrèrent à Gènes, le 5 juillet 1399, couverts de vêtemens blancs (1). Ils enseignèrent aux Génois l'hymne *Stabat mater dolorosa*, composée au commencement de ce siècle par un pénitent de l'ordre de Saint-Francois (2); et, après avoir achevé en neuf jours leur pélerinage, et avoir engagé tous ceux qui étoient en guerre les uns avec les autres à se réconcilier, ils retournèrent dans leurs foyers.

Aussitôt qu'ils furent partis, les Génois se mirent en mouvement pour les imiter. Après avoir dévotement entendu la messe au point du jour, s'être confessés et avoir communié, tous se revêtirent d'habillemens blancs; ou plutôt avec des draps de lit, ils se firent de grandes soutanes de toile qui couvroient tout leur corps et voiloient leur visage. Le vénérable archevêque de Gènes,

(1) *Georgio Stella, Annales Genuenses*. L. III, p. 1172, T. XVII.

(2) Jacopone de Todi : hymne attribuée à Innocent III, mais revendiquée par les Franciscains. (Voyez l'article *Jacopone*, par M. Gence, dans la *Biographie universelle*.)

Jacques de Fiesque, trop foible et trop vieux pour marcher, montoit un cheval couvert, aussi-bien que lui, de draps blancs, et il conduisoit ainsi la procession. Tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfans le suivoient deux à deux, chantant des litanies, et se prosternant de place en place, pour implorer sur la terre la paix et la miséricorde divines. Il y avoit quelque chose d'entraînant dans le spectacle de cette dévotion : ceux qui en avoient fait le sujet de leur raillerie, ne pouvoient pas plus que les autres se défendre contre un sentiment qui animoit seul tout un peuple. La procession, visitant toutes les églises, toutes les châsses de reliques à Gènes et dans les environs, continua pendant neuf jours sa marche et ses litanies. Au bout de ce temps, les boutiques furent ouvertes de nouveau, et chacun revint à ses affaires accoutumées; les plus zélés seulement et les plus robustes avoient consacré ces neuf jours à porter plus au levant cette dévotion nouvelle. Des processions génoises étoient arrivées à Lucques et à Pise, et elles avoient communiqué aux Toscans leur institution.

CHAP. LVI. 1399.

Lazare Guinigi, chef d'une famille guelfe, qui alors gouvernoit Lucques avec un pouvoir presque absolu, ne vit pas sans inquiétude l'arrivée de cette procession de masques, qui pouvoit cacher quelque stratagème du duc de Milan, ou des Pi-

CHAP. LVI. 1399. sans, ses ennemis. Lorsqu'il fut rassuré sur cette première crainte, il conçut une autre inquiétude en voyant le mouvement populaire que cette pratique religieuse excitoit, et la foule immense qui se préparoit à sortir de Lucques en procession. Il craignit que la ville ne demeurât vide et sans défenseurs, et que ses ennemis n'en profitassent pour l'attaquer. La seigneurie de Lucques défendit en conséquence aux processions des Blancs de sortir des murs; mais elle ne put arrêter trois mille pénitens environ, qui, faisant porter le crucifix devant eux, se rendirent d'abord à Pescia, où ils visitèrent les églises, et engagèrent les familles ennemies à se réconcilier : ils continuèrent ensuite leur route par Pistoia vers Florence. Dans tous les lieux où ils passèrent, ils furent reçus avec enthousiasme; et à Florence, la seigneurie les fit loger et nourrir aux frais du public. Les jours suivans on vit arriver dans la même ville des processions semblables, de Pistoia, de Prato et de Pise, qui suivoient l'exemple que les Lucquois leur avoient donné. Toutes furent reçues avec la même hospitalité. (1)

Lorsque tous les pénitens étrangers furent repartis, les Florentins se préparèrent à com-

(1) *Piero Minerbetti*, c. 8, p. 409.—*Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1168.

mencer, à leur exemple, leur course de dévotion; et les prieurs, pour empêcher, autant qu'ils pourroient, ces compagnies religieuses de s'éloigner de la ville, leur donnèrent pour guides des officiers publics. L'évêque de Florence, accompagné de quarante mille personnes, visitoient les églises du voisinage, et ramenoit chaque soir ses pénitens coucher dans la ville et dans leurs maisons : mais une autre troupe, sous la conduite de l'évêque de Fiésole, se mit en route pour Arezzo; et à son arrivée à Figline, elle se trouva composée de vingt mille pénitens. (1)

1399

Aussi long-temps que durèrent ces courses pieuses, aucune violence ne fut commise, aucune trahison ne fut méditée; et lors même que les processions arrivoient dans des lieux auparavant ennemis, elles y entroient avec confiance, et y étoient reçues avec hospitalité. De Toscane, cette pratique fut portée dans les états du pape, et de ceux-ci, dans le royaume de Naples. Elle parcourut ainsi l'Italie d'une extrémité jusqu'à l'autre, et ne fut arrêtée que par la mer. (2)

(1) *Piero Minerbetti*, c. 9, p. 410.

(2) *Chronicon Placentinum*. T. XVI, p. 559. — *Annales Mediolanenses*. T. XVI, p. 832. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Histor.* T. XVIII, p. 207. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto*, p. 957.—*Jannotii Manetti Hist. Pistoriens*,

CHAP. LVI. 1399.

Le pape cependant étoit loin de l'encourager : sans cesse en guerre avec l'antipape, avec ses propres barons et avec les villes de ses états, tout mouvement excitoit sa défiance ; et il condamna les processions des Blancs, comme contraires à la discipline de l'Église.

Mais à peine ce mouvement universel de dévotion se fut-il calmé, que l'on vit éclater de nouveaux complots du duc de Milan. Il vouloit détacher Lucques de l'alliance des Florentins ; et la fermeté de Lazare Guinigi, qui gouvernoit cette république, rendoit vaines toutes ses tentatives. Cependant un frère de Lazare, qui suivoit la carrière militaire, étoit entré au service de Jean Galéaz, et il étoit alors en garnison à Pise. Le gouverneur de cette ville l'appela un jour auprès de lui. « Félicitez-vous, » lui dit-il, car le duc de Milan, notre maître, » a l'intention de vous rendre seigneur de Lucques ; tous les partisans de votre maison » vous seconderoient, si votre frère avoit cessé » de vivre : pour moi, j'ai l'ordre de vous appuyer avec toutes les troupes dont je dispose ; » il ne s'agit plus que de voir si l'homme à qui » tant de grâces sont réservées veut s'en rendre

p. 1069. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 279. — *Platina Hist. Mantuana.* L. IV, p. 792. — *Ann. Bonincontrii*, p. 79. — *Annal. Foroliviens*, p. 200. — *Comment. Leonardi Aretini de rebus suo temp. gestis.* T. XIX, p. 919. — *Corio Storie Milanesi.* P. IV, p. 281.

» digne. » Le jeune Guinigi, qui de tout temps avoit été estimé homme de peu de sens, eut la tête tournée par ces offres; il prit tous les engagemens qu'on voulut, et le soir même, il se rendit à Lucques : il demanda une conférence secrète à son frère, et dès qu'il se vit seul avec lui, il le poignarda. Aussitôt après, il descendit sur la place pour appeler le peuple aux armes, selon qu'il en étoit convenu avec le gouverneur de Pise; mais l'horreur de son crime réunit tous les esprits contre lui : Michel Guinigi, qui étoit alors gonfalonier, le fit arrêter, et lui fit immédiatement trancher la tête. (1)

CHAP. LVI. 1399.

Jean Galéaz n'avoit point attendu un autre succès de cette conspiration. Il vouloit la mort de Lazare Guinigi, et il l'avoit obtenue. La peste, qui éclata bientôt après à Lucques, seconda ses projets ultérieurs. Pendant l'été de 1400, on vit souvent mourir le même jour cent 1400. cinquante personnes dans la ville. Presque tous les chefs de la maison Guinigi furent atteints : Michel, le gonfalonier, un autre Lazare, Barthélemi, et tous ceux qui jouissoient de la considération publique, moururent les uns après les autres (2). Leurs amis, leurs cliens fuyoient

(1) *Piero Minerbetti*, c. 16, p. 416.

(2) *Giov. Ser Cambi Cronica di Lucca*. T. XVIII, *Rer. It.* p. 799.

CHAP. LVI. 1400.

dans les campagnes, ou même dans les pays les plus éloignés, pour éviter la mortalité; et les Gibelins se flattoient déjà d'une prochaine vengeance sur la maison Guinigi, qui les avoit long-temps humiliés. (1)

Paul Guinigi, le plus jeune fils de François, étoit demeuré à Lucques : doué de peu de talens ou de résolution, son ambition ne surpassoit pas ses moyens. Mais, un notaire intrigant, Ser Giovanni Cambi, qui nous a laissé une histoire de la révolution dont il fut l'agent, s'empara de son esprit, et le détermina à profiter des circonstances pour s'élever à la tyrannie. Il lui fit accroire que, s'il n'attaquoit pas, il seroit bientôt attaqué; et il se chargea de toutes les négociations et de toutes les intrigues qui devoient l'amener au but. Guinigi commença par abjurer le parti guelfe et l'alliance des Florentins, pour demander des secours à Jean Galéaz, le soutien de tous les usurpateurs; et le duc ordonna au gouverneur de Pise de seconder Guinigi avec toutes les forces dont il disposoit. (2)

Le gonfalonier et les Anziani, que le sort avoit désignés pour gouverner Lucques pendant les mois de septembre et d'octobre 1400,

(1) *Ser Cambi Cronica di Lucca*, p. 804.

(2) *Cronica di Lucca di Ser Cambi*, p. 806.

étoient des créatures de la maison Guinigi; CHAP. LVI.
ils se prêtèrent à toutes les demandes de Paul : 1400
ils lui laissèrent corrompre les soldats, introduire des paysans dans la ville, occuper par des gens armés le palais et ses avenues, pendant la nuit du 14 octobre; et, le matin suivant, le gonfalonier ayant assemblé les douze conseillers de la balie, leur déclara que, pour la sûreté de Lucques et de la famille Guinigi, pour le maintien de la liberté elle-même, il estimoit nécessaire de nommer Paul Guinigi capitaine de la ville et des gens de guerre (1). La balie rejeta cette proposition; le conseil, qui étoit assemblé aussi, refusa également son suffrage : mais Paul Guinigi étoit sur la place, entouré de gens de guerre et de paysans armés; le podestat s'étoit déclaré pour lui, et le gonfalonier lui remit, au nom de la république, l'étendard du peuple et le bâton du commandement. (2)

L'autorité limitée, qui fut alors attribuée à Guinigi, ne satisfit point encore ou ce nouveau seigneur, ou son intrigant conseiller. Le premier prit occasion d'une conspiration qu'il avoit découverte, pour demander et obtenir un pouvoir absolu : dès le commencement de l'année suivante il supprima la seigneurie des

(1) *Ser Cambi Cronica di Lucca*, p. 806.

(2) *Ibid.* p. 807, 808.

CHAP. LVI. 1400. Anziani, et il s'établit lui-même dans le palais public. (1)

Tandis que les Florentins voyoient avec inquiétude la ville de Lucques se détacher de leur alliance, et l'usurpateur qui l'avoit asservie rechercher l'appui du tyran de Lombardie, ils apprenoient que ce dernier, ou plutôt le gouverneur qu'il avoit envoyé à Pérouse, s'étoit emparé par surprise, au mois de mai, de la ville d'Assise (2). Déjà la guerre paroissoit devenir inévitable, lorsque le seul général en qui ils eussent confiance, Broglio, mourut de la peste, le 15 juillet, à Empoli (3). Leur ville étoit aussi ravagée par le même fléau; mais pendant qu'il y répandoit l'effroi, il frappoit également quelques-uns de leurs ennemis. Uguccione de Casal, seigneur de Cortone, mourut comme il se préparoit à quitter l'alliance de la république, pour accepter celle de Jean Galéaz. Son fils François, qui lui succéda, demeura fidèle aux Florentins. En même temps, Robert, comte de Poppi, mourut aussi : il avoit fait toute sa vie la guerre aux Florentins, et il étoit encore allié de tous leurs ennemis; mais en mourant il supplia la république d'accepter

(1) *Cronica di Lucca*, p. 811.

(2) *Piero Minerbetti*, 1400, c. 2, p. 420.

(3) *Ibid.* c. 5, p. 422.—*Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 878.

la tutelle de ses enfans. La seigneurie accueillit sa prière, et géra la tutelle de cet ennemi, avec non moins de prudence que de générosité. (1)

Au mois de novembre de cette année, on découvrit à Florence une conspiration dans laquelle les Ricci, les Alberti, quelques Adimari, Strozzi et Médici, étoient entrés pour recouvrer leur ancienne part au gouvernement. Quelques-uns des conjurés avoient traité, à l'insu des autres, avec le duc de Milan, l'ame de tous les complots de l'Italie; et les mouvemens qu'on observa parmi ses troupes à Pise et à Sienne, parurent convaincre que lui seul auroit recueilli tout le fruit de la conspiration, si elle n'avoit pas été découverte. Les plus coupables parmi ces chefs périrent sur l'échafaud (2). On n'étoit pas encore remis de l'effroi que ce complot avoit causé, lorsqu'une nouvelle révolution priva de sa liberté la dernière république qui fût demeurée fidèle au parti des Florentins.

La république de Bologne étoit gouvernée, depuis quelque temps, par la faction qui portoit le nom de l'Échiquier; la faction contraire, ou Maltraversa, avoit été exilée. A la tête de

(1) *Bonincontrii Miniatensis Annales*, p. 81.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 11, p. 428.—*Sozomeni Pistoriensis Historia*, p. 1170. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 879.

CHAP. LVI. 1400.

la première se trouvoient, en 1398, deux citoyens doués de grands talens, et jouissant d'une grande réputation, Nanne Gozzadini et Charles Zambeccari. Tous les deux ambitieux, ils vouloient s'élever plus haut qu'il n'appartient aux citoyens d'un état libre; et ils songèrent à se former un parti séparé, pour se supplanter l'un l'autre, et s'emparer de la souveraineté. Gozzadini choisissoit ses partisans dans la faction dominante, et, pour leur plaire, il exiloit ou persécutoit ceux qui leur étoient contraires. Zambeccari, d'autre part, prenoit la défense des opprimés; et, par sa douceur et sa modération, il avoit réuni autour de lui tous ceux qui étoient attachés à la faction Maltraversa (1). Le 6 mai 1398, il fit prendre les armes au peuple, et il força le sénat à accorder une amnistie générale, et à rappeler tous ceux qu'il avoit proscrits (2). Cet acte de clémence augmenta beaucoup le crédit de Zambeccari; et sa réconciliation publique avec Gozzadini, qui suivit cet événement, sembloit promettre une nouvelle période de prospérité à la république de Bologne.

Mais, quoique cette pacification eût été consolidée par des mariages entre les deux familles,

(1) *Jacobi de Delayto, Annales Estenses*. T. XVIII, p. 931.

(2) *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bolog*. T. II, L. XXVII, p. 496.—*Mathæi de Griffonibus Memoriale histor*. p. 205.

Nanne Gozzadini la troubla bientôt. Il s'associa Jean Bentivoglio, gentilhomme dont les talens et l'activité égaloient l'ambition; et, après être convenu avec lui des moyens de mettre le peuple en mouvement, il engagea Jean, comte de Barbiano, capitaine qui avoit presque toujours été à la solde des Bolonais, à le seconder avec sa compagnie d'aventuriers. Les partisans de Gozzadini, et toute la faction de l'échiquier, devoient prendre les armes au commencement de l'année 1399, s'emparer de la porte de la rue San-Donato, pour l'ouvrir à Barbiano, et introduire ses soldats dans la ville. Gozzadini se rendit en effet maître de cette porte; mais, à l'heure convenue, Barbiano, arrêté par un obstacle imprévu, n'arriva point. Charles Zambeccari, dès la première alarme, avoit rassemblé une troupe nombreuse et résolue, et il lui auroit été facile d'écraser ses ennemis : toutefois dès que ceux-ci firent des propositions de paix, il déclara qu'il ne verseroit point le sang de ses concitoyens, quelque danger qui pût résulter pour lui de sa clémence. Il exigea que Gozzadini et Bentivoglio posassent les armes, avec leurs partisans, et sortissent de la ville. Le premier fut relégué à Gènes; le second, à Zara, et la sédition fut apaisée sans effusion de sang. (1)

CHAP. LVI. 1400.

(1) *Mathœi de Griffonibus Memor. Histor.* p. 206.—*Cronica*

CHAP. LVI. 1400.

Le même parti excita, dans la même année, une seconde sédition, qui fut également apaisée par les talens et le courage de Charles Zambeccari. Ce citoyen acquéroit chaque jour une plus haute considération, et un plus grand ascendant sur la république, lorsque la peste se manifesta à Bologne, et porta la désolation dans les conseils. En un même jour, Charles Zambeccari mourut avec ses deux plus zélés partisans, Obizzo Liazzari et Jacques Griffoni. Ces deux hommes étoient les seuls qui eussent pu remplir sa place et faire oublier sa perte (1). Le parti Maltraversa, qui, rappelé de l'exil par Zambeccari, s'étoit rangé sous sa protection, fut beaucoup plus affoibli par la peste que le parti contraire. Le sénat se vit bientôt forcé à rappeler de leur exil Nanne Gozzadini et Jean Bentivoglio. Aussitôt que ceux-ci furent de retour, ils firent prendre les armes à leurs partisans; ils attaquèrent les Maltraversi, dont ils tuèrent un grand nombre, et ils forcèrent le sénat à envoyer en exil presque tous les chefs de la maison Zambeccari. (2)

Miscella di Bologna, p. 564.—*Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXVII, p. 500.

(1) *Cherubino Ghirardacci*. L. XXVII, p. 505.—*Mathæi de Griffonibus*, p. 206.—*Annales Estenses, Jacobi de Delayto*, p. 956.

(2) *Cherubino Ghirardacci*. L. XXVII, p. 507.

Gozzadini et Bentivoglio n'eurent pas plus tôt remporté la victoire qu'ils se divisèrent pour en partager les fruits. Gozzadini rechercha tous ses partisans parmi le peuple ; et ce furent les hommes de la plus basse classe qu'il s'efforça de faire parvenir aux emplois : Bentivoglio, au contraire, prit les nobles sous sa protection, et réussit à se faire regarder comme leur chef. Les historiens de Bologne le font descendre d'un bâtard du roi Henzius, qui mourut prisonnier dans leur ville. Mais cette origine fabuleuse indique seulement que la famille Bentivoglio n'étoit point ancienne et n'avoit point encore d'illustration, puisqu'on en cherchoit la souche dans un temps si rapproché (1). Cependant, comme l'appui des nobles ne suffisoit point à Bentivoglio, il se réconcilia avec la faction vaincue des Zambeccari, et il obtint du sénat un décret pour rappeler les exilés (2). Comme il n'avoit pour but que son élévation personnelle, et non celle de son parti, il savoit mieux que son adversaire réunir sous sa conduite des hommes dont les intérêts étoient opposés et les principes différens.

Pendant toute l'année 1400, les deux chefs de parti continuèrent leurs intrigues l'un contre

(1) Jacob de Delayto assure en effet que la famille Bentivoglio n'étoit point illustre. *Annales Estenses*. T. XVIII, p. 962.

(2) *Cherubino Ghirardacci*. L. XXVIII, p. 511.

CHAP. LVI. l'autre, sans en venir à la force ouverte. Tandis
1400. que Gozzadini se confioit dans la faveur du peuple, Bentivoglio, assuré de l'amitié des nobles et des Maltraversi, avoit encore contracté une secrète alliance avec Astorgio Manfrédi, seigneur de Faenza, qui étoit alors en guerre avec les Bolonais. Par son entremise, il entra aussi en négociations avec le duc de Milan, qui étoit toujours prêt à fournir des secours à tous les conspirateurs.

1401. Lorsque Bentivoglio eut achevé ses préparatifs d'attaque, et qu'il se crut assuré du succès, par quelques épreuves qu'il avoit faites de ses forces, il donna ordre, le 7 février 1401, à son fils Bente Bentivoglio, de prendre les armes, avec ses partisans et les soldats qu'il avoit gagnés, tandis que lui-même arrêta, dans le palais public, Nanne et Boniface Gozzadini, qui s'y trouvoient en même temps que lui. La place publique fut vivement attaquée par Bente Bentivoglio, et vaillamment défendue par Gozzadino Gozzadini : mais ce dernier fut grièvement blessé, plusieurs citoyens considérés furent tués de part et d'autre; et le peuple, paroissant enfin se décider pour les Bentivoglio, ceux-ci demeurèrent maîtres du champ de bataille et du palais public.

Jean Bentivoglio usa avec modération de sa victoire : il rendit la liberté aux Gozzadini pri-

sonniers, il leur offrit son amitié, il rappela tous les exilés; et, après avoir, pendant un mois récompensé ses partisans, caressé ses ennemis vaincus, et flatté le peuple, il se fit proclamer seigneur de Bologne, le 28 mars 1401, par un conseil-général de quatre mille citoyens. (1)

La nouvelle de la révolution de Bologne répandit à Florence une grande consternation. La ligue formée contre Visconti, pour la défense de la liberté italienne, étoit ainsi dissoute. Il ne restoit plus de peuple libre allié de la république; et, à la réserve de François de Carrare, tous les princes dont elle avoit embrassé les intérêts, s'étoient aussi détachés de sa cause. François de Gonzague, seigneur de Mantoue, que les Florentins avoient défendu à si grands frais dans la dernière guerre, s'étoit réconcilié l'année suivante avec le duc de Milan, par l'entremise de Charles Malatesta, son général (2). Le marquis Nicolas d'Este cherchoit, de son côté, à s'assurer sa neutralité dans la prochaine guerre; et cette année même, il se rendit à Milan pour y gagner l'amitié de Jean Galéaz (3). La seigneurie

(1) *Cherubino Ghirardacci*. L. XXVIII, p. 517. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Histor.* p. 208. — *Cronica Miscella di Bologna*, p. 567.

(2) *Platina hist. Mantuana*. L. IV, p. 789, 791.

(3) *Gio. Batt. Pigna storia de' principi d'Este*. L. V, p. 442. — *Cronica di Piero Minerbetti*, 1401, c. 7, p. 361.

CHAP. LVI. 1401.

de Florence ne perdit cependant point courage ; elle envoya des ambassadeurs à Jean Bentivoglio, pour le féliciter sur sa nouvelle dignité, et pour l'engager à persister dans l'alliance des Guelfes, qui avoit de tout temps été avantageuse à Bologne. Bentivoglio, en effet, quoiqu'il fût déjà entré en négociations avec le duc, ne voulut point s'unir à lui par une alliance, et il promit de demeurer neutre (1). Mais la seigneurie, qui pouvoit peu compter sur lui, étendit en même temps ses vues hors de l'Italie ; et elle s'efforça de profiter d'une révolution survenue en Allemagne, pour attirer, de cette contrée en Lombardie, un défenseur des droits des peuples, et un vengeur des opprimés.

L'autorité impériale s'étoit presque anéantie en Allemagne ; le chef de la confédération germanique demeuroit sans moyens constitutionnels, pour diriger ce corps composé de tant de membres indépendans, et pour maintenir la paix entre tant de rivaux. Les guerres civiles, et les récompenses que les électeurs avoient demandées pour chaque élection (2), avoient dissipé tous les revenus impériaux, et anéanti toutes les prérogatives, toutes les juridictions que la constitution avoit réservées au seigneur

(1) *Leonardo Aretino.* L. XII. — *Cherubino Ghirardacci* L. XXVIII, p. 522.

(2) *Wahl capitulation.*

suzerain. Pendant long-temps les Allemands avoient considéré chaque concession arrachée à leurs empereurs, comme une conquête faite pour la liberté; mais, à la fin du quatorzième siècle, ils reconnoissoient enfin que l'affoiblissement de la constitution primitive de l'Allemagne avoit eu pour résultat, au-dedans des guerres continuelles, ou plutôt un état constant de brigandages, au-dehors une foiblesse extrême qui pouvoit devenir ruineuse, à l'époque où les progrès des Turcs menaçoient toute l'Europe.

Lorsque les princes séculiers et ecclésiastiques commencèrent à sentir les fâcheuses conséquences de la foiblesse des empereurs, au lieu de reconnoître qu'ils l'avoient occasionnée eux-mêmes par leur esprit d'indépendance, ils en accusèrent l'incapacité du monarque qu'ils avoient dépouillé; et le caractère de Wenceslas qui régnoit alors, donnoit de la vraisemblance à cette accusation. Ce prince, après deux foibles tentatives pour rétablir la paix en Allemagne (1), s'étoit enfermé dans son royaume de Bohème, comme si le reste de l'empire lui étoit étranger; et même dans ses états héréditaires, son ivrognerie et sa négligence l'avoient rendu tellement

(1) La paix publique d'Egra, en 1389, qui devoit être observée pendant six ans, et la seconde paix publique de Francfort, en 1398, qui devoit durer dix ans.

CHAP. LVI. 1401. méprisable, que deux fois ses sujets l'avoient mis en prison.

Les plaintes et les reproches des Allemands déterminèrent enfin les électeurs à s'assembler, en 1399, à Marbourg, pour déposer Wenceslas, à cause de son incapacité (1). Ils y procédèrent avec lenteur. Le 22 mai 1400, ils donnèrent audience aux ambassadeurs que l'empereur leur avoit envoyés pour se justifier; et, comme son apologie ne les satisfit pas, ils citèrent ce monarque à comparoître lui-même à Rensé, le 11 août. Wenceslas n'obéit pas; et, le 20 août 1400, quatre électeurs le prononcèrent déchu de la dignité impériale (2). Le lendemain, ils élurent, pour le remplacer, Robert, électeur palatin.

La capitulation qu'ils imposèrent à ce nouveau monarque l'obligeoit à s'occuper des affaires d'Italie. Les princes desiroient que l'empereur se trouvât de nouveau assez riche et assez puissant pour défendre l'Allemagne; mais ils n'entendoient pas se dépouiller eux-mêmes pour l'enrichir. Il leur parut que le meilleur expédient qui leur restât, étoit de remplir le trésor impérial aux dépens de l'Italie. Le commerce avoit enrichi cette contrée, tandis que l'Allemagne étoit demeurée pauvre; les revenus de

(1) Schmidt, Histoire des Allemands. L. VII, c. 10, T. V, p. 36.

(2) Les trois électeurs ecclésiastiques et l'électeur palatin.

Florence, de Venise, de Gènes ou de Bologne, étoient supérieurs à ceux des ducs d'Autriche ou de Bavière; et les richesses de Jean Galéaz surpassoient celles de tout l'Empire. Les Allemands croyoient cette disproportion plus grande encore, et ils regardoient l'Italie comme une source d'argent intarissable. On auroit dit que l'investiture accordée par Wenceslas au duc de Milan les privoit d'un revenu exigible, et enlevoit à l'Empire une de ses provinces, puisqu'ils obligèrent expressément Robert, le nouveau roi des Romains, à annuler cette investiture, et à ramener le Milanès sous la souveraineté immédiate de l'Empire. Pour payer les frais de cette guerre, ils lui assignèrent les revenus des villes d'Italie qu'il soumettroit. (1)

1401.

Robert, afin de remplir les conditions qu'on lui imposoit, avoit le premier envoyé des ambassadeurs en Italie, pour y notifier son élection. Ses ambassadeurs arrivèrent à Florence, le 30 janvier 1401; ils demandèrent que la république accordât son amitié à l'empereur élu, et qu'elle l'aidât à se faire reconnoître par le pape. Les Florentins, en effet, nommèrent des députés pour accompagner à Rome les ambassadeurs de l'empereur; mais ni leurs sollicitations, ni celles de François de Carrare (2), ne

(1) Schmidt, Hist. des Allemands. L. VII, c. 10, p. 44.

(2) *Memorie di Jacopo Salviati*, qui lui-même étoit un des

CHAP. LVI. 1401

purent déterminer Boniface IX à s'exposer au courroux du duc de Milan.

Les Florentins étoient encore en paix avec ce duc, si l'on peut donner le nom de paix à un état de défiance et d'injures mutuelles. Chaque jour on voyoit éclore de nouveaux complots formés par Visconti. Au mois d'août de cette année, Richard Cancellieri, avec ses partisans, entreprit de livrer la ville de Pistoia au duc de Milan. Les Panciatichi, rivaux depuis plusieurs siècles de sa famille, le prévinrent, et le chassèrent de la ville : mais il surprit le château de la Sambuca, et de là, il continua pendant trois ans une guerre de brigandage dans le Pistoïais. Elle ne fut terminée que par la suppression de tous les priviléges de Pistoia, et par la réunion complète de cette ville à l'état florentin. (1)

Après tant d'offenses, les Florentins n'avoient aucun ménagement à garder avec Jean Galéaz. Robert leur écrivit, de son côté, qu'il vouloit poursuivre le duc de Milan à outrance, pour se venger de ce que ce prince avoit voulu le faire empoisonner par son médecin (2). Il promit de

ambassadeurs florentins. T. XVIII, *Del. Er.* p. 199. — *Piero Minerbetti*, 1400, c. 12, p. 430. — *Scip. Ammirato*. L. XVI, p. 882.

(1) *Piero Minerbetti*, 1401, c. 6, p. 438. — *Jannotii Manetti Histor. Pistor.* p. 1070. — *Cronica di Lucca di Ser Gio. Cambi*, p. 824. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 884.

(2) *Piero Minerbetti*, 1401, c. 4, p. 436. — *Sozomeni Pistoriensis*, p. 1172.

conduire en Italie des forces suffisantes pour enlever à Jean Galéaz tous les états qu'il avoit usurpés. François de Carrare devoit lui ouvrir l'entrée de la Lombardie, et les Florentins lui payer, au mois d'octobre, deux cent mille florins pour les frais de la guerre, et une égale somme, six mois plus tard, lorsqu'il seroit déjà sur le territoire du duc de Milan. (1) CHAP. LVI 1401.

La guerre d'Italie étant entreprise au nom de la nation germanique, et d'après un décret du collége électoral, Robert donna ordre à l'armée de l'Empire de s'assembler à Trente. D'après les constitutions, elle auroit dû se trouver forte de trente mille chevaux; mais il ne s'en trouva pas quinze mille au rendez-vous (2). Robert prit le commandement des Bavarois, qui étoient au nombre de trois mille; il confia à François de Carrare celui des Italiens émigrés de Lombardie; et quant aux troupes de l'Empire, elles demeurèrent sous les ordres du burgrave de Nuremberg, et du duc Léopold d'Autriche (3). Avant de se mettre en marche, Robert avoit sommé Jean Galéaz d'évacuer toutes les villes de l'Empire qu'il occupoit injustement; et Visconti avoit répondu qu'il avoit été investi du

(1) *Piero Minerbetti*, c. 8, p. 440.—*Leon. Aretino*. L. XII.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 10, p. 442.— *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 885.

(3) *Andrea Gataro, Istoria Padovana*, p. 841.

CHAP. LVI. 1401. duché de Milan par Wenceslas, l'empereur légitime, et qu'il ne s'en laisseroit pas dépouiller par un usurpateur. (1)

Les préparatifs que le duc de Milan avoit faits pour se défendre étoient proportionnés à l'importance de la lutte dans laquelle il se trouvoit engagé. Il avoit levé une contribution extraordinaire de six cent mille florins sur ses états; et avoit rassemblé sur la frontière une armée de treize mille cinq cents cuirassiers et douze mille fantassins (2). Jacob del Verme commandoit cette armée, composée presque uniquement de soldats italiens. Sous ses ordres se trouvoient presque tous les capitaines qui, depuis vingt années, s'étoient illustrés dans les guerres d'Italie. Le comte Albéric de Barbiano, Facino Cane, Otto Bon Terzo de Parme, Galéazzo de Mantoue, Taddéo del Verme, Galéazzo et Antonio Porro de Milan, le marquis de Montferrat, Charles Malatesta de Rimini, et d'autres encore. Tous ces capitaines avoient plusieurs fois commandé en chef des armées; chacun d'eux avoit une troupe séparée, qui s'étoit volontairement attachée à sa fortune, et qui ne dépendoit que de lui. (3)

(1) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. IV, p. 284.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 9, p. 441.—*Annal. Mediolanensis*, c. 163, p. 834.

(3) *Andrea Gataro Stor. Padov.* p. 841.

Depuis fort long-temps les troupes italiennes n'avoient point combattu contre des armées allemandes; mais les Italiens comme les Allemands, se souvenant des victoires des anciennes compagnies d'aventure, ne doutoient pas de la supériorité des ultramontains. Les Florentins triomphoient déjà, lorsque Robert entra le 21 octobre sur le territoire de Brescia; et le duc de Milan, pour éviter une défaite, avoit commandé à ses généraux de s'enfermer dans les villes fortifiées. CHAP. LVI. 1401.

Mais Jacob del Verme et ses capitaines avoient un sentiment plus juste de leur propre valeur et de celle de leurs troupes. Après avoir éprouvé l'ennemi dans quelques escarmouches, et avoir rendu ainsi aux soldats italiens l'assurance qu'ils devoient avoir, Jacob del Verme sortit de Brescia le troisième jour, et attaqua le premier l'armée impériale. L'Allemagne et l'Italie apprirent avec un égal étonnement, par l'issue de ce combat, la supériorité de la cavalerie italienne. Les Allemands n'avoient point perfectionné leur armure ou leur tactique dans le cours du dernier siècle : les freins et les brides qu'ils employoient, étoient trop foibles pour qu'ils pussent demeurer maîtres de leurs chevaux dans l'ardeur du combat. Les Italiens, au contraire, depuis qu'ils étoient rentrés dans la carrière militaire, avoient fait usage de leur esprit

CHAP. LVI. 1401.

inventif et de leur industrie pour fortifier leur armure, pour s'accoutumer à des évolutions plus rapides, pour rendre leurs chevaux plus dociles, et pour perfectionner leur manœuvre (1). La première rencontre entre les deux armées fut décisive ; le burgrave de Nuremberg, opposé au marquis de Montferrat, fut renversé de son cheval : le duc Léopold d'Autriche, qui combattoit contre Charles Malatesta, fut fait prisonnier; et l'armée impériale auroit été mise dans une entière déroute, si Jacob de Carrare n'avoit pas protégé sa retraite avec un corps de cavalerie italienne, qui servoit sous l'empereur. (2)

L'échec reçu par les impériaux, le 21 octobre, les jeta dans un découragement d'autant plus grand, qu'ils ne pouvoient l'attribuer ni à l'infériorité du nombre, ni à la surprise, ni au désavantage du terrain, ni à aucune ruse de guerre. Léopold d'Autriche, fait prisonnier, ouvrit l'oreille aux propositions de Jean Galéaz; il fut relâché le troisième jour, mais ce fut pour semer dans le camp impérial les soupçons et la défiance. Bientôt il déclara, de même que l'archevêque de Cologne, qu'il vouloit retourner

(1) *Leon. Aretino hist. Flor.* L. XII.—*Ejusd. Commentar. Rerum suo tempore gestar.* p. 919.

(2) *Andrea Gataro storia Padovana*, p. 842. — *Poggio Bracciolini hist. Flor.* L. III, p. 282.

en Allemagne. Les instances de l'empereur et des ambassadeurs florentins ne purent retenir ces deux princes ; et, après leur départ, Robert lui-même se trouva tellement affoibli, qu'il fit sa retraite vers Trente. (1) CHAP. LVI. 1401.

L'empereur ne pouvoit cependant se déterminer à retourner en Allemagne sans tirer vengeance de l'échec qu'il avoit reçu : il ne vouloit pas non plus renoncer entièrement aux subsides des Florentins, dont il n'avoit touché encore que la moindre partie. Il revint donc en arrière le 6 novembre, et il entra dans Padoue avec quatre mille chevaux : il s'étoit vu forcé à licencier les troupes de l'Empire, qui avoient demandé leur congé, et il ne lui restoit point d'argent pour payer la petite armée qui étoit demeurée fidèle à ses drapeaux. Aussi, en entrant à Padoue, demanda-t-il avant toute chose, s'il n'étoit point arrivé dans cette ville d'ambassadeurs florentins qui pussent lui avancer des subsides. (2)

Ces ambassadeurs, qu'il attendoit avec tant d'impatience, arrivèrent peu à près lui ; mais ils n'étoient point disposés à se prêter à tous ses desirs. Cent dix mille florins avoient déjà été

(1) *Piero Minerbetti*, c. 10, p. 445. — *Cronica di Lucca di Gio. Ser Cambi*. T. XVIII, p. 826. — *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1174.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 12, p. 444.

CHAP. LVI. 1401.

payés à l'empereur, à compte du subside qui lui étoit promis; et les Florentins se plaignoient de ce qu'il n'avoit point rempli de son côté les conditions de son traité. Il n'avoit point, disoient-ils, amené assez de monde avec lui pour combattre Jean Galéaz : surtout il n'avoit point montré assez de persévérance. Ce n'étoit pas pour qu'il passât trois jours sur le territoire du duc de Milan, et pour qu'il licenciât ensuite son armée, que le collége des électeurs l'avoit invité à descendre en Italie, et que la république lui avoit ouvert ses trésors. Florence ne lui reprochoit point une défaite, c'est le hasard de la guerre auquel tout général peut être exposé; mais elle lui reprochoit le congé donné à l'armée de l'Empire, lorsqu'il étoit encore maître de tenir la campagne. Cependant les ambassadeurs offroient de payer les quatre-vingt-dix mille florins qu'ils devoient encore, pourvu que l'empereur donnât caution qu'il les emploieroit à faire la guerre à Visconti. (1)

Comme de part et d'autre on s'accusoit d'avoir mal observé les traités, l'empereur et les Florentins recoururent à l'arbitrage des Vénitiens; et Robert se rendit lui-même à Venise, où il fut reçu avec beaucoup de pompe. Le sénat de Venise voyoit avec une extrême in-

(1) *Piero Minerbetti*, c. 12, p. 445.

quiétude l'agrandissement de Jean Galéaz; et, sans oser se déclarer ouvertement contre lui, il favorisoit ses ennemis de tout son pouvoir. Cependant la seigneurie croyoit avoir dérobé ses menées à l'observation du duc, et avoir évité sa colère, parce qu'il dissimuloit son ressentiment et ne formoit aucune plainte. Les Vénitiens oublioient que Visconti divisoit toujours ses ennemis avant de les combattre. Le doge et son conseil cherchèrent à réconcilier l'empereur avec les Florentins; ils exhortoient le premier à entrer en campagne, les seconds à fournir de l'argent, et ils se refusoient à rien faire par eux-mêmes, comme s'il ne s'agissoit pas de leur liberté et de celle de l'Italie. Pendant ces négociations, l'armée de Robert diminuoit chaque jour; et son affoiblissement faisoit perdre courage aux ambassadeurs florentins. Le traité fut si près de se rompre, que l'empereur partit pour l'Allemagne, mais on le rappela: les Florentins lui payèrent soixante-cinq mille florins à compte; et il promit de maintenir son quartier-général à Padoue, et de recommencer au printemps la guerre avec plus de vigueur. (1)

Mais son attaque avoit cessé d'être redoutable; et Jean Galéaz, au lieu de s'étudier

(1) *Piero Minerbetti*, c. 14, p. 447.—*Andrea Gataro storia Padovana*, p. 845.—*Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 887.

CHAP. LVI. davantage à diviser ses ennemis, ne craignit pas
1401. d'en provoquer un nouveau. Il déclara la guerre à Jean Bentivoglio; et, au mois de décembre, il envoya contre lui Albéric de Barbiano, ennemi personnel du seigneur de Bologne. Tandis que Bentivoglio négocioit pour s'élever à la seigneurie, il avoit promis à Jean Galéaz de lui vendre ensuite la souveraineté de Bologne, pour un prix convenu; mais, depuis qu'il en jouissoit, il ne vouloit plus la résigner (1). Albéric rassembla tous les ennemis de Bentivoglio et les émigrés bolonais dans ses châteaux de Barbiano et de Lugo, en Romagne. Avec leur aide, il s'empara, au commencement de janvier
1402. 1402, de plusieurs châteaux de cette frontière: peu après, une maladie arrêta ses conquêtes; elle donna occasion à Bentivoglio de surprendre son camp avec une compagnie de gendarmes florentins, et de recouvrer les lieux-forts qu'il avoit perdus. (2)

Sur ces entrefaites, Louis, duc de Bavière, et l'évêque de Spire, s'étoient rendus à Florence, comme ambassadeurs de Robert. Celui-ci, dont l'honneur étoit compromis, desiroit continuer la guerre, mais il étoit absolument sans moyens; et, si la république ne fournissoit

(1) *Piero Minerbetti*, c. 3, p. 435.

(2) *Ibid.* 1401, c. 16, p. 449. — *Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXVIII, p. 527.

pas seule à toutes les dépenses de son armée, il lui étoit impossible de l'entretenir (1). Les Dix de la guerre à Florence, estimèrent que, si Robert ne devoit être autre chose que le général de leurs troupes, tout autre condottière coûteroit moins à la république qu'un empereur, et seroit plus dépendant d'elle. Ils répondirent donc qu'ils exécuteroient leur précédent traité de subsides, pourvu que Robert remplît, de son côté, ses engagemens; et ils se refusèrent à de plus grands sacrifices (2). L'empereur, au retour de ses députés, renonça enfin à son expédition; et, le 15 avril, il repartit pour l'Allemagne. (3)

Jean Galéaz, en attaquant Bentivoglio, l'avoit forcé à se jeter dans les bras des Florentins: une étroite alliance avoit été signée entre eux, le 20 mars 1402 (4); et, déjà auparavant, la république avoit envoyé dans l'état de Bologne, Bernard de Serres, son général, avec la plus grande partie de ses gendarmes. Jacob del Verme y entra au mois de mai, avec six mille chevaux, et ravagea toutes les campagnes. Bientôt une autre armée, sous les ordres d'Al-

(1) *Piero Minerbetti*, c. 17, p. 450.

(2) *Ibid.* c. 17, p. 450.

(3) *Ibid.* 1402, c. 1, p. 453.—*Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 889.

(4) *Piero Minerbetti*, 1401, c. 22, p. 453.

CHAP. LVI. 1402.

béric de Barbiano, vint s'établir à trois milles de la ville. Bernard de Serres, qui avoit d'abord tracé son camp à Casalecchio, vouloit se retirer devant des forces supérieures, et s'enfermer dans Bologne, persuadé que Barbiano n'entreprendroit jamais le siége de cette ville. Mais Jean Bentivoglio, avec une présomption qu'aucune gloire militaire ne justifioit, voulut courir le risque d'une bataille. Bernard de Serres, qui lui étoit subordonné, écrivit à Florence, pour représenter le danger de sa situation; et, en attendant une réponse, il fortifia le mieux qu'il put son camp de Casalecchio (1). Le 26 juin, il y fut attaqué par Albéric de Barbiano : les Bolonais, qui détestoient le joug de Bentivoglio, refusèrent de combattre (2); et, malgré la vigoureuse résistance de la gendarmerie, le camp florentin fut forcé; Bernard de Serres fut fait prisonnier, ainsi que les deux fils de François de Carrare, et la plus grande partie de ses cavaliers. (3)

Jean Bentivoglio s'étoit enfui à Bologne,

(2) *Poggio Bracciolini*. L. IV, p. 288.

(2) *Cherubino Ghirardacci*. L. XXVIII, p. 532.

(3) *Piero Minerbetti*, 1402, c. 7, p. 457.—*Cron. di Bologna*. p. 571.—*Bonincontrii Miniatensis Annal.* p. 87. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1175.—*Andrea Gataro storia Padovana*, p. 853.

et il espéroit être encore à temps de défendre sa capitale; mais son rival, Nanne des Gozzadini, étoit dans le camp ennemi, avec tous les émigrés bolonais. Jean Galéaz leur avoit promis de rétablir leur république; et cette espérance leur avoit fait trouver beaucoup de partisans dans la ville. Pendant la nuit qui suivit le combat, ils se rassemblèrent, en criant *vive le peuple, et meure Bentivoglio!* Ce dernier les combattit courageusement dans les rues, où il eut deux chevaux tués sous lui. En même temps, d'autres insurgés ouvroient aux Milanais la porte nommé Saragosse. Bentivoglio accourut à leur rencontre, et essaya de défendre le passage avec les soldats qui lui étoient restés; mais, comme il n'étoit plus entouré que d'une poignée de monde, il fut fait prisonnier; et, deux jours après, il fut massacré par ordre d'Albéric de Barbiano (1). Bardo Rittafé, l'un des deux ambassadeurs florentins qui se trouvoient à Bologne, mourut des suites de ses blessures. L'autre, Nicolas d'Uzzano, fut fait prisonnier avec plusieurs de ses compatriotes; il étoit alors un des Dix de la guerre, et des principaux chefs de l'état. (2)

CHAP. LVI.
1402.

(1) *Andrea Gataro*, p. 854.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 8, p. 458.—*Math. de Griffonibus*

CHAP. LVI. 1402.

Le duc de Milan avoit promis à Gozzadini qu'il remettroit Bologne en liberté ; et, en effet, il permit qu'on y élût de nouveau des Anziani, et que tous les ordres fussent donnés au nom de la république : mais, dès le lendemain, sa cavalerie courut les rues pour prendre possession de la ville ; un noble bolonais, Jacob Isolani (1), proposa de déférer la seigneurie au duc de Milan : le fantôme de république fut renversé, et Nanne des Gozzadini fut réduit lui-même à émigrer de nouveau. (2)

Après la conquête de Bologne, Jean Galéaz, plutôt que de pousser immédiatement ses armées sur le territoire de Florence, prit à tâche de ruiner le commerce de cette république, en lui coupant toute communication avec la mer, ou avec les autres états de l'Italie. Les Florentins, n'étant plus admis dans les ports de Pise ou de l'état de Sienne, s'étoient réduits à celui de Motrone, près de Piétra-Santa, en Lunigiane. De là, pour se rendre à Florence, la route traversoit une partie de l'état de Lucques. Jean Galéaz envoya huit cents chevaux dans le val de Serchio, pour couper ce débouché aux

Mem. histor. p. 209.—*Cronica di Bologna*, p. 572. — *Cherubino Ghirardacci*. L. XXVIII, p. 533.

(1) *Jacobi de Delayto, Annal. Estenses*, p. 971.

(2) *Cherubino Ghirardacci*. L. XXVIII, p. 536. — *Mathœi de Griffonibus*, p. 210.

marchands florentins (1). Dans le même temps, Richard Cancellieri, maître du château de la Sambuca, infestoit tout le territoire de Pistoia par ses courses; de nouvelles tentatives avoient été faites pour surprendre San-Miniato; les Ubaldini avoient fait révolter une partie des montagnes, et menaçoient Firenzuola (2). De toutes parts la guerre s'approchoit du territoire de Florence. Depuis dix années, cette république soutenoit une lutte inégale contre le duc de Milan; elle étoit épuisée par des dépenses toujours croissantes, et par une suite de revers : il ne lui restoit plus d'autre allié que le seigneur de Padoue; encore celui-ci avoit-il besoin de secours, et n'étoit-il pas en état d'en donner. L'empereur avoit été forcé à la retraite; le pape, sans crédit et sans forces, supportoit en silence les outrages qu'il avoit reçus de Jean Galéaz, et ne vouloit point provoquer son courroux; Venise, s'aveuglant sur le danger qu'elle couroit, refusoit de combattre pour la liberté de l'Italie; la France, malgré son alliance récente avec les Florentins, ne leur avoit pas fourni un soldat; Gènes, Pérouse, Sienne, Pise, Lucques et Bologne, avoient perdu leur liberté. Mais, quand il ne restoit plus aucun défenseur à la république florentine, le ciel lui-même parut venir à son

CHAP. LVI. 1402.

(1) *Cronica di Lucca di Ser Cambi*, p. 835.

(2) *Piero Minerbetti*, c. 9, p. 459.

CHAP. LVI. 1402.

secours. La peste se manifesta en Lombardie. Jean Galéaz, pour l'éviter, quitta Pavie, et vint s'enfermer à Marignano, où son oncle Bernabos s'étoit réfugié dans une occasion semblable. La contagion l'y atteignit cependant. Il étoit déjà malade, lorsqu'une comète vint à paroître : Jean Galéaz, adonné à l'astrologie judiciaire, ne douta pas que ce phénomène ne fût l'annonce de sa mort. « Je remercie Dieu, » s'écria-t-il, de ce qu'il a bien voulu qu'un » signe de mon rappel apparût dans le ciel, » aux yeux de tous les hommes. (1) » L'événement justifia ce présage : le duc de Milan mourut le 3 septembre 1402 ; et la balance de l'Italie, qu'il avoit presque renversée, se releva d'elle-même. (2)

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis*, p. 88.

(2) *Piero Minerbetti*, 1402, c. 12, p. 461. — *Leonard. Aretin.* qui termine par cet événement son douzième et dernier livre. — *Andrea Gataro Storia Padov.* p. 858. — *Jacob. de Delayto Annal. Estens.* p. 972. — *Marangoni Cronica di Pisa*, p. 824. — *Scipione Ammirato*. L. XVII, p. 893.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

